



HAL
open science

Regards croisés sur les mobilités et l'altérité: recherche et action

Anouchka Stevellia Moussavou Nyama, Eva Raynal, David Sierra Gutiérrez,
Anysia Troin-Guis

► **To cite this version:**

Anouchka Stevellia Moussavou Nyama, Eva Raynal, David Sierra Gutiérrez, Anysia Troin-Guis (Dir.).
Regards croisés sur les mobilités et l'altérité: recherche et action. Les Presses universitaires de
Provence. , 2022, Sociétés contemporaines, Constance De Gourcy, 9791032004043. hal-03955233

HAL Id: hal-03955233

<https://amu.hal.science/hal-03955233v1>

Submitted on 24 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

S O C I É T É S C O N T E M P O R A I N E S

Collection dirigée par Noël DUTRAIT et Matthew GRAVES et Constance DE GOURCY

- Nathalie CHAPON, dir., *Le confinement. Genèse, impacts et controverses*, 178 p., 2022
- Nicole RAMOGNINO, *L'énigme sociologique. II. Ce que nous appelons social*, 300 p., 2022
- Nicole RAMOGNINO, *L'énigme sociologique. I. Mésestantes, disputes et malentendus*, 162 p., 2022
- Bernard CROS, Mathilde ROGEZ, Gilles TEULIÉ, dir., *The Legacy of a Troubled Past. Commemorative Politics in South Africa in the 21st Century*, 208 p., 2021
- Anne KLETZLEN, *Bandits contre bandits. Les règlements de comptes à Marseille au cours des années 2000*, 168 p., 2020
- John POTTS, *Ideas in Time. The Longue Durée in Intellectual History*, 230 p., 2019
- Nathalie THAMIN, Mohamed ZAKARIA ALI-BENCHERIF, et al., *Mobilités dans l'espace migratoire Algérie France Canada*, 162 p., 2019
- Nathalie CHAPON & Silvio PRÉMOLI, dir., *Parentalité d'accueil en Europe. Théoriques et pratiques professionnelles*, 248 p., 2018
- Nathalie ORTAR, Monika SALZBRUNN et Mathis STOCK, dir., *Migrations, circulations, mobilités. Nouveaux enjeux épistémologiques et conceptuels à l'épreuve du terrain*, 240 p., 2018
- Ben WELLINGS and Shanti SUMARTOJO, eds., *Commemorating Race and Empire in the First World War Centenary*, 196 p., 2018
- Ali MEKKI, *De la vallée de la Soummam à la vallée de la Durance*, 302 p., 2017
- Stéphanie LATTE ABDALLAH, Cédric PARIZOT, dir., *Israël/Palestine, l'illusion de la séparation*, 314 p., 2017
- Quoc-Thanh NGUYEN, *Le culte de la baleine. Un héritage multiculturel du Vietnam maritime*, 160 p., 2017
- Pierre SINTÈS, *En présence du passé. Géopolitique de la mémoire aux frontières de la Grèce*, 210 p., 2017
- Fabrice ARGOUNÈS, *L'Australie et le monde. Entre Washington et Pékin*, 268 p., 2016
- Nathalie CHAPON, dir., *Parentalité d'accueil et mémoire*, 132 p., 2016
- Ève BUREAU-POINT, *Les patients experts dans la lutte contre le sida au Cambodge. Anthropologie d'une norme globalisée*, 252 p., 2016
- Laurent MUCCHIELLI et Émilie RAQUET, dir., *Délinquances, police, justice. Enquêtes à Marseille et en région PACA*, 244 p., 2016
- Yannick DUVAUCHELLE, *Les représentations de la réalité. Étude sociologique*, 118 p., 2016
- Loïc LE PAPE, *Une autre foi. Itinéraires de conversions religieuses en France: juifs, chrétiens, musulmans*, 200 p., 2015
- Fabrice DHUME-SONZOGNI, dir., *Entre l'école et l'entreprise, la discrimination en stage. Une sociologie publique de l'ethnisation des frontières scolaires*, 274 p., 2014
- Truong Hoang TRUONG, *La banlieue de Ho Chi Minh-Ville. Bà Điểm (Hóc Môn) et Vinh Lộc A (Bình Chánh)*, 258 p., 2014
- Véronique DALLET-MANN, Florence BANCAUD & Marion PICKER, dir., *Marseille. Éclat(s) du mythe*, 240 p., 2013
- David FÉE et Jean-Claude SERGEANT, dir., *Éthique, politique et corruption au Royaume-Uni*, 216 p., 2013
- Phuong Ngoc NGUYEN, *À l'origine de l'anthropologie au Vietnam. Recherche sur les auteurs de la première moitié du XX^e siècle*, 262 p., 2012
- Sophie VALLAS, Richard PHELAN, Sylvie MATHÉ et Hélène CHRISTOL, dir., *San Francisco à l'ouest d'Éden*, 244 p., 2012
- Jean-Marc DE GRAVE, dir., *Dimensions formelle et non formelle de l'éducation en Asie orientale. Socialisation et rapport au contenu d'apprentissage*, 260 p., 2011
- Marie-Claude BARBIER, Gilles TEULIÉ, dir., *L'Afrique du Sud, de nouvelles identités ?*, 256 p., 2010

(Autres titres de la collection : voir page 231)

S O C I É T É S
C O N T E M P O R A I N E S

Regards croisés sur les mobilités et l'altérité

Recherche et action

sous la direction de

Anouchka Stevella Moussavou Nyama,
Eva Raynal, David Sierra Gutiérrez
et Anysia Troin-Guis

2022

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

Dédicace

Cet ouvrage est dédié à la mémoire de Sandrine Musso, maître de conférences en anthropologie à Aix-Marseille Université, rattachée au Centre Norbert Elias. Engagée auprès du collectif Migrations et Altérités, elle avait participé au séminaire «Espaces et frontières» organisé en 2019 pour parler de ses recherches pionnières en anthropologie politique de la santé et du sida ainsi que sur les migrations. Elle devait contribuer à ce volume.

Remerciements

Cet ouvrage n'aurait pas pu voir le jour sans le soutien d'un certain nombre d'organismes et de personnes à qui nous souhaitons adresser de chaleureux remerciements.

À la fédération Crisis (Corpus, représentation, identités, santé et interactions sociales) et en particulier à son directeur, le professeur Stéphane Lojkine, qui n'a eu de cesse d'encourager les projets jeunes chercheurs.

À nos différents laboratoires: Caer, Cielam, Lesa et LPED, pour les financements.

À M^{me} Natacha Mauric, responsable administrative de la Maison de la recherche de la faculté des arts, lettres, langues et sciences humaines d'Aix-Marseille Université, et à Sandrine Bourguin pour l'aide et l'accompagnement.

Aux responsables du collectif Agir, qui nous ont fait l'honneur d'accepter d'être partie prenante de notre recherche-action, et, évidemment, aux demandeuses et demandeurs d'asile qui ont participé aux ateliers.

Enfin, au professeur Alexis Nuselovici, référent du collectif Migrations et Altérités, et à l'ensemble des membres du collectif; même si tous ne publient pas dans cet ouvrage, leur travail n'en est pas moins essentiel à sa réalisation. À ce titre, notre profonde gratitude va à nos collègues Émilie Boyer, Camylla Lima de Medeiros, Mahshid Tajilrou et Marjolaine Unter Ecker pour leur participation dans la préparation et l'animation des ateliers et des séminaires, et de manière plus générale pour leur engagement actif au sein du collectif.

Préface

Regards croisés sur les mobilités et l'altérité : recherche et action

Alexis Nuselovici

Aix-Marseille Université

Recherche, action, création, relation, migration : ronde de mots vertigineuse, car ils tournent autour d'une réalité qu'ils abordent et qu'ils chassent alternativement. On les trouve récurrentement dans ce collectif, comme des repères réconfortants, des bornes rassurantes, quoique incertaines. Ces textes parlent d'exil, mais l'exil ne se dit pas. En quelle langue se dirait-il ? Ni la langue d'origine ni la langue d'accueil ne pourrait le recevoir, il lui faudrait mêler les deux. Et y mêler du silence aussi, la perte, la mort. Et de la souffrance, celle qui fait vriller les paupières, la douleur qui fait délirer, chavirer.

Partir alors de l'expérience vécue par les exilés¹ du drame migratoire contemporain, sans visa et sans visage – des migrants, des réfugiés, des clandestins, des irréguliers, qu'importe leur nom, leur expérience est suffisante à les considérer comme sujets. Demande-t-on son nom, son origine ou son occupation à un rescapé ? Avoir échappé au péril extrême suffit à justifier sa place sur la Terre. Les articles qui suivent interrogent cette expérience, déployant une remarquable humilité afin de ne pas la dénaturer ni la réduire. Faire le dessin de la trajectoire trahit déjà le vol d'un oiseau. Dans ces interrogations sur les espaces et les représentations du parcours migratoire, les autrices et auteurs donnent la parole autant qu'elles / ils la partagent, avec une sensibilité jamais disjointe d'une conscience aiguë.

L'expérience de la vie nue (Giorgio Agamben), de la vie comme seule valeur à défendre. Ils parlent rarement de *leur* vie, un bâillon traumatique les en empêche, mais ils parlent de *la* vie. Sommes-nous capables d'entendre, nous qui prenons l'existence socio-économique pour la vie ? Les textes de ce volume nous y aident.

La recherche ne désigne pas qu'une procédure scientifique car, en sciences humaines et sociales, elle devient regard, un regard non pas sur l'autre, mais

1 Dans ce texte, le masculin ne vise qu'à la facilité de lecture.

vers l'autre, un autre non objectivé, conservé dans sa subjectivité et sa liberté. En effet, l'altérité doit être recherchée; si elle ne l'est pas, elle perd son essence, saisie dans les rets d'une connaissance, dans la prison d'un savoir. L'autre comme *jamais-déjà-là*? Levinas, bien sûr, et l'exigence éthique. Faut-il en avoir honte comme d'une tache sur la blancheur de la rigueur scientifique?

Je travaille depuis longtemps sur le thème de l'exil en littérature, mais lorsque l'errance a pris l'apparence de celles et ceux qui arrivaient de la mer et du désert dans d'horifiantes conditions et qui ne recevaient même pas l'accueil minimal dicté par une culture européenne de l'hospitalité, j'ai décidé que je devais trouver dans la littérature de quoi guider mon geste dans le présent. En décider autrement aurait été trahir et les exilés et la littérature. Des doctorantes et des doctorants qui m'ont suivi sont à l'origine du collectif Migrations et Altérités, et donc de cet ouvrage. Ils m'ont suivi avec courage, prenant le risque du désaveu universitaire. Ils m'ont fait l'honneur de m'accorder leur confiance, mais l'honneur leur revient.

La simple conscience que la recherche possède cette dimension éthique est une action car elle vaut pour engagement, pour premier pas vers une pensée participative, en rapport et en dialogue avec le réel. Le travail artistique est fortement représenté dans ces pages au travers d'œuvres interrogées ou d'ateliers impliquant des demandeurs d'asile. Ce n'est pas vain, car la démarche artistique est, comme la démarche intellectuelle, toujours exposée à l'accusation d'engagement, comme si une neutralité intégrale devait garantir son authenticité. Mais ajouter une œuvre aux œuvres de la création équivaut à intervenir en son sein et exprime par conséquent une volonté de l'augmenter ou de la changer, née d'un jugement porté sur elle. De même, penser le réel exige de briser le cercle nous y attachant, de nous en détacher pour le considérer comme un nouvel horizon à découvrir et pouvoir y inscrire une action. Face à la violence extrême exercée contre les migrantes et les migrants – plus cruelle encore lorsqu'elle touche les femmes et les enfants –, l'effacement demeure une stratégie, la résistance aussi.

Attention, ce livre est politique, de type «migratio-gauchiste». Une allusion que l'on reconnaîtra à la récente polémique créée par certains propos de la ministre de l'Éducation supérieure, amplifiés par de complaisants médias, un mouvement d'opinion qui ne mériterait qu'un dégonflage le plus rapide possible tant le discours accusateur est vain et vague, inepte et indigne, sans argumentation solide et sans démonstration consistante. Sauf qu'il dévoile une idéologie des plus pernicieuses car elle «gangrène» tout le discours démocratique et républicain, complice plus ou moins involontaire en cela des menées d'extrême droite. Race, genre, intersectionnalité, postcolonialisme: à ce lexique recensant les termes accusateurs et qui valent pour condamnation des universitaires qui utilisent ces notions et les diffusent, ajoutons donc migration et exil.

Je cite cette affaire car elle est finalement utile: à définir ce que doit être la recherche universitaire, ce qu'elle a toujours été, à savoir un observatoire du réel au service de son progrès. L'audace des analyses permet la découverte de vaccins comme elle permet la formulation de meilleures règles de vie sociale. La défiance à l'endroit des chercheurs est le signe d'une société qui ne craint plus Big Brother mais qui refuse de reconnaître un frère dans le migrant aux mains nues. Un livre comme celui-ci procure un sérieux antidote.

Introduction

Eva Raynal

Cielam, Aix-Marseille Université

Anysia Troin-Guis

Critique d'art

Cet ouvrage relève d'un pari à la fois intellectuel et humain mené par Migrations et Altérités. Collectif de jeunes chercheuses et chercheurs né en 2016 à Aix-Marseille Université, ce groupe se distingue par une approche interdisciplinaire de thématiques telles que les déplacements contemporains, souvent traumatiques, et les bouleversements identitaires qui peuvent en découler. Il s'intéresse également aux processus d'adaptation et de transformation à la fois sociologiques et psychologiques ainsi qu'à leurs représentations à travers l'écriture. Fort d'une collaboration active entre les doctorants et jeunes docteurs associés aux laboratoires du Caer, du Cielam, du Lesa et du LPED ainsi que du laboratoire Litt&Arts de l'université Grenoble Alpes, Migrations et Altérités a obtenu pour la seconde fois consécutive la labellisation de la fédération Crisis et un soutien financier afin de mener à bien ce projet de publication. Par ailleurs, l'actualité du collectif est accessible au public universitaire comme non académique à travers un carnet de recherche en ligne, disponible sur le portail d'OpenEdition¹.

Ce livre regroupe à la fois les articles issus des actions menées par les membres du collectif et les réflexions de plusieurs intervenants extérieurs invités lors de séminaires entre 2019 et 2020. Organisé en treize chapitres, il se pense et se déploie autour d'une notion centrale : la recherche-action. Cette conception de l'investigation, développée dans les années 1970 et souvent associée aux valeurs d'autonomie et d'émancipation de l'*empowerment*, se retrouve dans nombre de domaines des sciences humaines et sociales, notamment la sociologie, la psychologie et l'éducation. Il s'agit d'«associer pratiques de recherche et pratiques sociales²» en permettant au chercheur d'«apprendre à identifier ses besoins tout en restant en contact avec son terrain d'action et établir une démarche

1 *Migrations et Altérités*, carnet en ligne sur Hypotheses.org : <https://migalt.hypotheses.org>.

2 Claude Seibel, Marie-Anne Hugon, Recherche-action, formation : quelle articulation?, *Recherche et formation*, n° 2, 1987, p. 9-20. En ligne : https://www.persee.fr/doc/refor_0988-1824_1987_num_2_1_897 (consulté le 30 avril 2022).

pour atteindre des objectifs de changement³». Dans notre cas, il était essentiel de confronter considérations académiques et réalité d'un terrain local.

Au-delà d'un terrain de recherche et d'engagement choisi de manière pragmatique étant donné la proximité avec notre université, la métropole d'Aix-Marseille est un espace riche de mobilités qui s'est tissé à travers les flux de migration selon une tradition séculaire et qui continue aujourd'hui d'apparaître comme une terre d'accueil, malgré des politiques gouvernementales et municipales successives favorisant de moins en moins cette culture de l'hospitalité. Port ancestral, cité de Gyptis et Protis fondée sur la migration et le métissage, Marseille constitue un des pôles de la mer Méditerranée, qui selon Fernand Braudel se décrit ainsi : « Mille choses à la fois, non pas un paysage, mais d'innombrables paysages, non pas une mer, mais une succession de mers, non pas une civilisation, mais des civilisations, entassées les unes sur les autres⁴. »

Ce brassage emblématique se traduit en une zone de rencontres, de négociations et parfois de drames, dont les villes qui se situent sur le pourtour méditerranéen se font les premiers témoins. Au-delà d'une politique méditerranéenne peu ambitieuse menée par la France, non exempte des traces d'un passé colonial et ne mesurant pas encore l'apport que pourrait générer une véritable réflexion entre les deux rives, la ville de Marseille apparaît comme le lieu d'un croisement des phénomènes actuels de migrations et de diasporas. Tout au long des années 2010, des milliers de migrants ont pu y parvenir, principalement par la mer, souvent dans des embarcations de fortune conduisant parfois à des issues terribles : ville de transit ou ville de destination, Marseille voit arriver des exilés depuis différents parcours migratoires, par la frontière espagnole ou italienne, quelquefois passés par la difficile route des Balkans.

En ce sens, elle accueille différentes personnes : des demandeurs d'asile (DA) qui seront éventuellement reconnus réfugiés après un long dédale administratif ou des mineurs non accompagnés (MNA), c'est-à-dire sans responsable légal sur le territoire français. Les administrations liées à l'accueil voient ainsi divers profils et sont submergées, par manque de moyens, par les flux de population : pour exemple, les différents dysfonctionnements en 2020 de la structure de premier accueil des demandeurs d'asile (Spada), pourtant première structure en France, hors Île-de-France, pénalisant un grand nombre de migrants⁵, ou encore les limites de l'accueil des MNA de la part de l'Association départementale pour le développement des actions de prévention (Addap 13), qui s'occupe, au nom de l'Aide sociale à l'enfance, des mineurs isolés étrangers⁶.

3 Michèle Catroux, Introduction à la recherche-action: modalités d'une démarche théorique centrée sur la pratique, *Recherche et pratiques pédagogiques en langues de spécialité*, vol. 21, n° 3, 2002. En ligne : <http://journals.openedition.org/apliut/4276> (consulté le 30 avril 2022).

4 Fernand Braudel, *La Méditerranée, l'espace et l'histoire*, Paris, Flammarion, 1985, p. 8.

5 Lisa Castelly, À Marseille, la structure d'aide aux demandeurs d'asile a pénalisé des dizaines de migrants, *Marsactu*, 15 mai 2020. En ligne : <https://marsactu.fr/a-marseille-la-structure-daide-aux-demandeurs-dasile-a-penalise-des-dizaines-de-migrants> (consulté le 30 avril 2022).

6 Louise Fessard, À Marseille, la scolarisation de minots étrangers mobilise une escouade de référents solidaires, *Mediapart*, 10 juin 2020. En ligne : <https://www.mediapart.fr/journal/france/100620/marseille-la-scolarisation-de-minots-etrangeurs-mobilise-une-escouade-de-referents-solidaires> (consulté le 30 avril 2022). Voir également Julia Pascual, « C'est toujours mieux de dormir par terre qu'à la gare » : à Marseille, des centaines de jeunes migrants sans abri, *Le Monde*, 3 novembre 2019. En

Pour pallier les carences de l'État ou de la municipalité, de nombreux réseaux de solidarité se sont organisés, consacrés à l'accompagnement des adolescents isolés, aux migrants adultes et aux familles étrangères, qui transitent entre centres d'accueil, hôtels provisoires et, parfois, centres de rétention. On peut d'ailleurs mentionner Emmaüs, Médecins du monde, la Cimade, le collectif Soutien migrants 13 Al Manba, fondé en 2015, ou encore le collectif Référénts de scolarité, les associations Soutien à 59 Saint-Just et Ramina (Réseau d'accueil des minots non accompagnés), créés dans le sillage du squat Saint-Just, qui a accueilli pendant presque deux ans environ 200 personnes dans un bâtiment du diocèse dans le 13^e arrondissement⁷.

Ainsi, entre 2018 et 2019, Migrations et Altérités a choisi pour terrain d'investigation le collectif Agir. Ce dernier rassemble une trentaine d'associations (dont ATD Quart Monde, la Cimade, la Ligue des droits de l'homme, le Secours populaire...) et s'occupe bénévolement des enjeux humains et administratifs autour de la question des réfugiés. Les raisons de ce rapprochement étaient somme toute assez simples : Agir est basé à Aix-en-Provence et offrait une proximité appréciable avec notre campus. Il dispose par ailleurs de locaux où se rendent déjà les demandeurs d'asile, et au sein desquels nous avons été autorisés à mener les rencontres et les ateliers. La participation des DA s'est faite à travers les cours de FLE sur la base du volontariat, sans conditions particulières d'accès. Hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, de diverses nationalités (Afghanistan, Guinée, Liban, Mexique, Soudan, Syrie, Turquie, Venezuela...), ont participé à un ou plusieurs ateliers entre l'automne 2018 et le printemps 2019.

Ces trois manifestations, intitulées « Langues et altérités », « Espaces et frontières » et « Genres et migrations », ont été animées chaque fois par plusieurs membres du collectif. Elles faisaient participer les DA à des moments d'écriture et de création, en respectant les spécificités linguistiques et les sensibilités esthétiques de chacun. Ces moments ont été pensés et élaborés en fonction des spécialités des chercheurs (littérature, psychologie, théâtre) mais ont aussi fait appel à des contributions extérieures⁸. De ce fait, certaines productions des DA ainsi que l'analyse de ces rencontres sont visibles dans plusieurs des articles publiés.

Le texte de David Sierra Gutiérrez et d'Adriana Tarazona Patarroyo, « Réflexions croisées autour de l'écriture créative plurilingue et sur la portée de la recherche-action », est « un récit psychanalytique et sociologique » de l'univers symbolique et linguistique des migrants. Le travail d'Anouchka Stevella Moussavou Nyama et de Sarah Voke, « Les mots pour se dire et nommer la perte : écriture et partage », s'intéresse quant à lui plus particulièrement aux représentations des enjeux identitaires et traumatiques au sein de l'écriture. Il s'inscrit dans la continuité des travaux de la chercheuse Sara Greaves. L'article de Sabine Gamba, « Traverser des frontières, pour quels espaces identitaires ? », se focalise davantage sur les productions visuelles des DA, oscillant

ligne : https://www.lemonde.fr/societe/article/2019/11/02/a-marseille-des-centaines-de-jeunes-migrants-sans-abri_6017773_3224.html (consulté le 30 avril 2022).

7 Anne-Diandra Louarn, Marseille: la fin « brutale » du squat St-Just évacué après un incendie, *Infomigrants*, 8 juin 2020. En ligne : <https://www.infomigrants.net/fr/post/25240/marseille-la-fin-brutale-du-squat-st-just-evacue-apres-un-incendie> (consulté le 30 avril 2022).

8 C'est le cas de l'atelier de création visuelle, pensé à l'origine par l'artiste mexicain Manuel Díaz.

entre représentation factuelle et création artistique subjective. Enfin, le texte de Denis Alcaniz et de Johanna Carvajal González, « Les voix du corps », se veut le bilan d'une initiative originale, sous la forme d'« une approche aux histoires intimes des migrants, à travers des instruments [tels] que le cinéma et le théâtre ». En ce sens, « la recherche donne des pistes pour l'action, et l'action menée enrichit à son tour la recherche par l'expérience vécue ».

Outre ces ateliers, trois séminaires ont été organisés par le collectif entre 2019 et 2020 à Aix-Marseille Université. Chacune de ces tables rondes a fait se rencontrer un chercheur d'Aix-Marseille Université et un invité extérieur, donnant lieu à des échanges inédits et transdisciplinaires. Le collectif a ainsi eu le plaisir et l'honneur d'entendre l'ingénieur et militant Pierre-Alain Mannoni (Université Côte d'Azur), la psychologue Mélanie Maurin et le traducteur Lotfi Nia (centre Osiris, Marseille), les chercheuses Constance De Gourcy et Sandrine Musso, la cinéaste Cécile Canut, les professeurs Catherine Mazauric, Alexis Nuselovici et Crystel Pinçonat, ainsi que l'écrivain guatémaltèque Rodrigo Rey Rosa, lauréat du prix de littérature Miguel Ángel Asturias (2004) et du prix José Donoso (2015). Certains de ces intervenants ont souhaité poursuivre l'échange, et c'est pourquoi ils sont présents dans cet ouvrage.

Ainsi, l'article de Constance De Gourcy et de Sofia Stimmatini, intitulé « Que s'est-il passé ? Disparitions *par* migration en Méditerranée et engagements *par* épreuve des mères en Tunisie », établit un parallèle pertinent, et qui nous semble porteur de recherches futures tout à fait passionnantes, entre les parents tunisiens éplorés demandant des comptes à leur gouvernement et les disparitions jamais élucidées en Amérique latine⁹. La migration, la disparition, rappellent les autrices, c'est aussi la souffrance de ceux restés en arrière et qui attendent de trouver « la trace de l'être cher », non sans faire écho au texte d'Imre Kertész, *Le Chercheur de traces*¹⁰. Le narrateur revient dans le lieu qui l'a vu captif et cherche à retrouver l'atmosphère de sa détention et la vérité de cette réalité sinistre, occultée par le passage inexorable du temps. Une figure féminine surnaturelle guide sa quête : une créature portant le deuil, désignée comme « la femme au voile de crêpe », et symbolisant tous ceux qui demeurent et doivent cohabiter avec l'absence de l'autre, perdu dans les camps. Autre récit tendant vers l'universel, Pierre-Alain Mannoni, devenu militant par la force des choses, livre un témoignage fort sur son « incroyable épouée judiciaire », commencée en 2016 et ayant pris fin en octobre 2021.

Cette année de recherche et de rencontres s'est achevée sur un point d'orgue, grâce à une journée d'étude, elle-même complétée par une exposition des productions des DA. Il nous paraissait essentiel d'apporter ces productions sur le campus et de les présenter au public universitaire ou non, car, pour reprendre la pensée du poète Paul Celan, « personne ne parle pour le témoin de l'exil et c'est bien l'exilé qui se saisit de sa voix : une voix au centre de sa création, de notre exposition¹¹ ».

9 L'article fait le lien avec le mouvement des Mères de la place de Mai en Argentine, mais la perspective peut être élargie au collectif 119 au Chili et au collectif mexicain Nuestras Hijas de Regreso a Casa au Mexique, qui dénonce les disparitions inexplicables à la frontière américano-mexicaine.

10 Imre Kertész, *Le Chercheur de traces [A nyomkereső]*, trad. Natalia Zarembo-Huzsvai et Charles Zarembo, Arles, Actes Sud, 2003 [1977].

11 Anysia Troin-Guis, Présentation de l'exposition, journée d'étude « Entre recherche et action », 2 juillet 2019. En ligne : <https://migalt.hypotheses.org/773> (consulté le 30 avril 2022).

Par ailleurs, l'ouvrage propose deux initiatives de membres du collectif autour de l'accueil et de l'insertion des jeunes migrants : il s'agit de l'article d'Anysia Troin-Guis, « Art contemporain et migration méditerranéenne : de la création *sur* le migrant à la création *de et avec* les migrants », qui s'intéresse aux adolescents étrangers, et notamment aux MNA dans la ville de Marseille. Un cas individuel et un cas collectif sont exposés. D'une part, le parcours du jeune Sekou et sa découverte de l'art contemporain dans les dispositifs culturels locaux. D'autre part, le suivi d'une classe UPE2A (unité pédagogique pour élèves allophones arrivants) et son ressenti face à la projection de trois films abordant les problématiques de l'adolescence, de l'identité et de l'exil. Comme l'écrit l'autrice, « l'objectif principal est alors de faire interagir l'espace artistique et esthétique avec l'actualité, afin de construire un projet, d'ouvrir un chantier qui s'inscrit dans différentes démarches liées à la création, à l'éducation et aux notions de solidarité et d'hospitalité ». En se référant au philosophe John Dewey ainsi qu'à différents chercheurs en sciences de l'éducation, la chercheuse et critique d'art insiste sur l'importance de la formation pédagogique des nouveaux arrivants à travers des dispositifs d'accueil alternatifs. Sabine Gamba livre quant à elle un entretien avec le jeune Fard Atongo, un jeune mineur ghanéen, arrivé en France seul. Il explique son parcours ainsi que son intégration et sa scolarisation à Marseille, principalement grâce aux réseaux de solidarité. Donner la parole à un jeune migrant permet de saisir au mieux l'expérience de celui-ci, à quelques égards emblématiques de celle de milliers d'adolescents.

Enfin, toujours dans cette perspective d'ouverture et d'interdisciplinarité, nous remercions les chercheuses, chercheurs et artistes extérieurs à Aix-Marseille Université pour leurs contributions. En dépit de domaines de recherche éloignés de nos considérations premières (littéraires, linguistiques ou cinématographiques), les chapitres de Pinar Selek, de Sophie Djigo et de Mickael Idrac ont en commun un profond intérêt pour l'humain en temps de *Grenzsituationen*, pour reprendre Karl Jaspers. Le travail de Pinar Selek, intitulé « Créatrices d'asile : violences et résistances dans les Alpes-Maritimes », fait écho à celui de Constance De Gourcy et de Sofia Stimmatini, car c'est une fois de plus la figure féminine qui est mise à l'épreuve. Qu'elles soient sur les routes de l'exil, confrontées aux violences physiques et sexuelles, ou exploitées comme travailleuses ultra-précaires dans les sociétés libérales, les femmes migrantes présentent une incroyable capacité de résilience alors même que tout est fait pour les décourager et les invisibiliser. Exclusion, marginalisation, répression du fait de l'origine et de la couleur de peau : dans « Calais, la disparition des migrants », Sophie Djigo signe un texte engagé qui dénonce la « passion xénophobe » d'anciens pays coloniaux, à commencer par la France, et dont les conséquences frappent de plein fouet les demandeurs d'asile de la « jungle ». Autres espaces d'enfermement, cette fois-ci au bord de la Méditerranée : le chapitre de Mickael Idrac, « Une transformation profonde des camps de Grèce à travers l'implantation des formes-écoles sur la période 2017-2019 », réfléchit sur le potentiel et les limites de « l'éducation en contexte de camp ». Que peuvent apporter les institutions et les associations dans l'éducation des jeunes migrantes et migrants, mais aussi de leurs parents, au sein d'espaces extrêmement variables dans leur géographie, leurs habitants et leurs modalités quotidiennes ? Dans le même temps se pose la question de

«l'influence de la forme-école sur le caractère "total" du camp». Ensuite intervient Samet Ari. Entre témoignage («Quatre murs») et poésie («Quatre murs un bracelet»), il relate son expérience du départ et de l'enfermement depuis la France, sa terre d'accueil. Enfin, suivant un parcours de l'intime privilégiant les souvenirs familiaux et de l'enfance, les plasticiens Prune Phi et Samir Laghouati-Rashwan questionnent leur rapport aux origines¹² et la place des diasporas au sein des sociétés d'accueil.

Cette introduction ne saurait être complète sans l'aveu du constat suivant : l'actualité nationale et internationale s'est infiltrée bien malgré nous dans le projet. Les confinements ont perturbé le calendrier de publication, et nous regrettons de ne pouvoir rencontrer et échanger comme nous le souhaiterions avec les migrants, les bénévoles associatifs et les intervenants extérieurs au collectif et à AMU, bref, toutes celles et tous ceux sans qui cet ouvrage n'aurait pu voir le jour. Enfin, une autre inquiétude s'est fait sentir ces derniers mois au sein du collectif : la loi de programmation pluriannuelle de la recherche imposée par la ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. En dépit de savants calculs cherchant à convaincre les universitaires que la LPPR finance davantage qu'elle précarise, les sciences humaines et sociales apparaissent d'ores et déjà comme les grandes perdantes de cette réforme fortement imprégnée par la pensée néolibérale¹³. Finalement retiré du projet face à la levée générale de boucliers, l'amendement proposé par la sénatrice Laure Darcos stipulant que «les libertés académiques s'exercent dans le respect des valeurs de la République¹⁴» a remis en cause le principe d'engagement si cher à nombre de chercheuses et chercheurs. Or, l'objectif de notre projet est de rendre compte de déplacements particuliers : c'est mettre en lumière une volonté de remettre en cause «l'ordre temporel et mémoriel, ce qui oblige à réfléchir sur la cause et la nature du trouble¹⁵». En ce sens, était-il dans les «valeurs républicaines» de s'intéresser à des structures d'accueil alternatives et de coopérer avec celles-ci, alors même que la répression s'est fortement accentuée autour de la pratique du «délit de solidarité¹⁶»? Était-il suffisamment républicain ou au contraire scandaleusement «islamo-gauchiste» que la plupart des membres de ce collectif soient eux-mêmes des «chercheurs immigrés» ou issus de l'immigration, et que plusieurs d'entre eux soient engagés en dehors de l'université dans des actions bénévoles d'aide aux migrants? Gageons que cette tentative d'encadrer les orientations de la recherche est loin d'être la dernière.

12 Prune Phi et Sami Laghouati-Rashwan sont français, respectivement d'origine vietnamienne et d'origine marocaine et égyptienne.

13 Voir à ce sujet Philippe Blanchet, Courir plus vite vers le précipice : la LPPR comme accélérateur de l'effraction néolibérale dans le service public de recherche et d'enseignement supérieur, *Revue française de pédagogie*, n° 207, 2020. En ligne : <http://journals.openedition.org/rfp/9226> (consulté le 30 avril 2022).

14 La proposition peut être retrouvée dans son intégralité sur le site du Sénat : https://www.senat.fr/amendements/2020-2021/52/Amdt_234.html (consulté le 30 avril 2022).

15 Alexis Nouss, *Paul Celan, les lieux d'un déplacement*, Paris, Le Bord de l'eau, 2010, p. 19.

16 Le «délit de solidarité» n'existe pas sur un plan juridique mais constitue une réalité française et européenne sur le terrain. Voir à ce sujet l'explication de l'ONG Amnesty International, «Qu'est-ce que le délit de solidarité?» : <https://www.amnesty.fr/focus/delit-de-solidarite> (consulté le 30 avril 2022).

Note : les lecteurs remarqueront que d'un article à l'autre, voire au sein du même texte, les participants aux ateliers et les MNA sont tantôt mentionnés avec leur identité partielle ou complète, tantôt caractérisés par leur pays d'origine ou leur âge, ou au contraire seulement désignés par leurs initiales, voire anonymisés. Cette diversité relève d'une décision qui est propre à chaque chercheuse et chercheur dans son processus d'écriture et d'analyse, mais qui respecte également la volonté particulière de certains (puisque plusieurs d'entre eux ont explicitement et explicitement demandé à être nommés, renommés ou non identifiés).

Expériences et analyses

Chapitre I

Les mots pour se dire et nommer la perte : écriture et partage

Anouchka Stevellia Moussavou Nyama et Sarah Voke
Cielam, Aix-Marseille Université

Introduction

Cet article se propose de lire la manifestation de la perte et du souvenir à partir d'un corpus composé d'écrits des demandeurs d'asile (DA) qui ont pris part à l'atelier « Genre et mobilités » que nous avons animé en avril 2019. Ces derniers ont produit des écrits s'articulant autour des thèmes de la perte, du souvenir et de l'espoir. À partir des productions des DA et de notre expérience de ces ateliers, nous proposons de répondre aux questions suivantes : que peut l'écriture ? Quel est son champ d'action ? Comment écrire après une expérience de l'exil ? Comment dire *je* quand on a tout perdu ? En quoi notre expérience, en tant que jeunes chercheuses en littérature, peut-elle servir les situations de l'exil aujourd'hui ? Notons que cet exercice est d'autant plus intéressant pour nous qu'il nous permet de sortir de notre pratique de travail traditionnelle. En effet, habituées à travailler sur des corpus plus volumineux, nous tentons ici de convoquer nos compétences de critiques littéraires pour tirer un maximum de textes assez courts, produits par des personnes ordinaires, non habituées à l'écriture, du moins dans son rapport au moi intime. Certaines de ces personnes ont appris à écrire *je* à cause du récit que leur impose l'Ofpra pour avoir le statut de réfugié. C'est pourquoi, lors de ces ateliers, nous ne souhaitions pas qu'ils pensent qu'une injonction à se raconter leur était faite. En ce sens, nous avons accepté leurs textes tels qu'ils ont voulu nous les présenter, sans rien exiger de plus.

L'expérience de la perte en situation d'exil

L'écriture peut être pour beaucoup une enfonceuse de portes, car elle a le pouvoir de faire sauter les verrous du silence, afin de nous entraîner dans les

profondeurs abyssales de l'âme humaine. Pour écrire, il faut penser, se souvenir, mettre des mots sur la perte, la blessure, l'expérience positive ou négative. Écrire, c'est décrire, et parfois, quand tout se passe bien, on parvient aussi à dire. C'est pourquoi, dans le cadre de nos activités de terrain, nous avons voulu offrir un espace d'écriture et de partage avec les DA accompagnés par le collectif Agir, autour de trois thèmes : la perte, le souvenir et l'espoir. Nous avons commencé cet atelier en explorant ce que signifie la perte. Les courts extraits des poésies de Meena Alexander et d'Amina Saïd évoquent la perte et la transformation qu'elles ont ressenties après avoir quitté leur terre natale. L'idée est de montrer des exemples de textes de personnes qui s'expriment sur ce thème. Mais la lecture de ces extraits a déclenché peu de réactions¹, contrairement aux images, notamment celle de la statue de Bruno Catalano² présentant une femme, un sac à la main, à qui manque le bras droit et toute une partie de l'abdomen, le haut de la jambe gauche, et tournant le dos à une ville dont elle est séparée par une vaste étendue d'eau. Elle est sur un quai. Le choix de cette image n'est pas anodin car, comme l'explique Jacques Lucchesi, ces sculptures qui représentent des hommes et des femmes en lambeaux, semblant revenir de très loin et marqués par des siècles d'érosion, évoquent les choses et les souvenirs que chaque voyageur laisse inévitablement derrière lui³. Plusieurs questions sont posées : que symbolise le vide de la statue ? En voyant la statue, un participant s'exclama immédiatement : « C'est moi ! » Il s'identifiait en tant qu'homme à une statue représentant une femme sur le point de partir à l'aventure. Cela indique en quelque sorte une certaine universalité du sentiment exilique, et d'autre part l'image paraît convoquer chez lui des choses qu'il n'avait pas encore réussi à exprimer. Il est d'ailleurs pris d'émotion à ce moment précis ; il y a comme un surgissement de tout ce qu'il avait enfoui depuis son arrivée.

D'autres participants évoquent la perte de membres de leur famille et des moments passés avec celle-ci : la perte de la patrie (« *motherland and mother* »), des amis, de l'amour, de certaines croyances, des points de repère, d'un temps de l'innocence ou de l'insouciance. Il y a aussi la peur d'oublier sa langue, qui l'on est et son village. À ce propos, un des participants écrit :

Au final, j'ai peur que ma vie ne soit réduite qu'à cela, l'oubli.
Je me prépare, je le sais, un jour, j'oublierai tout.
Je ne saurai plus qui je suis.
Mais ce qui m'attriste, c'est que j'ai peur un jour de t'oublier aussi.

1 Notre démarche s'appuyait sur des tentatives, des essais, dans l'optique de trouver un meilleur moyen d'échanger avec les DA. Nous n'avions pas de procédé prédéfini, notre approche de la recherche-action consistant justement en une « adaptabilité au contexte du terrain dans lequel elle est entreprise » (Jean-Marie Van der Maren, Chapitre 5. Les stratégies de la recherche-action, in Jean-Marie Van der Maren [dir.], *La recherche appliquée pour les professionnels : éducation, (para)médical, travail social*, Paris, De Boeck Supérieur, 2014, p. 130).

2 La statue fait partie de la série intitulée *Les Voyageurs*, que l'on peut consulter sur le site de l'auteur : <https://brunocatalano.com/sculpture-bronze/sculpture-en-bronze-bruno-catalano.php?galerie=1> (consulté le 2 mai 2022).

3 Jacques Lucchesi, Bruno Catalano : biographie. En ligne : <https://brunocatalano.com/sculpture-bronze3/bruno-catalano-a-propos.php?ap=1> (consulté le 2 mai 2022).

Cependant, un participant en particulier est resté longtemps face à la page blanche posée devant lui, et il a finalement exprimé qu'il était impossible pour lui d'évoquer ce qu'il a perdu, car il a tout perdu. Âgé d'une vingtaine d'années, le participant a fui l'Afghanistan à cause de la guerre. Nous touchons ici à l'indicible et à l'inénarrable de la perte, à l'impossibilité de partager ce vécu. Le passage à l'écrit comporte une dimension définitive qu'il n'était pas prêt à entamer. Pour avancer vers le futur, il semble dire qu'il faut faire le deuil de ce passé qui n'existe plus, quand bien même cela lui est impossible. En l'occurrence, il s'agit de la perte de membres de sa famille, de son pays ravagé par la guerre. Il prend quand même le soin d'écrire, dans sa langue, qu'il n'arrive pas à raconter son passé. Pour lui, son histoire ne relève d'ailleurs pas encore du passé, puisque la guerre continue en Afghanistan et qu'ici, il est toujours dans une situation précaire renforcée par de longues démarches administratives.

Ces caractéristiques de l'expérience exilique ont été pointées par de nombreux écrivains, intellectuels et psychologues ayant connu la migration. Edward Saïd décrit l'exil, dans son essai *Reflections on Exile*, comme la condition de la perte extrême : « *It is the unhealable rift forced between a human being and a native place, between the self and its true home: its essential sadness can never be surmounted*⁴. » Pour la psychologue et psychanalyste Marie-Jeanne Segers, l'exil

est toujours un départ qui signe un refus, l'exil est toujours une migration de rupture ; refus de la pauvreté, refus de la violence, d'un régime politique, fuite d'une situation familiale. Le sujet du refus est dans un état intérieur de transition, d'opposition et de mobilisation qui nécessite un réaménagement personnel et contraint à une reconstruction de l'identité qui est en même temps vécu comme une trahison⁵.

Elle affirme que l'exilé est ainsi « un sujet dépersonnalisé » ; ôté de sa personne, de son identité, un vide s'installe alors. Certains textes de l'atelier ont soulevé quelques-uns de ces aspects. En ce sens, H.M.⁶ écrit : « Mon récit commence tous les jours quand je me réveille... et je vois que chaque jour est un défi pour moi, lorsqu'il faut affronter une nouvelle vie qui m'est inconnue dans la culture, la gastronomie, la langue, l'économie, etc.⁷. »

Dans cette période d'attente indéfinie, les DA chérissent les souvenirs de l'avant, d'un lieu et d'une époque où ils ne vivaient pas dans une forme de tension permanente se traduisant par la crainte de se lever le matin et de recevoir une mauvaise nouvelle de l'Ofpra refusant de leur accorder l'asile.

4 « Il s'agit du fossé irrémédiable qui sépare l'être humain de son lieu d'origine, entre lui-même et son véritable foyer : sa tristesse essentielle ne pourra jamais être surmontée » (Edward Saïd, *Reflections on Exile and Other Literary and Cultural Essays*, Londres, Granta Books, 2012, p. 173 ; traduction de Sarah Voke).

5 Marie-Jeanne Segers, *De l'exil à l'errance*, Toulouse, Érès, 2009, p. 20.

6 Les participants dont nous utilisons les œuvres ici ont souhaité garder l'anonymat. Ils ont autorisé uniquement la mention de leurs initiales et de leur pays d'origine dans les travaux.

7 Les textes d'H.M. et d'A. ont été traduits par Camylla Lima de Medeiros et Eva Raynal. Nous avons choisi de travailler à partir des traductions, car les textes originaux figurent déjà en fin d'ouvrage, où les lecteurs pourront facilement les consulter.

Habiter le « nulle part »

On pourrait définir l'exilé, dont la condition est étroitement liée à la notion de perte, comme étant celui qui habite un non-lieu, un « nulle part », ou encore pour certains un « entre-deux ». Dans tous ces cas, il est question de déracinement et, comme l'écrit T.A., d'une perte existentielle : « *All I lose in being a refugee.* » Ce dernier a quitté la Sierra Leone avec sa fille de 11 ans. Il n'écrit pas tout ce qu'il a perdu à cause de son départ ou de son arrivée, mais se focalise simplement sur l'état de réfugié, comme si la condition de réfugié comportait un noyau existentiel, un lien à l'étant, à l'être. Rappelons-nous que ce qui caractérise l'arrivée en France pour tout DA, c'est d'abord l'attente administrative pour un titre de séjour, qui, bien souvent, est longue et incertaine. Il s'agit d'un espace-temps en suspension, durant lequel les vies sont en pause, en attente de pouvoir réellement arriver, s'installer, se reconstruire. L'exilé peut se trouver entre un ici et un là-bas, entre un avant et un après. C'est celui qui n'est pas complètement parti et qui n'est pourtant pas tout à fait arrivé non plus.

Cette image du nulle part se retrouve dans plusieurs textes des participants, sans même que nous l'ayons introduite. Nous pouvons la remarquer dans le texte d'H.M. Ce dernier a la cinquantaine environ. À cet âge, il peut arriver à bien des gens de prendre un nouveau départ. Ils peuvent décider de changer de pays ou d'activité professionnelle. Mais dans tous les cas, il est question pour ces personnes de savourer pleinement la vie, de s'offrir d'autres plaisirs loin des contraintes habituelles. Ces changements sont voulus et se font rarement dans le but de tout perdre et de devoir tout reconstruire, comme c'est le cas d'H.M., qui écrit à ce propos que cet exil peut être

probablement comparable à la naissance d'un enfant dans ce monde, qui, après avoir été un temps dans le ventre de sa mère, commence une nouvelle adaptation dans sa nouvelle vie, quand on lui coupe le cordon ombilical et qu'on le sépare de ce qui était normal pour cette créature⁸...

D'ailleurs, mon voyage forcé hors de mon pays, je le compare un peu au récit que j'ai présenté. Mais surtout, mon esprit continue ou se maintient parfois loin de mon corps, d'où je me trouve physiquement, pensant à ceux, famille et amis, qui sont restés au pays...

Ainsi, l'exil pour H.M. désigne le « hors de chez soi » ; c'est une forme de déracinement qui l'a obligé à ce déplacement vers un ailleurs, voire à l'errance sans fin⁹, car son esprit se maintient quelquefois loin de son corps. L'exil ne lui permet pas de se résigner à la disparition du lieu. Bien au contraire, il renforce la présence obsédante de l'origine. Se retrouver sans attaches à cet âge lui est douloureux et difficilement supportable. Cette nouvelle vie, il ne l'a évidemment pas préparée. Avant son exil, il avait une vie en société bien rythmée, des habitudes quotidiennes qu'il lui paraît impossible de reconstruire dans le pays d'accueil, sans subir lui-même une sorte de métamorphose, car, selon ses termes, il fait « face à une nouvelle vie ». La rupture pour H.M. a été contraignante, donc nécessairement violente. L'image du nouveau-né que l'on force à quitter son environnement

8 Nous soulignons (tous les mots ou les passages soulignés dans les extraits des DA le sont par nous).

9 L'exil, *Études*, vol. 412, n° 2, 2010, p. 233.

familier, qu'il convoque pour illustrer sa situation, est très forte et permet de se rendre compte du désœuvrement dans lequel peut plonger l'exil. Elle signifierait également que le premier exil pourrait être la séparation d'avec la mère. H.M. n'a de cesse d'utiliser des analogies entre sa situation et les événements naturels pour représenter son expérience, un peu comme s'il essayait d'y trouver une forme de normalité ou de consolation :

Je me compare aussi à un oiseau construisant son nid : une tempête arrive et dévaste tout, puis une fois la tempête passée, l'oiseau commence de nouveau à construire. *Dans ces moments, je vois un peu dans ma vie quelque chose de similaire, mais avec un désavantage : celui que mon âge ne me permettra pas de recommencer ce que j'ai fait sur le chemin des années de ma vie.* Toutes les choses que j'ai faites avec mon travail, mes efforts et ma passion, je les ai vues disparaître en vingt ans, comme par magie, magie d'un régime politique qui ne croit qu'en la pensée unique, et tout ce qui lui est contraire, il le détruira. Ce chemin que j'ai pris de partir et de recommencer me rappelle le petit oiseau qui commence de nouveau son existence après avoir vu l'œuvre de sa vie, son foyer, détruit par la nature... mais pas par les politiciens...

H.M. essaie de se faire une raison, et la nature lui sert de référent. Comme le petit oiseau ou le nouveau-né, il est possible de s'adapter, de tout reconstruire, même s'il ne pense pas faire le deuil du pays d'origine auquel il demeure profondément attaché, son « cher Venezuela ». Si sa mélancolie est normale, elle apparaît tout de même comme un frein à son accomplissement dans la terre d'accueil, car il est nécessaire que l'exilé réussisse symboliquement à « brûler le bateau¹⁰ » afin d'échapper au traditionnel problème face auquel le place sa condition. En effet, « celui qui ne brûle pas derrière lui son bateau, mais qui reste les yeux rivés sur le pays perdu, c'est qu'il brûle ce qui est devant lui¹¹ ». C'est en ce sens qu'H.M. n'arrive pas à se projeter avec enthousiasme : il ne voit que les obstacles, et cela ne l'aide pas à habiter le nouvel espace.

La reconstruction en terre étrangère est un véritable défi pour lui, notamment du fait de son âge. Rarement pris en compte dans les situations d'exil, le critère d'âge joue un rôle déterminant dans la réussite ou non du deuil qu'impose la condition exilique. Le fait de se retrouver à tout rebâtir alors que dans le pays d'origine, on se préparait déjà à la retraite renforce irrémédiablement un sentiment d'échec et de profonde mélancolie :

Ici, où que je sois, ma vie change complètement. Je dois apprendre à parler, travailler différemment de ce que je faisais et inventer de nouvelles formules de survie, lesquelles en cas de succès pourraient contribuer à ma qualité de vie et me rappeler les bons moments que j'ai laissés dans mon cher Venezuela.

L'exil lui apparaît comme une occasion de « naître, autrement, ailleurs¹² ». Dans ses *Réflexions sur l'exil*, Saïd écrit que « l'exil peut [...] affûter le regard sur le monde. Ce qui a été laissé derrière soi peut inspirer de la mélancolie, mais aussi une nouvelle approche¹³ ». En effet, du fait de l'éloignement avec le pays d'origine,

10 *Ibid.*, p. 234.

11 *Ibid.*

12 *Ibid.*

13 Edward Saïd, *Réflexions sur l'exil et autres essais*, trad. Charlotte Woillez, Arles, Actes Sud, 2008.

l'exilé est amené à poser un regard différent sur le monde qui l'entoure. Sa situation d'être de nulle part semble lui donner une position qui le place dans un au-delà et aiguise sa sensibilité tout comme sa perception des événements et des vies humaines. H.M. est effectivement cet exilé qui n'est nulle part mais demeure sensible aux événements qui ont lieu là-bas, dans sa terre natale.

Alexis Nouss¹⁴ explique que le nulle part n'est pas n'importe où. Il ne s'agit pas d'un simple arbitraire appliqué à la spatialité, rappelant que l'exil nécessite l'espoir de retrouver le lieu et une identité, alors que l'errance ne permet pas cette espérance. Ainsi, l'errance vient en complément de l'exil pour pouvoir habiter le nulle part. Parce que son bonheur est rattaché à celui de la terre d'origine, tous ses espoirs sont pour ce pays qu'il a été forcé de quitter.

Nous choisissons d'aborder le dernier thème de l'atelier en présentant l'image d'un chemin qui mène droit devant. L'idée consistait à poser la question de l'espoir sans donner de mots supplémentaires, afin de laisser toute la place à leur propre imagination. H.M. écrit :

Moi j'espère, *maintenant que je suis quelque part dans le monde*, pouvoir surmonter les *alcabalas*¹⁵ que la vie m'a imposés, et je demande, et je veux que mes compatriotes puissent surmonter le traumatisme qu'ils sont en train de vivre inexplicablement, celui d'avoir été un pays vraiment riche dans la région, et peut-être même le plus riche de tous, pour devenir le plus pauvre, en ayant encore des ressources que peu de pays dans le monde possèdent. J'espère que tout s'améliorera et redeviendra normal.

H.M. s'informe continuellement sur la situation politique et sociale. On peut même lire son espoir d'y retourner un jour. C'est un errant, et en ce sens, il ne nomme pas explicitement la terre d'accueil, conscient qu'elle pourrait lui refuser l'asile. Tant que sa situation administrative ne donne pas lieu à une issue favorable, la France reste simplement pour lui un « quelque part dans le monde », car il sait qu'il est possible qu'il reprenne sa valise pour poursuivre son voyage vers un autre lieu.

C'est en toute logique qu'apparaissent, dans les textes des participants, les thématiques de l'errance et du renouvellement. Stuart Hall, sociologue et figure centrale des *cultural studies* britanniques, décrit l'expérience diasporique précisément comme une expérience de l'errance et de la répétition. Il estime que les identités diasporiques sont celles qui se produisent et se reproduisent constamment, et qui sont sans cesse soumises à la transformation et confrontées à la différence¹⁶. C'est exactement ce que nous percevons dans les productions de l'atelier.

Un autre exemple parlant se trouve dans le texte de K.O.A., qui traite du thème de l'entre-deux d'une manière originale en le visualisant. Il dessine en haut et au centre de sa feuille l'image d'un oiseau, et il inscrit à gauche le mot « Afrique » et à droite le mot « Europe », marquant clairement la dualité des lieux ainsi que l'opposition et la séparation qu'il ressent entre ces deux points

14 Alexis Nouss, communication inaugurale lors de la journée d'étude « Entre recherche et action », organisée par le collectif de jeunes chercheurs Migrations et Altérités, à la faculté d'Aix-en-Provence, le 19 juin 2019.

15 Terme utilisé dans certains pays d'Amérique du Sud, et notamment le Venezuela, pour désigner les check-points militaires. Comprendre alors ici : les « obstacles ».

16 Stuart Hall, *Cultural Identity and Diaspora*, in Jonathan Rutherford (dir.), *Identity: Community, Culture, Difference*, Londres, Lawrence & Wishart Ltd, 1990, p. 235.

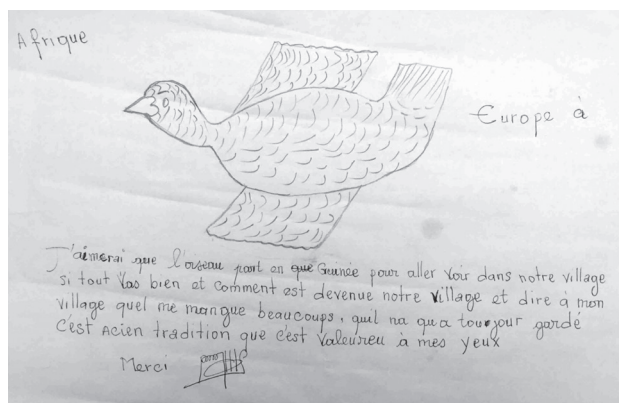


Figure 1 : Dessin de K.O.A.

d’ancrage (voir figure 1). L’oiseau se situe de la sorte entre le lieu de départ et le lieu d’arrivée, et il tourne le regard vers l’Afrique. On remarque de plus que l’auteur n’a pas ajouté de décor autour de l’oiseau, qui se démarque ainsi par son aspect aérien, déconnecté de tout ancrage géographique. Les ailes sont pleinement déployées, l’oiseau semble être en vol, suspendu au-dessus de la terre quelque part entre l’Afrique et l’Europe. Bien que ce soit une expression toute personnelle de l’auteur tirée de son propre imaginaire, l’image de l’oiseau est un topos présent chez de nombreux écrivains exilés¹⁷. En effet, l’oiseau symbolise celui qui peut établir une médiation entre deux espaces qui ne se recouvrent pas, celui qui peut passer aisément d’un milieu à un autre et voler au-dessus des frontières librement. Ceci rappelle par ailleurs le sens originel du mot *migration*, qui décrit le mouvement saisonnier de certaines espèces d’oiseaux, qui migrent d’une terre à une autre, souvent entre l’Afrique et l’Europe.

Le texte qui accompagne l’image s’oriente aussi vers le lieu natal, nommé explicitement. Il s’agit du village de K.O.A., en Guinée. De façon parallèle, comme l’oiseau qui porte son regard vers le lieu natal, K.O.A. porte sa conscience vers son passé en réactivant sa mémoire et ses souvenirs en même temps qu’il pense à son présent et à son futur. Il se demande notamment ce que devient son village depuis son départ et exprime son désir d’aller observer les changements et de s’assurer que tout va bien. La production de K.O.A. donne à voir la distance qui sépare les deux rives qu’il habite pourtant simultanément (soit physiquement, soit mentalement). Il formule le souhait de maintenir un lien entre ces deux espaces, en portant son regard vers ses racines, vers son « ailleurs », depuis le nouveau lieu, depuis son « ici ». Le mot de la fin est touchant : il écrit simplement « Merci ».

À l’inverse, le texte d’un jeune participant afghan est un exemple où aucune médiation n’est possible. Ses souvenirs de l’Afghanistan ne se traduisent pas dans son présent en France. Il y a à la fois la difficulté linguistique de faire passer un

17 Pour donner quelques exemples, on peut citer, parmi de nombreuses autres références, le poème « L’Albatros » de Baudelaire, la pièce de théâtre *Tous des oiseaux* de Wajdi Mouawad (2018), les textes *Les oiseaux meurent en Galilée* (1970) et *Oiseaux sans ailes* (1960) de Mahmoud Darwich ainsi que *Feu d’oiseaux* (1989) d’Amina Saïd.

souvenir dans une nouvelle langue (qui pose véritablement une barrière) et la difficulté émotionnelle de franchir le seuil entre le familier et l'étranger. Il explique qu'il lui est impossible de raconter ce qu'il a vécu en Afghanistan à un étranger. La distance entre ici et là-bas demeure pour l'instant un abîme infranchissable.

L'espace, seuil d'un nulle part, se présente également comme un espace qui permet, positivement, une forme de libération, de renouvellement, de métamorphose et de renaissance. L'écriture participe à cet élan vital, car elle est ce qui permet de relier leurs multiples points d'ancrage. L'écriture offre la possibilité d'une introspection, d'un travail sur soi. Elle est capable de faire émerger une conscience enfouie, mais aussi de s'évader du quotidien. De ce point hors contexte, hors espace-temps, il devient possible de réfléchir sur son passé et en même temps de se pencher sur son futur. C'est cette jonction des temporalités, des mondes et des expériences auxquels donne lieu l'acte d'écrire que nous avons tenté de mettre en œuvre lors de notre atelier. De plus, celui-ci s'étant déroulé dans une ambiance collective, il y a eu un intérêt marqué pour les textes des uns et des autres, et cela a généré une dynamique de groupe qui a également contribué à créer un espace de réflexion. L'écriture se caractérise par sa capacité à accueillir la subjectivité, la singularité des expériences et des ressentis, et en ce sens, elle est ouverte à l'expérience exilique, qui est, elle aussi, propre à chaque exilé. Au contact des DA accompagnés par le collectif Agir, on s'aperçoit que l'exil est généralement pénible, voire traumatisant, mais il est à prendre au cas par cas parce que l'exil ne soulève pas les mêmes questions selon l'âge, le sexe et l'origine sociale des candidats. En effet, ce qu'éveille l'exil est fonction, comme le rappelle Rajaa Stitou, de l'histoire singulière des sujets¹⁸. L'exil se conjugue au singulier, et chacun conserve différemment sa part d'indestructible même dans les situations extrêmes pouvant être communes.

De l'errance à la renaissance

C'est du reste ce que nous constatons à travers le texte d'A., la seule femme ayant accepté de venir à cet atelier consacré au genre et à la migration. Âgée de 48 ans, elle a emprunté seule le chemin de l'exil, quittant le Venezuela et choisissant de venir en France, car sa dernière fille y étudiait déjà. D'ailleurs, nous pouvons classer le profil d'A. dans l'une des catégories proposées par Nancy Green. En effet, cette dernière identifie trois figures féminines majeures définies par l'histoire des migrations et appliquées ici à l'exil. La première est celle de l'épouse, la « femme qui reste » mais qui n'est pas passive : assumant en partie le rôle de l'homme et partageant l'opprobre qui entoure l'exilé, elle assure la survie financière de la famille et gère à distance patrimoine économique et engagement politique. La deuxième figure féminine qui se dégage est celle de la « suiveuse », selon le terme employé par Nancy Green, dont le rôle est également à réévaluer dans la structuration et le maintien des réseaux familiaux et, ici, politiques. La dernière est celle de l'exilée proprement dite, migrante à part entière, condamnée

18 Rajaa Stitou, L'intraduisible, communication au séminaire « Parler et écrire entre les langues », Crisis, Jeunes Chercheurs, faculté ALLSH, Aix-en-Provence, 2 mai 2017.

ou proscrite volontaire partant seule comme les migrantes célibataires¹⁹. A. correspond à cette dernière catégorie. Sa réaction à la présentation de l'image de la sculpture de Bruno Catalano se démarque de celle des autres participants. En effet, la sculpture présente l'image d'une femme à qui il manque une partie de son abdomen. Face à elle, A. suggère que le vide qu'elle perçoit est l'absence d'utérus. Sa réponse est quelque peu surprenante, puisque l'utérus n'est pas le seul organe faisant partie de l'abdomen. Pourquoi avoir choisi cet organe particulièrement ? Est-ce la mère et la femme en elle qui s'exprimaient ? Elle ne développera pas sa réponse, et nous avons eu des scrupules à lui demander les raisons de cette interprétation. Comme mentionné précédemment, A. est accompagnée, à cet atelier, de sa fille. Si, pour une raison ou une autre, sa demande d'asile lui était refusée, elle pourrait se séparer de cette dernière, qui ne serait probablement pas en mesure de partir du fait de ses études en France. Cette attente qui signifiait qu'elle tenait encore sa valise à la main impliquait aussi l'idée qu'elle laisserait ici, peut-être, une part d'elle. Son expérience invite à interroger ce qui est en jeu dans le processus migratoire : qu'est-ce qui est perdu ? Et qu'est-ce qui, malgré les extrêmes, résiste ? A. semble y répondre.

Contrairement à H.M., elle classe les pertes liées à l'exil selon deux catégories : il y a ce qu'elle nomme la « perte positive », qu'elle rattache à « la peur du changement et la peur d'entrer dans un âge qui ne serait plus utile professionnellement parlant ». En d'autres termes, l'exil aurait modifié son rapport à l'âge. A. a vécu près de cinquante années au Venezuela. Dans un pays stable, elle a construit une vie de famille et s'est crue proche de la retraite. Mais depuis sa condition d'exilée, il lui faut oublier tout cela et s'investir avec énergie pour vivre de nouvelles expériences en terre étrangère. Elle estime qu'avoir un nouveau rapport à l'âge est une chose positive, car elle doit tout apprendre ou presque : une autre langue, avoir de nouvelles habitudes culturelles, mais aussi recréer des liens. En France, où elle a déposé sa demande d'asile, on n'est pas culturellement perçu comme une « personne âgée » à 50 ans (au moment de l'atelier, elle en avait 48). À cet âge, on peut encore trouver un emploi et travailler jusqu'à 65 ans au moins. Par conséquent, cette nouvelle approche de l'âge lui semble bénéfique pour mieux s'adapter aux changements. Grâce à cela, elle entrevoit aisément la possibilité d'une reconstruction.

Toutefois, la perte a conservé un goût amer pour A. : « Les moments partagés en famille, quand nous apprécions les plaisirs comme les repas quotidiens, l'animal de compagnie, les conversations et les différentes activités que nous faisons ensemble et que nous n'estimons que dans la distance, quand nous ne les avons plus. » Même si elle semble ouverte à embrasser le changement, l'exil lui inspire tout de même le « mal du pays », la nostalgie ou la mélancolie à l'endroit de la terre natale, de ses proches, de la langue maternelle et de tout un monde qu'elle a laissé derrière elle²⁰ en partant. A. apparaît comme une figure de la résilience émancipatrice²¹, car elle accepte de se reconstruire en dépit de

19 Nancy Green, *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 2002, p. 120-135.

20 L'exil, art. cit., p. 233.

21 Martine Lani-Bayle, Histoire de vie et résilience, in Boris Cyrulnik, Gérard Jorland (dir.), *Résilience : connaissances de base*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 158.

ses fêlures. La résilience se définit comme «la capacité à s'adapter de manière flexible et ingénieuse aux facteurs externes et internes générateurs de stress. De façon plus spécifique, elle représenterait une source liée à la personnalité qui permet aux individus de modifier leur niveau de contrôle du moi²²».

La résilience serait donc l'aptitude à puiser au fond de soi, malgré la douleur et la peine, une force nécessaire à sa reconstruction. Dans le cas d'A., cette idée est contenue dans ses aspirations: «Moi j'espère continuer à apprendre le français et la culture française parce que cela me fait ouvrir mon esprit et grandir en tant qu'être humain.» Cette déclaration sur laquelle s'achève son texte est une manière pour elle d'accepter, voire de s'adapter à sa condition tout en gardant à l'esprit la possibilité d'un retour à la normale. Elle choisit d'embrasser cette nouvelle aventure sereinement, tout en sachant résister à la tempête.

Le texte de T.A. donne à voir aussi sa détermination de «réussir» son exil, la résilience dont il fait preuve ainsi que l'immense sentiment d'espoir qui l'habite. Il écrit ceci :

Après tout ce que j'ai traversé dans le passé, le futur me donne de l'espoir. L'amour et le soutien que j'ai reçus et que je continue de recevoir des personnes qui m'entourent aujourd'hui me font croire que le futur est plein de promesses. Je le vois et je le sens. Je vois ma fille aujourd'hui qui parle deux langues internationales et qui est tellement heureuse d'aller à l'école et de s'intégrer dans la société. Je le crois sincèrement. Je vois le futur qui apportera des sourires sur mon visage et du bonheur dans mon cœur²³.

T.A. ne cesse de répéter qu'il voit le futur. Ceci montre clairement la différence avec l'exilé errant, qui ne voit pas le chemin qui mène vers le futur. On remarque dans cet extrait que l'espoir est lié à l'intégration, au contact avec d'autres personnes, au partage, c'est-à-dire à l'enracinement.

L'écriture étant un moyen de se mettre à nu bien souvent de façon inconsciente, A. prend le soin de ne pas trop s'épancher. Quand elle évoque ce qu'elle a perdu, elle n'écrit pas *je*. Nous l'interprétons comme un mécanisme de protection pour ne pas bousculer l'équilibre émotionnel qu'elle a réussi à se créer. Pour elle, la suite de son texte le montre assez bien, là-bas reste un beau souvenir, «l'image de la grandeur, de la pureté et de la combinaison de couleurs donnée par le ciel au coucher du soleil à côté de la montagne». Ce qu'elle a perdu peut demeurer *silencé* tant que survit dans sa mémoire ce magnifique paysage. L'écriture permet d'établir des ponts entre là-bas et ici, entre avant et maintenant. Nayla Chidiac, psychologue clinicienne, qui a mené des ateliers d'écriture à visée thérapeutique, évoque le travail «de liaison, de reconstruction, de tissage» qui est mis en marche lors d'ateliers d'écriture. Ce processus est vital :

Face à l'événement traumatique qui fragmente le sujet, le démolit et peut aller jusqu'à le nier, l'écriture s'impose alors comme un travail psychique de liant, de lien, de liaison. L'inscription scripturale de l'expérience traumatique dans le champ littéraire peut en effet participer au processus de restauration du Moi affecté par le trauma ; une reconstruction identitaire par la médiation de l'écriture²⁴.

22 Boris Cyrulnik, Gérard Jorland (dir.), *Résilience, op. cit.*, p. 30.

23 Traduction de Sarah Voke.

24 Nayla Chidiac, Écrire le silence : ateliers d'écriture thérapeutique, *Cliniques*, vol. 5, n° 1, 2013, p. 106-123.

Il s'agit d'un processus dans lequel il faut être actif. La question ne consiste pas à donner du sens à son expérience, mais à le créer et à le tisser, parce qu'il y a une séparation originaire qui est fondatrice de l'altérité.

De fait, pour nombre d'écrivains postcoloniaux ou exilés, la question de la légitimité d'écrire se pose. Hélène Cixous soulève cette même question dans le texte « La venue à l'écriture », où elle dresse toutes les raisons qui l'empêchent d'écrire, convaincue qu'il faut « être quelqu'un » pour cela : « Moi écrire ? [...] De quel droit ? [...] Tout de moi se liguaît pour m'interdire l'écriture : l'Histoire, mon histoire, mon origine, mon genre. Tout ce qui constituait mon moi social, culturel²⁵. » Plus qu'un sentiment de légitimité, il s'agit également parfois d'une question de choix de langue. Dans quelle langue écrire ? Derrida soulève ce dilemme :

Dans quelle langue écrire des mémoires dès lors qu'il n'y a pas eu de langue maternelle autorisée ? Comment dire un « je me rappelle » qui vaille quand il faut inventer et sa langue et son *je*, les inventer *en même temps*, par-delà ce déferlement d'amnésie qu'a déchaîné le *double interdit*²⁶ ?

Lors de notre atelier, nous avons donc à cœur de laisser une liberté absolue quant au choix de la langue d'écriture, en vue d'encourager l'expression et d'accorder l'espace nécessaire pour tenter de constituer un *je*. Nous remarquons que certains participants ont choisi d'écrire dans leur langue maternelle, tandis que d'autres ont préféré l'anglais, quand d'autres encore ont tissé ensemble plusieurs langues. Que ce soit dans nos recherches en littérature, dans nos pratiques personnelles ou lors des ateliers, nous constatons que l'écriture peut devenir un lieu d'accueil, un refuge, un espace à soi. L'écriture comme espace d'hospitalité permet d'accueillir des identités multiples, des parcours singuliers, des langues métissées, des voix hybrides et plurilingues, puisant dans des imaginaires et des héritages littéraires variés. Ceci n'est pas sans rappeler le propos d'Amina Saïd, qui, lors d'un entretien, affirme que « la poésie est le lieu où je me sens moi-même²⁷ ».

Lorsque, en fin de séance, nous avons proposé aux participants qui le souhaitent de lire à haute voix leur texte, en respectant la langue dans laquelle ils ont choisi d'écrire, un moment de discussion sur les thèmes évoqués a eu lieu, suivi d'un temps de recueillement et de réflexion individuelle. Après cela, nous avons constaté que les participants étaient plus à l'aise avec le fait d'être dans le groupe et de partager leur ressenti. Nous observons le plaisir de faire entendre leur texte, de raconter leur histoire. Cela relèverait-il d'un besoin de faire exister leur histoire personnelle au sein d'un collectif, d'être connu et compris des autres ? Quoi qu'il en soit, les participants semblent à l'aise à l'idée de ce partage, qui se déroule pour la plupart dans leur propre langue, et saisissent l'occasion de se dire. Ce partage passe donc au-delà des frontières : la réception et l'hospitalité bienveillantes des uns et des autres sont ressenties de tous.

25 Hélène Cixous, *Entre l'écriture*, Paris, Éditions des femmes, 1986, p. 21-22.

26 Jacques Derrida, *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Paris, Éditions Galilée, 1996, p. 57.

27 Boni Tanella, Amina Saïd, La poésie est le lieu où je me sens moi-même, *Africultures*, n° 62, 2005, p. 229-231.

Conclusion

À l'initiative de cet atelier, nous voulions travailler sur l'expérience genrée de la migration, d'où son intitulé « Genres et mobilités », mais c'était sans compter avec la réalité du terrain. Nous n'avons accueilli qu'une seule DA. Nous avons appris d'une responsable d'Agir que les femmes, pourtant nombreuses, participent assez peu aux activités mises en place par le collectif. Elles sont dans une forme d'auto-exclusion dont les causes sont multiples. Par exemple, pour celles qui ont une famille, la raison principale reste la garde des enfants. En effet, même avec un système d'alternance, les mères préfèrent généralement se priver d'assister à certaines rencontres pour s'occuper des enfants et encouragent l'homme à s'y rendre. Quant aux femmes seules, elles ne perçoivent parfois pas l'intérêt de participer à ces activités qui, bien souvent, sont pensées sans elles. Par conséquent, n'eût été la crise sanitaire due à la Covid-19, la suite de notre projet aurait été de penser, avec les responsables d'Agir et les principales concernées (les DA), à la mise en place d'activités dans lesquelles les femmes pourraient facilement échanger, même accompagnées des enfants.

Nous terminerons cette réflexion en soulignant l'idée de réciprocité dans la recherche-action : la recherche donne des pistes pour l'action, et l'action menée enrichit à son tour la recherche par l'expérience vécue. Ceci pourra alimenter d'autres actions qui seront d'autant plus approfondies et mieux ciblées. Il nous semble apercevoir un travail à faire en ce sens, surtout lorsque la réflexion porte sur la migration et l'altérité. Nos travaux pourraient ainsi servir à des actions et œuvrer pour une recherche engagée. Animer ces ateliers d'écriture donne aux participantes et participants une occasion et une légitimité à écrire et à valoriser leur(s) langue(s). L'activité a des effets positifs, car elle encourage à se penser, à se dire et à se comprendre mutuellement. Elle crée des liens tout en favorisant le partage d'expériences. Ceci nous confirme l'importance d'ateliers d'écriture pour les migrants, et nos conclusions s'alignent sur celles de Sara Greaves, qui affirme : « C'est pour un temps [...] une interruption de l'exil, une rupture de l'exil. L'atelier permet une réappropriation de quelque chose d'intime, que l'on peut emporter avec soi²⁸. »

Bibliographie

CHIDIAC, Nayla, *Écrire le silence : ateliers d'écriture thérapeutique, Cliniques*, vol. 5, n° 1, 2013, p. 106-123.

CIXOUS, Hélène, *Entre l'écriture*, Paris, Éditions des femmes, 1986.

CYRULNIK, Boris, JORLAND, Gérard (dir.), *Résilience : connaissances de base*, Paris, Odile Jacob, 2012.

DERRIDA, Jacques, *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Paris, Éditions Galilée, 1996.

GREAVES, Sara, *Un atelier d'écriture pour les exilés : une question de statut, E-rea*, n° 14.2, 2017. En ligne : <http://journals.openedition.org/erea/5666> (consulté le 2 mai 2022).

GREEN, Nancy, *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 2002.

²⁸ Sara Greaves, *Un atelier d'écriture pour les exilés : une question de statut, E-rea*, n° 14.2, 2017, p. 8.

- HALL, Stuart, *Cultural Identity and Diaspora*, in RUTHERFORD, Jonathan (dir.), *Community, Culture, Difference*, Londres, Lawrence & Wishart, 1990, p. 222-237.
- LANI-BAYLE, Martine, Histoire de vie et résilience, in CYRULNIK, Boris, JORLAND, Gérard (dir.), *Résilience : connaissances de base*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 158.
- L'exil, *Études*, vol. 412, n° 2, 2010, p. 233-240.
- LUCCHESI, Jacques, Bruno Catalano : biographie. En ligne : <https://brunocatalano.com/sculpture-bronze3/bruno-catalano-a-propos.php?ap=1> (consulté le 2 mai 2022).
- SAÏD, Edward, *Reflections on Exile and Other Literary and Cultural Essays*, Londres, Granta Books, 2001.
- SAÏD, Edward, *Réflexions sur l'exil et autres essais*, trad. Charlotte Woillez, Arles, Actes Sud, 2008.
- SEGGERS, Marie-Jeanne, *De l'exil à l'errance*, Toulouse, Érès, 2012.
- STITOU, Rajaa, L'intraduisible, communication au séminaire « Parler et écrire entre les langues », Crisis, Jeunes Chercheurs, faculté ALLSH, Aix-en-Provence, 2 mai 2017.
- TANELLA, Boni, SAÏD, Amina, La poésie est le lieu où je me sens moi-même, *Africultures*, n° 62, 2005, p. 229-231.
- VAN DER MAREN, Jean-Marie, Chapitre 5. Les stratégies de la recherche-action, in Van der Maren, Jean-Marie (dir.), *La recherche appliquée pour les professionnels : éducation, (para)médical, travail social*, Paris, De Boeck Supérieur, 2014, p. 122-144.

Chapitre II

Réflexions croisées autour de l'écriture créative plurilingue et sur la portée de la recherche-action

David Sierra Gutiérrez

Litt&Arts, Université Grenoble Alpes

Adriana Tarazona Patarroyo

LPCPP, Aix-Marseille Université

Introduction

Sur notre place dans l'enquête

La recherche-action est, à bien des égards, un travail de traduction au sein duquel les chercheurs occupent une place tout à fait particulière. L'un des ouvrages qui illustrent le mieux cette position est peut-être le livre *Historia doble de la Costa* (*Histoire double de la côte*) d'Orlando Fals Borda – « père » de la sociologie colombienne et fondateur de l'une des premières facultés de sociologie en Amérique latine, celle de l'université nationale de la Colombie, en 1959. L'ouvrage présente une reconstruction détaillée en quatre volumes de l'histoire de la côte atlantique colombienne, reconstruction fondée sur les postulats de sa *Investigación-Acción Participativa* (recherche-action participative) ou IAP.

Cela fait plus de quarante ans depuis la parution du premier volume de l'ouvrage, et son inventivité n'a rien perdu de sa vitalité ni de son dynamisme. Comme le titre l'indique, le livre est « double » : comme un recueil de poèmes publiant conjointement le texte originel et sa traduction dans une autre langue, *Historia doble de la Costa* présente sur les pages de gauche (face A) la voix directe des protagonistes des événements marquant l'histoire de la côte colombienne¹, agrémentée de riches artifices littéraires et d'un ton anecdotique qui cherchent à recréer les interprétations et l'environnement social qui étaient les leurs ; et sur les pages de droite (face B), un récit qui expose les interprétations théoriques,

1 Comme, par exemple, la voix des riverains de la région de Mompos. Voir Orlando Fals Borda, *Historia doble de la Costa*, t. I, *Mompox y Loba*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia Editores, 2002.

conceptuelles et méthodologiques propres à la compréhension académique et scientifique de l'auteur. L'exercice, en plus de mettre en exergue le type de conversion qui est spécifique au travail interprétatif du chercheur, illustre particulièrement bien le va-et-vient qui caractérise la recherche-action : d'un côté, celui qui va du discours des acteurs à leur théorisation savante, et de l'autre, celui qui va du discours théorique aux acteurs.

Dans ce mouvement de conversion et de redéfinition de la réalité, les chercheurs occupent une place tout à fait particulière. En tout cas, c'est ce que nous avons pu ressentir en raison de notre qualité de chercheurs immigrants lors d'un atelier d'écriture effectué avec des demandeurs d'asile (DA) de différentes nationalités à Aix-en-Provence. En tant que chercheurs immigrants – et malgré les distances évidentes qui nous séparaient des DA en matière à la fois d'origines sociales et nationales, de parcours migratoire et de statut légal en France –, nous avons, en quelque sorte, mis un pied de chaque côté du mouvement. La « face A » de l'atelier, c'est-à-dire le discours propre aux DA, résonnait dans quelques expériences que nous avons vécues au cours du cheminement que nous avons parcouru en tant que migrants depuis notre arrivée en France ; la « face B » de l'atelier représente, de son côté, l'exercice réflexif et interprétatif consigné dans les pages qui suivent. Nous sommes conscients que notre récit psychanalytique et sociologique des événements de l'atelier possède un certain ton personnel. Il reflète forcément notre position « double » : il est nourri non seulement d'une réflexion abstraite et catégorielle, mais aussi d'une reconnaissance marquée par une sorte de communion fondée sur des expériences communes. Bref, par l'altérité.

Description du dispositif

L'atelier d'écriture que nous venons d'évoquer s'intitule « Écriture et passages² ». Il s'est tenu le 11 octobre 2018 à Aix-en-Provence dans les locaux du collectif Agir. Ce dernier nous a offert un espace où nous avons pu accueillir une quinzaine de participants. Il s'agissait d'un groupe hétérogène d'hommes et de femmes – même un enfant – de différentes nationalités qui avaient en commun, entre autres, une demande d'asile en cours auprès des autorités françaises. Accompagnés de deux intervenantes du collectif Agir, ils ont partagé un moment d'écriture et d'échange avec les deux meneurs de l'atelier : une doctorante en espagnol avec une expérience en enseignement du FLE (français langue étrangère) et une psychologue clinicienne de nationalité étrangère, habituée à travailler auprès de DA reçus dans des Cada (centres d'accueil de demandeurs d'asile³).

L'atelier s'est déroulé en trois temps. Tout d'abord, une série de photos de la région d'Aix-en-Provence – là où les DA habitaient au moment où nous les avons rencontrés – a été présentée à l'intégralité des participants. Ensuite, ils en ont choisi une de leur préférence, afin de l'utiliser pour produire un texte dont la forme et le contenu étaient libres. On leur a indiqué qu'ils pouvaient écrire

2 Un remerciement spécial à Émilie Boyer pour son rôle dans l'organisation et l'animation de cet atelier ainsi que pour ses notes à propos de son déroulement. Elles ont constitué un matériel précieux pour l'écriture de cet article.

3 Un troisième acteur est venu s'accommoder *ad hoc* et après-coup dans la construction de ce récit : un docteur en sociologie de nationalité étrangère.

en toute liberté, et dans la langue de leur choix, sur tout ce que les photos leur évoquaient (un souvenir, une fiction, une description...). Il a aussi été précisé aux participants qu'ils avaient la possibilité d'écrire dans leur langue maternelle même si les meneurs de l'activité ne la connaissaient pas, car l'atelier était justement conçu comme un exercice plurilingue.

Dans un deuxième temps, le groupe a échangé autour des photos sélectionnées et des textes écrits par chacun. Les participants pouvaient partager leurs écrits s'ils le souhaitaient. Enfin, la troisième et dernière partie de l'atelier a été consacrée à un exercice d'écriture en groupe. Des groupes de trois ou quatre personnes ont été formés, et dans chacun d'eux, les participants devaient écrire à plusieurs un texte commun autour d'une même photo et avec la même liberté qui avait caractérisé l'exercice d'écriture individuelle. Un dernier moment d'échange a eu lieu autour de cette écriture collective.

Il faut noter que l'atelier n'avait pas vocation à être didactique, car il ne s'agissait pas d'enseigner une langue ou des techniques d'écriture. Il n'avait pas non plus de but thérapeutique en tant que tel. Cependant, les intervenants étaient à la disposition des participants pour les aider à utiliser la langue de leur choix et pour faciliter l'échange. Dans le cas de la psychologue clinicienne, elle pouvait faire face aux éventuels débordements émotionnels que l'écriture pourrait susciter chez des personnes ayant subi des parcours exiliques difficiles.

Réflexions croisées autour de l'atelier d'écriture

L'écriture comme moyen d'explorer un nouvel univers symbolique

Par ailleurs, l'un des objectifs de cet atelier d'écriture multilingue était de favoriser les liens sociaux dans une population qui, après son déplacement, est en proie à la rupture et à la perte des liens affectifs avec la société d'origine ainsi qu'à l'impact psychologique que cette perte peut avoir sur le sujet. Il est donc légitime de se demander si l'écriture constitue effectivement un moyen par lequel le sujet (en l'occurrence, nos participants) peut s'articuler avec le type de lien social auquel il se voit confronté au sein de la société d'accueil. La psychologue clinicienne Élisabeth Darchis semble déjà trouver dans l'écriture, que ce soit solitaire ou collective, une possibilité de préserver le lien avec les groupes internes et d'appartenance sociale du sujet :

[...] l'écriture ouverte témoigne de la transmission d'une histoire familiale et groupale en rapport avec des groupes d'appartenance. Elle porte l'expression de racines blessées, de liens d'amour ou de haine avec des ancêtres et des fondateurs intériorisés ou incorporés⁴.

Souvent, ces liens s'expriment de manière cachée dans l'écriture, présentés sous une autre forme, car une partie de ceux-ci est refoulée. En effet, pour cette auteure, l'écriture individuelle s'adresse toujours à quelqu'un : un autre, un ancêtre, un maître, etc.

4 Élisabeth Darchis, *Écriture : à quelle adresse ?*, *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, vol. 72, n° 1, 2019, p. 48.

Ainsi, même lorsque l'exercice d'écriture s'effectue dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle, nous pouvons supposer qu'avec lui le sujet parle à un autre quelconque, celui à qui le message est consciemment ou plutôt serait inconsciemment adressé. Cet autre ne doit pas nécessairement être une personne de chair et d'os qui se tient devant lui. Il peut bien s'agir d'un autre symbolique, un Autre propre aux repères de la culture d'origine. Cependant, les caractéristiques linguistiques de cet autre à qui le message est adressé ont une incidence directe sur le choix de la langue utilisée. Après tout, la langue opère dans le vide si elle n'est pas appelée à assurer la communication : une langue est vivante car elle est partageable. Nous l'avons observé lors de l'atelier : malgré la liberté donnée dans le choix de la langue, nous avons entendu plusieurs participants dire que « cela ne servait à rien » d'utiliser leur langue maternelle, et qu'ils devaient plutôt « profiter de cette occasion pour pratiquer le français ». Et en dépit de la liberté donnée à l'égard du contenu de l'écrit, l'un d'entre eux voulait que l'on précise ce que l'on « attendait » d'eux. Dans ces deux cas, implicitement, leur choix impliquait la considération de la langue de la terre d'accueil et des attentes d'un sujet porteur de cette langue. Nous pouvons donc supposer que l'autre qu'ils avaient devant eux était un sujet auquel il fallait adresser le message en langue française, une langue qui, jusqu'à un certain point, leur était inconnue. L'effort de l'écriture permettrait ainsi la construction d'un pont qui fonctionne comme un chemin d'ouverture à l'exploration du nouvel univers symbolique dont le migrant fait et veut faire la connaissance, au moins dans le cas de notre atelier.

L'écriture comme possibilité d'existence dans un autre lieu ?

En outre, l'écriture semble impliquer pour le migrant une opportunité d'« habiter le lieu⁵ », c'est-à-dire que malgré l'épreuve de confrontation à l'étranger que comporte l'expérience exilique, le sujet trouverait même en dehors de sa terre natale un lieu pour exister. Afin d'habiter un lieu dans sa nouvelle situation sociale, la personne a besoin d'investir de nouveaux objets tels que la langue du pays où elle demeure actuellement. Les sujets sont confrontés à la réalité de la langue, à une place spécifique dans la langue du pays d'accueil. Ceci n'est pas une affaire facile, surtout lorsque la connaissance de cette langue est limitée. Le manque de repères linguistiques communs creuse un écart difficile à combler entre les sujets, et qui caractérise en partie la fragilité du lien social chez le migrant.

En outre, l'apprentissage d'une deuxième ou troisième langue entraîne souvent des questions, des formulations linguistiques et même des attitudes qui ressemblent à celles que l'on retrouve typiquement chez les enfants qui apprennent leur première langue. Bien entendu, cela ne signifie pas que les adultes qui apprennent une deuxième ou troisième langue sont des enfants. Ils ont déjà surmonté, pour le moins, les étapes primaires du développement de la vie psychique en apprenant leur langue maternelle, et ce sont pour la plupart des personnes qui connaissent très bien l'autonomie adulte. Néanmoins, sans les repères linguistiques et culturels de la société d'accueil, la capacité à s'orienter dans la vie quotidienne se voit réduite chez le migrant, en particulier chez le

5 François Desplechin, *L'identité dans l'exil : clinique auprès de sujets migrants. La question de l'identité dans la psychanalyse*, thèse de doctorat, Aix-Marseille Université, 2013.

nouvel arrivant, en comparaison avec sa situation dans sa société d'origine. Le sentiment de maladresse dans des activités où l'on agissait normalement avec aisance peut entraîner un profond sentiment d'insécurité, s'ajoutant au soupçon que, du fait des limites dans la maîtrise de la langue d'accueil, on ne se ferait pas comprendre. Le risque du vécu d'infantilisation du migrant lorsqu'il se confronte à son faible niveau de maîtrise de la langue est à cet égard assez élevé.

Ainsi, afin de préserver un lieu psychique pour exister malgré cette épreuve de bouleversement de l'existence, le migrant investit son énergie à déchiffrer une langue inconnue qui lui permet de construire ce lieu, lequel à son tour lui permettrait de façonner ce qu'il trouve dans son intimité. Lors de l'atelier, nous avons repéré explicitement des stratégies pour satisfaire ce besoin chez les DA : dans le but d'être compris, et en fonction de leur niveau de français, soit ils utilisaient des traducteurs en ligne, soit ils s'appuyaient sur les intervenants pour s'exprimer. Par ailleurs, dans le cas de deux textes lus en langue étrangère, l'un était en turc et a été traduit instantanément par le participant lui-même. Ces stratégies suggèrent que l'écriture dans la langue du pays d'accueil permettrait au sujet la quête d'une place dans un système symbolique où il occupe précisément la position de l'étranger. Là où au départ il ne se sent pas exister, c'est par l'écriture qu'il essaie de se construire un lieu et de l'habiter.

Bien évidemment, l'atelier d'écriture seul ne suffit pas pour arriver à une construction définitive – si une telle construction était effectivement possible – ou pour le moins stable de ce lieu. Cela nécessite un certain niveau d'inclusion dans la société d'accueil qui se construit à petits pas, et dont la possibilité est fortement limitée chez les DA. Néanmoins, l'atelier offre une nouvelle proximité, ne serait-ce que momentanément, à leur réalité actuelle. En effet, le choix des images présentées aux participants, lesquelles correspondaient aux différents paysages de la région où ils effectuaient leur demande d'asile, n'a pas été anodin dans notre construction de l'atelier. La référence géographique avait pour objectif de leur permettre d'orienter la construction de ce lien vers leur réalité présente, tant par la langue maternelle que par n'importe quelle autre langue de leur choix.

L'écriture comme pont entre deux mondes

Il est aussi intéressant de trouver dans les textes des participants deux types de liens. D'un côté, ils ont recours aux repères symboliques et imaginaires qui supportent leur identité dans la société d'origine, c'est-à-dire qu'ils s'adressent à l'Autre – terme que l'on emprunte à Lacan – à partir duquel ils se sont forgé initialement une subjectivité. C'est le bain culturel et social du sujet. L'Autre en psychanalyse est le trésor de signifiants, autrement dit cet autre interne, symbolique, qui a transmis au sujet « un sens sur son existence au monde, une histoire familiale (et/ou mythique) et lui assigne une place⁶ ». De l'autre côté figure l'image de la terre d'accueil, celle où l'asile est cherché, là où est attribuée la place de l'étranger. Les deux types de liens interagissent dans les récits des participants de différentes manières. Il n'est pas rare d'entendre un migrant, notamment celui qui vient d'arriver dans la société d'accueil, comparer ce qu'il trouve

6 *Ibid.*, p. 194.

dans le monde où il vit avec ce qu'il a toujours connu dans sa réalité d'origine. Au contraire, c'est si courant que l'on pourrait presque dire que c'est l'une de ses caractéristiques distinctives. Au milieu de deux lieux – celui d'origine et celui d'accueil – se situe l'écriture comme pont : comme mode de lecture, d'interprétation, d'admiration et d'investissement de ce nouveau lieu qui demeure en grande partie inconnu. Le texte suivant d'un participant masculin à propos d'un mont de la région Paca nous semble révélateur à ce propos :

Cette mont me rappelle un mont au Maroc qui s'appelle Djabal Moussa à côté de Ceuta en Espagne. C'était un mont symbolique là où il y avait la trace de prophète Moïse. Donc j'ai fait 6 mois à alentour de cette mont là où j'ai tenté plusieurs fois de traverser le griase. Par ce que c'était un lieu à la frontière entre le Maroc et Espagne. Ce mont quand tu monte au sommet tu va voir la trace du pied du prophète Moïse et là où il prie chaque fois. Donc c'est un mont où beaucoup des gens envie de regarder⁷.

La thématique spirituelle de cet extrait permet de supposer le lien de l'écriture avec cet Autre des fondements de l'existence du sujet, celui à partir duquel ce dernier donne du sens aux expériences vécues. L'extrait montre également l'importance du souvenir dans le processus d'écriture. Il est question de la trace⁸. En effet, il s'agit selon nous de la trace de la mémoire qui s'imprime et se transmet par le biais du format écrit, et qui en lui-même possède un pouvoir d'élaboration, ou plutôt « d'élu-cidation et d'organisation de la réalité psychique inconsciente⁹ ». Autrement dit, à travers l'écrit, le souvenir peut subsister, transformé. Ainsi, lors de l'atelier, les participants ont évoqué plusieurs pays qu'ils ont visités au cours de leur parcours migratoire, sans pour autant récupérer ces parcours dans leur intégralité. Des lieux et des paysages marquants durant leur migration ont été privilégiés et associés à des images de lieux et de paysages dans le pays d'accueil, notamment ceux qui, comme dans le dernier extrait, évoquaient « la beauté et la puissance de l'œuvre de Dieu ».

7 Reproduit tel qu'il a été écrit lors de l'exercice. Le lecteur aura deviné que le DA fait ici référence à Moïse.

8 À ce propos, on peut lire dans une lettre écrite par Sigmund Freud en 1896 : « Tu sais que je travaille sur l'hypothèse que notre mécanisme psychique a été généré par la superposition de couches, parce que de temps en temps le matériel de traces mnésiques existant expérimente une réorganisation selon de nouveaux rapports, une *inscription*. Ce qui est essentiellement nouveau dans ma théorie est alors la thèse que la mémoire n'existe pas de manière simple, mais multiple, enregistrée dans différentes variétés de symboles. » (José Perrés, « Memoria y Temporalidad: Encuentros y Desencuentros entre la Psicología y la Epistemología Genéticas y el Psicoanálisis », *29th Annual Symposium of the Jean Piaget Society: The Development of Knowledge. Reductionist Mirages*, Mexico, 1999; nous traduisons.) À propos de cette réorganisation, il écrira plus tard, dans son texte *Psychopathologie de la vie quotidienne* : « [...] de ces souvenirs d'enfance appelés les plus précoces, nous ne possédons pas la trace mnésique réelle et effective, mais une *élaboration postérieure d'elle*, une élaboration qui a peut-être expérimenté les influences de pouvoirs psychiques postérieurs. » (*ibid.*) Ainsi, si l'on suit Freud sur ce point, la déformation des souvenirs causée par les effets de l'élaboration postérieure modifierait nécessairement leur contenu. Or, selon José Perrés, l'un des grands apports de Jacques Lacan à ce sujet a été son exégèse du terme « après-coup », où il reconnaît justement que dans le processus de réélaboration des souvenirs, la temporalité n'est pas conçue du tout par l'appareil psychique comme linéaire : « Depuis cette perspective, le passé ne se "récupère" pas dans une forme définitive, dans une sorte de "vérité objective", mais il *se construit* et *se reconstitue* tout le temps, dans des interprétations rénovées des "données" de ce passé. » (*ibid.*)

9 Bernard Chouvier, Processus de création et objets œuvrés, in Céline Masson (dir.), *Psychisme et création*, Le Bouscat, L'Esprit du temps, 2004, p. 69.

De même, certaines manifestations écrites des DA à propos des photos de la région Paca ont souligné leur désir d'affirmer leur singularité dans le lieu d'accueil, en affichant des projets migratoires comme celui-ci :

Ce lac me fait penser à un autre où j'ai eu à faire un pique-nique avec des amis qui m'ont accueilli en France. Nous avons passé des moments merveilleux. Ce lieu m'a donné envie d'y construire un petit hôtel pour les visiteurs, histoire de leur permettre de profiter un peu plus du cadre. J'ai pensé mettre d'un côté du lac un hôtel, et de l'autre un restaurant. Les deux rives seraient accessibles grâce à un petit yacht¹⁰. Pour la visite des lieux alentour, je mettrais à disposition des visiteurs un bateau et un hélicoptère¹¹.

Dans ce récit, nous pouvons clairement lire comment la mémoire du passé est liée aux attentes du futur, alors que celles-ci sont en même temps formulées à partir d'un temps présent. Dans cet extrait en particulier, on peut même identifier ce qui est connu en sociologie comme une « aspiration sociale », c'est-à-dire un désir intime de mobilité sociale, illustrée comme une réalisation personnelle, une réussite dans la société d'accueil. Dans le cas cité, les fantasmes sur l'avenir ont encouragé le processus d'écriture dans un sens particulier, tout en révélant un degré élevé de confiance en leurs propres capacités, et des espoirs spécifiques à matérialiser dans la vie qui les attend dans la société d'accueil.

L'accent comme objet d'investissement

Les formes que peut revêtir l'Autre peuvent varier selon les origines sociales des participants et leurs histoires personnelles. Nous avons pu le constater lors de l'atelier au moment d'une discussion générale autour de la place qu'occupe l'accent dans la compréhension d'une langue. Cette discussion s'est déclenchée par un micro-conflit à propos de la « manière correcte » de prononcer le français.

Après avoir écouté la lecture du récit d'une participante hispanique, une autre, originaire du Moyen-Orient, lui a dit qu'elle n'arrivait pas à la comprendre parce qu'elle « ne pronon[çait] pas les mots avec les sons français », contrairement à elle, qui, à son avis, les prononçait de cette façon – alors que pour les interlocuteurs français, elle-même possédait son propre accent. Cette auto-image, nous semble-t-il, renvoyait chez elle à des significations spécifiques au bain culturel et social qu'elle aurait reçu : elle avait été diplomate dans sa société d'origine. Il est donc fort probable que pour elle, l'accent soit synonyme de compétence et de situation sociale, et que cette image réponde à sa propre situation sociale d'origine. En effet, ce n'est pas étrange sociologiquement parlant de retrouver des personnalités particulièrement sensibles à des nuances très fines des traits de la personnalité d'autrui dans des couches sociales qui se définissent en se distinguant spécifiquement des autres¹². Le besoin de distinction peut s'accroître d'autant plus que la personne se sent « déclassée » dans la société d'accueil – un sentiment expérimenté d'ailleurs par certains des participants qui insistaient sur la difficulté de devoir, selon leurs propres mots, « tout recommencer

10 Reproduit tel qu'il a été écrit lors de l'exercice. Le DA veut bien sûr ici parler d'un « yacht ».

11 Ube Pekdemir, DA originaire de Turquie.

12 Voir Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

à zéro». D'autres personnalités au contraire se définissent en fonction d'une identification avec les autres classes sociales. À ce propos, un autre participant de l'atelier a assuré, sur le ton de la plaisanterie (cela n'ôte rien à la signification), qu'il aimerait « parler comme un bourgeois¹³ ».

Cela ne veut pas dire, néanmoins, que la prononciation n'ait pas un impact réel sur la compréhension effective d'une langue. Lors de la pause déjeuner, le même participant avait partagé son avis à propos de l'accent juste avant de lancer ce trait d'esprit : il trouvait important de travailler sur son accent, notamment pour assurer la communication avec autrui. Il accompagnait cette position de sa propre expérience : il avouait avoir des problèmes de communication à cause de sa prononciation de certains mots. Face à cela, une doctorante d'origine brésilienne et organisatrice de l'atelier a confié qu'elle ne corrigeait sa prononciation du français que lorsqu'elle ressentait que son accent pouvait installer une ambiguïté chez l'interlocuteur. Néanmoins, sa position allait bien au-delà d'un pragmatisme communicatif : elle considérait que sa manière de prononcer le français faisait partie de son identité, et pour cette raison-là, elle ne cherchait pas à la masquer – sauf sous ce critère pragmatique particulier, celui de réduire le risque d'ambiguïté lors d'interactions spécifiques. Cette réaffirmation de l'accent propre comme un trait de la personnalité représente un indice riche en significations. Elle montre entre autres un positionnement structuré du migrant face à une situation subie : la conviction que dans les yeux de certains de leurs interlocuteurs, leur accent trahit une partie de leur vécu, de leur situation sociale fragile. À notre avis, une telle réaffirmation se structure (ou pas) à mesure que l'autre du pays d'accueil fournit des repères nécessaires pour sa construction¹⁴. En outre, le sentiment de honte que semblait manifester ce participant à propos de son accent, et que la doctorante brésilienne essayait de désamorcer, montre comment l'accent exprime ce qu'il y a de plus intime dans la langue du sujet¹⁵. Il constitue la marque de son exil, la présence d'un bagage symbolique, imaginaire et corporel, qui le précède et le structure. Dans le même temps, ce bagage le singularise et se manifeste lorsque l'accent fait son apparition dans la langue

13 Pour une étude sociologique approfondie sur la manière dont le jeu d'identification entre classes détermine la marche de la structure sociale dans son ensemble, voir Norbert Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985.

14 La situation isolée de nombreux migrants n'est pas particulièrement propice à la construction réaliste de cet autre. Les expériences vécues depuis un lieu isolé et fragile de la vie sociale peuvent donner lieu à des fantasmes très erronés sur ses qualités. L'un de nous se souvient d'avoir écouté un migrant et bon ami extrêmement cultivé, qui avait souffert de quelques malheurs et d'un profond isolement social en raison de son niveau de français, tenir des propos très dévalorisants à l'égard de la culture française. Dans un moment de désespoir et de colère, la plus frappante de ses appréciations était que « les Français n'aiment pas leur famille et leurs enfants ». Lorsqu'il a rencontré une belle et aimante famille française, il a immédiatement corrigé sa perception, en avouant avoir tenu des propos similaires. Bien souvent, des malentendus et de fausses croyances nocifs résultent d'un manque de communication, qui résulte à son tour du fait de repousser les personnes aux marges de la vie sociale. Cette situation ne concerne pas seulement les migrants, mais tous ceux qui, situés aux marges de la société pour diverses raisons liées pour la plupart au système économique et politique, ne trouvent pas les moyens d'atteindre une vie ayant du sens. Lire à ce propos Pierre Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris, Points, 2007.

15 Céline Masson, L'accent, une langue qui résiste, *Cliniques méditerranéennes*, vol. 2, n° 90, 2014, p. 85.

étrangère. Après tout, l'accent dévoile la part d'étranger qui occupe le sujet dans la langue acquise – même si cette dernière est bien maîtrisée –, la rendant perceptible à l'oreille de l'autochtone.

Conclusion... ou plutôt ouverture

Au niveau de la société d'accueil, l'étranger est souvent l'objet d'un discours qui interroge sa compatibilité avec les valeurs censées représenter les gens appartenant au pays. En effet, ne connaissant pas l'histoire des migrants, la place qu'ils viennent occuper dans la société de destination est du point de vue subjectif celle d'« un individu sans histoire et sans lien avec la communauté dans laquelle il vit. Il est hors de son système de symbolisation¹⁶ ». Notre atelier paraît au contraire constituer pour les participants une opportunité d'être reconnus par des représentants de la société d'accueil – ces autres incarnés par les organisatrices de l'atelier – précisément comme des sujets à part entière, comme porteurs de tout un bagage culturel et social les ayant structurés et leur permettant d'acquérir des compétences linguistiques, intellectuelles et créatives. L'exercice d'écriture semble de ce fait les amener à s'autoriser d'eux-mêmes à déployer de telles capacités dans un univers symbolique nouveau. Autrement dit, il crée l'opportunité de tisser un lien avec de nouvelles coordonnées symboliques auxquelles les sujets peuvent s'identifier.

Le titre de l'atelier prend ainsi tout son sens : l'écriture constitue un passage, le franchissement des frontières linguistiques, culturelles et identitaires. Parler des paysages de la terre d'arrivée au travers des souvenirs et des références sociales et culturelles antérieures montre effectivement la présence d'un mouvement d'aller-retour entre les nouveaux univers linguistiques et les repères symboliques fondateurs. Dans ce mouvement, une dimension intime se révèle, parfois de manière inattendue. Chaque texte héberge sa singularité ; la subjectivité de l'écrivain s'y imprime, sa propre voix s'exprime. La discussion autour de l'accent, du réel de la langue du sujet qui surgit dans l'autre idiome – c'est-à-dire de ce qui s'approche le plus du corps, et qui fait que certains phonèmes sont insaisissables pour l'exilé –, constitue l'exemple paradigmatique de cette dimension intime émergente dans l'écriture.

D'autre part, il nous semble que la situation collective permet un travail d'élaboration psychique du vécu singulier de l'exil. À ce propos, l'un des écrits paraît servir de métaphore aux difficultés que connaissent ces sujets lorsqu'ils sont en recherche d'asile. Il évoque le fait de traverser des frontières presque infranchissables : « Quand je regarde les montagnes, j'ai l'impression qu'elles sont inaccessibles, et j'aimerais aller au sommet des montagnes ou derrière les montagnes. » Comme le dit l'écrivain Aharon Appelfeld dans le film *D'une langue à l'autre* (2003) de Nurith Aviv à propos de son acquisition de la langue hébraïque, « c'était comme pour creuser dans la montagne ».

Si dans d'autres circonstances, ce processus d'élaboration, de métaphorisation, du déplacement peut provoquer d'importants débordements émotionnels,

16 François Desplechin, *op. cit.*, p. 194.

le groupe semble contenir les affects mobilisés par l'exercice et permettre au sujet une distance affective avec des éléments qui peuvent constituer pour lui une source de souffrance ou de conflit interne.

Bibliographie

- BOURDIEU, Pierre, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.
- BOURDIEU, Pierre (dir.), *La misère du monde*, Paris, Points, 2007.
- CHOUVIER, Bernard, Processus de création et objets œuvrés, in MASSON, Céline (dir.), *Psychisme et création*, Le Bouscat, L'Esprit du temps, 2004.
- DARCHIS, Élisabeth, Écriture : à quelle adresse ?, *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, vol. 72, n° 1, 2019, p. 45-58.
- DESPLECHIN, François, *L'identité dans l'exil : clinique auprès de sujets migrants. La question de l'identité dans la psychanalyse*, thèse de doctorat, Aix-Marseille Université, 2013.
- ELIAS, Norbert, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985.
- FALS BORDA, Orlando, *Historia doble de la Costa*, t. I, *Mompox y Loba*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia Editores, 2002.
- MASSON, Céline, L'accent, une langue qui résiste, *Cliniques méditerranéennes*, vol. 90, n° 2, 2014, p. 85-94.
- PERRÉS, José, Memoria y Temporalidad: Encuentros y Desencuentros entre la Psicología y la Epistemología Genéticas y el Psicoanálisis, *29th Annual Symposium of the Jean Piaget Society: The Development of Knowledge. Reductionist Mirages*, Mexico, 1999.

Chapitre III

Les voix du corps

Denis Alcaniz

Lesa, Aix-Marseille Université

Johanna Carvajal González

Caer, Aix-Marseille Université

L'atelier «Aller à la rencontre de soi par l'altérité¹», en partenariat avec le collectif Agir d'Aix-en-Provence, est une approche aux histoires intimes des migrants, à travers des instruments que le cinéma et le théâtre peuvent offrir, dans le but de construire des moments d'échange, d'intimité, d'introspection. Cette expérience ne s'inscrit pas dans le domaine de l'art-thérapie ni du théâtre participatif, puisque l'intervention a été faite ponctuellement sur une journée et non dans le cadre d'une action plus étalée dans le temps².

Point de départ de non-retour

Pour ceux qui sont loin de leur pays d'origine, la nostalgie peut être une compagne d'exil prégnante et difficilement exprimable. Milan Kundera, qui fut lui-même exilé, ouvre les frontières afin que chaque traduction permette de mieux l'appréhender :

Le retour, en grec, se dit *nostos*. *Algos* signifie souffrance. La nostalgie est donc la souffrance causée par le désir inassouvi de retourner. Pour cette notion fondamentale, la majorité des Européens peuvent utiliser un mot d'origine grecque (*nostalgie*, *nostalgia*), puis d'autres mots ayant leurs racines dans la langue nationale : *añoranza*, disent les Espagnols ; *saudade*, disent les Portugais. Dans chaque langue, ces mots possèdent une nuance sémantique différente. Souvent, ils signifient seulement la tristesse, causée par l'impossibilité du retour au pays. Mal du pays. Mal du chez-soi. Ce qui, en anglais, se dit : *homesickness*. Ou en allemand : *Heimweh*. En hollandais :

1 L'atelier a eu lieu le 4 avril 2019.

2 Tous les textes consultés en italien ainsi que les interventions des demandeurs d'asile hispanophones ont été traduits par Johanna Carvajal González. Quant aux traductions des témoignages des participants guinéens, nous remercions spécialement Balla Moussa Diallo pour son aide.

heimwee. Mais c'est une réduction spatiale de cette grande notion. L'une des plus anciennes langues européennes, l'islandais, distingue bien deux termes : *söknudur* : nostalgie dans son sens général ; et *heimfra* : mal du pays. Les Tchèques, à côté du mot *nostalgie* pris du grec, ont pour cette notion leur propre substantif, *stesk*, et leur propre verbe ; la phrase d'amour tchèque la plus émouvante : *stýská se mi po tobe* ; j'ai la nostalgie de toi, je ne peux supporter la douleur de ton absence. En espagnol, *añoranza* vient du verbe *añorar* (avoir de la nostalgie) qui vient du catalan *enyorar*, dérivé, lui, du mot latin *ignorare* (ignorer). Sous cet éclairage étymologique, la nostalgie apparaît comme la souffrance de l'ignorance. Tu es loin, et je ne sais pas ce que tu deviens. Mon pays est loin, et je ne sais pas ce qui s'y passe. Certaines langues ont quelques difficultés avec la nostalgie : les Français ne peuvent l'exprimer que par le substantif d'origine grecque et n'ont pas de verbe ; ils peuvent dire : je m'ennuie de toi, mais le mot s'ennuyer est faible, froid, en tout cas trop léger pour un sentiment si grave. Les Allemands utilisent rarement le mot nostalgie dans sa forme grecque et préfèrent dire *Sehnsucht* : désir de ce qui est absent ; mais la *Sehnsucht* peut viser aussi bien ce qui a été que ce qui n'a jamais été (une nouvelle aventure) et elle n'implique donc pas nécessairement l'idée d'un *nostos* ; pour inclure dans la *Sehnsucht* l'obsession du retour, il faudrait ajouter un complément : *Sehnsucht nach der Vergangenheit, nach der verlorenen Kindheit, nach der ersten Liebe* (désir du passé, de l'enfance perdue, du premier amour)³.

Le « déracinement » et la « nostalgie » sont les leitmotivs de la genèse littéraire occidentale et méditerranéenne, avec *L'Odyssée* d'Homère ou *L'Énéide* de Virgile. Contraint à l'exil et éloigné de ses racines tchèques, Milan Kundera livre, dans son ouvrage *L'Ignorance*, probablement son ressenti le plus personnel face au déracinement et à l'impossibilité de verbaliser sa souffrance. Notre motivation pour la réalisation de cet atelier a trouvé son inspiration dans la profonde émotion procurée par le douloureux constat tel qu'énoncé par Milan Kundera.

Il s'agissait de nous interroger sur l'usage de la langue maternelle face à la langue de l'autre, de nous questionner sur notre enracinement et notre incarnation dans cet ici et maintenant de la terre d'exil.

Aller à la rencontre de soi par l'altérité

L'atelier était composé de deux membres du collectif Migrations et Altérités, Camylla Lima de Medeiros et Sarah Voke, ainsi que de cinq migrants de différentes nationalités et de deux volontaires en service civique au sein du collectif Agir.

L'atelier de théâtre s'inscrivait dans la continuité de l'atelier d'écriture « Genre et mobilités », avec comme objectif de donner corps et voix aux textes précédemment écrits. Pour ce faire, il est apparu nécessaire d'inscrire les participants dans un ici et maintenant, mais également d'aller à la rencontre de l'autre afin de s'autoriser à porter une parole qui nous est chère et personnelle. Un protocole minimaliste a été adopté qui débutait par des échauffements et des exercices de théâtre avec comme finalité de dire le texte de manière simple et incarnée, face caméra. Il était vivement souhaité que les participants puissent dire le texte avec une forme de sérieux, mais sans pour autant se prendre au sérieux. Accepter son rire et celui de l'autre. Accepter sa voix et celle de l'autre. Accepter son corps et celui de l'autre.

3 Milan Kundera, *L'Ignorance*, Paris, Gallimard, 2010, p. 9.

Accepter son histoire et celle de l'autre. En d'autres termes, accepter l'altérité en commençant par s'accepter soi-même. Vaste programme pour un petit atelier, guidé par l'espoir qu'il laisserait une trace positive chez les participants. L'atelier a donc débuté avec des échauffements classiques. Tout d'abord, avec une séance de relaxation où les participants ont été invités à se localiser, en pensée, dans un lieu où ils se sentaient en sécurité et épanouis. Des énoncés ont suggéré, lentement et chaleureusement, les différentes parties du corps afin que les participants en prennent pleinement conscience et qu'ils soient dans un ici et maintenant, primordial pour la scansion des textes. Enfin, alors que les participants étaient allongés, la tête de chacun a été saisie par l'animateur en vue de réaliser des petits mouvements circulaires relaxants. La séance de relaxation s'est ainsi clôturée, pour se poursuivre par les déplacements dans l'espace (voir figures 1 et 2 *infra*⁴).

Accompagnés par la musique lancinante *Ketto* de Bonobo, les participants pouvaient se lever dès qu'ils en ressentaient l'envie, pour se déplacer et combler l'espace, en prononçant quelques mots épars de leurs textes, initialement écrits pendant l'atelier d'écriture. Puis ils ont été invités à prendre conscience de l'altérité par différents exercices.

Le premier exercice consistait à planter longuement son regard dans celui de l'autre afin d'accepter l'image de l'autre, mais surtout sa propre image à travers les yeux de son partenaire. Soutenir le regard est un exercice qui demande beaucoup de confiance en soi, car assez naturellement le rire émerge pour combler la gêne et le silence. Ainsi, cet exercice met en tension notre intériorité avec notre extériorité ; le regard de l'autre devient dès lors un véritable miroir de notre âme (voir figures 3 et 4 *infra*).

Ensuite, toujours accompagnés par le groupe Bonobo, mais cette fois-ci sur le morceau *Recurring*, les participants se sont impliqués dans l'exercice appelé affectueusement « les étreintes éphémères ». Il s'agissait d'accepter de prendre l'autre dans ses bras, le temps que cela semble nécessaire, puis un des deux s'extrait de l'étreinte lentement et en douceur, alors que dans le même temps le partenaire garde la pose de l'étreinte et ainsi l'empreinte de l'autre. Au-delà de faire naître une réelle esthétique, cet exercice a pour finalité d'accepter le corps de l'autre ainsi que le sien. Une forme de chorégraphie des corps se met doucement en place lors de cet exercice (voir figures 5 et 6 *infra*).

L'atelier a continué dans un registre dansant sur la musique *Hope There's Someone* d'Antony and the Johnsons et *Spiracle* de Soap&Skin. Ce dernier exercice, avant les prises de parole, est simple : deux personnes se font face, l'une regarde la main de l'autre qui ensuite va la diriger dans l'espace. Le rire est toujours au rendez-vous : cet exercice permet de surmonter le ridicule et d'accepter de rire avec l'autre de soi-même, faisant de l'autodérision mais aussi de la compréhension le moteur de son rapport à l'autre (voir figures 7 et 8 *infra*).

La séance de théâtre a trouvé son apogée, face caméra, lorsque chaque participant a scandé son texte en plan fixe, en plantant son regard dans l'objectif, accompagné par celui, bienveillant, des autres participants. Cependant, constatant que les participants étaient particulièrement attachés aux textes, l'animateur leur a demandé de ne pas les prendre afin d'avoir accès à leurs yeux et de garder la

4 Toutes les photographies sont issues de la vidéo captée par Denis Alcaniz pendant l'atelier.



Figure 1.



Figure 2.



Figure 3.



Figure 4.



Figure 5.



Figure 6.



Figure 7.



Figure 8.

«substantifique moelle» de leurs textes et histoires. Un montage des vidéos a été diffusé pendant la journée d'étude «Entre recherche et action» du 19 juin 2019. Les participants ont eu pour consigne de ne pas lire leur texte dans le but d'être confrontés à une altérité mécanique, bien souvent désarmante et déconcertante, par le poids de l'objectif d'une caméra⁵, poussant à donner le meilleur de soi. C'est cet instant de réel qui a été recherché par la captation, l'enregistrement et le traçage.

Lors des retours qui ont suivi l'atelier, une conversation particulièrement intéressante autour du mythe biblique de la tour de Babel⁶ a émergé avec les participants, interrogeant l'essence même de l'atelier. Cette conversation a été menée de concert avec deux collègues doctorantes en lettres, Camylla Lima de Medeiros et Sarah Voke. En effet, au cours de l'atelier, nous avons entendu de l'espagnol du Venezuela et d'Espagne (Andalousie), trois langues guinéennes différentes, de l'anglais, du portugais du Brésil, de l'arménien et du français, soit neuf langues différentes. Pour mémoire, le mythe de la tour de Babel nous dit que les hommes ont voulu se hisser au rang de Dieu en construisant une tour. Pour sanctionner leur vanité, Dieu a créé les différentes langues et cultures, afin d'éloigner et de désunir les hommes entre eux. Cependant, cet atelier peut nous aider à appréhender ce mythe autrement, en considérant que ce n'était pas une punition divine mais une bénédiction, car c'est dans les différences culturelles et sociales dans la poésie de la langue de l'autre que l'homme se nourrit et s'enrichit. Pour la réalisation de notre captation, nous avons eu en tête le film *Bamako*⁷ d'Abderrahmane Sissako, qui a eu la volonté de ne pas sous-titrer un témoignage dans son film afin de laisser accès à ses spectateurs à la sonorité, à la musicalité et à la poésie phonique de la langue malienne. Ainsi, dans ce film, Abderrahmane Sissako livre une véritable ode à la polyphonie langagière et au multiculturalisme, par extension nous avons essayé de nous inscrire dans son sillage lors de cet atelier.

Enfin, pour clôturer la séance, nous avons regardé *Ici*⁸, court métrage d'Aurélia Hollart⁹ qui raconte l'histoire d'«Axel qui a quitté la Guinée. Du haut de ses 8 ans, il découvre la banlieue et sa nouvelle école. Mais son cœur est resté là-bas, et Axel n'arrive plus à parler¹⁰». Le titre ainsi que le sujet de ce film nous sont apparus en résonance et en concordance avec l'atelier.

Un débat à la fois joyeux et profond s'est ensuivi, autour d'un café et de quelques douceurs. L'identification a été singulièrement forte chez les migrants originaires de Guinée, comme Axel. Ils se sont reconnus notamment dans sa posture, sa démarche, mais également son rapport et sa philosophie à sa terre natale. La difficulté pour s'exprimer et créer des liens les a tout particulièrement touchés. De plus, ils nous ont dit qu'ils ont souvent eu le sentiment d'être infantilisés, à cause du manque de maîtrise de la langue du pays d'accueil. Leurs témoignages nous interrogent sur la possibilité de faire cohabiter un présent déraciné avec un passé enraciné, nous rappelant les mots de Gustave Flaubert, qui écrivait

5 Nous avons filmé avec un appareil photo reflex Nikon D5300.

6 Bible, Genèse, chapitre 11, versets 1 à 9.

7 Abderrahmane Sissako, *Bamako*, Blaq Out Collection, 2006, séquence à 1 h 24.

8 Aurélia Hollart, *Ici*, Le Collectif Tribudom, 2016.

9 Chef opérateur de Bruno Dumont.

10 Synopsis du film sur <https://www.unifrance.org/film/44876/ici> (consulté le 3 juin 2022).

dans une lettre à Louis Bouilhet : « L'avenir nous tourmente, le passé nous retient, c'est pour ça que le présent nous échappe¹¹. » Leurs prises de parole relient également les intentions de Barbara Cassin, académicienne, philologue, philosophe et commissaire de l'exposition « Après Babel, traduire¹² », qui nous démontre que « les différentes langues produisent des mondes différents » et qu'il est possible de « faire communiquer ces mondes en inquiétant les langues l'une par l'autre, de sorte que la langue du lecteur aille à la rencontre de celle de l'auteur »¹³. Lors de notre atelier, dans notre quête commune d'altérité, la langue de l'un a cherché la rencontre avec celle de l'autre, afin que cet apprentissage d'un savoir-faire croisant différentes cultures puisse constituer notre vivre-ensemble.

Cet atelier de théâtre et de cinéma, « Aller à la rencontre de soi par l'altérité », nous a interrogés sur des notions fondamentales des sciences humaines telles que nos rapports à l'altérité, à l'inconnu, à la rencontre, à la confiance, à l'acte d'assumer et de délivrer une parole dans sa langue maternelle. Ainsi, il ne s'agit pas de

problématiser le monde, attitude tout artificielle et illusoire, correspondant au besoin désordonné de la recherche pour elle-même. Mais plutôt de se mouvoir avec justesse sous la vérité de tout ce que rend visible le soleil. Se laisser porter par les vagues de nos existences tout en nageant avec détermination, à contre-courant des injustices inhérentes à toute vie sociale. Dans ce mouvement où la parole devient acte, où le corps ne fait plus désormais qu'un avec l'esprit¹⁴.

Ainsi, cet atelier nous a permis de constater que l'ici et maintenant est accessible si les participants réussissent à s'extraire de la réflexion et de l'anticipation pour laisser place à l'intuition et à l'instinct, nous amenant à la conclusion que l'intuition est à l'esprit ce que l'instinct est au corps, donnant par là une voix au corps.

Faire appel à sa mémoire : les récits d'un ailleurs

Il y a un courage singulier quand un récit est dévoilé dans une langue maternelle face à quelqu'un qui ne connaît pas cette langue. Lors de l'atelier, quelques individus ont livré ce court récit avec des émotions qu'un voyage dans le temps a ravivées, le temps de leur mémoire, le temps d'un ailleurs qui ne leur appartient plus. Libérer la parole dans la langue maternelle implique aussi de laisser de côté les difficultés d'expression dans une autre langue, celle du pays d'accueil (dans notre cas, le français). Voici quelques-uns de ces récits qui ont été enregistrés face caméra, dans la phase finale de l'atelier :

Pour moi, les souvenirs sont quelque chose de triste mais qui, à la base, viennent de quelque chose d'heureux. Ce dont je me souviens, avec nostalgie, c'est le partage en famille. Profiter de l'Ávila¹⁵, des choses qu'on avait tous les jours, auxquelles on n'a

11 Michel Pierssens, Bouvard et Pécuchet remontent le temps: Flaubert et le *Digital Turn*, *Revue Flaubert*, n° 13, 2013. En ligne : <https://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=140> (consulté le 3 juin 2022).

12 Exposition « Après Babel, traduire » au Mucem du 14 décembre 2016 au 20 mars 2017.

13 Barbara Cassin, *Éloge de la traduction*, Paris, Fayard, 2016, p. 49.

14 Abd al Malik, *Camus, l'art de la révolte*, Paris, Fayard, 2016, p. 90.

15 L'Ávila est une montagne qui est la référence géographique de la ville de Caracas, au Venezuela.

pas su leur donner la juste valeur. Ça me manque de respirer, de voir, de marcher dans Caracas, face à l'Ávila. C'est triste, mais c'est quelque chose qui était heureux pour moi¹⁶.

Je me souviens quand je suis arrivé dans un petit village au Venezuela, dans l'État de Falcón, plus exactement, à Villa Marina. Une fois que j'ai vu ces merveilleuses plages, je me suis rappelé quand j'étais jeune garçon, quand j'étais jeune et que j'étais venu étudier en Espagne [...]. C'était justement de là-bas que je me suis inspiré pour fonder ma propre entreprise à Villa Marina [...], où il y a des plages magnifiques. On a promu l'éducation chez les enfants afin qu'ils puissent vendre leur artisanat et accueillir les touristes avec toute l'amabilité possible. Ce sont de beaux souvenirs dont je me souviens parfois aujourd'hui, après trente ans, avec tristesse et nostalgie. Mais je m'en souviens parfaitement et j'adore avoir fait ce que j'ai fait¹⁷.

J'ai perdu foi en l'humanité. Tu fais confiance à certaines personnes et ces mêmes personnes finissent par trahir cette confiance. La vie n'est pas facile mais on se la complique aussi. Je suis dans l'attente du jour où Dieu apportera du changement à ma vie, comme ce qui se passe actuellement. Hier j'ai passé mes nuits dehors, et aujourd'hui j'ai un toit¹⁸.

La vie est compliquée, semée d'embûches. [...] Les amis, ne restons pas couchés. La vie appartient à ceux qui se lèvent tôt. Par la grâce de Dieu, tout se passera bien¹⁹.

Il y a une sensation qui nous encourage à poursuivre nos rêves. L'espoir... Un proverbe dit que tant qu'il y a la vie, il y a de l'espoir. J'espère toujours trouver une vie normale [...]. Avoir des enfants, une vie paisible, de réussir tous mes projets. Je veux toujours être un grand type et je l'espère toujours. C'est ça mon espoir²⁰.

Ainsi, s'ouvrir à un petit public dans sa langue maternelle aide aussi à dépasser le ressenti de se penser incompris. Se lancer dans la parole remue le souvenir, la mémoire, leur vécu, tout en recréant les faits dans la version que cette mémoire évoque. Comme l'affirme Paul Ricœur, « à sa phase déclarative, la mémoire entre dans la région du langage : le souvenir dit, prononcé, est déjà une sorte de discours que le sujet se tient à lui-même²¹ ». En effet, le récit permet de construire la mémoire, notre mémoire, avec des distorsions du souvenir, avec des lacunes. Néanmoins, il s'agit de la mémoire qui nous correspond le mieux, qui devient l'unique vérité de chacun, le propre vécu, le seul garant possible de sa propre histoire.

16 « Para mí los recuerdos son algo triste, pero que vienen de algo feliz. Lo que más recuerdo con añoranza es el compartir en familia. El disfrutar del Ávila, de las cosas que teníamos todos los días y que no les dábamos el valor que corresponde. Extraño respirar, ver, caminar por Caracas, frente al Ávila. Triste, pero de algo que era feliz para mí. » (A., demandeuse d'asile originaire du Venezuela)

17 « Recuerdo cuando llegué a un pequeño pueblo en Venezuela, en el estado Falcón exactamente, en Villa Marina. Y una vez que vi esas playas maravillosas, me acordé de cuando era muchacho, cuando era joven y vine a estudiar a España. [...] Pues de ahí fue de donde me copié y fundé mi propia empresa en Villa Marina, en el estado Falcón, donde hay unas playas preciosas. Sembramos la educación en los niños para que vendieran sus artesanías y que recibieran a los turistas con toda la amabilidad posible. Ésos son buenos recuerdos que hoy, después de 30 años, recuerdo con tristeza a veces y con añoranza. Pero lo recuerdo perfectamente y me encanta haber hecho lo que hice. » (H.M., demandeur d'asile originaire du Venezuela)

18 Migrant guinéen de Conakry.

19 Migrant guinéen de Conakry.

20 K.O.A., demandeur d'asile originaire de Guinée.

21 Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 158.

Leur voix, leur corps, leur regard exprimaient l'intensité de chaque récit, véhiculant un ressenti qui dépasse les paroles elles-mêmes, livrant l'intimité de leurs peines, voire de leurs douleurs, de leurs souvenirs et de leurs espoirs.

Exils volontaires et exils officiels

Il est évident que quitter son propre pays par choix, par conviction, est différent de le fuir par obligation, à la suite de menaces ou par une situation de force majeure. Quelques migrants, sans être des exilés officiels, n'ont pas la possibilité de rentrer dans leur pays d'origine pour diverses raisons. Fuir, échapper pour se sauver face à un rejet non négociable, à un manque de reconnaissance de soi dans son propre pays. Il y a donc deux aspects qui doivent être supportés par l'exilé : un aspect physique, une présence sur un territoire, et un aspect émotionnel, qui concerne les affects liés à ce territoire.

Un exilé ne quitte pas son pays pour se livrer à l'exploration d'une vie en dehors de la loi. Il peut devenir quelqu'un de précaire, de fragile dans un contexte inconnu. Il s'efforce ainsi de connaître les règles du jeu de ces nouveaux horizons pour pouvoir trouver une vie honnête construite sur la base des valeurs de cette société d'accueil, parfois inconnue, tout en cherchant un équilibre avec le chapitre de cette vie précédente, qui semblait finie. Comme Paul Ricœur le suggère, « on ne se souvient pas seulement de soi [...], mais des situations mondaines dans lesquelles on a vu, éprouvé, appris. Ces situations impliquent le corps propre et les corps des autres, l'espace vécu, enfin, l'horizon du monde et des mondes, sous lesquels quelque chose est arrivé²² ».

Ne se promener que dans les souvenirs des lieux qui ont abrité notre bonheur n'est pas comparable avec le fait de jouir de la liberté d'y retourner quand on veut. La violence du non-retour oblige le sujet à s'ancrer autrement ailleurs et parfois, à renoncer à ce qu'il a toujours été, à ce qu'il a toujours connu, à changer de paradigmes, de référents. Ceci ne veut pas dire que les changements soient toujours négatifs et regrettables, mais le fait qu'ils se fassent par obligation, dans l'urgence d'échapper à une situation qui nuit à sa propre intégrité, modifie la position du sujet face aux nouvelles difficultés.

Le migrant qui arrive dans des labyrinthes d'architectures étranges qui ne font pas partie de son paysage habituel, au milieu d'une langue qui peut sembler confuse. Parmi des signes de modernité froide du pays d'accueil, il vaut mieux ne pas chercher à comprendre les différences. Au contraire, il faudrait que le migrant arrive à appréhender l'âme qui habite ces lieux étranges afin de tracer un pont possible entre les personnes qui vivent dans ce nouveau « chez-soi », ce qui paraîtrait être le nouveau chemin à traverser : surtout dans le monde globalisé actuel où « le terme *multiculturel*, aujourd'hui, ne définit pas une société avec des groupes différents, mais par une réalité où les différences sont difficiles²³ ».

22 *Ibid.*, p. 44.

23 « *Il termine multiculturale oggi, non definisce tanto una società con gruppi differenti, ma una realtà dove le differenze sono difficili.* » (Eugenio Barba, *La conquista della differenza*, Roma, Bulzoni Editore, 2012, p. 229)

Dans cette multiplicité de cultures, l'identité personnelle est rebelle parce qu'elle est attachée à ses propres fondamentaux; elle se construit un propre cercle de valeurs qui ne s'inscrivent pas dans le consensus social du pays d'accueil. Ainsi, la narration, le dire, la parole aident à bâtir une identité propre, car « c'est à travers la fonction narrative que la mémoire est incorporée à la constitution de l'identité²⁴ ». Il n'y a pas d'identité qui ne se confronte pas aux barrières qu'impose le consensus social.

Lors des ateliers, la parole a pu avoir lieu grâce à la possibilité qu'offre le théâtre d'aller à la rencontre de l'autre, à sa découverte, pour se sentir un parmi d'autres qui eux-mêmes ont un récit à partager de manière spontanée, sans un modèle à suivre, dans la liberté d'être qui l'on est dans l'instant présent. C'est justement cette liberté qui a permis de s'extérioriser à travers le récit des émotions et de partager ces souvenirs. Ce partage dans un espace intime a montré que chacun dans sa solitude n'est finalement pas si seul : il y a d'autres individus venus d'ailleurs qui traversent des situations similaires. Ces espaces de partage font place à l'empathie qui aide à comprendre les histoires de l'autre à travers la sienne, et réciproquement, puisque « c'est bien comme étranger, c'est-à-dire comme non-moi, que l'autre est constitué, mais c'est "en" moi qu'il est constitué²⁵ ».

Le théâtre et la vie

Le théâtre en tant qu'art du vivant n'échappe pas aux incertitudes du vivant. Cet art, comme tous les autres, à la fois lieu de la libre expression et parfois cible de censure, peut représenter une métaphore pour les hommes en exil. Le théâtre étant le porte-voix de la vie, des injustices, des complexités mais aussi des bonheurs, il peut encourir quelquefois la censure :

La censure paye un tribut significatif au pouvoir latent du théâtre. Dans la plupart des régimes, même quand l'écriture ou l'image sont libres, c'est toujours le théâtre qui est libéré en dernier. Instinctivement, les gouvernements savent que l'événement vivant risque de provoquer une dangereuse électricité [...]. Mais cette peur séculaire est la reconnaissance d'un pouvoir séculaire. Le théâtre est l'arène où peut avoir lieu une confrontation vivante. Grâce à quoi, des forces qui opèrent en permanence et gouvernent la vie quotidienne de chacun peuvent être isolées et perçues plus clairement²⁶.

Ce que l'on voit dans les récits enregistrés, c'est que les composantes de la vie telles la crainte, l'erreur et l'incertitude sont des éléments qui ont traversé les séances d'atelier, à travers la relaxation, la respiration et la libération de la parole. L'évocation des souvenirs de la vie d'avant ne produit pas un récit fluide ni serein. C'est un exercice qui montre la pénibilité de parvenir au bout de chaque phrase, des trémolos dans la voix, les yeux levés au ciel vers les images d'un passé lointain.

24 Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 103.

25 *Ibid.*, p. 144.

26 Peter Brook, *L'espace vide : écrits sur le théâtre*, Paris, Seuil, 1977, p. 133.

La fragilité de chacun est mise à l'épreuve, dévoilant sa propre histoire, partageant la condition de chacun des immigrés, et peut se superposer à la situation vécue par l'acteur sur le plateau. À ce sujet, Georges Banu – théoricien consacré de la mise en scène moderne – affirme :

Comme dans la vie, il [le théâtre] nous invite à rester aux aguets, jamais tout à fait rassurés car le hasard attend au coin du plateau. [...] le spectacle, sous nos yeux, vacille et nous éprouvons alors la crainte de son interruption. Nous prenons la mesure de sa condition, il est vulnérable²⁷.

Le théâtre et ses fondamentaux gravitent autour de la rencontre avec l'autre, qui permet d'effacer la frontière entre l'art et la vie. Tels sont les mots du metteur en scène et précurseur de l'anthropologie théâtrale Eugenio Barba :

[...] notre travail [le théâtre] est éphémère, il noue des relations. Il sert à voyager, chacun dans son for intérieur et avec les autres. Ses racines sont les relations, soit avant ou après le spectacle, entre ceux qui font le théâtre et ceux qu'y assistent : relations entre le passé et le présent, entre la persona et le personnage, entre l'intention et l'acte, entre l'histoire et la biographie, entre le visible et l'invisible, entre les vivants et les morts²⁸.

Les exercices de nature théâtrale proposés en atelier ont permis une prise de position par l'adoption d'une gestuelle hors du quotidien, une confrontation avec soi-même et avec les autres, où l'on jongle avec ce que l'on accepte et ce que l'on refuse. Par ailleurs, la figure de l'accompagnateur est une figure pour laquelle « accompagner, c'est une affaire d'intelligence sur fond d'abandon de soi. Ceci pour mieux rapprocher, discrètement [...]. Elle suppose l'abandon des réticences afin de s'accomplir dans un climat de confiance²⁹ ». Un guide qui, chaleureusement, ouvre un espace d'intimité possible parmi des inconnus, dans la certitude que chaque humanité de l'un peut faire écho dans l'humanité de l'autre, sans jugement : « Accompagner, c'est aussi pénétrer dans une intimité, non pas pour en dévoiler la misère mais pour en identifier les ressorts cachés et cela sans s'appuyer sur la machine psychanalytique³⁰. » Comme nous l'avons indiqué au début de cet article, l'approche des exercices proposés dans l'atelier dispose d'une approche intuitive, aidée par des outils du théâtre.

L'atelier avait pour but ainsi de percevoir son corps et celui de l'autre, son espace et celui de l'autre, son rythme et celui de l'autre. Au cœur de l'atelier, il n'y a pas eu d'interrogation vis-à-vis d'un constat, d'un résultat, voire d'une analyse d'un phénomène. Il s'agissait plutôt d'ouvrir un espace de partage où les migrants pouvaient retisser leurs histoires et les partager, dans un espace-temps

27 Georges Banu, *Amour et désamour du théâtre*, Arles, Actes Sud, 2013, p. 50.

28 « [...] il nostro lavoro non resta, però annoda relazioni. Serve a viaggiare, ciascuno nel proprio individuo interno e assieme agli altri. Le sue radici sono le relazioni, sia prima che dopo lo spettacolo, fra coloro che fanno teatro e con coloro che vi assistono: relazioni fra il passato e il presente, fra la persona e il personaggio, fra l'intenzione e l'atto, fra la storia e la biografia, fra il visibile e l'invisibile, fra i vivi e i trapassati. » (Eugenio Barba, *Prediche dal giardino*, Mondaino, Edizioni L'Alboreto, 2010, p. 93)

29 Georges Banu, *Exercices d'accompagnement d'Antoine Vitez à Sarah Bernhardt*, Saint-Jean-de-Védas, L'Entretemps, 2002, p. 15.

30 *Ibid.*, p. 17.

éphémère, tout comme l'essence du théâtre est également éphémère. Ce qui reste de ces exercices, de cette expérience, appartient à chaque individu, à chaque recherche de soi, à chaque récit de vie caché derrière la décision de vivre dans un ailleurs inconnu. Le théâtre est témoin de la vie : « Le théâtre n'est pas un lieu comme les autres. Il est comme une loupe qui grossit l'image, mais aussi comme une lentille d'optique qui la réduit. [...] le théâtre rétrécit la vie³¹. »

Bibliographie

Articles et ouvrages

- AL MALIK, Abd, *Camus, l'art de la révolte*, Paris, Fayard, 2016.
- AUMONT, Jacques *et al.*, *Esthétique du film*, Paris, Nathan, 1986.
- BANU, Georges, *Exercices d'accompagnement d'Antoine Vitez à Sarah Bernhardt*, Saint-Jean-de-Védas, L'Entretemps, 2002.
- BANU, Georges, *Amour et désamour du théâtre*, Arles, Actes Sud, 2013.
- BARBA, Eugenio, *Prediche dal giardino*, Mondaino, Edizioni L'Alboreto, 2010.
- BARBA, Eugenio, *La conquista della differenza*, Roma, Bulzoni Editore, 2012.
- BROOK, Peter, *L'espace vide : écrits sur le théâtre*, Paris, Seuil, 1977.
- BAZIN, André, *Qu'est-ce que le cinéma ?*, Paris, Éditions du Cerf, 2000.
- CAMUS, Albert, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 2016.
- CASSIN, Barbara, *Éloge de la traduction*, Paris, Fayard, 2016.
- KUNDERA, Milan, *L'Ignorance*, Paris, Gallimard, 2010.
- PIERSSENS, Michel, Bouvard et Pécuchet remontent le temps : Flaubert et le *Digital Turn*, *Revue Flaubert*, n° 13, 2013. En ligne : <https://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=140> (consulté le 3 juin 2022).
- SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale (1906-1901)*, Paris, Gallimard, 2008.
- REY, Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2012.
- RICCEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

Films

- HOLLART, Aurélia, *Ici*, 2016, 15 min.
- PY, Olivier, *Méditerranées*, 2012, 32 min.
- SISSAKO, Abderrahmane, *Bamako*, 2006, 1 h 58.

31 Peter Brook, *op. cit.*, p. 131.

Chapitre IV

Que s'est-il passé? Disparitions *par* migration en Méditerranée et engagements par épreuve des mères en Tunisie

Sofia Stimmatini

LAMC, Université libre de Bruxelles

Constance De Gourcy

Mesopolhis, CNRS / Aix-Marseille Université

Le jour du sit-in est un mercredi ensoleillé de juillet: face au ministère des Affaires sociales à Tunis, Imed, président de l'association La Terre pour tous, est occupé à attacher des panneaux et des photographies. Les escaliers du bâtiment sont recouverts d'images et d'écrits: des visages de jeunes hommes semblent regarder les passants depuis leur papier abîmé. Dans le même temps, des femmes convergent lentement, certaines accompagnées de jeunes enfants, vers le ministère. Elles crient avec une voix aiguë et désespérée: « Où sont nos enfants? Où sont nos maris¹? » Ces femmes veulent connaître la destinée de leurs proches et exhibent leurs photographies, témoins d'un passé dense opposé au vide du présent. Elles les sortent des enveloppes en papier ou en plastique, qu'elles gardent au-dessous de leur *jilbab* ou dans leur sac. Elles se connaissent toutes, la lutte les a fait se rencontrer. Cette lutte, c'est celle des mères, des épouses et des membres proches des *harragas*² disparus. Depuis 2011, ces mères et épouses descendent régulièrement dans la rue pour manifester. Les proches des *harragas* disparus *par* migration se rassemblent³, s'organisent, confrontent

1 Ces observations ont été menées par Sofia Stimmatini en juillet et août 2018. Sofia est retournée en Tunisie pour deux visites de terrain en novembre 2018 et mars 2019.

2 La migration « irrégulière » (la *harga*, à savoir le fait de migrer sans avoir obtenu le visa Schengen C) est un phénomène majoritairement masculin. Parmi les familles des disparus que j'ai rencontrées, aucun *harraga* (à savoir l'individu qui pratique la *harga*) n'était une femme.

3 Au moment des contestations de 2010-2011, alors que le pays était traversé par une vague de protestations sans précédent et que les contrôles aux frontières étaient allégés, le phénomène de la *harga* a explosé de manière exponentielle: 27 982 Tunisiens selon Frontex (Frontex 2012: 14), et pas moins de 40 000 selon le Forum tunisien des droits économiques et sociaux (FTDES 2012: 3), sont partis vers les côtes italiennes des différents points du littoral tunisien (notamment des

leurs expériences et cherchent des indices de présence. Afin de donner plus de poids à leurs revendications, ils et elles se sont réunis en association et ont entrepris une lutte pour la reconnaissance politique⁴ contre l'oubli qui les guette. Ils et elles revendiquent que les États donnent des réponses concernant l'absence imposée et inexplicable de leurs enfants et époux.

Ces observations de terrain composent un récit dont la trame est incomplète et le matériau sensible. Nous disposons certes d'un point de départ (le contexte où les sit-in ont lieu), mais de nombreuses inconnues demeurent. Seule certitude : ceux qui sont partis ne sont pas arrivés, ou, s'ils sont parvenus à destination, ils n'ont plus donné de nouvelles. Leur entrée dans le régime incertain de la disparition s'est faite par le silence. Un silence qui pose d'emblée la question de la place du chercheur dans ce dispositif où l'enquête menée croise celle des familles des disparus. Notre objectif ne consistera pas à tenter d'apporter des réponses à cette quête, mais à chercher à comprendre comment la disparition fait événement. Celui-ci survient lorsque l'agencement des séquences conduit à l'imprévisible, à l'accident, à ce qui déroute, c'est-à-dire à ce qui fait sortir du cours ordonné des situations. Comment une pratique silencieuse qui ne fait pas trace et ne peut être aisément retracée fait-elle événement ? Par quels moyens, par quelles luttes va-t-elle être constituée en événement ? Quelles sont les résistances qui se dressent dans la construction de ce régime de non-présence ?

En partant de cette vignette qui fait émerger le silence comme dimension structurante de notre démarche, notre intention est de contribuer au nouveau champ d'études ouvert depuis les années 2010 sur les morts et les disparitions aux frontières. Mais, si la mort *par* ou *de* migration a été largement étudiée ces dernières années⁵, la disparition *par* migration a commencé à intéresser les chercheurs récemment⁶. Ce chapitre propose alors d'ouvrir des pistes de

environs de Zarzis, de Sfax et de Monastir). Selon le FTDES, le nombre de Tunisiens morts ou disparus durant les traversées de 2011 serait autour de 1 000.

- 4 Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Gallimard, 2000.
- 5 Comme le souligne Françoise Lestage, qui reprend les mots de Grégory Delaplace et de Carolina Kobelinsky (appel au colloque « The wandering dead: displacement and the critical movement of dead bodies », Université de Nanterre, 15-16 juin 2017), les morts et disparitions *par* migration sont « provoquées par les déplacements et advenues pendant ceux-ci » (2019 : 193), à la différence des morts *en* migration, qui ont lieu « dans un autre pays que celui d'origine – à la suite d'une maladie, d'un accident ou du grand âge » (*ibid.*). Voir aussi Mathieu Grenet dans *Mourir ailleurs (xvii^e-xxi^e siècle)*, qui parle de « mort *de* migration » (2017). En 2019, concernant notamment la mort *par* ou *de* migration, un numéro de *Critique internationale* intitulé « Corps migrants aux frontières méditerranéennes de l'Europe » est paru. Il propose de prolonger les réflexions ouvertes par Jason De León en 2015 avec *The Land of Open Graves: Living and Dying in the Migrant Trail*, et par Maurizio Albahari avec *Crimes of Peace: Mediterranean Migrations at the World's Deadliest Border* (2015).
- 6 Le phénomène des disparitions *par* migration dans l'espace méditerranéen a commencé à être étudié depuis peu mais de manière abondante. Les auteurs ont écrit notamment sur les conséquences de la disparition, en soutenant que la dimension affective s'ajoute à la gouvernance de la frontière (Robins 2016 ; Kovras et Robins 2016). Certains auteurs considèrent que ces disparitions peuvent être considérées comme forcées à cause du rôle politique que l'État joue en établissant les conditions meurtrières du voyage vers l'Europe (Distretti 2020 ; Nyberg Sørensen et Huttunen 2022). Ils soulignent ainsi la souffrance profonde que provoque la disparition, en empruntant le concept d'« *ambiguous loss* » formulé par Pauline Boss (Robins 2018). Les chercheurs se sont ensuite intéressés aux mobilisations des proches des disparus, en soulignant

réflexion sur la spécificité de l'expérience de la disparition à partir du vécu des familles. Nous chercherons à saisir les modalités différenciées de construction de la figure du disparu et les formes d'absence qu'elle provoque. Puis, en portant l'attention sur la manifestation de la disparition et l'engagement par l'épreuve qu'elle suscite, nous interrogerons la posture qu'instaurent les chercheurs dans ce type d'enquête. En somme, il s'agit de montrer combien un événement placé dans un régime d'invisibilité en raison des politiques liées aux frontières entraîne à sa suite une série d'actes qui, témoignant d'une coordination silencieuse entre présents et absents, fait du corps du citoyen une question centrale du politique.

La disparition : un phénomène paradoxal

Les familles des Tunisiens disparus *par* migration ne peuvent savoir si leurs enfants ou époux sont vivants après avoir pris un jour la mer. Certaines n'ont plus reçu de nouvelles depuis le jour du départ, d'autres affirment qu'elles ont reçu des appels depuis l'Italie et qu'ensuite, à un moment donné, un silence troublant s'est installé. Depuis, le manque pèse, l'incertitude demeure, mais l'attente est toujours là : Nadia, par exemple, prépare les repas pour son fils disparu depuis mars 2011 et continue de laisser la porte ouverte. D'autres, comme Souade et Jamila, rêvent de leurs enfants et prient Allah afin qu'ils donnent un signe de vie. D'autres encore savent que leur proche est décédé mais ne connaissent pas le lieu où se trouve le corps ni les circonstances de cette mort. Est-ce qu'il reviendra ? Où est-il ? Ces attentes, cette incertitude sont celles d'un vaste groupe où les femmes occupent une place active et prépondérante, agissant par la parole et la mobilisation.

Alors que « la disparition est envisagée comme temporaire, réversible⁷ », c'est l'étirement dans le temps et l'incertitude du retour qui caractérisent la disparition *par* migration et la rendent incertaine. Paradoxalement, elle n'existe comme régime spécifique que parce qu'elle est sans matérialité. D'ailleurs, ne dit-on pas que l'on a perdu la trace de l'être cher ? La possibilité d'avoir des nouvelles du disparu ou la restitution d'un corps mettraient fin à ce régime spécifique. Son lieu n'est donc pas tant l'histoire – celle déniée par l'État – que la mémoire de celles et ceux qui maintiennent actif le souvenir du disparu. D'où l'importance de la commémoration – produire des traces du passé et les donner à voir – afin de performer l'absence, de lui conférer un sens social, politique au-delà de sa résonance affective. La disparition fait événement, mais l'événement lui-même doit être inscrit dans une narration et un visuel⁸ – comme le montre l'illustration 1 *infra* – pour exister en tant que tel et entrer dans le circuit de la mobilisation.

Si l'événement qui produit la disparition fabrique un groupe, les disparus, ces derniers forment une catégorie non homogène. Les modalités d'entrée dans

le désintérêt total de l'État pour cette question (Ben Khalifa 2013) ou en soutenant une recherche militante (Sossi 2013). D'autres argumentent que le mouvement des mères des disparus repolitise la question de la *nécroviolence* à la frontière sud de l'espace Schengen, en montrant la portée symbolique de ces disparitions (Oliveri 2016 ; Souiah 2019).

7 Définition du CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/disparaître>.

8 En Argentine, par exemple, les disparus du régime sont figurés par des silhouettes dessinées dans l'espace public.

cette catégorie recouvrent différentes situations, car l'hypothèse de la mort n'est pas la seule possible : l'éventualité d'une incarcération ou d'une rétention dans des camps alimente la perspective d'une sortie du silence de l'absent. Pour les familles, le rapport à la figure du disparu définit plusieurs épreuves parmi lesquelles nous distinguerons la perte, la résistance et la démobilisation. Non spécifiques car labiles, elles s'affirment toutefois comme caractéristiques d'un type d'engagement dans l'événement de la disparition et du contexte dans lequel chacune d'entre elles s'insère.

Un premier type d'épreuve peut être caractérisé par la perte de toute trace de l'être proche depuis son départ, celui-ci inaugurant pour les familles l'entrée dans le régime systémique de la disparition, c'est-à-dire dans une chronologie marquée par l'incertitude sur son devenir. L'hypothèse de la mort s'avère probable, mais le silence est investi comme ce qui rend possible l'attente d'un retour. Ces familles restent mobilisées contre cette perte tant que la certitude de la mort ne l'emporte pas sur le doute toujours possible.

Dans le deuxième type d'épreuve, des signes de présence ont pu être produits. Les familles ont reçu des nouvelles dans un premier temps, puis, par le biais de moyens technologiques comme Internet ou la télévision, elles ont pu apercevoir le proche. L'espoir que la personne soit encore vivante demeure. Le silence est peut-être voulu, consenti, le disparu est peut-être empêché de parler et de donner des nouvelles aux proches. Résister face au découragement, face au temps qui passe, définit l'épreuve à laquelle sont confrontées les familles. Carolina Robledo, qui travaille sur les disparitions forcées au Mexique, parle à ce propos de « chercher en vie⁹ ». C'est pour mettre fin à ce type d'incertitude que des associations, dont les présidents sont devenus les porte-parole¹⁰ des familles, ont été constituées, apportant ainsi une aide pratique et logistique à la mobilisation¹¹.

Enfin, dans la troisième configuration qui entoure l'épreuve retenue, la certitude du décès l'emporte sur le doute, mais le corps manque ainsi que toute information concernant sa mort : celle-ci n'est donc pas confirmée. Ici, l'épreuve qui rend compte de cette configuration spécifique est celle de la démobilisation. Cette démobilisation renvoie à un régime d'épreuve car, après une période de mobilisation souvent longue et intense, l'espoir de retrouver vivant le disparu n'est plus. L'attente est désormais orientée vers son terme, la restitution du corps et/ou l'obtention de preuves du décès qui mettront fin à la disparition.

Dans ces trois épreuves, le dénominateur commun est le corps manquant, trace tangible qui manifesterait la sortie du régime spécifique de la disparition. Dès lors que l'« épreuve de la réalité¹² » n'est pas accessible, le décès ne peut être confirmé socialement. Ici, l'événement de la disparition réagence le temps sur le

9 « *Buscar en vida* » (voir l'appel au colloque « ¡Hasta encontrarles! Coloquio sobre experiencias de búsqueda en vida », 2019).

10 Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2001.

11 Voir l'Association de recherche des disparus et encadrement des prisonniers tunisiens à l'étranger (Ardepte) ou l'association La Terre pour tous. Durant les sit-in, la présidente d'Ardepte distribue des panneaux aux femmes et leur indique comment avoir une meilleure visibilité lors des sit-in, tandis que le président de l'association La Terre pour tous négocie avec le représentant du ministre ou discute avec les journalistes.

12 Sigmund Freud, Deuil et mélancolie, *Sociétés*, n° 88, 2004 [1915], p. 7-19.



Illustration 1 : Dispositif de sensibilisation. © Imed Soltani.

mode de la suspension. Ne pouvant être accomplis, les rites funéraires, les rituels de séparation, maintiennent l'absent dans ce régime incertain de la disparition. Lorsque les funérailles ne peuvent avoir lieu, « il n'y a pas de moyen et de temps pour que l'espace de la représentation puisse se constituer et donner ainsi un sens à la disparition de l'autre¹³ ». L'attente est interminable et insondable. Dans le cas où l'hypothèse de la mort est probable, Laura Marina Panizo parle de « mort négligée », entendue « comme l'opposé de la mort socialement reconnue, pour laquelle la société, au travers de certaines pratiques, comme le certificat de décès ou des rites spécifiques, reconnaît la mort d'une personne¹⁴ ». C'est bien parce que l'événement de la disparition produit l'indétermination de leur statut que les disparus peuvent être considérés comme des *êtres liminaux*, qui ne font partie ni du monde des vivants ni du monde des morts. En effet, « ce qui est propre au disparu en tant que sujet liminal est que symboliquement il ne repose pas dans un lieu unique et fixe, comme un cimetière. Il est suspendu dans plusieurs lieux en même temps, selon la date et l'endroit où l'on se souvient de lui » (*ibid.*). Son absence est ainsi sans lieu et sans temps, mais aussi dans tous les lieux et à chaque moment. Elle provoque une confusion indéterminée et douloureuse : les familles construisent leur vie et leur devenir autour de l'attente de leur proche absent, qui s'étend sur un temps long, ponctué par les rituels du quotidien comme la nourriture

13 Manuela Fraire, Rossana Rossanda, *La perdita*, Torino, Bollati Boringhieri editore s.r.l., 2008 (traduction de Sofia Stimmatini).

14 Laura Marina Panizo, Disparus, mort négligée et rituels en Argentine : de la quête à l'exhumation des corps, *Problèmes d'Amérique latine*, n° 104, 2017, p. 85-100.

mise à disposition de l'absent en cas de retour. La temporalité de la disparition se juxtapose ainsi à la temporalité sociale et organise le lien entre les familles des proches disparus. L'absence qu'engendre la disparition interroge alors les formes d'absence dues à la distance géographique et à l'émancipation du lien de dépendance qui attache les migrants et migrantes à leur communauté¹⁵. La disparition, étant un manque indéterminé et inexplicable, que Pauline Boss définit d'ailleurs comme une « perte ambiguë », à savoir « une perte qui reste floue »¹⁶, ne permet de situer la personne aimée ni physiquement, ni psychologiquement, ni spirituellement. L'impossibilité de connaître la destinée de la personne portée disparue problématise ainsi la relation que les vivants entretiennent avec le disparu.

Considéré dans sa temporalité, l'événement de la disparition est une *construction*, « un processus continu de recherche de connaissances sur les personnes disparues¹⁷ ». Dans ce processus, les autorités politiques jouent un rôle crucial. Comme l'histoire récente nous l'a enseigné, les États ont souvent eu – et ont – aussi un rôle déterminant dans le déclenchement de la disparition et son organisation. L'exemple paradigmatique est constitué par les *desaparecidos* argentins ou chiliens, séquestrés par les juntes militaires qui prélevaient arbitrairement les individus considérés comme dérangeants et n'en donnaient plus de nouvelles aux familles. Comme le souligne Alice Verstaeten, dans ce contexte, la disparition est devenue « un moyen de scléroser les relations sociales par la terreur et donc [...] un moyen de tuer le politique¹⁸ ». Néanmoins, après les années 1980, ces *disparitions forcées* ont fait l'objet de discussions : en 2010, une Convention internationale pour la protection de toutes les personnes contre les disparitions forcées a été établie¹⁹, mais nombre de familles n'ont jamais retrouvé le corps de leurs proches. Ces disparitions ont donné lieu à une lutte qui continue de nos jours²⁰. Les Madres de Plaza de Mayo maintiennent le lien avec les *desaparecidos* à travers le combat politique, en reconstituant des modalités de présence également par le biais artistique. De la même façon que les morts suscitent différentes formes de représentations culturelles, les personnes disparues aussi « incarnent

15 Constance De Gourcy, Introduction: l'institution de l'absence en Méditerranée, in Constance De Gourcy, Kamel Chachoua (dir.), *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 144, « Mobilités et migrations en Méditerranée: vers une anthropologie de l'absence ? », 2018, p. 13-28.

16 Pauline Boss, Ambiguous loss theory: challenges for scholars and practitioners, *Family Relations*, vol. 56, n° 2, 2007, p. 105-110 (traduction de Sofia Stimmatini).

17 Paul Sant Cassia, Guarding each other's dead, mourning one's own: the problem of missing persons and missing pasts in Cyprus, *South European Society and Politics*, n° 1, 2006, p. 111-128 (traduction de Sofia Stimmatini).

18 Alice Verstaeten, La « disparition forcée » en Argentine : occultation de la mort, empêchement du deuil, terreur, liminalité, *Frontières*, n° 191, 2006, p. 74-79.

19 Cette convention établit que l'« on entend par "disparition forcée" l'arrestation, la détention, l'enlèvement ou toute autre forme de privation de liberté par des agents de l'État ou par des personnes ou des groupes de personnes qui agissent avec l'autorisation, l'appui ou l'acquiescement de l'État, suivi du déni de la reconnaissance de la privation de liberté ou de la dissimulation du sort réservé à la personne disparue ou du lieu où elle se trouve, la soustrayant à la protection de la loi » (<https://www.ohchr.org/fr/instruments-mechanisms/instruments/international-convention-protection-all-persons-enforced>). Bien que parmi les cas de disparition de Tunisiens, il puisse y avoir des cas de disparition forcée, la majeure partie n'entre pas dans cette catégorie légale (Donadio 2018).

20 Margaret E. Burchianti, Building bridges of memory: the Mothers of the Plaza de Mayo and the cultural politics of maternal memory, *History and Anthropology*, n° 2, 2004, p. 133-150.

des messages et des ensembles de symboles²¹». Ainsi, en tant que représentations, tout comme les morts, les disparus deviennent des symboles politiques²², autour desquels surgissent des conflits de reconnaissance.

Produire la présence, refuser le déni : la responsabilité en question

Dans le cas des disparitions tunisiennes, les autorités politiques impliquées officiellement, tunisiennes et italiennes, n'ont pas seulement tenu un rôle fondamental dans le processus de la disparition, à savoir dans la construction de la figure du disparu *par* migration. Les familles des *harragas* disparus, en s'appuyant sur des sources juridiques telles que la convention de Genève, considèrent aussi que les États tunisien et italien ont une responsabilité politique concernant l'événement de la disparition. Les familles des disparus, constituées en collectif dès 2011, estiment en effet que ces États ont déterminé les conditions qui rendent impossible le départ vers l'Europe, légalement, pour la majeure partie de la population tunisienne. En outre, il leur est reproché de ne pas faire le nécessaire pour retrouver les disparus. Alors que depuis quelques années ont été mises en place des politiques de rapatriement des corps morts *en* migration²³, c'est le silence de l'État qui entoure le régime de la disparition et de la mort *par* migration, comme si les disparus occupaient un *en-dehors* de la société. Dans cette chronologie de résistance contre le silence de l'État, les familles, dès 2012, demandaient que soit diligentée

une enquête appropriée sur les faits susmentionnés afin de déterminer ce qui s'est réellement passé en ce qui concerne tout débarquement des bateaux indiqués, la disparition des personnes qui se trouvaient à bord et le sort qui leur a été réservé, ainsi que les crimes qui peuvent être découverts dans les faits qui seront établis²⁴.

Parallèlement, les autorités italiennes ont précisé qu'étant donné l'importante affluence des Tunisiens durant le printemps de 2011, tous les individus n'ont pas pu être identifiés. Puis, les autorités tunisiennes et italiennes n'ont donné aucune suite aux demandes de recherche. À partir de 2014, alors, les familles ont commencé à se battre pour qu'une commission d'enquête soit établie : le 12 mai 2015, après avoir rencontré une délégation de la société civile²⁵, le président de

21 Paul Sant Cassia, art. cit. (traduction de Sofia Stimmatini).

22 Katherine Verdery, *The Political Lives of Dead Bodies: Reburial and Postsocialist Change*, New York, Columbia University Press, 1999.

23 Yassine Chaib, *L'émigré et la mort*, Aix-en-Provence, Édisud, coll. « Mémoire et culture », 2000 ; Azzedine Kinzi, Le dernier voyage, *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 144, 2018, p. 99-114.

24 Plainte écrite le 11 avril 2012 et déposée le 26 avril au parquet de la République à la cour de Rome (archive et traduction de Sofia Stimmatini).

25 Cette délégation était composée d'Abdessattar Ben Moussa, président de la Ligue tunisienne des droits de l'homme, de Kacem Afaya, membre du bureau exécutif de l'Union générale tunisienne du travail, de Rami Salhi, directeur du bureau Maghreb du Réseau euro-méditerranéen des droits de l'homme, et d'Abderrahmane Hedhili, président du Forum tunisien des droits économiques et sociaux – ni les présidents des associations des familles ni aucun proche de disparu n'ont été invités à la réunion.

la République Béji Caïd Essebsi a donc disposé de l'ouverture de la commission, en collaboration avec les autorités italiennes. Cette commission avait pour but de découvrir le sort des personnes qui ont pris la route vers l'Europe en 2011²⁶. Entre-temps, certaines familles et leurs avocats ont demandé à pouvoir procéder à des confrontations entre les photographies que les autorités italiennes conservent dans leurs archives et celles qu'ils possèdent. Ces confrontations n'ont cependant abouti à aucun résultat en raison des conditions pratiques du visionnage des photos²⁷. En 2017, la commission aurait dû faire paraître un rapport qui a été publié seulement en 2019. En somme, les États n'ont pas participé activement aux recherches et ne les ont pas non plus facilitées : sur les disparus *par* migration est tombée la *damnatio memoriae*²⁸.

Alors que les familles tunisiennes s'organisent de plus en plus autour d'une «topique de la dénonciation²⁹» dont l'État se révèle être une figure centrale, l'internationalisation du problème contribue à minimiser les responsabilités étatiques. Néanmoins, comme le soulignent Charles Heller et Antoine Pécoud, il existe un rapport de causalité entre surveillance des frontières et décès et/ou disparitions de migrants. Depuis la fin des années 1990, en effet, les États européens et maghrébins ont mis au point un système de défense chargé de surveiller la frontière de l'espace Schengen, grâce notamment à ce qu'Elspeth Guild et Didier Bigo appellent «la police à distance³⁰». Son objectif est de contrôler «la circulation des personnes *avant même leur entrée sur le territoire* [de l'espace Schengen]» (*ibid.*: 3), grâce à une certaine «science de l'identification», qui enregistre tous ceux qui peuvent obtenir un visa et ceux qui ne le peuvent pas. Bien que cela «ne signifie pas nécessairement que les États [soient] juridiquement responsables de ces décès ni qu'ils aient l'intention de les provoquer, il suffit cependant pour établir le rôle direct des États dans les conditions qui conduisent les migrants à prendre des risques souvent mortels³¹». Alors, «les politiques migratoires restrictives créent des migrations "irrégulières" que les États des rives sud et nord de la Méditerranée choisissent de combattre en

26 E. Z., Création d'une commission nationale pour enquêter sur le sort des migrants disparus, *Business News*, 4 mars 2015. En ligne : <https://www.businessnews.com.tn/creation-dune-commission-nationale-pour-enqueter-sur-le-sort-des-migrants-disparus,520,54072,3> (consulté le 28 mai 2022).

27 Comme il a été écrit dans le recours présenté à la Cour européenne des droits de l'homme par Imed S. et son avocat, «les requérants ont été convoqués pour examiner les fichiers d'images des personnes qui ont débarqué sur le territoire italien au cours de la période de référence du 6 octobre 2016 à la Questura di Agrigento dans des conditions insuffisantes pour assurer l'efficacité de l'opération : en quatre heures consécutives, les plaignants ont, en fait, vu défiler sans cesse des photographies sur un seul écran d'ordinateur» (p. 7 ; archive et traduction de Sofia Stimmatini).

28 Littéralement, cette expression signifie la «condamnation de la mémoire». Dans la Rome antique, dans des cas très graves, les individus pouvaient être condamnés de *damnatio memoriae*, à la suite de quoi tous les souvenirs (portraits, inscriptions...) des personnes touchées par un tel décret étaient effacés. Voir Évelyne Ritaine, Quand les morts de Lampedusa entrent en politique : *damnatio memoriae*, *Cultures et Conflits*, n° 99-100, 2015, p. 117-142.

29 Luc Boltanski, *La souffrance à distance : morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié, 1993.

30 Elspeth Guild, Didier Bigo, Le visa Schengen : expression d'une stratégie de « police » à distance, *Cultures et Conflits*, n° 49, 2003, p. 1-13.

31 Charles Heller, Antoine Pécoud, Compter les morts aux frontières : des contre-statistiques de la société civile à la récupération (inter)gouvernementale, *Revue européenne des migrations internationales*, n° 2-3, 2017, p. 63-90.

mettant en œuvre des politiques toujours plus sécuritaires³²». Si les États ne peuvent être considérés comme juridiquement responsables des morts et disparitions *par* migration, ils le sont tout au moins politiquement.

La lutte pour la reconnaissance politique que les familles ont entamée depuis qu'elles occupent les rues, les ambassades et les consulats italiens ou tunisiens, selon le pays où elles se trouvent, appelle les États à assumer leur responsabilité ainsi qu'à reconnaître les proches et leurs disparus comme étant «sujets au deuil³³». Ainsi, lors des sit-in, des séminaires, des colloques ou d'autres événements, à travers un «dispositif de sensibilisation³⁴», les vivants fabriquent la présence politique des disparus, qui deviennent une «chose publique – chose de *res publica* –, qui entre de plain-pied dans les circuits du droit, dans les jeux de pouvoir et dans le champ conflictuel de la chose politique³⁵». Étant des objets publics et donc politiques, les corps absents des disparus doivent alors être pensés comme des «*loci* de conflit», «en tension entre plusieurs façons de les considérer et de les traiter³⁶»: d'une part, les États préfèrent en effet effacer toute trace des disparus; d'autre part, les familles et les personnes militantes des associations veulent au contraire en rétablir la présence. Nonobstant l'impossibilité de retrouver les disparus, les vivants maintiennent donc un lien puissant avec leurs absents: l'absence s'inscrit dans la vie des familles, malgré tout, comme une modalité de présence qui s'organise autour des traces politiques sans cesse fabriquées.

L'engagement du chercheur dans l'événement de la disparition

Dans le contexte politique de *damnatio memoriæ* actuel, il est nécessaire d'interroger le rôle du chercheur, qui, face à cette tragédie de grande ampleur, à cette attente vide et à cette souffrance immense, est interpellé en tant qu'individu, en tant que citoyen. En effet, travailler sur la disparition consiste à être toujours en contact avec les personnes qui vivent personnellement l'absence inexplicable et indéterminée liée à la disparition. Ceci pose plusieurs questions concernant l'engagement émotif et celui, militant, du chercheur, ainsi que sur la juste distance que l'anthropologue ou le sociologue doit prendre face à son objet d'étude. L'implication du chercheur a été un sujet largement débattu par les anthropologues et les sociologues: le débat entre Nancy Scheper-Hugues et Roy D'Andrade³⁷ représente un exemple éclatant des deux courants opposés dans la discipline anthropologique. Sans vouloir nous positionner dans l'échelle de l'implication, il est ici important de souligner que la recherche, dans ces cas où

32 Farida Souiah, Les politiques migratoires européennes restrictives: une fabrique de harraga, *Hommes et Migrations*, n° 1304, 2013, p. 95-101.

33 Judith Butler, *Ce qui fait une vie*, Paris, La Découverte, 2010 (traduction de Sofia Stimmattini).

34 Christophe Traïni, Johanna Siméant, Introduction: pourquoi et comment sensibiliser à la cause?, in Christophe Traïni (dir.), *Émotions... Mobilisation!*, Paris, Sciences Po, 2009, p. 11-34.

35 Georges Didi-Huberman, *L'œil de l'histoire*, t. IV, *Peuples exposés, peuples figurants*, Paris, Minuit, 2012.

36 Carolina Kobelinsky, Les traces des morts: gestion des corps retrouvés et traitement des corps absents à la frontière hispano-marocaine, *Critique internationale*, vol. 83, n° 2, 2019, p. 21-39.

37 Nancy Scheper-Hugues, Roy D'Andrade, The primacy of the ethical: propositions of a militant anthropology, *Current Anthropology*, n° 3, 1995, p. 409-420.

la souffrance est puissante et la violence structurelle³⁸, « oscille entre empathie et intellectualisation, entre implication et distanciation, entre transferts et contre-transferts, dans une forme de tension permanente³⁹ ».

Ethnographier l'absence se révèle en effet un curieux paradoxe : si l'absent est celui ou celle qui n'est pas là, l'absence est ce qui est là. Le chercheur est ainsi pris aussi dans une quête de l'absent. En outre, dans les cas de disparition, l'absence indéterminée n'a pas de lieu et, en même temps, elle est partout : elle se manifeste comme un enchevêtrement de fils d'émotions que le chercheur essaie d'attraper tout en tentant de les ménager sans s'enliser ni trop tirer. Le chercheur doit savoir suivre les pistes, les indices de cette absence, sans la faire peser. Durant la recherche en Tunisie, Sofia a littéralement suivi les disparus : elle allait voir toute personne qui pouvait lui dire quelque chose sur la « question des disparus de 2011 ». L'exploration a procédé par tâtonnements : c'était un bouche-à-oreille continu qui l'amenait parfois dans la rue, à côté des mères qui brandissaient les photographies de leurs proches ; parfois dans l'intimité des maisons des familles des disparus, à l'écoute de leurs récits ; parfois aux séminaires ou aux colloques organisés par des ONG ou des universitaires⁴⁰. Ces allers-retours continus entre des espaces publics et des espaces privés ont requis une attention permanente sur la relation tissée avec les différents interlocuteurs. Comme le dit Alice Verstaeten, « faire une ethnographie "depuis la disparition", c'est apprendre à travailler immergé dans une empathie, une compassion immédiate et totale pour nos interlocuteurs⁴¹ ».

La question de l'empathie s'articule à la question de l'engagement politique de manière complexe. En effet, la dialectique entre disparition comme événement privé et disparition comme événement public étant tellement serrée, l'intime et le politique ne constituent pas deux espaces imperméables. Leur porosité est un élément saillant de l'expérience de la disparition. Ainsi, travailler sur ce phénomène implique de « privilégier une proximité de l'action et une distance de l'analyse, ou plus précisément un lien étroit avec le côté de la souffrance et une position critique à l'égard des formes de pouvoir auxquelles ils [nos interlocuteurs] sont confrontés⁴² ». De la question de la posture à adopter découle

38 Paul Farmer, On suffering and structural violence: a view from below, *Daedalus*, n° 1, 1996, p. 261-283.

39 Alice Verstaeten, Esquisse d'une anthropologie impliquée auprès des victimes de la disparition forcée, *Anthropologie et Sociétés*, n° 32, 2008, p. 7-78.

40 Sofia a accompagné Imed et Halima aux conférences et colloques suivants : le 3 juillet, elle est allée avec Imed à la conférence organisée par le FTDES, « Émigration non réglementaire depuis la Tunisie ». Le 5 juillet 2018, ils sont allés avec Fatma et Halima au colloque sur les « Dynamiques migratoires dans la région euro-méditerranéenne : quelles réponses aux enjeux actuels et à venir, quelle place pour la coopération régionale et internationale? », organisé par l'Observatoire national de la migration en partenariat avec l'association France Terre d'asile et sa section tunisienne Terre d'asile Tunisie. Le 7 août, Sofia est allée avec Imed à la première journée de l'université d'été, « Les Tunisiens résidant à l'étranger et l'administration tunisienne », organisée par l'association La Voix des Tunisiens à l'étranger. Enfin, le 16 août, Sofia a accompagné Imed au Tunisia Bridge Forum organisé par l'Observatory of Tunisian Abroad. À aucune de ces occasions les familles n'ont été invitées à participer, ni par les organisateurs ni par les militants.

41 Alice Verstaeten, Esquisse d'une anthropologie impliquée..., art. cit.

42 Didier Fassin, L'anthropologie entre engagement et distanciation : essai de sociologie des recherches en sciences sociales sur le SIDA en Afrique, in Charles Becker, Jean-Pierre Dozon, Christine Obbo, Moriba Touré (dir.), *Sciences sociales et sida en Afrique : bilan et perspectives*, Paris, Karthala, 1999, p. 41-66.

non pas l'impossible neutralité du chercheur, mais la possibilité même de l'enquête, d'autant plus quand il est européen. En tant qu'Européenne, Sofia était en effet perçue par les personnes militantes comme dépositaire d'une sorte de *capital symbolique*, gage d'un travail sérieux. Son passeport rouge était de plus considéré comme une preuve de richesse : il y avait ainsi l'injonction implicite à contribuer financièrement aux activités que les associations proposent. Loin de l'hypocondrie méthodologique que Dionigi Albera⁴³ dénonce, ces éléments doivent être problématisés : en effet, l'ethnographe fait « l'objet d'une réception, d'une prise en charge, qui équivaut à un positionnement dans une structure⁴⁴ ». Ces éléments nourrissent la réflexion et disent déjà quelque chose du terrain que l'on est en train d'explorer. Ainsi, si Sofia, dans son corps européen, s'était présentée aux familles des disparus et aux personnes militantes comme étant en accord avec les politiques migratoires européennes, elle n'aurait pu entrer dans l'intimité des proches des disparus. Son positionnement citoyen et politique lui a facilité l'accès au terrain en permettant d'établir des contacts et d'approfondir les relations, en somme de mener l'enquête. L'absence de la disparition exaspère la tension, toujours existante dans la relation ethnographique, entre les dimensions de la distance et de la proximité⁴⁵. Ce type de terrain ethnographique est « miné » car sans cesse dans la possibilité de susciter la souffrance et le désespoir, et donc de provoquer la fermeture : il s'agit d'un travail *sensible*, qui se fonde sur la confiance émotive et politique que les interlocuteurs placent sur le chercheur. Dans ces cas où la violence structurelle est importante, en effet, le désengagement – émotif et politique – de l'ethnographe ne peut « produire que le “repli” de ses interlocuteurs⁴⁶ ». Faire une recherche sur la disparition exige d'accueillir le matériau extrêmement délicat qui surgit dès que le chercheur pose des questions autour de l'absence vécue. Ce type de terrain *sensible* oblige à nous penser et à agir à l'intérieur du *corps politique* qui est le nôtre, en accordant une attention toute particulière à ce qu'il *fait* aux autres.

Conclusion

L'événement de la disparition est fait d'une matière sensible ; chercher à s'en saisir nécessite de travailler à partir du manque ressenti par les familles, du vide, celui du silence auquel elles sont confrontées, et de l'absence de traces qui maintient dans la durée le régime de la disparition. Contrairement aux morts *en* migration, qui posent d'emblée la question de l'identification des corps retrouvés, le parcours de ces disparus est silencieux, sans traces, non répertorié par les États, seulement maintenu en présence par les familles. Celles-ci sont au cœur du dispositif narratif, car c'est par la production de leur absence que les proches disparus deviennent paradoxalement présents comme êtres manquants. Réciproquement, les figures de disparus agissent sur les vivants, en premier lieu sur leur famille, en la faisant s'engager dans des épreuves marquées par la perte,

43 Dionigi Albera, Terrains minés, *Ethnologie française*, n° 1, 2001, p. 5-13.

44 Frédérique Fogel, Isabelle Rivoal, Introduction, *Ateliers du LESC*, n° 33, 2009, p. 1-16.

45 Dionigi Albera, art. cit.

46 Alice Verstaeten, Esquisse d'une anthropologie impliquée..., art. cit.

la résistance et la démobilisation, en la plaçant dans une temporalité suspensive entre attente et résistance à l'oubli, au déni. Cette coordination sans partition entre présents et absents s'énonce à travers des mots et des images qui forment des récits d'un genre nouveau et interpellent sur la présence manquante. Que s'est-il passé ? Où sont-ils ? Si cette volonté de savoir qui sous-tend les demandes des mères et des familles organise la réception de l'événement et sa construction comme problème social majeur, elle invite plus largement à souligner que l'invisibilité créée par l'État est paradoxalement ce qui permet la visibilité du mouvement des mères au cœur des villes, près des lieux du politique. Dans ce corps-à-corps – corps des présents et corps des absents – se joue la reconnaissance d'une place pour celles et ceux qui n'ont que leur corps pour s'« ex-poser » au sein de la cité et faire reconnaître la vulnérabilité du droit d'exister.

Bibliographie

Articles et ouvrages

- ALBAHARI, Maurizio, *Crime of Peace: Mediterranean Migrations at the World's Deadliest Border*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2015.
- ALBERA, Dionigi, Terrains minés, *Ethnologie française*, n° 1, 2001, p. 5-13.
- BEN KHALIFA, Riadh, L'émigration irrégulière en Tunisie après le 14 janvier 2011. Le problème des disparus : pouvoirs publics et société civile, *Hommes et Migrations*, 2013, p. 182-188.
- BOLTANSKI, Luc, *La souffrance à distance : morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié, 1993.
- BOSS, Pauline, Ambiguous loss theory: challenges for scholars and practitioners, *Family Relations*, vol. 56, n° 2, 2007, p. 105-110.
- BOURDIEU, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2001.
- BURCHIANTI, Margaret E., Building bridges of memory: the Mothers of the Plaza de Mayo and the cultural politics of maternal memory, *History and Anthropology*, n° 2, 2004, p. 133-150.
- BUTLER, Judith, *Ce qui fait une vie*, Paris, La Découverte, 2010.
- CHAIB, Yassine, *L'émigré et la mort*, Aix-en-Provence, Édisud, 2000.
- D'ANDRADE, Roy, Moral models in anthropology, *Current Anthropology*, n° 3, 1995, p. 399-408.
- DE GOURCY, Constance, CHACHOUA, Kamel (dir.), *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 144, « Mobilités et migrations en Méditerranée : vers une anthropologie de l'absence ? », 2018.
- DE GOURCY, Constance, Introduction : l'institution de l'absence en Méditerranée, in DE GOURCY, Constance, CHACHOUA, Kamel (dir.), *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 144, « Mobilités et migrations en Méditerranée : vers une anthropologie de l'absence ? », 2018, p. 13-28.
- DELAPLACE, Grégory, KOBELINSKY, Carolina, appel au colloque « The wandering dead: displacement and the critical movement of dead bodies », Université de Nanterre, 15-16 juin 2017.
- DE LEÓN, Jason, *The Land of Open Graves: Living and Dying on the Migrant Trail*, Oakland, University of California Press, 2015.
- DIDI-HUBERMAN, Georges, *L'œil de l'histoire*, t. IV, *Peuples exposés, peuples figurants*, Paris, Minuit, 2012.

- DISTRETTI, Emilio, Enforced disappearances and border deaths along the migrant trail, in CUTTITTA, Paolo, LAST, Tamara (dir.), *Border Deaths: Causes, Dynamics and Consequences of Migration-Related Mortality*, Amsterdam, Amsterdam University Press, p. 117-129.
- DONADIO, Giacomo, In viaggio attraverso pratiche comuni: le storie delle Madri che rompono il silenzio, in CRUA, Gianfranco, GILETTI, Anita, PRONO, Franco (dir.), *Desaparecidos e migranti nel Mediterraneo e nelle Americhe*, 2018, p. 39-46.
- FARMER, Paul, On suffering and structural violence: a view from below, *Daedalus*, n° 1, 1996, p. 261-283.
- FASSIN, Didier, L'anthropologie entre engagement et distanciation: essai de sociologie des recherches en sciences sociales sur le SIDA en Afrique, in BECKER, Charles, DOZON, Jean-Pierre, OBBO, Christine, TOURÉ, Moriba (dir.), *Sciences sociales et sida en Afrique: bilan et perspectives*, Paris, Karthala, 1999, p. 41-66.
- FOGEL, Frédérique, RIVOAL, Isabelle, Introduction, *Ateliers du LESC*, n° 33, 2009, p. 1-16.
- FRERI, Manuela, ROSSANDA, Rossana, *La perdita*, Torino, Bollati Boringhieri editore s.r.l., 2008.
- FREUD, Sigmund, Deuil et mélancolie, *Sociétés*, n° 88, 2004 [1915], p. 7-19.
- GRENET, Mathieu, Mourir ailleurs (xvi^e-xxi^e siècle), *Diasporas*, n° 30, 2017, p. 7-17.
- GUILD, Elspeth, BIGO, Didier, Le visa Schengen: expression d'une stratégie de « police » à distance, *Cultures et Conflits*, n° 49, 2003, p. 1-13.
- HELLER, Charles, PÉCOUD, Antoine, Compter les morts aux frontières: des contre-statistiques de la société civile à la récupération (inter)gouvernementale, *Revue européenne des migrations internationales*, n° 2-3, 2017, p. 63-90.
- HONNETH, Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Gallimard, 2000.
- KINZI, Azzedine, Le dernier voyage, *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 144, 2018, p. 99-114.
- KOBELINSKY, Carolina, Les vies des morts de la migration, *Plein Droit*, n° 109, 2016, p. 6-9.
- KOBELINSKY, Carolina, Les traces des morts: gestion des corps retrouvés et traitement des corps absents à la frontière hispano-marocaine, *Critique internationale*, vol. 2, n° 83, 2019, p. 21-39.
- LESTAGE, Françoise, Comment les cadavres des migrants sont devenus des objets sociologiques: notes sur quelques travaux en sciences humaines et sociales (2012-2018), *Critique internationale*, n° 83, 2019, p. 193-203.
- NYBERG SØRENSEN, Ninna, HUTTUNEN, Laura, Missing migrants and the politics of disappearance in armed conflicts and migratory context, *Ethnos*, vol. 87, n° 2, 2022, p. 321-337.
- OLIVERI, Federico, "Where are our sons?" Tunisian families and the repoliticization of deadly migration across the Mediterranean sea, in MANNIK, Linda (dir.), *Migration by Boat: Discourses of Trauma, Exclusion and Survival*, New York, Oxford, Berghahn Books, 2016, p. 154-177.
- PANIZO, Laura Marina, Disparus, mort négligée et rituels en Argentine: de la quête à l'exhumation des corps, *Problèmes d'Amérique latine*, n° 104, 2017, p. 85-100.
- RITAINE, Évelyne, Quand les morts de Lampedusa entrent en politique: *damnatio memoriae*, *Cultures et Conflits*, n° 99-100, 2015, p. 117-142.
- ROBINS, Simon, Discursive approaches to ambiguous loss: theorizing community-based therapy after enforced disappearance, *Journal of Family Theory and Review*, n° 3, 2016, p. 308-323.

- ROBINS, Simon, The affective border: missing migrants and the governance of migrant bodies at the European Union's Southern frontier, *Journal of Refugee Studies*, 2018, p. 1-19.
- ROBLED0, Carolina, appel au colloque « ¡Hasta encontrarles! Coloquio sobre experiencias de búsqueda en vida », Centro cultural universitario Tlatelolco, 28 novembre 2019.
- SANT CASSIA, Paul, Guarding each other's dead, mourning one's own: the problem of missing persons and missing pasts in Cyprus, *South European Society and Politics*, n° 1, 2006, p. 111-128.
- SCHEPER-HUGUES, Nancy, The primacy of the ethical: propositions of a militant anthropology, *Current Anthropology*, n° 3, 1995, p. 409-420.
- SOSSI, Federica, Migrations and militant research? Some brief considerations, *Postcolonial Studies*, n° 3, 2013, p. 269-278.
- SOUIAH, Farida, Les politiques migratoires européennes restrictives: une fabrique de harraga, *Hommes et Migrations*, n° 1304, 2013, p. 95-101.
- SOUIAH, Farida, Corps absent: des fils disparus et des familles en lutte? Le cas des migrants tunisiens, *Critique internationale*, n° 83, 2019, p. 87-100.
- TRAÏNI, Christophe, SIMÉANT, Johanna, Introduction: pourquoi et comment sensibiliser à la cause?, in TRAÏNI, Christophe (dir.), *Émotions... Mobilisation!*, Paris, Sciences Po, 2009, p. 11-34.
- VERDERY, Katherine, *The Political Lives of Dead Bodies: Reburial and Postsocialist Change*, New York, Columbia University Press, 1999.
- VERSTAETEN, Alice, La « disparition forcée » en Argentine: occultation de la mort, empêchement du deuil, terreur, liminalité, *Frontières*, n° 191, 2006, p. 74-79.
- VERSTAETEN, Alice, Esquisse d'une anthropologie impliquée auprès des victimes de la disparition forcée, *Anthropologie et Sociétés*, n° 32, 2008, p. 7-78.

Sites web

<https://www.cnrtl.fr/definition/disparaître>.

<https://www.ohchr.org/fr/professionalinterest/pages/conventionced.aspx>.

<https://www.businessnews.com.tn/creation-dune-commission-nationale-pour-enqueter-sur-le-sort-des-migrants-disparus,520,54072,3>.

Chapitre V

Créatrices d’asile : violences et résistances dans les Alpes-Maritimes

Pinar Selek
UCA Urmis

Introduction

Si les femmes, malgré leur invisibilité, constituaient depuis longtemps une partie importante des populations en migration sur la planète¹, à partir des années 2000, la relative autonomisation de leurs liens familiaux dans le processus de migration a donné lieu au constat d’une « féminisation de la migration » qui met l’accent sur l’accroissement des migrations de femmes célibataires et sur leur participation aux flux migratoires en tant qu’agents autonomes².

Cette autonomisation, qui prend de multiples formes et degrés en fonction des ressources contextuelles, est liée à la fois à l’augmentation des capitaux des femmes – au niveau culturel, scolaire, social, communicationnel, etc. – sur la majeure partie de la planète et à la féminisation symbolique du travail³ de l’économie néolibérale mondialisée, dans laquelle les femmes étrangères trouvent de façon plus « autonome » des emplois précaires. Nous comprenons donc cette féminisation dans une perspective symbolique, en soulignant au préalable que la féminisation symbolique du travail, au sens d’une détérioration et d’une précarisation globales de l’emploi, favorise également les conditions de la féminisation

-
- 1 Par exemple, en France, en 1911, elles représentaient 47 % des populations en migration. Aujourd’hui, selon l’ONU, les femmes représentent la majorité des migrants sur la planète.
 - 2 Sophie Vause, Sorna Toma, Peut-on parler de féminisation des flux migratoires du Sénégal et de la République démocratique du Congo ?, *Population*, vol. 70, n° 1, 2015, p. 41-67.
 - 3 Comme le soulignent Danièle Kergoat et Jules Falquet, la flexibilité et des conditions spéciales de pénibilité, incluant la capacité à assurer une multiplicité de tâches, requièrent des « qualités typiquement féminines » qui dessinent de nouvelles formes de servilité et de réorganisation de la division sexuée du travail (Jules Falquet, *De gré ou de force : les femmes dans la mondialisation*, Paris, La Dispute, 2008 ; Danièle Kergoat, La division du travail entre les sexes, in Danièle Kergoat et al. [dir.], *Le monde du travail*, Paris, La Découverte, 1998, p. 78-88).

symbolique de la migration. Le caractère symbolique des deux processus est lié à la précarisation générale de l'emploi, aux nouvelles formes de servilité et à la réorganisation de la division sexuée du travail, dans un contexte de mondialisation de l'économie néolibérale où augmente le nombre d'emplois correspondant aux personnes qui sont au plus bas de la hiérarchie sociale. La féminisation symbolique du travail favorise les conditions de la féminisation symbolique de la migration, et *vice versa* : les femmes immigrées, étrangères, de couleur, surtout africaines, trouvent donc de façon plus « autonome » les travaux les plus précaires, les plus mal payés, les plus violents sur le marché transnational. Et tout se passe dans l'invisibilité, qui n'est pas paradoxale par rapport à la « féminisation de la migration », car l'autonomisation n'implique pas la visibilité.

Pour le travail ou pour d'autres raisons, quand les femmes agissent en dehors du cadre familial, on se demande rapidement si elles fuient des violences sexistes. En effet, les femmes, comme c'est le cas depuis toujours, quittent leur maison et leur pays pour plusieurs raisons (économiques, politiques, écologiques...) qui sont en général articulées à leur situation de femme. Dans ces contextes structurés par le colonialisme, la pauvreté, le militarisme, donc à l'intersection de multiples rapports de pouvoir, le manque de soutiens juridiques, sociaux ou politiques renforce leur vulnérabilité. Mais partir vers les pays plus riches ne promet pas forcément un asile ; il faut aller le créer, et c'est une création difficile. La première difficulté est d'« aller » : elles meurent ou se blessent sur la route. Quand elles s'arrêtent pour créer l'asile, sans hébergement, ni nourriture, ni soin, ni accompagnement, ni repère, elles se confrontent, en général, aux nombreuses violences structurelles et articulées.

Si ces violences sont aggravées par leur invisibilité⁴, c'est aussi dans cette invisibilité que les femmes développent de multiples formes de résistance qui se croisent, tardivement, avec les mobilisations féministes dans les terres où elles cherchent à créer l'asile. Pour comprendre ce processus, à partir de ce département transfrontalier, nous avons mené une enquête au sein de l'Observatoire des migrations dans les Alpes-Maritimes⁵. De 2016 à 2020, nous avons réalisé 34 entretiens auprès de militantes des organisations solidaires (Association pour la démocratie à Nice, Amnesty International, Cimade, Groupe réflexion action féministe [Graf], Habitat & Citoyenneté, LDH, No borders féministes, Planning familial 06, Roya citoyenne, NUDM) et de créatrices d'asile (22). Nous avons également eu de courts échanges avec 17 créatrices d'asile : 3 de pays de l'UE et 14 de pays hors UE. En combinant ces entretiens, l'observation participante et l'examen des documents écrits comme les dossiers de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra), nous avons étudié la corrélation entre deux dimensions : d'une part, les dispositions des acteurs sociaux qui façonnent ces interactions ; d'autre part, la manière dont ces mêmes acteurs sont dotés d'une « compétence critique⁶ ou bien d'une faculté d'imagination ».

4 Mirjana Morokvasic, Femmes et genre dans l'étude des migrations : un regard rétrospectif, *Les Cahiers du Cedref*, n° 16, 2008.

5 Projet soutenu par la Maison des sciences de l'homme Sud-Est, Université Côte d'Azur, Nice.

6 Luc Boltanski, *L'amour et la justice comme compétences : trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié, 1990.

Le présent article expose les résultats de cette enquête. Le premier axe porte sur les conditions spécifiques des créatrices d'asile et le second sur les formes de leur résistance dans une situation de non-droit.

Traversée des enfers : quête de survie ?

Dans son livre *Une chambre à soi*, Virginia Woolf demande : « Que serait devenue la sœur de Shakespeare si elle avait été aussi brillante que son frère ? » Elle explique après qu'Edith, la sœur imaginaire de William, ne pouvait pas être déchaînée comme son frère ni aventurière comme lui pour faire des voyages maritimes, tenter sa chance à Londres, commencer sa carrière en tenant les chevaux devant l'entrée des artistes, pour ensuite trouver du travail au théâtre et rencontrer le monde de la dramaturgie, pratiquant son art sur les planches. Vouée à l'oubli malgré ses talents, elle se donnerait la mort en se découvrant enceinte... « Cette sœur de Shakespeare mourut jeune... Hélas, elle n'écrivit jamais le moindre mot⁷. »

La féminisation symbolique des migrations n'a pas changé ce « destin » féminin. Les études sur les migrations ancrées dans des perspectives féministes montrent comment la mobilité contribue à la reproduction de la hiérarchie des sexes⁸. Sur ces routes, les « aventurières⁹ » ou les créatrices survivantes vivent des situations particulières, en fonction de leur appartenance nationale, de leur âge, de leur catégorie socioprofessionnelle et des systèmes de genre dans la région de destination et celle d'origine. Si le pays de départ a une incidence sur leurs ressources et donc sur leur parcours, nous pouvons ajouter à cela l'importance des itinéraires géographiques et des moyens de transport, qui se modifient au gré de leurs ressources économiques, familiales ou sociales. Celles qui viennent d'Europe de l'Est en avion, train, bus ou voiture subissent occasionnellement des violences sexistes. Excepté deux Arméniennes et une Tchétchène qui se sont appuyées sur leur réseau communautaire, le parcours des femmes qui arrivent d'Asie est plus chaotique, surtout si elles voyagent seules. C'est le même cas pour les trois femmes qui viennent d'Amérique du Sud, notamment durant les longues attentes dans les pays où elles transitent. Quant aux Subsahariennes, depuis les politiques européennes de restriction des migrations, les routes migratoires se sont transformées en « enfers » pour elles, à l'exemple des prisons libyennes, où les personnes en mobilité, clandestinisées, traversent des chemins semés d'embûches qui promettent la mort, la torture, le viol, l'emprisonnement ou l'esclavage¹⁰.

Le fait de trouver une place dans le marché du travail européen pourrait-il être une variable qui façonnerait leur traversée ? Pas toujours. Car cette place ne procure pas une sécurité aux femmes qui se situent à l'intersection de multiples systèmes de domination. Les entretiens dans le cadre de notre enquête de terrain révèlent une diffusion transnationale des promesses de travaux féminins, qui se

7 Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, Paris, Le Livre de Poche, 2020.

8 Janine Dahinden *et al.*, Migrations : genre et frontières - frontières de genre, *Nouvelles Questions féministes*, vol. 26, n° 1, 2007, p. 4-14.

9 Camille Schmoll, *Les damnées de la mer*, Paris, La Découverte, 2020.

10 Pinar Selek, Daniela Trucco (dir.), *Le manège des frontières : criminalisation des migrations et solidarités dans les Alpes-Maritimes*, Paris, Le Passager clandestin, 2020.

réalisent sous forme de rumeurs ou bien par des liens concrets avec les différentes branches des entreprises, en général illégales. Selon huit témoignages de Subsahariennes, trouver une place sur le marché du travail transnational bien avant leur départ ou au début de leur voyage¹¹ ne les protège pas des violences sexistes structurelles. Les récits recueillis par Helena Maleno Garzón vont dans le même sens :

Les Marocains sont venus me chercher avec un contrat de travail, mais le contrat n'était pas comme ils disaient, ils m'ont maltraitée et j'ai fui. Lorsque vous travaillez avec eux, ils vous maltraitent. J'étais enfermée dans une maison pendant trois mois. C'était catastrophique. J'étais comme en prison, je ne savais pas que cela allait se passer comme ça, et ça a été un choc¹².

La maternité ou le fait d'être en couple sont-ils des variables façonnant leur trajectoire ? Si la maternité facilite l'accès à l'hébergement, elle limite de manière criante leur autonomie. Être en couple les protège relativement des violences sexistes en chemin. Relativement car les hommes subissent également la violence de la masculinité hégémonique. Nous avons collecté, dans le cadre de cette enquête, douze courts témoignages de femmes africaines en couple violées lors de leur passage en Libye, dont deux avaient précisé que leur compagnon avait aussi été violé. Mais parfois ces compagnons sont également auteurs de violences sexistes, et dans ce cas, les femmes victimes n'osent pas les dénoncer. Quant à la majorité de nos interlocutrices¹³ qui étaient catégorisées comme « migrantes isolées », donc sans conjoint, si elles trouvent, de façon relativement autonome, les moyens de partir, elles doivent affronter de multiples violences durant les traversées extrêmement éprouvantes.

À partir de leurs témoignages, nous remarquons un état de conscience plus ou moins affirmé par rapport à leur appartenance sociale à la catégorie de femme. Par exemple, en partant, elles prévoient que cette route serait plus dangereuse pour elles en comparaison avec les hommes : « C'est quelque chose de banalisé pour les femmes d'être violées, de subir des agressions physiques sur le chemin¹⁴. » Nous percevons dans ces paroles le sentiment de n'avoir pas grand-chose à perdre : « On nous viole, c'est comme ça. [...] Qu'ils soient noirs ou blancs, bandits ou militaires, ils le font. [...] Tu dois vivre en sachant que tôt ou tard ça va se produire¹⁵ » ; « Nous sommes obligées de le supporter¹⁶ ».

Elles essaient de le faire en s'investissant dans leur création d'asile. Et pour ce faire, elles développent de multiples stratégies comme mettre des implants ou bien prendre des pilules pour éviter de tomber enceinte. Une stratégie consiste aussi à financer le voyage avec des ressources personnelles, familiales ou

11 Une Sénégalaise et trois Ivoiriennes ont décrit par exemple des réseaux de travail domestique gérés depuis le Maroc.

12 Entretien effectué à Casablanca, le 26 janvier 2018, par Helena Maleno Garzón (Des voix qui s'élèvent : analyse des discours et des résistances des femmes migrantes subsahariennes au Maroc, Tanger, projet Prodefem, 2018, p. 32).

13 Parmi 39 interlocutrices, 19 étaient célibataires, dont 17 venant des pays hors UE, donc définies comme « migrantes isolées ».

14 Interview faite à l'association MS2 à Oudja, le 9 janvier 2018, par Helena Maleno Garzón (art. cit., p. 22).

15 *Ibid.*

16 Entretien réalisé avec T.K., guinéenne, à Nice, le 4 octobre 2017.

amicales qui restent insuffisantes, surtout pour celles qui se trouvent au plus bas de l'échelle sociale : elles finissent souvent par affronter les réseaux organisés afin de pouvoir continuer vers la « terre d'asile » à créer.

Attendre, c'est résister ?

Une fois arrivées dans cet espace, les sœurs imaginaires de William Shakespeare, qui ne sont ni anglaises ni européennes mais qui viennent des pays contre lesquels sont construites des murailles, découvrent la multiplicité de celles-ci. Notre étude sur le terrain des Alpes-Maritimes, connu pour sa politique de fermeté, révèle comment les survivantes se confrontent à des frontières économiques, administratives, culturelles, sociales et politiques, quand les pratiques de non-accueil s'accroissent par des dispositifs administratifs articulés aux dispositifs policiers. Elles ne trouvent donc pas l'asile. C'est là que la création devient une obligation de survie.

Celles qui se situent à l'intersection de multiples systèmes de domination se trouvent exclues des dispositifs spécifiques d'aide et de protection pour les femmes. Surtout dans cette étape de leur quête, le critère de nationalité devient une variable déterminante face à la machine administrative¹⁷. L'impossibilité d'obtenir un permis de séjour¹⁸ oblige une partie d'entre elles à faire une demande d'asile, option incertaine, car leurs interlocuteurs n'arrivent pas à saisir les articulations complexes des situations de femmes avec d'autres causes de mobilité. Il faut alors inventer une violence énorme, facile à comprendre, facile à prouver, un exercice qui demande une performance professionnelle. La mise en scène d'une telle performance devient plus difficile dans le département des Alpes-Maritimes, où la plupart des demandeuses sont sans hébergement ni aide sociale et juridique : « Il y a une consigne : pas d'hébergement, pas d'aide sociale, pas d'écoute non plus¹⁹. » Cette phrase qui insiste sur la consigne de non-accueil est revenue plusieurs fois dans les entretiens avec les différentes organisations d'aide aux migrants et aux migrantes.

Parmi les 17 enquêtées qui étaient définies comme « isolées », seulement 6 avaient un logement. Celles en provenance des anciennes colonies avaient souvent trouvé dans le département des réseaux communautaires préexistants facilitant leur installation. Les autres étaient hébergées chez des militants solidaires pour de courtes durées ou dans d'autres endroits non précisés. Si le pays de départ modifie les ressources sociales, culturelles ou politiques disponibles sur le lieu d'arrivée, ces ressources restent précaires, et la question de l'hébergement se pose de façon brûlante dans le département. Quant à l'accompagnement psychologique, il est rare de trouver des spécialistes des questions de genre. C'est dans ces conditions qu'elles se lancent dans les démarches administratives, sans accès à un accompagnement juridique et sans connaître la procédure pour formuler

17 « Le critère de nationalité conditionne le devenir de ces femmes : l'appartenance à tel ou tel pays aura par exemple un impact élevé sur la probabilité d'obtenir des papiers. » (Camille Schmoll, *op. cit.*, p. 8)

18 Notons la diminution des protections subsidiaires, plus précaires que le droit d'asile, accordées tant aux femmes qu'aux hommes : en 2017, 8 % des femmes et 6 % des hommes.

19 Entretien avec Nicole Scheck, fait à Nice, le 17 décembre 2018.

une demande recevable. À Nice, les avocats formés en droit des étrangers sont très peu nombreux, donc très peu disponibles, et il n'y a aucun juriste (homme ou femme) spécialisé en droit des femmes²⁰. Cela explique peut-être que le taux de déboutées qui ont déposé leur dossier en préfecture de Nice soit supérieur au taux national²¹. La terre d'asile supposée se transforme ainsi en terre d'attente :

J'attends. Attendre, c'est comme une torture. C'est difficile de s'habituer. Je me dis qu'il faut partir ailleurs... Partir où ? J'en ai marre de partir, j'en ai marre d'attendre. J'ai pensé aussi à me suicider. Mais le bon Dieu n'accepte pas ça. En plus, je ne veux pas mourir. Je ne sais pas comment chercher une autre vie²².

Fatou a 28 ans, elle a quitté la Gambie fin 2014. Pour l'Administration, c'est une « migrante isolée ». Arrivée à Vintimille en 2015 après un parcours chaotique, elle a attendu presque un an avant de réussir à rejoindre Nice. Après dix tentatives, toutes soldées par un refoulement vers Vintimille, arrivée à Nice en 2016, elle y survit, sans hébergement ni accompagnement, après le rejet de sa demande d'asile par l'Ofpra et de son recours devant la Cour nationale du droit d'asile. Plusieurs autres femmes, comme Fatou, se trouvent dans cette attente interminable.

Comment quêter l'asile quand on est enfermée dans une attente interminable ? Si nous avons rencontré quatre femmes qui, en refusant d'attendre, n'avaient fait aucune démarche administrative, la plupart entament ces démarches pour gagner du temps. C'est l'une des tactiques de quête d'asile selon Khadija, qui, en attendant pour elle-même la décision de l'Ofpra, accompagne les autres créatrices d'asile :

Elles ont besoin de papiers, vrais ou faux. Déjà plusieurs sont enregistrées à la frontière, et après ce n'est pas facile de vivre clandestinement... Même si elles n'attendent pas d'avoir des papiers de longue durée, elles déposent quand même la demande administrative pour prolonger légèrement leur situation précaire mais qui leur permet de vivre ici un peu plus longtemps²³.

Cette expression « un peu plus longtemps » est revenue assez souvent dans les entretiens. Les réponses à la question « Qu'est-ce qui va se passer dans ce temps ? » découlaient d'un savoir collectif sur la manière dont les ressources sociales qu'elles obtiendraient en restant dans cet espace renforceraient les autres ressources : « Avec le temps, on apprend comment faire... » Qu'apprennent-elles ? La langue ? Les repères ? Les adresses ? Dans ce laboratoire représentatif de l'Europe occidentale, marqué par les mesures sécuritaires et des politiques publiques antimigration, la plupart apprennent la survie. Cet apprentissage s'effectue dans la clandestinité, et les femmes en migration criminalisée se confrontent à des situations complexes où s'imbriquent sexisme, capitalisme et xénophobie. Exploitable puisque expulsables, une grande partie s'adapte aux contraintes d'un

20 Forum réfugiés, Così, Les obstacles à l'accès à la procédure d'asile dans le département des Alpes-Maritimes pour les étrangers en provenance d'Italie, avril 2017. En ligne : https://www.forumrefugies.org/images/s-informer/positions/europe/Lacc%C3%A8s_%C3%A0_lasile_aupr%C3%A8s_des_autorit%C3%A9s_fran%C3%A7aises_pour_les_personnes_en_provenance_d'Italie__Forum_r%C3%A9fugi%C3%A9s-Così_-_Avril_2017.pdf (consulté le 28 mai 2022).

21 Selon les chiffres de l'Ofpra, en 2016, elles étaient 33 % du total des demandes. Parmi ces 21 079 demandeuses d'asile, 6 500 ont reçu un avis favorable, et 15 000 ont été déboutées, soit 71,5 %.

22 Extrait d'entretien avec Fatou, fait à Nice, le 17 mars 2018.

23 Extrait d'entretien avec Khadija, réalisé à Nice, le 18 janvier 2019.

marché clandestin du travail façonné par les spécificités du territoire : le département des Alpes-Maritimes déploie ses offres d'insertion à ces femmes dans les filières de la prostitution, du ménage et de l'aide à la personne, à l'ombre de la loi et du droit. L'apprentissage de la survie constitue donc le pouvoir de continuer à être les « actrices » du spectacle des frontières : dans les champs, dans les hôtels, dans les domiciles privés et autres lieux de services²⁴. Les femmes étrangères avec de faibles ressources passent d'un type de travail informel à un autre. Elles parviennent à s'ancrer dans l'économie de service, en fonction de leurs ressources sociales et de leur savoir-faire mais aussi des liens qu'elles ont tissés avec ces secteurs avant leur départ²⁵, durant le voyage ou après leur arrivée.

« C'est une vie terrible, mais il n'y a pas de retour possible²⁶. » Le retour impossible et la situation de non-droit dans laquelle elles se trouvent les rendent plus fragiles. Elles survivent par débrouillardise et par la capacité à mobiliser un réseau social. Même celles qui arrivent, grâce aux réseaux de solidarité, à travailler dans la garde d'enfants ou de personnes âgées et, le plus souvent, dans le nettoyage demeurent sans aucune protection sociale. Pour les femmes qui n'ont pas de liens sociaux dans le pays d'accueil, le circuit de l'exploitation sexuelle ou des services domestiques devient la principale opportunité de survie.

Le terme d'« opportunité de survie » que nous utilisons révèle l'obligation plutôt que le choix. Une obligation d'un nouvel ordre : dans les pays détruits par la colonisation puis par la mondialisation de l'économie, les hommes s'arment et obligent les femmes aux « services » domestiques et sexuels, tandis qu'en Europe, les services sexuels ne sont pas imposés aux femmes par les armes mais par d'autres mécanismes²⁷. À Nice, depuis longtemps lieu de passage des « *nannies* » et des « *sex workers* » saisonnières²⁸, on constate une augmentation de la délocalisation sur place²⁹ des travaux de services sexuels : possibilité de faire du tourisme sexuel en restant dans le pays et en dépensant moins d'argent. Ce qui ressort de notre recherche est l'existence d'une multiplicité de dispositifs, comme l'exprime A.C., une Albanaise déboutée de 34 ans qui gagne, en échange d'un travail de femme de ménage dans plusieurs maisons à Nice, 10 € par jour : « Les travaux d'esclave, c'est facile à trouver³⁰. » Les femmes bulgares, roumaines et albanaises parlent d'une prostitution « indépendante » ou en lien avec un de leurs proches. Quant aux Africaines, elles sont souvent confrontées à des réseaux aux configurations très variées qui constituent autant d'entreprises de sous-traitance clandestines, polymorphes, de différentes tailles, qui n'interdisent pas,

24 Emanuela Abbatecola, Maurizio Ambrosini, Immigration, prostitution et cloisonnement du marché du travail en Italie, in Alain Morice, Swanie Potot (dir.), *De l'ouvrier immigré au travailleur sans papiers : les étrangers dans la modernisation du salariat*, Paris, Karthala, 2010, p. 247-269.

25 Les entretiens, dans le cadre de notre enquête de terrain, révèlent une diffusion transnationale des promesses d'emploi féminin sous forme de rumeurs ou de témoignages venant de proches ou bien par des liens concrets avec les différentes branches des entreprises.

26 Extrait d'entretien avec O.T., 32 ans, venue de Guinée, fait à Nice, le 2 novembre 2018.

27 Jules Falquet, *op. cit.*

28 Mirjana Morokvasic, La mobilité transnationale comme ressource : le cas des migrants de l'Europe de l'Est, *Cultures et Conflits*, vol. 33-34, 1999, p. 75-125.

29 Emmanuel Terray, L'État nation vu par les sans-papiers, *Actuel Marx*, vol. 44, n° 2, 2008, p. 41-52.

30 Extrait d'entretien avec A.C., 30 ans, fait à Nice, le 4 février 2018.

en général, aux nouvelles arrivées de procéder à des démarches administratives. Si une partie était préparée psychiquement aux tâches ménagères ou à la prostitution comme passage obligé, ce passage s'éternise souvent, et Nice devient une prison. « Fuir n'est pas difficile, mais où ? » demande A.D., une Ivoirienne de 28 ans³¹. Plusieurs d'entre elles fuient sur place : malgré les conditions défavorables, elles arrivent à accumuler un peu de ressources économiques ou sociales pour pouvoir négocier, pour pouvoir s'éloigner, la plupart par des réseaux de solidarité. Elles arrivent ainsi à trouver un autre travail de service, comme nourrices, femmes de ménage ou ouvrières dans des entreprises de restauration rapide ou dans des ateliers de confection de vêtements ou de nourriture. Des emplois toujours informels, sans aucune protection.

Dans ces expériences, le terme de *résister* gagne le sens de « supporter », de « tenir le coup », d'« endurer », d'« attendre ». Celle qui arrive à attendre le plus longtemps est la plus résistante. Pour répondre à la question « Qu'est-ce qui va se passer dans ce temps ? », Oumou, jeune Guinéenne, nous a dit : « Le temps est le meilleur médicament pour toutes les souffrances... Il faut savoir attendre. Une personne en connaît une autre, une porte en ouvre une autre³². »

Son parcours, comme celui de beaucoup d'autres, révèle que ce terme d'*attente* renvoie à un processus actif : « Lorsque vous allez dans d'autres pays, vous partez à l'aventure, vous allez chercher quelque chose. Je ne sais pas encore ce que me procure cette aventure. Je cherche encore³³. » Ce « quelque chose » qu'elles cherchent, qu'elles se trouvent ensuite à créer « dans d'autres pays », s'appelle l'« asile », qui se traduit différemment pour chacune : liberté, égalité, justice, dignité. Mais les politiques européennes antimigration métamorphosent cette recherche en une « aventure », parfois mortelle, parfois destructrice, la plupart du temps pénible, mais c'est dans cette même aventure que les aventurières deviennent des créatrices qui se transforment et qui transforment leur entourage. La création se réalise en général en attendant, en résistant, en accumulant leurs ressources économiques et sociales. Cette stratégie, que nous avons observée globalement chez la plupart des créatrices d'asile, découle de la sagesse des expériences particulières confiées à elles.

Cette création se fait, jusqu'en 2020, dans l'invisibilité. Ce n'est que depuis quelques années que cette région transfrontalière témoigne d'une mobilisation féministe sur cette question.

Pour conclure : attendre dans l'action

Notre recherche montre clairement qu'autour des frontières franco-italiennes, dans le département des Alpes-Maritimes, les femmes en mobilité, qui se confrontent aux multiples violences sexistes structurelles, développent aussi des résistances pour leur visibilité. Depuis quelques années, ces résistances se manifestent dans l'espace public, par leur coopération avec les mouvements féministes sédentaires. Malgré les frontières sociales, politiques, économiques

31 Extrait d'entretien avec A.D., 28 ans, venue de Côte d'Ivoire, fait à Nice, le 22 mars 2019.

32 Extrait d'entretien avec Oumou, 28 ans, venue de Guinée, fait à Nice, le 22 novembre 2018.

33 Entretien effectué par Helena Maleno Garzón à Agadir, le 9 janvier 2018.

et culturelles entre les femmes sédentaires et non sédentaires, malgré le grand écart entre le peu de ressources féministes et l'ampleur des besoins vitaux des créatrices d'asile, les féministes impliquées dans les réseaux de solidarité se regroupent pour les rendre visibles et pour mettre en place des solidarités spécifiques. La continuité de cette coopération féministe transfrontalière, précaire mais constante, est en train de structurer un réseau féministe européen qui a permis des mobilisations de ressources collectives. L'action féministe transnationale Toutes aux frontières, organisée le 5 juin 2021, à Nice, contre les politiques européennes de criminalisation des migrations, en est un exemple.

Quel impact cette mobilisation va-t-elle avoir sur l'attente ou la résistance des créatrices ? Comme nous l'avons observé le 5 juin 2021 lors des prises de parole de Toutes aux frontières, une dizaine de milliers de « féministes habitantes de l'Europe » ont été représentées par les créatrices d'asile. Pourtant, ces dernières étaient peu nombreuses dans les cortèges, car pour la plupart, l'insécurité administrative impose toujours l'invisibilité. Si elles réussissent relativement, par de multiples stratégies, à être actrices de leur aventure, leurs conditions de vie façonnées par les premiers besoins entravent fortement leurs disponibilités pour des relations, des échanges ou un investissement dans les groupes. « Elles sont déjà en lutte dans leur vie. Et après, elles choisiront comment continuer³⁴ », insiste Sabina, militante féministe italienne. Quant à Nathalie H., militante féministe niçoise, elle indique que l'attente est nécessaire : « C'est normal, elles font ce qu'elles peuvent. Nos conditions de vie sont différentes ; pour lutter ensemble, il faut du temps³⁵. »

Les créatrices d'asile et les féministes de cette région transfrontalière attendent. Les chercheurs devraient attendre également pour étudier par exemple les effets de cet essor féministe, qui est récent en Europe, ou bien pour enquêter sur les créations des survivantes. Ces constructions et créations prendront le temps et nécessiteront de nouvelles études de terrain circonscrites pour pouvoir envisager une réflexion comparative.

Bibliographie

- ABBATECOLA, Emanuela, AMBROSIO, Maurizio, Immigration, prostitution et cloisonnement du marché du travail en Italie, in MORICE, Alain, POTOT, Swanie (dir.), *De l'ouvrier immigré au travailleur sans papiers: les étrangers dans la modernisation du salariat*, Paris, Karthala, 2010, p. 247-269.
- ARENDT, Hannah, *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris, Seuil, 1995.
- BERENI, Laure, REVILLARD, Anne, Les femmes contestent : genre, féminismes et mobilisations collectives, *Sociétés contemporaines*, vol. 85, n° 1, 2012, p. 5-15.
- BOLTANSKI, Luc, *L'amour et la justice comme compétences: trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié, 1990.
- DAHINDEN, Janine *et al.*, Migrations : genre et frontières – frontières de genre, *Nouvelles Questions féministes*, vol. 26, n° 1, 2007, p. 4-14.

34 Extrait d'entretien avec Sabina N., militante féministe autonome en Italie, fait à Imperia, le 21 mars 2019.

35 Extrait d'entretien avec Nathalie H., militante du Graf, fait à Nice, le 20 février 2019.

- DAHINDEN, Janine, VERSCHUUR, Christine, REYSOO, Fenneke, Genre, nouvelle division internationale du travail et migrations, *Nouvelles Questions féministes*, n° 26, 2007, p. 120-124.
- DEVREUX, Anne-Marie, Féminisme et syndicalisme : peut-on objectiver le savoir militant ?, in NAUDIER, Delphine (dir.), *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements*, Paris, La Découverte, 2011, p. 62-79.
- DUBET, François (dir.), *Politiques des frontières*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2018.
- FALQUET, Jules, Hommes en armes et femmes « de service » : tendances néolibérales dans l'évolution de la division sexuelle et internationale du travail, *Cahiers du genre*, vol. 40, n° 1, 2006, p. 15-37.
- FALQUET, Jules, *De gré ou de force : les femmes dans la mondialisation*, Paris, La Dispute, 2008.
- FALQUET, Jules, Penser la mondialisation dans une perspective féministe, *Travail, genre et sociétés*, n° 25, 2011, p. 81-98.
- GARZÓN, Helena Maleno, Des voix qui s'élèvent : analyse des discours et des résistances des femmes migrantes subsahariennes au Maroc, Tanger, projet Prodefem, 2018.
- GELERAND, Elsa, DUNEZAT, Xavier, Division du travail militant et articulation des rapports de pouvoir dans les mouvements sociaux, *Raison présente*, n° 186, 2013, p. 9-14.
- KERGOAT, Danièle et al. (dir.), *Le monde du travail*, Paris, La Découverte, 1998.
- MORICE, Alain, POTOT, Swanie (dir.), *De l'ouvrier immigré au travailleur sans papiers : les étrangers dans la modernisation du salariat*, Paris, Karthala, 2010, p. 117-142.
- MOROKVASIC, Mirjana, La mobilité transnationale comme ressource : le cas des migrants de l'Europe de l'Est, *Cultures et Conflits*, n° 33-34, 1999, p. 75-125.
- MOROKVASIC, Mirjana, Femmes et genre dans l'étude des migrations : un regard rétrospectif, *Les Cahiers du Cedref*, n° 16, 2008.
- MOROKVASIC, Mirjana, CATARINO, Christine, Une (in)visibilité multiforme, *Plein Droit*, n° 75, 2007, p. 27-30.
- POTOT, Swanie, *Vivre à l'Est, travailler à l'Ouest : les routes roumaines de l'Europe*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- SCHMOLL, Camille, *Les damnées de la mer*, Paris, La Découverte, 2020.
- SELEK, Pinar, TRUCCO, Daniela (dir.), *Le manège des frontières : criminalisation des migrations et solidarités dans les Alpes-Maritimes*, Paris, Le Passager clandestin, 2020.
- TERRAY, Emmanuel, L'État nation vu par les sans-papiers, *Actuel Marx*, vol. 44, n° 2, 2008, p. 41-52.
- VAUSE, Sophie, TOMA, Sorna, Peut-on parler de féminisation des flux migratoires du Sénégal et de la République démocratique du Congo ?, *Population*, vol. 70, n° 1, 2015, p. 41-67.
- WOOLF, Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, Le Livre de Poche, 2020.

Chapitre VI

Calais : la disparition des migrants

Sophie Djigo

Fondatrice de Migraction59

Introduction

La question de l'identité administrative, de l'état civil, peut sembler accessoire ou superficielle à qui est citoyen dans son propre pays. Cependant, se déplacer met cette identité à l'épreuve, la sollicite comme un laissez-passer pour les uns, une interdiction d'entrée sur le territoire pour les autres. Nous savons combien la stratification sociale de la mobilité est inégalitaire et injuste, combien il est aisé pour un citoyen européen de circuler librement dans de nombreux États, à quel point cela est une gageure pour ceux qui sont nés sur d'autres continents, en Asie ou en Afrique. Mais derrière ce constat général, en quoi consiste concrètement la circulation en Europe quand on est clandestin ? Que signifie le passage des frontières quand on est sans-papiers ? Comment continue-t-on à circuler quand on n'en a pas le droit ?

La politique migratoire européenne se borne à une politique de sécurisation des frontières, de fermeture, de « réduction » des flux et de sélection des entrants. À ce titre, la présence migratoire clandestine relève davantage d'une affaire de trouble à l'ordre public, donc du ministère de l'Intérieur, que d'une véritable politique d'immigration. Plus encore, le choix opéré par les gouvernements européens a esquivé l'enjeu crucial d'une politique d'accueil, cadrant avec les chiffres de la démographie et de l'économie, ainsi qu'avec une certaine éthique. La question de l'accueil est renvoyée à la souveraineté de chaque nation, quand elle ne fait pas l'objet d'un calcul mesquin et d'un partage grotesque : 10 000 migrants par-ci, 5 000 par-là... Dès lors, la politique migratoire se matérialise en un espace particulier : celui des zones frontières, points névralgiques auxquels est relié tout un réseau de centres de détention pour les illégaux. L'externalisation de la sécurisation des frontières par des pays gardes-chiourmes rétribués pour contenir les candidats à l'exil, en particulier la Turquie et la Libye, est supposée protéger encore davantage l'Union européenne de l'arrivée des exilés, au prix

de cruautés et d'atrocités parfaitement connues telles que les emprisonnements arbitraires en Libye, les tortures et les viols, les marchés aux esclaves noirs, le rançonnement, les noyades des passagers dont les gardes-côtes libyens percent les pneumatiques en pleine mer, etc.

Tous ces dispositifs coûteux et innovants n'empêchent pourtant pas les mouvements de population. L'espace du Calais est symptomatique de ce qui se joue à la frontière et de la passion xénophobe qui motive les choix politiques dans un pays comme la France, dans la continuité de l'héritage colonial négrophobe et des dispositifs de surveillance des indigènes. Si, au XVIII^e siècle, l'État pouvait déplorer l'inefficacité de la police des Noirs, il semble qu'elle ait atteint aujourd'hui son optimum. À Calais, on observe des centaines de corps noirs repoussés en périphérie, dispersés, invisibilisés, traqués, matraqués, assiégés, niés. Ces corps sont bien là, de leur présence matérielle irrévocable ; toute la stratégie politique étatique et municipale vise à les faire disparaître. Mais comment faire disparaître un corps en démocratie ? Quelles méthodes employer ? Jusqu'à quelles limites l'État et la force publique s'autorisent-ils à transgresser le droit, malgré les injonctions des tribunaux locaux, constitutionnels ou internationaux ?

À Calais, le rapport de l'État (ses fonctionnaires) aux exilés est tendu entre deux pôles qui peuvent paraître contradictoires : identifier (ce qui implique une forme, même minimale, de reconnaissance d'une présence vivante) et faire disparaître. Quels sont les dispositifs d'identification des exilés ? Ces dispositifs sont-ils des dispositifs de reconnaissance ? Comment s'opère objectivement le déni d'altérité là où, paradoxalement, les lieux sont pleins d'une irréductible présence ? Par ailleurs, qu'en est-il de la prise en compte des citoyens et des bénévoles engagés dans le soutien aux exilés ? Dans quelle mesure font-ils, eux aussi, l'objet d'une identification et d'un déni de reconnaissance ?

Suivre les traces : les dispositifs d'identification

Identification civile

Depuis la destruction de la New Jungle, ou campement de la Lande, situé dans la zone industrielle de Calais, en octobre 2016, le nombre d'exilés a chuté de 11 000 à près d'un millier. Il y a, de manière relativement stable, environ 1 500 personnes qui transitent par Calais. Dès l'hiver 2016-2017, les personnes se rassemblent dans la zone industrielle, à une centaine de mètres de l'ancien bidonville, continuant à désigner leur campement sous le nom désormais populaire de « jungle ». Tandis que l'État français est condamné par le Conseil d'État à payer une amende à défaut d'installer des points d'eau et des douches à proximité du campement, la surveillance policière s'intensifie. Les contrôles policiers sont quotidiens, essentiellement à visée dissuasive et mettent les policiers eux-mêmes dans la situation absurde de contrôler l'identité là où il n'y a que des personnes sans-papiers.

Régulièrement, des exilés sont arrêtés et emmenés au poste de police ou à la gendarmerie, parfois, cela va jusqu'au centre de rétention administrative de Coquelles. Là, l'institution réalise une prise de leurs empreintes afin de pouvoir les identifier. C'est cette identification que redoutent les exilés. Pourquoi ? Non

parce qu'ils auraient commis quelque crime, mais pour des raisons administratives. Premièrement, il est juridiquement et techniquement impossible de renvoyer une personne dans son pays d'origine, si ce pays n'est pas connu avec certitude. En effet, l'arbitraire en matière migratoire et la souveraineté nationale ont tout de même des limites : on ne peut pas renvoyer un exilé n'importe où, puisqu'il faut l'accord de son pays d'origine identifié au préalable. C'est de cette manière que les exilés se débarrassent de tout document pouvant indiquer le pays dont ils sont ressortissants, avant d'entrer sur le territoire européen. Ils deviennent ainsi provisoirement inexpulsables.

Provisoirement, car le but de la majeure partie des exilés est de s'installer quelque part en Europe et de démarrer une nouvelle vie, qui nécessite le sésame de la régularisation de leur séjour. Les migrants qui sont à Calais ont pour projet de demander l'asile en Angleterre. Ils désirent aller en Angleterre parce que ce pays est réputé avoir une politique d'asile plus généreuse, bien que la réalité des chiffres soit toute autre. C'est le pays des confins de l'Europe, avec lequel ils n'ont pas encore eu de contentieux ni de désillusions. Le désenchantement viendra plus tard. L'Angleterre offre aussi des conditions matérielles d'accueil bien supérieures à celles d'autres pays européens, des délais de traitement des dossiers plus courts, une possibilité avantageuse de regroupement familial. Reste également l'option du travail illégal pour les malchanceux, ainsi que la présence de communautés ethniques bien structurées qui facilitent l'accueil des nouveaux arrivants.

L'identification ne doit pas mettre en péril ce projet, c'est pourquoi de nombreux exilés use de stratégies pour cacher leur citoyenneté d'origine : il arrive fréquemment que les Éthiopiens se fassent passer pour Érythréens, surtout ceux qui sont de l'ethnie tigréenne et parlent le tigrinya. Statistiquement, cela accroît leurs chances d'obtenir l'asile. Les Éthiopiens de la région frontalière avec la Somalie se font aussi passer pour Somaliens, pour les mêmes raisons. La plupart des Soudanais prétendent venir de la région du Darfour, même s'ils arrivent en réalité du Soudan du Sud. Ces escamotages de l'identité sont le fruit de l'arbitraire administratif : d'abord, celui de la colonisation, qui a divisé un même peuple en plusieurs États. En effet, quelle différence entre une personne de l'ethnie somalie de nationalité éthiopienne et un Somali de Somalie ? Celles des institutions de l'asile ensuite, l'Ofpra en France, le Home Office en Angleterre, qui accordent des clauses de la nation la plus favorisée à l'Érythrée ou avantagent tacitement telle nationalité plutôt que telle autre.

Les stratégies d'évitement de l'identification visent aussi à brouiller les pistes concernant l'âge des exilés, dont beaucoup préfèrent bénéficier de la loi sur les mineurs pour faciliter leur accueil dans un pays, en particulier l'Angleterre. Ils utilisent également l'argument de la minorité pour échapper aux arrestations policières à Calais, voire aux violences. En effet, en vertu de la convention de Genève, aucun mineur ne peut être considéré comme clandestin.

Effacer ses empreintes

Cependant, beaucoup d'exilés qui ont débarqué par bateau sur les côtes italiennes ont été soumis à une prise d'empreintes. Ils sont alors dans la base

de données Eurodac qui centralise les fiches d'identité. Même s'ils ont fourni une fausse identité, les exilés tombent sous le coup des règlements Dublin, qui stipulent qu'un migrant ne peut demander l'asile que dans le pays où il a fait sa première prise d'empreintes. Par ce jeu de dupes, l'Union européenne condamne les exilés à demander l'asile exclusivement en Italie ou en Grèce, éventuellement en Espagne. C'est aussi une façon pour un certain nombre d'États de sous-traiter le problème migratoire à ces trois pays, qui ont accueilli de nombreux exilés. Ces exilés se retrouvent « dublinés » et redoutent d'être renvoyés dans ces trois pays. Lorsque cela arrive, ils reviennent ensuite à Calais et poursuivent leurs tentatives, après avoir « perdu » quelques jours.

L'Angleterre est réputée pour ne pas appliquer les accords de Dublin (ce qui est également faux). C'est pourquoi les exilés sont d'autant plus motivés à rejoindre le Royaume-Uni. Depuis le Brexit, l'Angleterre, ayant quitté officiellement le dispositif Dublin, n'est plus autorisée à renvoyer les exilés en Europe, mais directement dans leur pays d'origine. Pour éviter ces expulsions ou ces éléments qui pourraient parasiter leur demande d'asile, les exilés tentent d'échapper à l'identification en limant leurs empreintes digitales. Ils exercent cette violence sur leurs propres corps pour devenir radicalement anonymes. Puisque la peau repousse, ils sont contraints de répéter régulièrement cette opération pour devenir des corps bruts, indistincts.

La surveillance policière s'appuie également sur la vidéosurveillance, considérablement développée en cinq ans, ainsi que sur les drones, qui survolent le littoral afin de repérer des tentatives de passage par bateau. Car, depuis 2019, c'est le nouveau mode de passage. Traditionnellement, les exilés montaient clandestinement à bord des camions à destination de l'Angleterre, dans l'espoir de ne pas être détectés à la douane. Le renforcement des dispositifs de détection de leur présence a rendu ce passage très difficile : il faut échapper à la vigilance des caméras et des agents de police, mais aussi au scanner des battements de cœur, au détecteur de CO₂, aux chiens... Les exilés s'emmitouflent parfois dans d'épaisses bâches et contiennent leur respiration, comptant tromper l'odorat des chiens, rendre leur présence imperceptible. Pour réussir à passer la frontière, il faut faire comme si l'on n'existait pas, dans un auto-effacement maximal, un déni de soi-même. Dans ces moments où il faut respirer à peine, essayer de se dissoudre dans l'espace, « je n'ai plus rien dans la tête, raconte Mame Nick, jeune Éthiopien. C'est comme si je mettais ma vie sur pause. Je ne pense plus à rien. Je ne fais qu'attendre et je retiens mon souffle ».

Alors depuis 2019, les passeurs kurdes, afghans et iraniens ont mis en place un dispositif de passage concurrent : traverser la Manche par bateau sur de petites embarcations pneumatiques. Le coût du passage est très élevé, de 2 000 à 10 000 € pour une famille ou selon la nationalité, de sorte que ce moyen est réservé à une petite élite, essentiellement issue d'Iran, d'Afghanistan ou de Syrie. Les exilés originaires de la corne de l'Afrique n'ont pas les ressources pour prendre en charge une telle somme. En partant d'un point entre la côte belge et la baie de Somme, si l'on parvient à échapper aux policiers et aux drones, on se fait repêcher dans les eaux territoriales anglaises, et l'exploit est réalisé. La ministre Priti Patel est en lutte contre ces nouvelles techniques de passage, qui ont permis à des milliers d'exilés de parvenir en Angleterre, montrant qu'à

chaque innovation en matière de sécurisation répond une innovation de la part des passeurs ou des exilés qui s'adaptent, au péril de leur vie, prenant des risques de plus en plus considérables.

Le déni de reconnaissance

Invisibilisation / surexposition

La vie dans les campements est assujettie à une politique locale d'invisibilisation : cacher le problème, c'est faire comme s'il n'y avait plus de problème. Ainsi, en 2014, la maire Natacha Bouchart a exigé que les exilés se regroupent en un seul campement en périphérie de la ville, dans la zone industrielle. C'était un moyen de débarrasser le centre-ville de la présence migrante, de reléguer les exilés au ban de la ville, en zone Seveso, au milieu des marécages. On connaît l'histoire : les exilés se sont si bien adaptés à cet espace qu'ils y ont construit une ville sous forme de bidonville, jusqu'en 2016.

Avant, les exilés tentaient eux-mêmes de se rendre invisibles pour échapper aux contrôles policiers. Ils se réfugiaient dans le bois, le « jangal », disaient les Afghans en pachtoun, qui a donné la célèbre « jungle ». Après, ce sont les autorités qui ont organisé cette invisibilisation, par un geste politique d'exclusion et de quasi-bannissement. Avec l'arrivée de Darmanin au ministère de l'Intérieur en juillet 2020, la stratégie politique change : il s'agit au contraire de placer les exilés en situation d'hypervisibilité pour les « nettoyer » de manière spectaculaire, par des opérations policières de « *cleaning* » devenues quotidiennes. Pour faciliter la tâche aux forces de police, les exilés sont dispersés dans toute la ville et assignés à des microcampements : campement soudanais près du Auchan à Coquelles, campement érythréen au stade et au BMX, campement d'Afrique de l'Ouest près de la route de Gravelines, campement afghan à Marck, campement multiethnique près de l'hôpital et aux hangars Magnésia.

Ces campements qui sont forcés d'essaimer un peu partout essaient d'être invisibles : *derrière* Auchan, à *l'abri du bois* jouxtant le stade, dans les hangars *désaffectés*. Mais la stratégie ministérielle consiste à pousser les exilés dans d'ultimes retranchements et à les exposer au regard. À la violence de l'invisibilisation première, qui nie la présence des migrants, succède la violence de l'exposition au regard, de la mise à l'index, du zoo humain à nu. Du côté des exilés, le comportement oscille également entre la tendance à se cacher pour se mettre à l'abri, de la pluie, des contrôles, des regards, pour garder un semblant d'intimité malgré la vie dehors et la promiscuité ; mais aussi se montrer, prendre place, revendiquer d'exister en exposant son corps sur le terre-plein d'un rond-point ensoleillé... C'est un défi pour affirmer une présence vivante contre les velléités politiques d'anéantissement de la politique du « zéro migrant ».

Afin d'intensifier cette mise à nu, cette surexposition qui correspond également à la volonté de mise en spectacle du drame migratoire et de l'action policière, les autorités ont entrepris de raser les arbres sous lesquels les exilés trouvaient abri. La politique de déboisement donne un aperçu de la manière dont le pouvoir en vient à détruire le fait premier de l'abri, arbre-abri, l'hospitalité de la nature même. La destruction des forêts accompagne le processus

de défiguration de la ville, délibérément transformée en espace de surveillance inhospitalier : des grillages sont installés tout autour des terrains vagues propices au campement, des dispositifs « anti-sans-abri » sont fixés sous les ponts, des murs de béton de 4 m de hauteur ceinturent les stations essence et la rocade portuaire, des barbelés sont installés partout, des douves entourent Eurotunnel, l'entrée du tunnel sous la Manche, etc.

À Calais, la politique d'anéantissement de la présence migrante se traduit dans l'espace par la destruction de la nature et la défiguration de l'architecture, devenue celle d'un lieu concentrationnaire. Le but est qu'il ne reste plus un centimètre carré où les exilés puissent s'abriter ou se cacher. Les exilés luttent donc pour ne pas être réduits à « zéro », à rien, à néant. Les opérations policières prennent l'allure de traques pour repérer les corps, les rendre visibles, puis les chasser, voire les capturer.

Animalisation

Cette traque rapproche le travail policier de l'activité du chasseur, qui apprend toute l'herméneutique des traces laissées par le gibier. Car c'est dans leur animalité que les migrants sont considérés et traités, eux qui vivent dans des espaces baptisés « jungles ». Bien qu'il existe des campements d'exilés un peu partout à la surface du globe, seuls ceux du Calais sont appelés « jungles ». Dans l'imaginaire collectif, imprégnée par les stéréotypes coloniaux, la « jungle » reste ce lieu exotique habité par des animaux sauvages, dangereux. Et c'est ainsi que les exilés sont souvent représentés dans les médias : des « nègres » qui n'ont pas eu accès aux raffinements de la civilisation occidentale, « nègres Banania » dociles et stupides, « nègres » farouches et barbares, cannibales, dangereux, ou, plus récemment, Afghans et Iraniens inaptes à la démocratie, potentiels terroristes islamistes.

Le terme de *jungle* favorise la xénophobie et court-circuite l'empathie : comment sympathiser avec celui qui vit dans une « jungle » ? Il est une forme d'altérité radicale, non humaine. Il n'est plus le semblable, l'*alter ego*, mais l'étranger absolu, assigné à son étrangeté. Les exilés sont les premiers à souffrir de ces représentations cruelles et déshumanisantes, qui portent atteinte à leur dignité. Ils le disent souvent, pour le déplorer : « Ici, on vit comme des animaux » ; « Cette vie est faite pour les animaux, pas les hommes. Je suis un homme, je ne suis pas du bétail ». La « jungle » est ainsi le lieu de la chasse au gibier, suivant le principe d'une politique de traçabilité qui vise à traquer le gibier pour le capturer et l'identifier.

En revanche, c'est l'image du « zoo » que les exilés convoquent pour désigner leurs relations avec certains bénévoles dont ils ont le sentiment que ceux-ci viennent leur jeter des cacahuètes. « Ils viennent là pour quelques jours, ils nous regardent comme des bêtes curieuses, ils prennent même des photos ! » s'insurge Ahmed, Soudanais qui est à Calais depuis quatre ans. « Ils nous distribuent de la nourriture comme si on était des animaux. Ils ne connaissent pas notre nom, on ne les intéresse pas. Ils viennent nous balancer la nourriture et ils s'en vont », renchérit Bachir, également soudanais.

Il est difficile de résister à l'animalisation lorsque les conditions matérielles de vie renvoient immanquablement aux besoins vitaux, à des problématiques

de survie. La prise en charge humanitaire, si nécessaire qu'elle soit, comporte aussi cette dimension animalisante et humiliante. C'est pourquoi les associations locales, comme le Secours catholique ou Salam, sont très attachées au dialogue et aux relations avec les exilés. Les bénévoles développent sur le terrain, par expérience, une culture proche de celle des travailleurs sociaux, s'interrogeant sur leur positionnement, leurs attentes, la façon dont ils sont perçus par les exilés, etc. L'accueil de jour proposé par le Secours catholique est justement une manière de sortir les exilés de l'anonymat, mais aussi de la pure relation victime-sauveteur propre à l'humanitaire. Lors des temps d'accueil, les exilés ne viennent pas pour être secourus, mais pour partager un café, discuter, rencontrer ou jouer avec d'autres personnes. La relation avec les bénévoles est moins asymétrique et restaure confiance et dignité. C'est précisément ce que visent les membres du collectif Migraction⁵⁹, collectif d'hébergement citoyen dans tout le Nord-Pas-de-Calais. Il s'agit d'accueillir les exilés le temps du week-end, de sorte qu'ils n'ont plus le statut de récipiendaires passifs de l'aide, mais d'invités, dans une relation d'amitié politique¹.

Déportation

Une autre stratégie politique pour faire place nette et nettoyer Calais de la présence migrante est celle du déplacement et de la déportation. Régulièrement, parfois plusieurs fois par mois, des opérations policières de grande envergure sont conduites pour détruire les campements, rafler les effets personnels des exilés, embarquer les tentes, les couvertures, les chaussures, à la déchetterie et vider les lieux de leurs occupants. Certaines fois, le campement est déplacé de quelques mètres. Si les exilés sont prévenus suffisamment tôt de l'arrivée des policiers, ils réussissent à limiter les pertes et à conserver leurs effets personnels. En cas d'opération-surprise, il devient même impossible de récupérer le téléphone laissé dans sa tente ou son sac avec photos, documents ou argent. Le respect de la propriété privée, droit fondamental, est ainsi bafoué.

D'autres fois, les exilés sont contraints de monter « volontairement », sous escorte policière, dans des bus qui les déportent dans d'autres villes de la région : Lens, Béthune ou Arras, où se trouvent des Caes², ou encore plus loin, à Brest ou à Nantes. Les exilés sont conduits dans des hôtels de type Formule 1 pour y passer une nuit, avant d'en être chassés et de devoir regagner Calais par leurs propres moyens.

Il s'agit bien de déplacer le problème, au moins à titre provisoire. Cela permet de se rendre compte du manque de considération que les pouvoirs publics octroient aux exilés sans papiers : ils sont comme des objets, de la matière non humaine dont on peut disposer à son gré, déplacer comme on le souhaite, stocker ici ou là, à défaut de pouvoir la détruire. Ainsi, à Calais, la destruction est-elle métonymique : faute de pouvoir faire disparaître les corps en démocratie, les opérations policières raflent tout ce qui est nécessaire à la survie de ce corps, les déplacent, les soumettant à la violence d'un mouvement perpétuel. Pour ceux à

1 Sur l'hospitalité militante pratiquée par le collectif Migraction⁵⁹, voir Sophie Djigo, *Aux frontières de la démocratie : sur les traces des migrants de Calais à Londres*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2019.

2 Centre d'accueil et d'examen des situations administratives.

qui la libre circulation est déniée, qui ne jouissent pas de la liberté fondamentale du mouvement, le mouvement devient une contrainte : déplacements subis dans des lieux non choisis, impossibilité d'aller là où on le souhaite, impossibilité de faire halte, d'obtenir le répit et le repos d'un campement. Les destructions et déplacements quotidiens des campements contribuent à la fatigue des corps, à l'épuisement, afin de dissuader les exilés de rester.

Cette politique de déplacement forcé est aliénante : privés de repos et de lieu où se poser, les exilés sont victimes d'un stress permanent, au bord du point de rupture. Ils sont également saisis par la manière dont leur présence est rejetée et niée, par la volonté politique de leur anéantissement. C'est une violence à laquelle ils ne s'attendaient pas de la part de l'Europe. Se rendre ainsi compte qu'autrui peut désirer mon propre anéantissement est une blessure terrible. Faire cette épreuve plonge les exilés dans un univers éthique très intense, dans lequel leur foi est bien souvent cruciale. C'est parfois en martyrs qu'ils supportent cette violence, parfois en révoltés. Ainsi d'Ahmed et de Bachir, de l'ethnie des Fours, qui ont fui les persécutions meurtrières des Jenjawids négrophobes au Soudan, ont été esclaves torturés en Libye (leurs corps en portent encore les stigmates), et se retrouvent dans le dénuement à Calais. Et Ahmed de dire : « Pourquoi les Européens haïssent-ils autant les Noirs ? Qu'est-ce que nous leur avons fait ? À Calais, je vois des policiers blancs qui gazent et frappent les migrants noirs. Pourquoi on ne les laisse pas demander l'asile en Angleterre ? »

Damnatio memoriae et effacement des traces

Du point de vue des autorités, il y a les « bonnes » traces et les « mauvaises » : les bonnes traces sont celles qui permettent l'identification et le contrôle, et qu'exploite la politique de la traçabilité. Il faut repérer le corps, le contrôler, prendre ses empreintes, l'identifier, remonter la piste de son trajet jusqu'à son origine pour ensuite lui apposer le label national. En revanche, les mauvaises traces sont les traces de vie, les traces d'une présence qui résiste, qui demeure malgré tout : trous dans les grillages cisailés, morceaux d'étoffe déchirés pris dans les barbelés, braises fumantes, reliefs de repas, linge qui sèche... Tout ce qui fait trace doit être détruit : ramassé par des employés municipaux revêtus de combinaisons blanches comme s'ils opéraient sur un site radioactif, présentant en miroir les déchets laissés par les migrants comme des déchets contaminants, les migrants eux-mêmes comme des déchets. Les camionnettes sont chargées de toutes les traces de vie qui finiront pour beaucoup brûlées en déchetterie.

Dès 2017, le site de l'ancien bidonville de la Lande devient un chantier interdit au public. Meticuleusement, les bulldozers retournent la terre, et les équipes « nettoient » le site de toutes les traces laissées par les résidents. Là où les prétendus sauvages avaient fait surgir une ville de la boue, il faut réensauvager l'espace, en faire une « zone de renaturation ». Très vite, de nombreux chercheurs et citoyens entament dans l'urgence une archéologie de la « jungle », afin de pouvoir sauvegarder des traces de son histoire, des éléments de reconstitution du passé, des forces qui ont permis de transformer ce marécage en ville. La politique de la table rase vise à en finir avec la tolérance passée, jusqu'à nier le passé, jusqu'à refouler cette histoire de survie, d'organisation sociale,

économique et politique qui montre la capacité de l'être humain à s'adapter. La parenthèse de la « jungle » est fermée de force afin que personne ne puisse, en ces lieux, soupçonner ce qui s'y est joué. Plus loin, une pancarte notifie qu'ici avait effectivement pris place ce camp présenté comme une erreur et une horreur.

La relecture orwellienne du passé permet à l'État de mettre en place une *damnatio memoriæ* qui dénie toute la puissance de vie des exilés, leur intelligence collective, leur autonomie, leur faculté d'autogestion. Il s'agit de recouvrir et de faire oublier ce dangereux *empowerment* dont les exilés sont dotés et de les renvoyer à leur anonymat, à la stérilité de l'état de transit, au statut victimaire (victimes des passeurs, selon les autorités). Chercheurs et citoyens s'empressent ainsi de collecter les traces des magasins et des restaurants : vaisselle brisée, coussins défoncés, morceaux de pancartes en carton, des lieux de culte (croix orthodoxes au sein de l'incroyable église habesha érigée par les communautés éthiopienne et érythréenne, morceaux de tapis des mosquées), vestiges de l'école (cahiers détremés, stylos Bic) et des brosses à dents, des chaussures, des morceaux de bâches et, par centaines, des douilles de bombes lacrymogènes qui constellent le sol. Une partie de ces collectes sera accueillie au Frac Centre (Fonds régional d'art contemporain du Centre-Val de Loire). Des photos, des films nourrissent le témoignage, substituant au « Ici, il n'y a rien » de la violence d'État un « Ici, il y eut... » et racontant l'histoire.

Les mauvaises traces sont aussi celles qui sont volontairement laissées, selon une logique d'affirmation de soi. Car l'une des stratégies de résistance des exilés à cette politique d'anéantissement consiste à manifester leur présence, à matérialiser leur résistance, par exemple par des graffitis partout dans la ville ou des actions collectives, soutenues par les associations (manifestations, rassemblements...). Il s'agit plutôt de tentative pour investir l'espace de manière non forcée et se visibiliser dans l'espace public, en revendiquant une participation à la sphère publique. Il est toujours très périlleux pour les subalternes qui n'ont aucune existence comme sujet politique, de se faire entendre. Paradoxalement, c'était en se cousant les lèvres et en entamant une grève de la faim que les exilés, notamment iraniens, avaient tenté de se faire entendre des pouvoirs publics au moment de la destruction de 2016.

Ce procédé est régulièrement utilisé par les sans-papiers demandeurs d'asile, à titre collectif, pour protester contre le déni dont ils font l'objet. Ce fut le cas récent des sans-papiers rassemblés au béguinage en Belgique, qui réclamaient l'examen de leur demande d'asile et une régularisation afin de sortir des limbes administratifs dans lesquels ils vivaient, travailleurs au noir ou clandestins. Pour les institutions, ces personnes n'existent pas, ne comptent pas, et en même temps la politique du « zéro migrant » est justifiée par leur présence tour à tour admise ou niée.

L'effacement des traces est aussi celui des violences policières : il s'agit, pour les fonctionnaires, d'échapper aux éventuels plaintes et procès. Ainsi, les policiers démentent lacérer les tentes des exilés. Des cordons de sécurité sont posés pendant les opérations d'expulsion-destruction pour empêcher les journalistes et les bénévoles de filmer ou de témoigner. Les opérations de gazage et de matraquage nocturnes dans les campements sont le fait de policiers sans matricule, impossibles à identifier. De manière souvent très cynique, les exactions

policières sont retournées contre les exilés : ainsi pendant la destruction de 2016, lorsqu'une partie du campement, encore habitée, avait été incendiée, les policiers accusaient les exilés d'avoir mis eux-mêmes le feu à leurs effets personnels, au motif que ce serait une « coutume ». L'argument culturaliste raciste avait été de la sorte instrumentalisé pour criminaliser les victimes de l'incendie.

Malgré la grande difficulté, l'association HRO (Human Rights Observers) opère une veille sur le terrain pour signaler les violences policières et en rendre compte. Là encore, les activistes se heurtent à l'anonymat des uniformes sans matricule et à l'interdiction formelle de filmer.

Archéologie des campements et nécrologie de la mer

« La terre est une photographie³ », disait l'architecte Eyal Weizman. La démarche archéologique contribue à préserver de l'oubli forcé l'histoire de la condition migrante à Calais, des luttes collectives et des résistances. Les vestiges sont autant de témoignages du passé, qui incarnent la réalité de la vie dans les campements à la frontière. Plus encore, ces éléments ne servent pas seulement la connaissance du passé, ils ne sont pas uniquement au service du savoir. Ils font partie du régime juridique de la preuve, essentiel pour fournir des pièces à conviction au dossier de la frontière.

Aux vestiges et aux traces matérielles se joignent les récits des acteurs de cette histoire. Redevenant sujets de leur propre histoire, beaucoup d'exilés s'emparent de leur droit d'auteur pour construire le récit de leur passage par Calais. Celui-ci est distinct du récit pathématique à destination des institutions de l'asile, qui porte sur les motifs de l'exil et les persécutions et dangers encourus dans le pays d'origine. Comme la catégorie du *pioneer novel*, le *récit de frontière* relate les conditions de survie des exilés dans ces zones de contrôle et de violence, les difficultés du passage, la mobilité forcée ou au contraire, la prison. Ce sont des récits horribles qui mettent l'accent sur la nature anomique de ces espaces : ce sont des lieux où le droit n'a plus cours, où l'injustice règne, où la vulnérabilité est maximale. Pour les exilés qui ont traversé la Méditerranée et sont arrivés en Italie, deux récits de frontière se font écho de manière éclairante : Calais et la Libye. Certes, la Libye, c'est *pire* que Calais, toutefois, il est remarquable que dans leur itinéraire, la comparaison s'impose systématiquement : récits de blocage, d'entrave et de violence.

Le travail d'archivage de ces éléments de preuve fait encore défaut, dispersé et fragmentaire : beaucoup d'exilés en font un récit oral, d'autres préfèrent coucher leur expérience par écrit, justement pour laisser une trace, mais sans la rendre publique. Il y a aussi la narration par images ou par vidéo, qui échafaude un autre type de récit, là où la violence est indicible : montrer les conditions insalubres et misérables du campement, les rats, les blessures des corps, la peau brûlée par le gaz, les paupières tuméfiées, les bras cassés... de ces éléments disparates et dispersés, un récit collectif et commun reste encore à produire.

3 Eyal Weizman, Les topographes des droits humains : rencontre avec Forensic Architecture, *Vacarme*, n° 71, printemps 2015, p. 131-162.

Que la trace devienne preuve est à la fois un enjeu pour la vérité et pour la justice. C'est ce qu'ont commencé à faire les militants-chercheurs de Forensic Architecture pour défendre les territoires palestiniens contre la colonisation israélienne. Ce collectif réunissant essentiellement des architectes et des artistes a rassemblé des données satellites, des vidéos, des photographies, des témoignages, pour reconstituer les violences de conquête et d'occupation perpétrées depuis 2014 par des colons israéliens en territoire palestinien. Sur la question migratoire, il y a un précédent fameux, avec le procès *Left to Die Boat* en mars 2011. Après la mort de 72 migrants au large de la Libye, plusieurs associations (le Gisti, Migreurop) ont diligenté une enquête cartographique. Celle-ci a révélé les traces du passage des migrants, ainsi que celles des différents navires qu'ils ont croisés et qui n'ont rien fait pour leur prêter assistance. Les données océanographiques, les photos satellites, les images prises par les migrants et les récits des survivants ont permis de reconstituer les faits et d'étayer les charges juridiques de non-assistance à personne en danger. Ces éléments ont été collectés en 2011 dans le cadre des projets Forensic Architecture et Forensic Oceanography visant à une enquête et à une dénonciation critique du dispositif Frontex en Méditerranée.

À Calais, en février 2018, c'est une opération policière de « *cleaning* » qui a mal tourné : les exilés, transis par le froid glacial de l'hiver, se sont révoltés contre le vol de leurs tentes et de leurs couvertures. Ils se sont mis à lancer des pierres, des bâtons, tout ce qui leur tombait sous la main sur les agents de police en tenue antiémeute. Un jeune homme, A., 16 ans, pris dans les nuées des gaz lacrymogènes, a reçu un tir de flash-ball qui lui a brisé la mâchoire. Il a perdu son œil. C'est son propre corps, malheureusement, qui a fait office de preuve, car les traces des blessures ne pouvaient que conclure à un tir de LBD à quelques mètres de lui. Le tribunal a reconnu la réalité du tir de LBD, mais ne pouvant identifier son auteur, le procès s'est soldé par un non-lieu.

Enfin, d'autres traces, plus sombres encore, hantent à jamais l'histoire de Calais : celles des nombreux morts. La frontière tue, ici aussi bien qu'ailleurs, puisque les dispositifs de sécurisation accrue n'ont d'autre effet que de rendre le passage plus périlleux, plus mortel. Le cimetière de la ville compte dorénavant plusieurs dizaines de tombes rudimentaires et anonymes, auxquelles des bénévoles tentent de redonner une identité ainsi qu'une sépulture plus décente. Des tailleurs de pierres tombales bénévoles se mobilisent, tandis qu'un « groupe décès » composé de bénévoles de diverses associations travaille à reconstituer les identités perdues et à renouer le contact avec les familles des défunts.

104 morts depuis 2016⁴, bien d'autres durant les années qui précèdent, la plupart sur terre, quelques-uns, désormais, en mer également. Ces cadavres aussi sont autant de traces et de preuves à charge contre la frontière assassine.

La surveillance des solidaires

Le concept de trace, s'il s'applique aux migrants, n'est pas pertinent pour évoquer l'action des solidaires. En effet, la trace est l'indice d'une présence anormale,

4 Une brève nécrologie a été reconstituée par les bénévoles : <https://calaismigrantsolidarity.wordpress.com/deaths-at-the-calais-border> (consulté le 28 mai 2022).

d'une perturbation de l'ordre usuel. N'est constitué comme trace que ce qui est repéré, tranchant avec une normalité construite, un ordre usuel. Ainsi, les traces laissées par les citoyens et les bénévoles ne sont pas considérées comme telles dans la mesure où la présence de leurs corps ne représente pas une infraction. En revanche, ils font eux aussi l'objet d'une identification et d'un contrôle par la surveillance, qui montre que leur action de solidarité n'est pas, elle, jugée normale et constitue un potentiel désordre.

Ainsi, lorsque vous vous rendez chez Mamie Charge, vous êtes filmés. Depuis plus de vingt ans, Mamie Charge, simple citoyenne, accueille les exilés dans son garage bien équipé pour recharger leurs téléphones portables, se désaltérer et faire un brin de toilette et de causette. Depuis peu, une caméra a été installée juste devant chez elle, filmant l'entrée de sa maison. De même, les membres du collectif Migraction⁵⁹, qui pratique l'hébergement citoyen, sont contrôlés. Lorsqu'ils se rendent à Calais pour venir chercher des exilés pour le week-end, leurs plaques d'immatriculation sont systématiquement relevées, leur identité parfois vérifiée.

Pourtant, en 2012, l'aide au séjour irrégulier a été dépénalisée s'agissant des prestations de restauration, d'hébergement, de soin, sans contrepartie financière. Les aides visant à soutenir les personnes vivant dans des conditions indécentes ne peuvent plus faire l'objet de poursuites. Le fameux « délit de solidarité » a donc été aboli. Mais dans les mémoires, il reste encore très vif, et beaucoup de personnes continuent à penser qu'aider des exilés en situation de clandestinité est un délit. Les procès comme celui de Cédric Herrou, accusé d'avoir aidé des exilés à passer la frontière franco-italienne, ont été très médiatisés et mal expliqués. Ce dernier a d'ailleurs été acquitté au terme de neuf années de procédures.

Sur le terrain, l'abolition du délit de solidarité n'est pas toujours perceptible : à Calais, les bénévoles de L'Auberge des migrants sont régulièrement verbalisés pour « stationnement gênant » lorsqu'ils se garent pour intervenir dans un campement. Les intimidations de la part des forces de l'ordre sont monnaie courante. Récemment, en 2021, la municipalité a obtenu un arrêté interdisant les distributions alimentaires au centre-ville, puis, par extension, dans presque toute la ville. C'est une autre manière de contrôler l'aide humanitaire, en l'assignant à quelques points précis, surveillés et limités. Mais cela a aussi eu pour résultat la verbalisation de nombreux bénévoles. Par exemple, les retraitées de Salam, qui consacrent leur temps libre à la distribution quotidienne de petits-déjeuners, contraintes à des maraudes par la dispersion des campements, ont été verbalisées pour avoir donné du pain à des migrants dans la zone proscrite⁵.

Conclusion

Le contrôle et les entraves à l'action solidaire participent du même déni : le refus de reconnaître l'altérité des exilés, leurs besoins de première nécessité et leurs droits à les satisfaire. D'un côté, les exilés ne sont pas reconnus comme sujets politiques ; ils sont réduits à des corps anonymes, à des victimes relevant

5 https://www.francetvinfo.fr/monde/europe/migrants/solidarite-des-benevoles-verbalises-pour-etre-venus-en-aide-a-des-migrants-sans-abris_4292613.html (consulté le 28 mai 2022).

de l'humanitaire ou à des menaces pour la nation ; de l'autre, ils ne sont pas reconnus dans leur présence vivante et bien réelle. Tel est le paradoxe de cette politique du déni d'altérité : faire comme si les migrants n'étaient pas à Calais, comme si cette fiction infantile du désir (le désir qu'ils ne soient pas là) allait suffire pour les faire disparaître / pointer cette présence comme une matérialité qui nous excède, qui excède l'humanité et dont il faut se débarrasser. Du défaut à l'excès, tous deux fantasmés, la politique migratoire vise par l'imaginaire ou par des dispositifs de contrainte bien réels, la disparition des migrants.

Quant aux citoyens solidaires, leur action est à la fois contrôlée et déconsidérée : les nombreuses entraves et intimidations visent à disqualifier l'aide aux migrants. Plus loin, l'enjeu est, là encore, de nier la réalité des aspirations d'une partie des citoyens à vivre ensemble avec les exilés, à mettre en place une politique d'accueil et à défendre la mixité culturelle. L'épouvantail du délit de solidarité, ainsi que les difficultés sur le terrain tentent de faire disparaître cet élan solidaire, à travers une guerre d'usure faite d'interdictions, de sanctions et de surveillance. Il y a là un refus de reconnaissance de la sensibilité politique de ces citoyens et de leur attachement au droit et à la démocratie, qu'ils tiennent à mettre en pratique à travers l'aide et l'accueil des exilés dont ils respectent et tâchent de leur faire respecter les droits fondamentaux. C'est une certaine idée de la démocratie et de l'État de droit, ainsi que de l'asile qui est ici le véritable lieu du débat, escamotée par la rhétorique politique du « zéro migrant ».

Chapitre VII

Traverser des frontières, pour quels espaces identitaires?

Sabine Gamba

Cielam, Aix-Marseille Université

je rêve aux frontières, aux pays sans fin comme la mer
et voués à l'amour,
le badigeon de toute barrière est servitude
lèpre solaire et mutisme
pesanteur froide dans le corps de l'homme¹
(Adonis)

S'il n'existait qu'une seule vérité, on ne pourrait peindre
des centaines de tableaux sur un même sujet².
(Pablo Picasso)

Les notions d'espace et de frontière liées à la migration sont aujourd'hui à la croisée des chemins entre différents domaines de recherche et les mondes associatif, juridique ou artistique. Que ce soient des chercheurs, des écrivains, des artistes qui exploitent ces thématiques humaines pour parler de devenir sociaux ou des professionnels sur le terrain pour venir en aide aux exilés, c'est bel et bien la notion du *vivre-ensemble* qui circule. Cet article illustre un nouveau paradigme en sciences sociales que le collectif interdisciplinaire Migrations et Altérités a abordé lors d'ateliers: la recherche-action. Phénomène en construction dont les déroulements ne cessent de varier, de se déployer et d'évoluer, la recherche-action expérimente ici la frontière floue entre observation et intervention participantes. Elle détient des ressources que l'on ne soupçonne pas et dessine de nouveaux paysages: elle transforme l'atelier en lieu intermédiaire, pense du côté de l'altérité, propose aux acteurs et aux chercheurs de s'intervir. Autrement dit, tout en croisant démarche créative et d'innovation et espace de rencontre et d'échange, l'atelier permet de rejoindre les points essentiels de nos thèses, à savoir, pour ma part: « Qu'est-ce qu'un territoire? » et « Qu'est-ce que l'identité? ».

1 Adonis, « Mon corps est mon pays », *Mémoire du vent*, Paris, Gallimard, 2002, p. 87.

2 Florent Fels, *Propos d'artistes*, Paris, La Renaissance du livre, 1925.

« Espaces et frontières » est le nom que nous avons choisi pour l'atelier d'arts plastiques, dont les créations visuelles sont recensées dans cet article, sans que les finalités éditoriales échappent au contrôle des participants. Composé de jeunes chercheuses (Anysia Troin-Guis, Marjolaine Unter Ecker, Eva Raynal et moi-même), de migrants adultes, aidés par le collectif Agir d'Aix-en-Provence, et de certains des membres de cette association, cet atelier a permis de ne pas faire *pour* l'exilé mais *avec* lui. La mise en images de parcours migratoires d'individus de tout territoire et de tout âge a été organisée en deux mouvements distincts : le premier, exprimer le sentiment dominant lors de leurs traversées exiliques, le second, ajouter un élément de leur culture sur une photographie d'un des sites emblématiques d'Aix-en-Provence. Dessiner, peindre, coller, découper, colorier, et surtout témoigner de *son* parcours et de la circulation entre la perte du pays d'origine et l'expérience vécue du périple. C'est ainsi que la traversée implique une migration en mouvement, fait émerger une subjectivité, une narration d'espaces et de temps, de lieux et de périodes de vie restitués. Le plus intéressant dans les frontières, c'est de les traverser. Créer alors une œuvre plastique en y ajoutant un « bout » de soi sur une photographie d'un lieu aixois, c'est traverser les frontières de l'art, du social, de la transmission, de la technique, de la diffusion, de l'animation. On crée un lien entre ces diverses perspectives, la « frontière évoque la relation³ » et l'atelier se transforme dès lors en un lieu avant tout humain. Espace intermédiaire en devenir ou « tiers-espace⁴ » au sens de Homi Bhabha, on voit poindre non seulement une hybridation créative et sociale, mais aussi une hospitalité réciproque. On se sent chez soi lorsque l'on est accueilli, nous enseigne Barbara Cassin⁵, propos que l'on peut appliquer à tous les membres qui constituent l'atelier. Chacun a dévoilé *son* univers. Émerge alors un espace identitaire collectif pouvant être l'équivalent de la somme des espaces individuels.

De l'image à la parole : l'émergence d'une subjectivité

L'exilé a donc le contrôle sur son histoire et sur la valeur à attribuer à l'expérience de la traversée individuelle. Quelles mémoires a-t-il laissées ? Lesquelles a-t-il gardées ?

Ube Pekdemir, jeune Turc, raconte qu'il est parti de son pays natal vers la Guinée pour faire du bénévolat. Il y reste quelques années et poursuit son chemin vers le Sénégal, territoire en proie à des troubles politiques. Il quitte alors Dakar, « dangereux pour nous », dit-il, et atterrit à Aix-en-Provence, chez une tante, avec le statut de réfugié politique. C'est à Aix-en-Provence, dans les locaux du collectif Agir, que nous le rencontrons. Voici la représentation plastique de la traversée exilique d'Ube Pekdemir (voir figure 1).

Le témoignage d'Ube Pekdemir nous démontre que sa décision de quitter la Turquie à sa majorité est un acte pensé. Aujourd'hui, étudiant aixois, Ube ne reconstruit pas précisément le parcours exilique vécu mais nous propose une cartographie de la Guinée, son drapeau à l'intérieur même du pays, ses

3 Léonora Miano, *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche, 2012, p. 25.

4 Homi Bhabha, *Les lieux de la culture*, Paris, Payot, 2019, p. 92.

5 Barbara Cassin, *La nostalgie : quand donc est-on chez soi ?*, Paris, Autrement, 2013.



Figure 1 : Dessin d'Ube Pekdemir.

frontières terrestres et maritimes. La Turquie, pays d'origine, lieu de naissance, n'est évoquée qu'à l'oral comme le point de départ, comme première traversée de frontières. Ube Pekdemir se retrouve confronté à de nombreux exils, provoquant ruptures et sentiments d'appartenance multiple, lesquels font naître un nouvel espace identitaire, et plus précisément une nouvelle subjectivité. Émerger de cette transition qu'a expérimentée Ube sur le continent africain une réflexion sur l'identité et l'altérité, car la migration en Guinée apparaît fondamentale dans sa vie: «J'adore ce pays», nous dit-il. Le récit du bénévolat dépasse alors le propos autobiographique, l'ancrage émotionnel ne résidant pas dans l'origine mais dans l'expérience humaine du volontariat. Il remet ainsi en question l'idée du nationalisme et valorise celle du «sentiment d'appartenance à un lieu⁶». Si Ube a sa propre culture, a vécu en Afrique et habite aujourd'hui en France, s'il est *multiculturel*, son identité fragmentaire se renouvelle et se reconstruit *par choix* puisqu'elle existe essentiellement en une multitude de lieux. Le fait même de dessiner la Guinée résulte des interactions sociales et collectives que le bénévolat d'Ube Pekdemir en Guinée a nourries, en une mémoire symbolique et affective forte, une appartenance *autre*, une adoption de valeurs communes, un sentiment de solidarité. Une appartenance différente, subjective, qui permet à Ube de se définir. C'est là, à notre sens, la singularité d'Ube, et la caractéristique essentielle de la condition humaine.

Khalifa Ahmed vient du Soudan. L'illustration de son expérience exilique est présentée à travers une image de progression temporelle :

Le monde déployé par toute œuvre narrative est toujours un monde temporel. [...] le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ; en retour, le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle⁷.

Oscillant entre les références de sa vie passée et son espoir en la vie, Khalifa Ahmed nous fait alors éprouver l'étirement du temps. De la terre natale quittée à l'arrivée

6 Wajdi Mouawad, *Qui sommes-nous? Fragments d'identité*, Avignon, Éditions universitaires d'Avignon, 2013, p. 28.

7 Paul Ricœur, *Temps et récit I*, Paris, Seuil, 1983, p. 17.

en France se dessine un parcours aux événements marquants. Un drapeau du Soudan au début du parcours nous précise son pays d'origine. Des enfants jouent au foot sous le soleil, et en fond règne une mosquée. Une jeep arrive, un personnage armé arrête ces moments de liberté. Commence alors un long périple en 2015 pour Khalifa et son frère, sa belle-sœur et leurs enfants. C'est l'année où la guerre civile soudanaise, qui perdure, leur a fait tout perdre. « Liberté, paix, justice », écrit Khalifa en arabe, slogan de la révolution soudanaise : « C'est tout ce dont le pays a besoin, nous explique-t-il, ce sont des valeurs très importantes. » À la fois instance narrative à sa vie passée et titre de son dessin, Khalifa y est toujours attaché et continue d'écrire ces trois mots sur les réseaux sociaux (voir figure 2).

Il traversera la Libye, la Méditerranée, la Sicile, rejoindra Rome, Vintimille, et enfin Breil-sur-Roya. Deux événements du parcours exilique de Khalifa Ahmed se distinguent par leur intensité : la traversée en bateau et celle de la frontière franco-italienne. La mise en valeur du sujet racontant ces fragments de vie passée dans l'instant T est contrebalancée par le traumatisme à passer ces frontières. L'une, maritime, où le dessin évoque la traversée de la Méditerranée par l'entassement des migrants sur un bateau à la dérive qui navigue sur l'eau d'une tasse renversée – un fusil, symbole de la mort, rappelant la mémoire de quelques-uns et le tragique de la situation. Khalifa Ahmed intitule cet événement « Les marchands de rêve⁸ », titre de la chanson du miraculé rwandais Corneille. Il nous précise que, lors de son apprentissage de la langue française à la frontière franco-italienne, il apprend les paroles de cette chanson car elle l'a particulièrement touchée. Et pour cause : lorsque Corneille, né en Allemagne, part vivre au Rwanda, pays natal de ses parents, des hommes armés tuent sa famille. Seul Corneille échappe à la mort, grâce à une coupure de courant. Le miracle a lieu, l'espoir subsiste. Un marchand de rêve n'est-il pas celui qui permet aux enfants de s'émerveiller de la vie qui les entoure ?

L'autre frontière, terrestre, que traverse Khalifa Ahmed, est celle de la vallée sud de la Roya, évoquée sur le dessin par la tour de Pise d'un côté et la tour Eiffel de l'autre. Ce n'est pas un fleuve mais un mur qui sépare symboliquement l'Italie de la France, un mur haut, épais et surveillé. En effet, depuis la « crise migratoire » de 2015⁹, le gouvernement français a mis en place un contrôle radical, police, armée, douanes, CRS, gendarmes, véhicules, motoneiges, caméras, jumelles infrarouges, projecteurs, hélicoptères, bloquant et refoulant les migrants jusque dans les vallées transfrontalières du Sud et du Nord qui surplombent les deux villes de part et d'autre de la France et de l'Italie, Menton et Vintimille¹⁰. Si Khalifa Ahmed a pu passer, c'est grâce à l'entraide et à l'organisation clandestines de citoyens qui se sont déployées dans cette zone. Des initiatives d'hébergement et des maraudes pallient les défaillances de la France dans les structures d'accueil, car aucun lieu d'hospitalité étatique ne permet aux migrants d'être reçus dignement

8 « Lorsque j'ai appris le français, j'écoutais des chansons, dont *Les Marchands de rêve* de Corneille », nous dit Khalifa Ahmed.

9 AFP, La crise migratoire de 2015 en cinq moments-clés, *Courrier international*, 31 août 2020. En ligne : <https://www.courrierinternational.com/depeche/la-crise-migratoire-de-2015-en-cinq-moments-cles.afp.com.20200831.doc.1wp9uv.xml> (consulté le 8 mai 2022).

10 Luca Giliberti, La militarisation de la frontière franco-italienne et le réseau de solidarité avec les migrant.e.s dans la Vallée de la Roya, *Mouvements*, n° 93, 2018, p. 149-155.

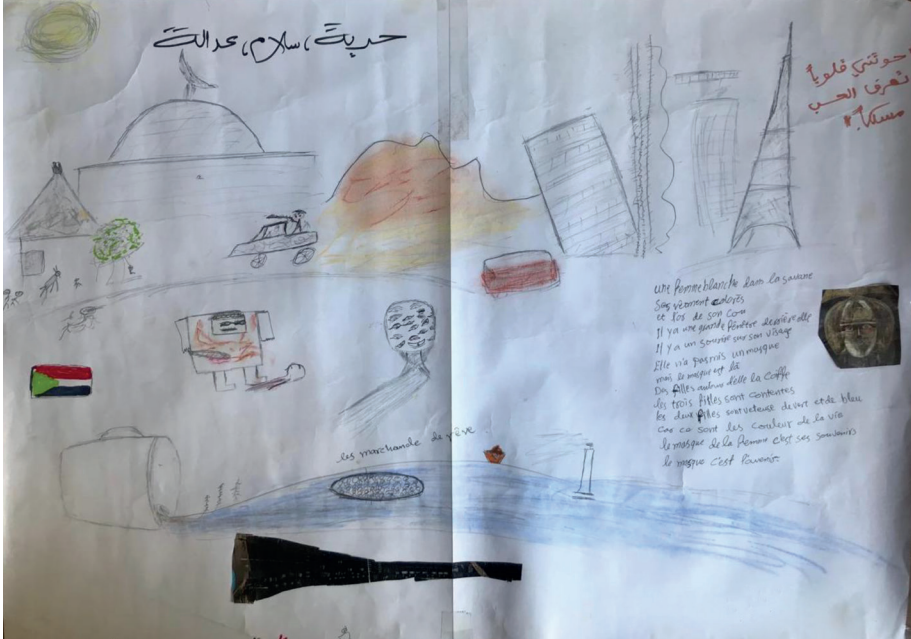


Figure 2 : Dessin de Khalifa Ahmed.

à cette frontière. «Ça a été extrêmement dur, nous dit Khalifa, on est resté un mois et demi à attendre, on était fatigué, on ne connaissait personne. Mais il y a eu R.L. et K.T.¹¹ qui nous ont aidés.» Autrement dit, ces personnes les ont protégés, soutenus et fait passer cette zone de « non-lieu¹² »; là où règnent l'indifférence, l'attente et la déception, le migrant, noyé dans un phénomène de masse, reste silencieux de son histoire individuelle. En passant cette frontière, Khalifa Ahmed et sa famille ont pu alors entamer des démarches de demandes d'asile.

C'est à ce moment-là que nous le rencontrons. Il se prête aux consignes de l'atelier, raconte son expérience et y insère des métaphores, des phrases qui résonnent dans sa tête. Il écrit un poème en français, dont le titre, en arabe, suggère l'espoir: «Elle [la vie] m'a transformé en un cœur rempli d'amour.» En poésie, un poème peut être conçu comme une expression de la subjectivité, en littérature, une anecdote devient événement lorsqu'elle est relatée par l'auteur. Khalifa raconte qu'il se souvient de cette phrase, lue dans un livre de l'écrivain soudanais Baraka, qui reprenait lui-même un vers d'un poème de la période des mahdistes au Soudan. Au cœur d'une opération intertextuelle, hybride et dynamique, Khalifa Ahmed oscille non seulement entre écriture et image, entre deux langues, mais aussi entre deux espaces-temps, à savoir le passé et l'avenir à construire :

Une femme blanche dans la savane
Ses vêtements colorés

11 R.L. et K.T. sont des initiales fictives car nous ne sommes pas autorisés à dévoiler leur vraie identité.

12 Marc Augé, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1982.

Et l'or de son cou
Il y a une grande fenêtre derrière elle
Il y a un sourire sur son visage
Elle n'a pas mis un masque
Mais le masque est là
Des filles autour d'elle la coiffent
Les trois filles sont contentes
Deux filles sont vêtues de vert et de bleu
Car ce sont les couleurs de la vie
Le masque de la femme, ce sont ses souvenirs
Le masque, c'est l'avenir¹³

Moammar Atwi vient du Liban et B.K.¹⁴ de Syrie. Si nous associons ces deux personnes, c'est parce qu'elles ont construit visuellement leur parcours exilique par la mise en évidence de leurs appartenances professionnelles et territoriales. Quitter son travail et quitter son pays en guerre sont deux codifications migratoires intrinsèquement liées à l'intériorité d'un individu en perte de subjectivité ou à la subjectivité ébranlée. Moammar Atwi, journaliste au Liban, et B.K., chirurgien en Syrie, illustrent leur traversée exilique en dévoilant les stigmates dans la constitution de leur moi. Voici le dessin de Moammar Atwi (voir figure 3).

Moammar Atwi crée deux espaces-temps : à gauche, il révèle ce qu'était le Liban autrefois, à droite, il actualise la situation de son pays. Quatre occurrences pénètrent son dessin et forment ainsi quatre sous-parties :

1. « C'est le Liban, un beau pays, avec les montagnes et la plage » : sont dessinés des arbres, le sable, la mer.
2. « C'était le pays de la liberté, de la paix, de la démocratie, la Suisse de l'Orient » : une colombe tenant dans son bec une branche d'arbre et dans ses pattes un livre.
3. « Mais avec les politiciens mauvais, cette belle nation est sale. Le Liban est un pays de poubelles » : pleuvent du ciel, en rafale, les coups de crayon anarchiques et sombres, les poubelles traversent l'espace-temps et salissent le paysage.
4. « Le Liban maintenant, une grande prison » : des barreaux à l'intérieur même du pays où aucune région n'est épargnée, et un œil, où chaque Libanais peut voir et pleurer son pays.

Seul l'exil permet de sortir de cette prison. C'est un stylo, en dehors de cette cartographie du Liban, prêt à l'emploi, que Moammar Atwi décide de représenter ici. L'écriture reste un moyen de témoigner, de dénoncer et peut-être de réparer. Journaliste, il continue d'écrire sur son pays en vue de rendre compte d'une actualité toujours brûlante. L'écrivain et homme de théâtre libano-canadien vivant en France Wajdi Mouawad raconte dans un récit biographique qu'au cours de la guerre civile libanaise, il rêvait d'avoir sa propre kalachnikov, d'appartenir à une milice et de devenir le maître d'une destinée exceptionnelle. Comme la famille Mouawad s'est exilée en France en 1978 afin d'attendre la fin de la guerre, l'auteur explique :

¹³ Poème de Khalifa Ahmed.

¹⁴ Ici, seules les initiales sont autorisées.

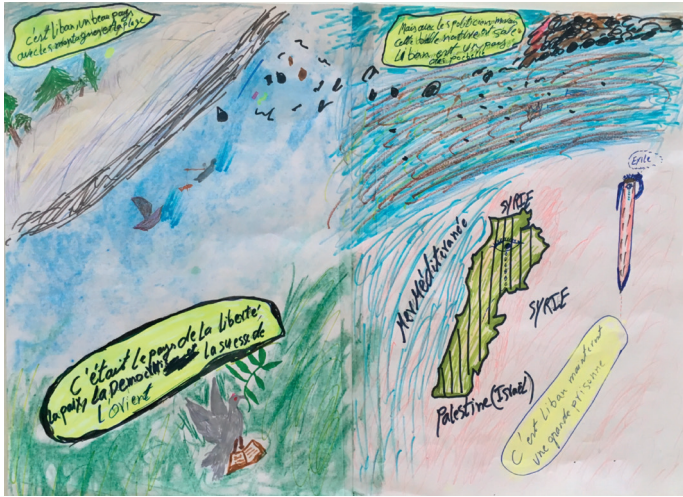


Figure 3: Dessin de Moammar Atwi.



Figure 4: Dessin de B.K.

À force d'impatience j'ai tendu la main, et [...] attrapé le premier objet qui pouvait, un tant soit peu, ressembler à une kalachnikov, et ce fut un crayon Pilote taille fine V5. Les mots allaient devenir des cartouches ; les phrases, les chargeurs ; les acteurs, des mitrailleuses ; et le théâtre, le jardin¹⁵.

Le jardin dont parle Wajdi Mouawad est celui de la maison de son enfance, dans la région du Chouf au Liban, qui a été bombardé et détruit.

Nous observons le même processus dans le dessin de B.K., à savoir le lien indéfectible entre le pays perdu (la Syrie), le travail (chirurgien viscéral) et l'avenir métaphorisé par l'inscription « Une vie dans le ventre » (voir figure 4).

15 Wajdi Mouawad, « Je t'embrasse pour finir », *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007, p. 177.

Dans l'histoire de B.K., la mise en images vise tacitement à l'émergence d'une subjectivité : elle est présentée à travers la connaissance et la schématisation concrète du système digestif, caractérisation de son parcours professionnel. B.K. dessine aussi les cartes de la Syrie et de la France, deux entités à part entière, séparées par un trait, l'avant puis l'après, chacune d'elles possédant un titre : « Mon pays d'origine » et « Mon pays d'accueil ». Dans cette scission entre la terre natale et la terre d'arrivée, entre la vie *intérieure* et *extérieure* se crée une continuité et se développe un lieu refuge, une « vie dans le ventre », une intériorité garante d'un moi singulier que l'atelier a permis de révéler. Ainsi, le dessin de B.K. nous évoque l'*Homo clausus* de Norbert Elias¹⁶, dont la subjectivité se définit par des oppositions presque universelles : individu / société, dedans / dehors, caché / apparent. Car l'atelier a offert à chacun d'entre nous une représentation de soi-même, une interprétation de son parcours exilique et ainsi une mise en forme de son expérience. Le dessin de B.K. fige donc l'intérieur d'un ventre, la terre quittée et la terre d'arrivée, dans un mouvement de « vie », où la subjectivité déploie une dynamique perpétuelle : « Tu me demandes quel est mon pays ? / Mon corps est mon pays¹⁷. »

Hybridation artistique : vers une hospitalité réciproque

Dans la langue arabe, le terme *madafé*¹⁸ désigne la chambre entre le dedans et le dehors, sorte de vestibule, de lieu intermédiaire. Et l'hospitalité en réalité, ce n'est pas donner tout ce que l'on a à quelqu'un qui arrive, mais bien donner ce lieu intermédiaire¹⁹.
(Michel Agier)

Comme nous l'avons suggéré en introduction, le migrant apporte toujours des fragments de sa vie avec lui. Pourquoi dès lors coller, ajouter, assembler ces *bouts* de vie ou éléments culturels sur l'image photographique ? Non seulement parce que la photographie est un art qui fige, et par son pouvoir même de fixation peut entrouvrir des espaces de réminiscence, mais aussi parce que l'espace aixois, étant le lieu d'arrivée des participants, devient *leur* ville, celle qui dorénavant leur appartient. L'aménagement ou plutôt le réaménagement d'Aix-en-Provence modifie nos perceptions et devient un espace renouvelé et hybride. Nous voulions créer une reconfiguration à partir d'une nouvelle perspective : l'hospitalité. Nous n'avons pu ici reporter de l'atelier qu'une seule image car, toujours soucieux du contrôle que pouvaient avoir les participants sur leurs productions, nous n'avons pas eu d'autres autorisations pour l'édition de cet article.

16 Norbert Elias, *La civilisation des mœurs* [1985], trad. Pierre Kamnitzer, Paris, Pocket, 2003.

17 Adonis, *op. cit.*, p. 87.

18 *Deif* en arabe signifie « l'invité », tandis que *madafé* est le lieu où l'on reçoit (nous pouvons le comparer au patio espagnol).

19 Michel Agier, Réflexions autour de l'hospitalité : rencontre avec Michel Agier, *Guiti News*, 22 novembre 2019. En ligne : <https://guitinews.fr/ici-et-la-bas/2019/11/22/michel-agier-hospitalite> (consulté le 8 mai 2022).



Figure 5 : Collages de Moammar Atwi.

« L'hospitalité est ce geste qui dit à l'autre : "Tu n'es pas mon ennemi"²⁰ », tels sont les propos de Michel Agier que nous reprenons à notre compte pour l'atelier que nous avons vécu. Car l'atelier a été cet espace où circulent intrinsèquement la rencontre (*nous ne sommes pas ennemis*), la démarche artistique (*nous avons fait ensemble une production visuelle*) et les matières (*nous avons assemblé plusieurs matériaux*). Nous entrons alors dans un processus de transformation relationnelle à l'intérieur de l'atelier et de la ville, vers une hospitalité réciproque. L'exilé ne reste pas en marge mais s'inscrit dans la restructuration de la ville, dans le réaménagement commun des bâtiments, notre *vivre-ensemble*. Aix-en-Provence nous appartient, et nos perceptions sociales, culturelles, économiques et politiques se transforment : « La définition d'"appartenance géographique" n'est pas figée mais variable, car elle englobe les espaces proches tels que la ville pour arriver à des zones géographiques plus amples comme le pays²¹. »

Comment la ville d'Aix-en-Provence peut-elle se transformer ? L'hybridité artistique vient confirmer que le territoire aixois n'est pas figé mais en mouvement, il s' imagine autrement. Moammar Atwi nous y accueille, autour du Pavillon noir, centre chorégraphique national et lieu emblématique du ballet d'Angelin Preljocaj, situé au cœur de la ville (voir figure 5).

20 Juliette Bénabent, Michel Agier : « L'hospitalité est ce geste qui dit à l'autre : "Tu n'es pas mon ennemi" », *Télérama*, 8 octobre 2018. En ligne : <https://www.telerama.fr/idees/michel-agier-lhospitalite-est-ce-geste-qui-dit-a-lautre-tu-nes-pas-mon-ennemi,n5839563.php#sCu5SepDcLEDrR16.01> (consulté le 8 mai 2022).

21 France Guérin-Pace, Sentiment d'appartenance et territoires identitaires, *L'Espace géographique*, vol. 35, n° 6, 2004, p. 298-308.

La ville aixoise est reconfigurée: à partir de collages, de couleurs vives et d'une intense interaction, Moammar Atwi lie l'hospitalité à la sociabilité, saisissant ainsi le *vivre-ensemble* et créant un lieu intermédiaire au sens où l'entend Michel Agier. Là aussi, l'aménagement autour du Pavillon noir modifie nos perceptions espace public / espace privé, dedans / dehors, individu / société. Dans ce processus, se transmettent des imaginaires, des savoir-faire, des représentations, des cultures, des mémoires. Autrement dit, l'atelier n'a pas été qu'artistique ou social, il a été humain et moteur de transformation.

Khalifa Ahmed (figure 2) et B.K. (figure 4) ont une particularité commune dans leur dessin respectif, celle d'y accoler deux, voire trois langues. Khalifa écrit deux instances en arabe et un poème en français, B.K. annote les organes viscéraux correspondants en anglais et en arabe, et les cartes de la Syrie et de la France en français et en arabe. Les langues s'imprègnent « naturellement les unes aux autres, pour produire, sur la page blanche, la représentation d'un univers composite, hybride²² » (voir figures 6, 7, 8 et 9).

Échanger visuellement dans plusieurs langues, c'est reconnaître la langue de l'autre, c'est fabriquer un lieu intermédiaire pour accueillir l'autre. L'hospitalité traverse ainsi les langues, accepte ces *entre-deux* ou ces *entre-trois*, marche de concert avec la réciprocité et additionne les univers identitaires. En littérature, certains écrivains confrontent les langues dans leurs œuvres, ce qui les enrichit. Derrida, dans *Des tours de Babel*, affirme :

Chaque langue est comme atrophiée dans sa solitude, maigre, arrêtée dans sa croissance, infirme. Grâce à la supplémentarité linguistique par laquelle une langue donne à l'autre ce qui lui manque, et le lui donne harmonieusement, ce croisement des langues assure la croissance des langues [...] ou la renaissance infinie des langues, cette perpétuelle reviviscence, cette régénérescence constante²³.

L'hybridation linguistique qu'a expérimentée le groupe lors de l'atelier rend compte de la coexistence des idiomes et de la complexité culturelle et identitaire à Aix-en-Provence.

Espaces identitaires : liberté, égalité, fraternité?

La frontière évoque la relation. [...] Ma *multi-appartenance* est porteuse de sens²⁴.
(Léonora Miano)

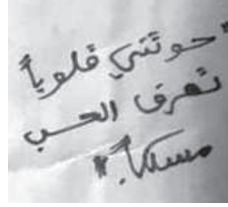
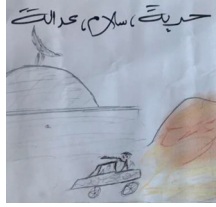
Si nous avons appelé notre atelier « Espaces et frontières », c'est parce que ces deux notions relèvent à la fois de l'intime et du domaine public. Entre l'individu exilé et la société d'accueil se développe une intériorité où prend naissance un facteur identitaire, une manière, comme le suggère Léonora Miano, d'*habiter la frontière* :

C'est par ce terme [« identités frontalières »] que je définis habituellement ma propre identité. Je la dis frontalière, ancrée, non pas dans un lieu de rupture, mais,

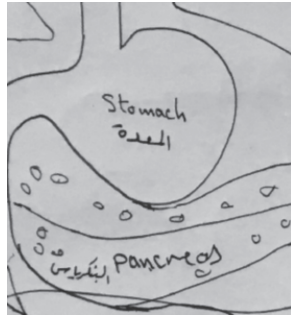
22 Léonora Miano, *op. cit.*, p. 25.

23 Jacques Derrida, *Des tours de Babel* [1985], in *Psyché I*, Paris, Galilée, 1987, p. 203-235.

24 Léonora Miano, *loc. cit.*



Figures 6 et 7 : Détails du dessin de Khalifa Ahmed.



Figures 8 et 9 : Détails du dessin de B.K.

au contraire, dans un espace d'accolement permanent. La frontière, telle que je la définis et l'habite, est l'endroit où les mondes se touchent, inlassablement. C'est le lieu de l'oscillation constante : d'un espace à l'autre, d'une sensibilité à l'autre, d'une vision du monde à l'autre²⁵.

Comme beaucoup d'auteurs francophones, Léonora Miano ne dissocie pas l'hybridation artistique de l'hybridation identitaire, des processus perpétuels et en mouvement permanent qui s'incorporent dans ses œuvres. Dans les illustrations exposées de cet article, on voit poindre une multiplicité de repères culturels et subjectifs, transformant en texte et en image une lecture de l'exil. Les participants façonnent alors leur vision identitaire, qu'elle soit renouvelée, perdue ou altérée. Une caractéristique commune dans trois des œuvres présentées est la cartographie des pays d'origine ou d'appartenance géographique.

La Syrie, on le sait, a perdu beaucoup de ses citoyens depuis le début de la guerre civile en 2011. B.K., réfugié politique, reproduit *réellement* la carte de la Syrie et celle de la France en les séparant d'un trait (figure 4). Il les accole dans deux espaces fragmentés, ce qui permet à la fois une vision réelle et imaginaire de ces territoires qui constituent aujourd'hui son identité frontalière et « la relation » qu'il entretient avec la frontière, une « oscillation constante ». Autrement dit, transposer ces cartes telles quelles lui crée une identité plurivoque : la frontière est tout autant une ligne qu'une zone de contact.

La carte du Liban de Moammar Atwi (figure 3) possède quant à elle des frontières externes, terrestres (Israël / Palestine), et internes, des frontières-barreaux, témoignant d'une allégorie de la prison. L'ensemble des significations que porte cette carte est multiple : les conflits israélo-palestiniens depuis 1948

25 Ibid.

et la guerre civile libanaise depuis 1975 sont encore présents, l'exil, la guerre et l'identité entretiennent un lien étroit, les Libanais sont enfermés dans cette zone de troubles. L'identité de Moammar en est altérée dans la mesure où il *habite ces frontières* que l'Histoire est en train de lui léguer.

La représentation cartographique d'Ube Pekdemir (voir figure 1 *supra*) diffère de la sobriété de B.K. ou de la tristesse de Moammar Atwi. La vision identitaire matérialisée par les couleurs vives du drapeau guinéen symbolise la liberté, le choix. En effet, Ube est originaire de Turquie, y a vécu, et dessine la Guinée, premier pays d'un parcours exilique. Elle est un territoire du continent africain qu'il s'agit de saisir comme un pays modélisé, une vision imaginée de l'interaction humaine. L'appartenance géographique à ce lieu est un sentiment, un choix. Cette idée se retrouve dans *Qui sommes-nous? Fragments d'identité* de Wajdi Mouawad :

Il n'y aura jamais dans ma vie de lieu où je pourrai dire « c'est chez moi » ; ça n'advient pas. [...] Je suis une personne qui se sent très bien sur les bords de la mer croate. [...] Ces choses simples ont pris énormément d'importance parce qu'elles ont finalement eu une répercussion sur des décisions quotidiennes. Quand j'ai compris que le non-advvenu de ma vie était le lieu, c'était déjà constituer un rapport à l'identité²⁶.

Khalifa Ahmed incarne le Soudan par plusieurs références (voir figure 2 *supra*) : son drapeau, une scène d'enfance, le slogan de la Révolution et un vers extrait d'un roman de Baraka. S'il s'ancre dans son pays natal, il nous paraît intéressant de relever dans son parcours exilique un parallèle entre une identité sensible et une identité évolutive. L'identité et le poétique sont interdépendants et gardiens d'une mémoire. L'identité additionnelle est représentée par les espaces-temps qui « se touchent » ; les frontières se traversent et l'avenir se construit au fil du temps. Ayant défié la mort, Khalifa porte en lui un message poétique d'espoir et d'amour.

Dessiner des histoires, des pays, des frontières, chacun à sa manière, sans aucune hiérarchie ni aucun jugement, permet de créer un nouvel environnement. L'atelier saisit ces instants narratifs et visuels et réhabilite des subjectivités délaissées ou encore mal considérées. Un exilé ne reste pas en marge, il apprend à s'appropriier un nouveau territoire, à se confronter à l'autre et donne en retour une vision du *vivre-ensemble*. Émerge un nouvel espace identitaire en mouvement. Lors des moments de discussions plus informels (pause déjeuner, par exemple), nous partageons sur différentes musiques, plats typiques, langues, toutes sortes d'éléments culturels qui font de l'atelier un espace intermédiaire reconfiguré. C'est ce que Homi Bhabha appelle le « tiers-espace » :

Bien qu'irreprésentable en soi, [il] constitue les conditions discursives d'énonciation assurant que la signification et les symboles de la culture n'ont pas d'unité ou de fixité primordiale ; qu'il est possible de s'appropriier jusqu'aux signes mêmes, de les traduire, de les réhistoriciser et d'en faire une nouvelle lecture²⁷.

Raconter *son* parcours exilique dans un atelier, ce n'est pas seulement enrichir nos connaissances géopolitiques ou échanger sur des mondes et univers différents, c'est avoir l'espoir que l'exilé ait davantage de visibilité sur la scène

26 Wajdi Mouawad, *Qui sommes-nous?*, *op. cit.*, p. 28-29.

27 Homi Bhabha, *op. cit.*, p. 92.

politique, qu'il soit reconnu en tant qu'individu, sans omettre la reconnaissance de ses droits fondamentaux. Moammar Atwi, Ube Pekdemir, Khalifa Ahmed et B.K. sont une représentation de l'exil d'aujourd'hui, ils (re)cherchent eux aussi pour agir dans la cité, donnant un fragment de leur histoire à travers l'expérience de l'art et valorisant ainsi leur parcours et le territoire aixois. Ajouter sa « touche » sur des lieux de sa ville nouvelle, c'est le rendre visible, l'accueillir, c'est également relier des espaces identitaires et culturels, ou, comme le suggère Léonora Miano, créer des espaces d'accolement. Si « les mondes se touchent », qui s'intéresse aux histoires de ces exilés ? Certains citoyens ? Oui ! Pendant que les uns pallient les défaillances de l'État, d'autres se battent avec la justice pour les avoir aidés, comme c'est le cas de Cédric Herrou :

Des ombres remontaient à pied ma vallée de la Roya [...] un jour, j'ai recueilli une famille, et ces ombres sont peu à peu devenues ma lumière. Elles fuyaient la guerre, la misère, la dictature, avaient croisé la mort dans le désert en Libye, échappé à la noyade en Méditerranée. [...] je ne suis pas un héros, juste un Herrou têtue et décidé, sans leçons à donner, à part celle-ci : avant de changer le monde, chaque citoyen a le pouvoir de changer le sien²⁸.

Bibliographie

- ADONIS, « Mon corps est mon pays », *Mémoire du vent*, Paris, Gallimard, 2002 [1991].
- AGIER, Michel, Réflexions autour de l'hospitalité : rencontre avec Michel Agier, *Guiti News*, 22 novembre 2019. En ligne : <https://guitinews.fr/ici-et-la-bas/2019/11/22/michel-agier-hospitalite>.
- AUGÉ, Marc, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1982.
- BÉNABENT, Juliette, Michel Agier : « L'hospitalité est ce geste qui dit à l'autre : "Tu n'es pas mon ennemi" », *Télérama*, 8 octobre 2018. En ligne : <https://www.telerama.fr/idees/michel-agier-lhospitalite-est-ce-geste-qui-dit-a-lautre-tu-nes-pas-mon-ennemi,n5839563.php#sCu5SepDcLEDrR16.01>.
- BHABHA, Homi, *Les lieux de la culture*, Paris, Payot, 2019 [1994].
- CASSIN, Barbara, *La nostalgie : quand donc est-on chez soi ?*, Paris, Autrement, 2013.
- FELS, Florent, *Propos d'artistes*, Paris, La Renaissance du livre, 1925.
- GUÉRIN-PACE, France, Sentiment d'appartenance et territoires identitaires, *L'Espace géographique*, vol. 35, n° 6, 2004, p. 298-308.
- HERROU, Cédric, *Change ton monde*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2020.
- MIANO, Léonora, *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche, 2012.
- MOUAWAD, Wajdi, « Je t'embrasse pour finir », *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007, p. 175-185.
- MOUAWAD, Wajdi, *Qui sommes-nous ? Fragments d'identité*, Avignon, Éditions universitaires d'Avignon, 2013.
- RICŒUR, Paul, *Temps et récit I*, Paris, Seuil, 1983.

28 Cédric Herrou, *Change ton monde*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2020, quatrième de couverture.

Chapitre VIII

Art contemporain et migration méditerranéenne : de la création *sur* le migrant à la création *de* et *avec* les migrants

Anysia Troin-Guis

Critique d'art

Comprendre, réfléchir, partager et surtout envisager la migration moins comme un phénomène social qu'un réseau d'existences et une multitude d'expériences de vie est le point de départ de cette réflexion¹. Plutôt que de participer à la mythologie de la migration organisée par les médias et certains gouvernements, il s'agit d'œuvrer à une réappropriation d'individualités face à la masse déshumanisée que dessine la « crise migratoire ». En ce sens, les expériences multiples relatées dans cette contribution s'éloignent des démarches traditionnelles de la recherche, notamment de la méthode hypothético-déductive : elles s'écrivent davantage à la manière de l'essai que de l'article universitaire. Bricolage, tâtonnement, improvisation sont ainsi les heureux désagréments d'une telle recherche liant débats contemporains sur la migration, l'hospitalité et les enjeux que peut recouvrir l'art aujourd'hui.

Les expériences que je décrirai et analyserai ont été entreprises collectivement dans un cadre institutionnel puis individuellement dans différentes structures, bénévoles et scolaires. Elles conduiront à certaines remarques sur la coproduction de savoirs que peut générer cette recherche-action auprès d'un public migrant. Partant de l'espace symbolique qu'est l'art, il s'agit de réfléchir aux potentiels apports concrets de la démarche artistique et esthétique pour les nouveaux arrivants : d'interroger l'art comme un moyen d'instaurer

1 Je remercie sincèrement celles et ceux qui m'ont fait l'honneur et le plaisir de participer directement ou indirectement à cette recherche. Tout d'abord un grand merci à Sekou Fof, dont la rencontre a été essentielle dans mon choix de travailler avec des jeunes étrangers : pour sa curiosité, son intelligence, son courage et sa ferveur marseillaise, à la ville comme au stade. Un grand merci à celles et ceux avec qui j'ai pu partager mon travail, en discuter et dont les retours m'ont permis de faire de cet essai une aventure collective : mes élèves en premier lieu, puis Inès Oseki-Dépré, Rosalie Begalla, Frédéric Blancart, Clothilde Francisco, Samir Laghouati-Rashwan, Fabien Mathieu, Ugo Schiavi et Ellen Troin-Guis.

les préceptes d'une hospitalité, de vivre un dialogue et de réaliser des actions à partir d'œuvres qui évoquent, entre autres, les mobilités humaines. Échanger sur des œuvres autour de la migration avec les principaux concernés, c'est une manière d'incarner cette problématique, d'éprouver ce phénomène social plutôt que de le commenter. En somme, déplacer la création *sur* le migrant vers une création *de* et *avec* les migrants.

Sans développer une définition exhaustive de ce que regroupe la recherche-action ni compiler les différentes initiatives qu'elle a pu engendrer dans les sciences humaines, il est important de préciser que c'est son caractère expérimental et humain qui m'a interpellée. Tout d'abord, cela a généré mon implication au sein du collectif Migrations et Altérités, afin de participer à ses workshops avec des demandeurs d'asile puis, ma volonté d'organiser des ateliers à Marseille, dans différents espaces. Cette méthodologie révélait ainsi une mise en perspective salutaire de la théorie, de la critique et des pratiques liées à une coconstruction des savoirs et à une recherche plus vivante, de sorte qu'elle semblait incarner, et pas uniquement produire, des résultats, des connaissances et des savoirs. En effet, mes recherches en littératures comparées et en tant que critique d'art confrontent le texte et les arts plastiques et s'inscrivent dans une démarche interdisciplinaire explorée selon un large spectre : dans une réflexion intermédiaire mais aussi, plus généralement, liée au contexte historique et socioculturel ainsi qu'à des enjeux éthiques et politiques. Ainsi ai-je centré mes recherches sur le rapport des artistes, et *a fortiori* des œuvres, aux violences historiques, ce qui m'a conduite à analyser un corpus d'œuvres contemporaines abordant le drame actuel de la migration, principalement autour de la Méditerranée². La recherche-action permettait dès lors de prolonger les questionnements qui m'animent, en tant que redéfinition épistémologique de la démarche scientifique, interagissant avec une approche artistique et critique. Observation, proposition d'hypothèse, analyse, expression et création forment ainsi la multiplicité de gestes que ces expérimentations ont pu convoquer.

Il s'agira donc ici de retracer ce parcours intellectuel et pratique selon trois phases : tout d'abord, en présentant l'oscillation féconde entre la recherche et la création qui a eu lieu avec les demandeurs d'asile présents à Aix-en-Provence puis, les ateliers, inspirés de ce premier workshop, avec de jeunes migrants adolescents, rencontrés dans des structures solidaires bénévoles ou dans le cadre d'un dispositif de scolarisation des nouveaux arrivants (UPE2A³). Pour finir, certaines remarques et conclusions pourront être proposées, dans la perspective de repenser notre rapport à l'autre et à la pédagogie, en abordant un *vivre-ensemble* qui se construit dans la relation.

2 En ce sens, j'ai pu travailler sur des œuvres d'artistes et d'écrivains tels que Bouchra Khalili, Randa Maroufi, Laura Henno, Bruno Serralongue, Lorenzo Pezzani et Charles Heller (Forensic Oceanography), Taysir Batniji, Christoph Büchel, Ai Weiwei, Nathalie Quintane, Violaine Schwartz...

3 Le sigle UPE2A signifie « unité pédagogique pour élèves allophones arrivants » : il s'agit d'un dispositif d'accompagnement des élèves étrangers inclus en classe ordinaire.

Une oscillation féconde entre la recherche et la création avec des demandeurs d'asile

Dans le cadre du collectif Migrations et Altérités, un atelier de création artistique et visuelle avec des demandeurs d'asile pris en charge par le collectif Agir a été organisé par le groupe «Espaces et frontières», composé de Sabine Gamba, d'Eva Raynal, de Marjolaine Unter Ecker et de moi-même. Structuré en deux temps, le workshop a été élaboré comme une manière conviviale de produire une pensée et des créations en lien avec l'expression de sentiments et d'expériences qu'il n'est pas toujours aisé de verbaliser, à travers les thèmes du voyage et de l'installation en France. Issues de disciplines littéraires et artistiques, les organisatrices et moi-même avons mis à disposition des participants nos compétences mais avons aussi laissé une part libre à l'improvisation : aucune de nous n'étant artiste, il s'agissait de proposer des indications simples à comprendre pour un groupe de personnes très hétérogène, venant du Mexique, du Venezuela, du Liban, de la Syrie ou encore du Soudan, avec des niveaux différents de français, et de les accompagner dans leur production. Des tours de table ont été organisés pour que chacun puisse présenter son travail : l'acte créatif a été perçu soit comme un exutoire, soit comme une activité relaxante, voire méditative ; les créations ont donné lieu à un déploiement de discussions sur les éléments dessinés, peints, collés et elles ont généré des références aux histoires personnelles de chacun, leur rapport au départ, leur nouvelle vie en France. On peut alors aborder cette création *in vivo* comme des sources directes pour les études migratoires : le statut des productions, voire des créations, oscille entre œuvres et documents pouvant être utilisés par les chercheurs qui interrogent la « crise » migratoire et évoquent l'exil ainsi que des situations traumatiques. Dès lors, nous avons pu constater que la multiplicité des formes créées répondait à celle des parcours individuels.

Une première étape dans la pratique d'une recherche éthique et politique est alors instituée et s'analyse en deux temps : d'une part, dans la promotion d'un décloisonnement, tant disciplinaire qu'entre les institutions, universités et associations, d'autre part, dans la posture même que nous adoptons face aux migrants qui coconstruisent notre workshop. En effet, les ateliers permettent d'inscrire nos recherches dans la rencontre de l'autre, selon une valorisation des multiples cultures en présence. Par ailleurs, il ne s'agit pas de poser un regard totalisant et pathétique sur les actes et les parcours des migrants mais, au contraire, d'accompagner la réinstauration d'une individualité, que le système bureaucratique ou la violence d'un périple ont pu annihiler, en affirmant la potentialité critique et émancipatrice de la création. Selon cette perspective, ces *invisibles* peuvent réacquérir une certaine visibilité grâce à l'écriture de textes et l'expérience de la création visuelle. Les traces laissées, dans le moment de la création, témoignent de la profondeur du parcours, dans la durée et l'épreuve. Les mots et les images tentent de construire une narration autre que celle du récit administratif que tout réfugié ne connaît que trop bien.

Fréquenter des expositions, critiquer des œuvres : l'art contemporain pour les jeunes migrants adolescents

Parallèlement à ma participation au collectif Migrations et Altérités, j'ai pu m'engager dans des actions de solidarité, notamment à travers les différents dispositifs mis en place à Marseille, en particulier le collectif des référents de scolarité, dans le sillage du squat Saint-Just, qui a hébergé à partir de décembre 2018 et pendant plus d'un an environ 200 migrants. J'ai ainsi privilégié le contact avec des mineurs non accompagnés (MNA), que j'ai aidés dans différentes démarches administratives, notamment dans leur orientation scolaire, en dispensant des cours de français et en accompagnant leur intégration dans leur nouvelle ville. Puis, en tant que professeure de lettres modernes, j'ai été affectée en septembre 2020 au collège Chape, dans le 4^e arrondissement de Marseille, et suis depuis responsable du dispositif UPE2A de l'établissement. Consciente d'évoluer dans un pays qui « peine à se concevoir comme terre d'accueil⁴ », j'ai souhaité prolonger les expérimentations de notre collectif universitaire auprès des publics étrangers que j'ai côtoyés, bénévolement ou professionnellement, afin d'installer un dialogue entre ces jeunes et moi-même, propice à la construction du sujet sociopolitique complexe que constitue tout être humain et, *a fortiori*, chaque nouvel arrivant. De même, il s'agissait de penser l'hospitalité de manière alternative, en s'emparant de la pédagogie, en plus de la recherche-action. Dans leur ouvrage *La fin de l'hospitalité: l'Europe, terre d'asile?*, Fabienne Brugère et Guillaume Le Blanc affirment: « Il est devenu insensé de vouloir faire porter l'exigence d'hospitalité sur l'éthique des arts de vivre individuels pour ne plus la considérer comme une sorte d'obligation personnelle alors qu'elle s'invente depuis des lieux qui sont eux-mêmes de part en part des dispositifs politiques⁵. »

En effet, chacun de ces jeunes, scolarisés ou en attente d'une affectation, est lié à des lieux institutionnels et donc politiques. Dans un article qui a particulièrement irrigué ma réflexion, Marco Brighenti et Roozbeh Shirazi rappellent que les écoles sont les premiers lieux où se construit le sentiment d'appartenance à une nation, « souvent aux dépens des identités locales et régionales et des pratiques linguistiques⁶ ». En ce sens, de réelles problématiques découlent d'une institution pensée comme telle, où « la construction du sentiment national français [...] s'est [...] largement faite à partir de l'occultation des dimensions migratoires de son histoire⁷ ». Marco Brighenti et Roozbeh Shirazi listent alors une importante série de questions dont il est nécessaire de se saisir pour appréhender l'enseignement auprès des élèves allophones :

4 Maïtena Armagnague, Alexandra Clavé-Mercier, Marion Lièvre, Anne-Claudine Oller, Les dispositifs de scolarisation des enfants et jeunes migrants en France: des producteurs de « scolarités contraintes », *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n° 18, 2019. En ligne: <http://journals.openedition.org/cres/4104> (consulté le 8 mai 2022).

5 Fabienne Brugère, Guillaume Le Blanc, *La fin de l'hospitalité: l'Europe, terre d'asile?*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Essais », 2018, p. 199.

6 Marco Brighenti, Roozbeh Shirazi, Forger l'hospitalité à travers une recherche transnationale et multilingue, *Diversité*, n° 196, 2019, p. 113.

7 Maïtena Armagnague *et al.*, art. cit.

Dans quelle mesure les écoles et la société peuvent-elles s'adapter à la différence ? Quelles formes de différence perturbent les idées de nationalité et d'appartenance ? Dans quelle mesure les écoles créent-elles les conditions nécessaires pour apprendre de manière critique et composer avec l'héritage français du colonialisme ? Comment l'arrivée de l'autre suscite-t-elle une réflexion sur ce que signifie être « français » et que recouvre exactement cette notion⁸ ?

C'est à travers l'art que les dispositifs de recherche, véritablement relationnels, tentent de remédier à un universalisme qui voit de plus en plus aujourd'hui ses limites, ses écueils, voire ses échecs. L'objectif principal est alors de faire interagir l'espace artistique et esthétique avec l'actualité, afin de construire un projet, d'ouvrir un chantier qui s'inscrit dans différentes démarches liées à la création, à l'éducation et aux notions de solidarité et d'hospitalité. Différentes formes de subjectivité ont pu ainsi émerger dans les séances organisées, avec des jeunes non scolarisés ou au sein du dispositif UPE2A, avec plus ou moins de régularité étant donné la crise sanitaire de la Covid-19 toujours en cours en 2020.

Un premier volet de ces expérimentations se déploie principalement avec Sekou, un jeune Guinéen de 15 ans, arrivé en France au printemps 2019. Je l'accompagne dans ses démarches et lui propose des activités culturelles et sportives : nous nous rendons ainsi à différentes expositions, visites durant lesquelles j'écoute attentivement ses remarques et essaye de lui expliquer certaines œuvres sans pour autant orienter son regard, conditionner sa réception ou lui imposer une interprétation. Si j'ai noté qu'il prenait beaucoup de photos pour archiver sa visite, capturer ces moments de convivialité et de découverte, éventuellement pour les partager sur ses réseaux sociaux, j'ai distingué deux réactions principales à la suite de ces nouvelles expériences. Sekou n'était jamais entré dans un musée ou dans un centre d'art et la notion d'art contemporain lui était complètement étrangère : pourtant, il s'est déjà confronté à ce que John Dewey nomme une « expérience esthétique⁹ », et donc il a pu formuler quelques remarques assez significatives. Les visites se sont déroulées à la Friche La Belle de mai, durant L'Été contemporain 2019 : Sekou a montré une réelle fascination pour la scénographie de deux expositions, « OOLOI », le solo show de Paul Maheke, et « Rhum Perrier menthe citron », curaté par Cédric Aurelle et Julien Creuzet¹⁰,

8 Marco Brighenti, Roozbeh Shirazi, art. cit., p. 113.

9 John Dewey explique ainsi sa conception de l'expérience esthétique : « Afin de comprendre la signification des produits artistiques, nous devons les oublier pendant quelque temps, nous détourner d'eux et avoir recours aux forces et aux conditions ordinaires de l'expérience que nous ne considérons pas en général comme esthétiques. Nous devons arriver de l'art en empruntant un détour. Car la théorie s'intéresse à la compréhension, la pénétration, et non aux cris d'admiration et à la stimulation de cet accès d'émotion que l'on qualifie souvent d'appréciation. Il est tout à fait possible d'apprécier les formes colorées et les parfums délicats des fleurs sans avoir aucune connaissance théorique sur les plantes. Mais si l'on entreprend de *comprendre* la floraison des plantes, on doit alors se renseigner sur les interactions entre le sol, l'air, l'eau et le soleil qui conditionnent la croissance des plantes. » John Dewey, *L'art comme expérience*, cité par Jean-Pierre Cometti, Black Mountain College et l'avant-garde américaine avant et après la Seconde Guerre mondiale, in Jean-Pierre Cometti, Éric Giraud (dir.), *Black Mountain College : art, démocratie, utopie*, Marseille, CIPM / Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 40.

10 Paul Maheke, « OOLOI », sur une proposition de Triangle France – Astérides, Friche La Belle de mai de Marseille, du 30 juin au 29 septembre 2019 ; exposition collective (Flora Moscovici, Jagna Ciuchta, Basile Ghosn et guests), « Rhum Perrier menthe citron », sous le commissariat

ainsi que pour la prégnance de la couleur, rouge pour la première et jaune pour la seconde. Néanmoins, les enjeux conceptuels de telles expositions étaient assez complexes à saisir et il m'était difficile de les expliquer à un adolescent en cours d'apprentissage de la langue française. Loin d'être un problème, cette dimension nous a permis d'aborder la visite comme un moyen autre de faire connaissance et un moment de partage. De plus, si l'on en croit Dewey, toute forme d'expérience esthétique, qu'elle soit intellectualisée ou non, est utile :

L'art fait s'envoler le voile qui masque l'expressivité des choses de notre expérience ; il nous permet de réagir contre le laisser-aller de la routine, et il nous rend capables de nous oublier, pour nous retrouver dans le plaisir d'une expérience au monde dans la variété de ses formes et qualités. Il se saisit de la moindre touche d'expressivité rencontrée dans les objets pour en faire une nouvelle expérience de la vie¹¹.

Les œuvres, selon le penseur, offrent une expérience vers un dehors de l'œuvre, le quotidien ou l'actualité, qui se découvre sous de nouveaux aspects.

Le même jour, une autre facette de cette expérience a pu avoir lieu, lors de la visite de l'exposition de Ludovic Carème, « Brésils¹² ». Retraçant un séjour entre São Paulo et l'Amazonie, le photographe restitue son expérience d'un pays dans lequel il a passé dix ans. Il aborde différents sujets qui font l'actualité brésilienne et brosse le portrait d'un territoire en proie à de nombreux problèmes, dans la perspective de déconstruire les clichés d'un Brésil allègre. Une série intitulée *Os Moradores da rua* (« les habitants de la rue ») a particulièrement touché Sekou. Disposée selon une grille, elle se compose d'une accumulation d'images de sans-abri qui ne sont que difficilement perceptibles, vivant à même le sol, sous un tas d'affaires, de cartons, de bois ou de plastique. L'humain disparaît alors presque totalement sous ces objets dont l'amoncellement échafaude laborieusement un édifice de fortune : il devient lui-même objet des rues de la mégapole, passif et invisibilisé, sans pouvoir d'agir ni aucune considération de la part des passants. Devant cette œuvre, Sekou m'a dit : « Cela me rappelle l'Algérie, lorsqu'on vivait et attendait par terre et que les journalistes, français souvent, nous photographiaient mais ne nous parlaient pas. » La violence symbolique d'une telle remarque illustre, outre une situation désastreuse à condamner, la potentialité d'une œuvre à déclencher le récit personnel. C'était la quatrième fois que je voyais Sekou, et c'était alors la première fois qu'il évoquait son parcours migratoire, qu'il a, par la suite, davantage détaillé. Observer une œuvre et tisser des liens avec son propre vécu font partie intégrante de l'expérience esthétique. C'est d'ailleurs un réflexe que j'ai pu constater lors du deuxième volet de ma recherche, auprès de la classe UPE2A dont je suis responsable.

Étant donné la situation particulière liée à la pandémie, je n'ai pas pu effectuer avec mes élèves des visites d'exposition et j'ai donc organisé en classe des

de Cédric Aurelle et de Julien Creuzet, sur une proposition de Fræme, Friche La Belle de mai de Marseille, du 1^{er} juin au 29 septembre 2019.

11 John Dewey, *Œuvres philosophiques*, t. III, *L'art comme expérience*, trad. Jean-Pierre Cometti *et al.*, Pau, Publications de l'université de Pau / Tours, Éditions Farrago, 2005 [1934], p. 134.

12 Ludovic Carème, « Brésils », sous le commissariat de Christian Caujolle, Friche La Belle de mai de Marseille, en partenariat avec Les Rencontres d'Arles, dans le cadre du Grand Arles Express, du 30 juin au 29 septembre 2019.

ateliers de critique d'art en leur présentant différents films d'artistes contemporains. L'avantage d'une telle démarche est tout d'abord pédagogique : l'utilisation d'œuvres d'art permet de varier les supports, notamment certains qui pourraient être considérés comme trop enfantins ou en décalage avec les connaissances et les compétences de ces adolescents allophones¹³ d'origines très différentes (albanaise, ghanéenne, guinéenne, kurde, malienne, portugaise, serbe, tunisienne, turque). Ces ateliers s'avèrent alors plus proches des travaux qui s'effectuent en classe « ordinaire », en particulier en histoire des arts, un enseignement transversal dispensé au collège et au lycée.

La première œuvre visionnée, réalisée dans le cadre de Manifesta 13¹⁴, est de Sara Sadik et s'intitule *Carnalito Full Option*. L'artiste la décrit ainsi :

C'est un film d'environ vingt minutes, tourné au stade Vélodrome, dans lequel je mets en scène un jeu qui réunit différents adolescents. Les acteurs sont des jeunes du centre éducatif fermé Les Cèdres pour lesquels j'ai dirigé un atelier hebdomadaire pendant quelques mois : nous discutons de leur vie, nous lisons des textes, regardions des vidéos, réfléchissions ensemble... Entre fiction et documentaire, l'idée de départ est de représenter un jeu télévisé dans lequel cinq garçons s'affrontent selon des épreuves censées refléter le profil type de ce que serait l'homme idéal : un homme beau, musclé, romantique, drôle... La partie documentaire se construit notamment dans les passages tournés dans un confessionnal, à la manière des télé-réalités, et rien n'est scripté. Les ados parlent de leur vie, de leurs sentiments, de leur vraie situation, tout en laissant néanmoins un flou entre le réel et la fiction¹⁵.

Sans tracer un parallèle superficiel entre la situation des jeunes du film et celle de mes élèves, dont certains sont des MNA vivant en foyer, je trouvais pertinent de regarder et de discuter autour d'un film qui traite des questions propres à la sensibilité adolescente, élaboré à travers des références à une culture populaire familière aux élèves. Si la langue et certaines expressions relatives à un parler argotique n'étaient pas toujours accessibles pour des apprenants, l'essentiel a pu être compris et l'univers visuel de *Carnalito Full Option* a eu beaucoup de succès. Une des épreuves mises en scène dans le film était d'écrire un poème à partir de quelques mots tels *habiba*, *amore* ou *hlel*. Les élèves ont alors souhaité réaliser eux aussi cet atelier d'écriture sur un sujet universel qui transcende les langues : le sentiment amoureux. L'œuvre apparaissait comme le moyen de déclencher une pratique créatrice et expressive : bien que ce ne fût pas l'objectif que je désirais travailler, l'initiative des élèves a souligné et illustré une autre des potentialités de l'art.

Deux films de Laura Henno ont également été montrés : *Missing Stories* (2014) et *Koropa* (2016). Centrés sur la migration clandestine et l'adolescence, ils sont le fruit d'un travail en immersion, respectivement dans un centre d'accueil d'urgence pour MNA à Lille pour l'un, et entre les Comores et Mayotte pour

13 Maïtena Magnague, Alexandra Clavé-Mercier, Marion Lièvre et Anne-Claudine Oller avancent d'ailleurs l'idée selon laquelle certains supports pédagogiques contribueraient à la vision du dispositif UPE2A comme une « fiction d'école », selon certains élèves et parents d'élèves (cf. art. cit.).

14 Manifesta est une biennale nomade européenne d'art contemporain, sa 13^e édition a eu lieu en 2020 à Marseille, dans une version réduite à la suite de la situation sanitaire. Pour plus d'informations, voir <https://manifesta13.org> (consulté le 8 mai 2022).

15 Entretien de Sara Sadik par Anyisia Troin-Guis, *Revue 02*, n° 94, automne 2020, p. 66.

l'autre. La première œuvre est une fiction documentaire où de jeunes étrangers discutent de leur exil, en bord de mer et près d'un paysage verdoyant : les adolescents évoquent leur parcours, se donnent mutuellement des conseils pour pouvoir rester en France, tentent d'élaborer des récits qui correspondront aux attentes de l'Administration... Le second film s'organise autour de deux personnages, Patron et Ben, et la formation d'un enfant au métier illégal de passeur¹⁶. C'est tout d'abord *Koropa* que j'ai montré aux élèves : il y a eu peu de réactions, et j'ai donc décidé de faire écrire les élèves dans leur langue d'origine, puis de recourir à des logiciels de traduction en ligne, pour qu'ils puissent développer leur pensée au sujet du film. Ensuite, nous avons travaillé sur des points du programme de français langue seconde (FLS), selon notamment des objectifs de communication : décrire quelqu'un, exprimer ses goûts, faire des appréciations... Si certains élèves ont été surpris d'écrire dans leur langue maternelle durant un cours de FLS, il s'agissait néanmoins de mettre en place la possibilité pour chacun, malgré des niveaux de langue hétérogènes, de s'exprimer sur une œuvre. Dès lors, le lien entre traduction et morale, comme l'analyse Tiphaine Samoyault dans son essai *Traduction et violence*, est évident :

S'il y a encore des espaces où la situation des migrants paraît tragique et inacceptable, alors il faut continuer de penser ensemble les deux termes « traduction » et « morale », faire venir l'autre vers soi, selon le mouvement concret qui est celui de la traduction, et non accepter passivement ou indifféremment sa présence¹⁷.

Il s'agit donc d'accepter la différence de chacun et d'en faire un atout, que ce soit dans l'apprentissage, du français et des compétences scolaires, mais aussi dans la construction du « bien-être sociopolitique¹⁸ » de ces jeunes qui s'organise désormais en France. Cette approche est ici appliquée à travers la création artistique et les activités qui gravitent autour : faire entendre les voix de chacun, leurs récits, qu'ils soient construits en français ou élaborés en langue première, à partir d'œuvres qui peuvent toucher les jeunes et faire écho à des expériences personnelles. Davantage qu'une monstration de fictions autour de la migration, il s'agit de recueillir l'avis de ces jeunes sur ces œuvres, d'instaurer une réflexion sur la représentation d'expériences que d'autres ont vécues et de créer du dialogue sur une question essentielle du contemporain, sur un plan politique, social et culturel. Ces interrogations sont d'autant plus cruciales en France où une libération du discours xénophobe se fait jour depuis quelques années, face notamment à l'accentuation du flux migratoire depuis 2015, corrélée à ce qu'Achille Mbembe qualifie de « métaphysiques du chez-soi¹⁹ ».

16 Pour une analyse de l'œuvre, voir Guillaume Lasserre, *Koropa, nocturne Comores, Le Club de Mediapart*, 2019. En ligne : <https://blogs.mediapart.fr/guillaume-lasserre/blog/090719/koropa-nocturnes-comores> (consulté le 8 mai 2022).

17 Tiphaine Samoyault, *Traduction et violence*, Paris, Seuil, 2020, p. 149.

18 Cf. Marco Brighenti, Roozbeh Shirazi, art. cit., p. 113.

19 Achille Mbembe, *Brutalisme*, Paris, La Découverte, 2020, p. 186-193. Pour le chercheur, ces « métaphysiques » seraient liées à ce qu'il appelle un « nationalisme vitaliste » dans lequel le « chez-soi » serait une création subjective construite sur une communauté de sang et d'ancrage à la terre. Cette pensée extraite du néolibéralisme conduirait parfois celui qui se considère comme natif et ayant droit à préférer menaces, insultes et le typique « Rentrez chez vous » envers les étrangers et les personnes racisées. Ces comportements peuvent aussi se traduire sous des formes

C'est d'ailleurs ce qui s'est passé lors du visionnage du second film : les élèves se sont permis davantage de commentaires, ont fait des rapprochements avec leur arrivée en France, et un des élèves nous a montré une vidéo de lui dans l'embarcation de fortune qui l'a conduit du Maghreb à Lampedusa. Comme lors de la visite de l'exposition de Ludovic Carême, le film de Laura Henno déclenche l'expression du récit personnel, et il y a un écho entre les œuvres et les expériences de chacun. Cela illustre dès lors l'objectif de l'artiste ainsi que l'une des finalités de cette recherche : celui d'aborder le migrant non plus comme un objet d'étude mais comme un sujet pensant et individualisé. Une remarque était particulièrement touchante de la part d'un MNA : « C'est triste car ils quittent leur pays pour souffrir ici. » En ce sens, il est nécessaire de rappeler avec Marco Brighenti et Roozbeh Shirazi que

l'insistance nationaliste pour que les nouveaux arrivants soient reconnaissants de leur accueil en France, quelle que soit leur condition, devrait être repensée, car nous apprenons que pour certains de ces jeunes, leur arrivée en France n'était pas un choix, mais plutôt un manque de choix, une impossibilité à rester à la « maison ». Cette différence est cruciale et modifie la manière dont les idées de générosité et d'hospitalité acquièrent une signification politique²⁰.

On ne peut en effet parler de choix concernant la migration de nombre de personnes : le manque d'opportunités, les menaces, la nécessité de fuir la guerre ou la pauvreté constituent les possibles raisons poussant quelqu'un à quitter son pays d'origine sans savoir ce qui l'attend dans le pays d'accueil et les dangers auxquels il peut être exposé (exploitation par des patrons peu scrupuleux ou des réseaux illégaux, conditions de vie déplorables...). C'est pour cela que penser les notions de solidarité, d'hospitalité, de générosité se conçoit comme une réflexion au sujet d'actes véritablement politiques.

Vers quelques conclusions : un chantier toujours en cours

Ce bilan d'une recherche-action et de son cheminement conduit au constat que des ajustements et des approfondissements demeurent nécessaires. Ce retour réflexif, néanmoins encore partiel, ouvre de nouvelles voies, qu'elles soient pédagogiques, méthodologiques, ou théoriques. Celles-ci sont en lien avec l'hospitalité, le partage, la solidarité, le rôle que peut jouer l'art mais aussi l'échange réciproque d'un tel dispositif : les discussions, les actions, les rencontres ont chacune produit des savoirs. Hors d'un cadre institutionnalisé, ces ateliers et ces séances ont nécessité de naviguer à vue, de renoncer parfois à des objectifs et de composer avec un public transnational. De plus, la crise sanitaire a compliqué l'organisation même de ces expérimentations : créer du lien, installer une confiance, tisser un réseau avec des artistes qui souhaiteraient participer à ce projet, rechercher des subventions et des structures d'accueil pour pérenniser ces ateliers sont des actions toujours en cours. Différents artistes ont ainsi montré leur intérêt concernant cette démarche, notamment Nicolas Daubanes,

extrêmes de violence, dont les actualités regorgent, de l'agression au meurtre raciste, commis par des civils ou par la police, qualifiée par Mbembe de « rosaire des morts à contretemps ».

20 Marco Brighenti, Roozbeh Shirazi, art. cit., p. 117.

Liam Warren et sa structure liée à la performance, à l'installation et à la vidéo (RIFT) ou encore Florent Basiletti, avec qui pourrait être envisagé un partenariat avec la Fondation Manuel Rivera-Ortiz, basée à Arles et spécialisée dans la photographie documentaire²¹.

Construire ces ateliers comme des espaces dialogiques mais aussi polyphoniques, entre créations, commentaires, analyses et récits de soi, relève d'une fonction éthique et politique de l'art. En effet, créer du commun à travers des œuvres, dont le choix est guidé par une perspective interculturelle, fait écho à la situation même des élèves de la classe ciblée ainsi que celle des jeunes accompagnés bénévolement, mêlant, au minimum, culture du pays d'origine et culture du pays d'accueil. En ce sens, il s'agit de saisir la pluralité des sujets en présence et de véritablement composer une communauté et non d'effacer, remplacer, substituer : ce qu'implique la notion d'assimilation. C'est d'ailleurs tout le propos du philosophe, traducteur et poète Martin Rueff lorsqu'il affirme :

Tout commun est d'institution, tout lien liaison, toute proximité rapprochement. Ce qui signifie d'une part que le commun se fait sur fond de différence et jamais sur fond de même, d'identité. Ce qui implique d'autre part que tout commun qui se construirait sur fond d'identité [*idem*] pensée comme naturalité de la communauté se construit sur une illusion dangereuse. L'illusion identitaire²².

En tant qu'opérateur critique, ce chantier pourrait ainsi tendre vers un renouvellement de la pédagogie : repenser les formes d'apprentissage et notre rapport à l'art ne peut être abordé sans mesurer le contexte postcolonial qui est le nôtre. Si « la mondialisation est une intensification et une accélération des migrations de tous ordres²³ », c'est moins un *vivre-ensemble* qui gommerait les différences qu'un *vivre-dans-la-relation*, pour reprendre la notion d'Édouard Glissant, qui apparaît comme essentiel. L'école et les lieux d'apprentissage, dont les orientations sont somme toute politiques, ne peuvent plus être pensés sous les termes de standardisation et d'uniformisation, au même titre que l'art contemporain et son milieu, au centre de ces expérimentations. Rechercher la mixité, valoriser la polyphonie et reconnaître un passé problématique sont des axes de réflexion avec lesquels nos sociétés se doivent de négocier pour parvenir à établir un monde plus juste et égalitaire. Ne pas prendre en compte ces pistes, c'est précipiter nos sociétés vers la catastrophe, où les différences et les modes de vie minoritaires en viennent à être associés à un séparatisme, voire une dérive sectaire par le gouvernement en place. L'universalisme à la française semble synonyme de la mise en avant d'une culture dominante et uniformisante, niant les diversités et l'existence des autres communautés qui pourraient exister dans la République²⁴. Sa remise en

21 Pour découvrir davantage le travail de ces artistes et de ces organismes, voir <https://www.nicolasdaubanes.net>, <https://rift.house>, <https://florentbasiletti.com> et <http://mrofoundation.org/exhibitions> (consultés le 8 mai 2022).

22 Martin Rueff, *Différence et identité : Michel Deguy, situation d'un poète lyrique à l'apogée du capitalisme culturel*, Paris, Hermann, 2009, p. 162, cité par Tiphaine Samoyault, *op. cit.*, p. 158-159.

23 Seloua Luste Boulbina, Esthétique(s) contemporaine(s) et migration(s) postcoloniale(s), *Proteus*, n° 8, 2015, p. 60.

24 Cf. L'universalisme en question, *LSD, la série documentaire*, émission produite par Perrine Kervran. En ligne : <https://www.franceculture.fr/emissions/lsd-la-serie-documentaire/politique-et-race-en-france-un-mariage-dangereux-44-luniversalisme-en-question> (consulté le 8 mai 2022).

question, dès l'intégration des jeunes migrants, par une scolarisation adaptée qui dispose de vrais moyens, permettrait d'éviter certaines issues dramatiques, du repli identitaire à des mécanismes de ghettoïsation des populations étrangères installées en France²⁵.

Bibliographie

- ARMAGNAGUE, Maïtena, CLAVÉ-MERCIER, Alexandra, LIÈVRE, Marion, OLLER, Anne-Claudine, Les dispositifs de scolarisation des enfants et jeunes migrants en France : des producteurs de « scolarités contraintes », *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n° 18, 2019. En ligne : <http://journals.openedition.org/cres/4104>.
- BRIGHENTI, Marco, SHIRAZI, Roozbeh, Forger l'hospitalité à travers une recherche transnationale et multilingue, *Diversité*, n° 196, 2019.
- BRUGÈRE, Fabienne, LE BLANC, Guillaume, *La fin de l'hospitalité : l'Europe, terre d'asile ?*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Essais », 2018.
- COMETTI, Jean-Pierre, GIRAUD, Éric (dir.), *Black Mountain College : art, démocratie, utopie*, Marseille, CIPM / Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.
- DUBET, François, L'hospitalité : des principes aux politiques, *Diversité*, n° 196, 2019.
- LUSTE BOULBINA, Seloua, Esthétique(s) contemporaine(s) et migration(s) postcoloniale(s), *Proteus*, n° 8, 2015.
- MBEMBE, Achille, *Brutalisme*, Paris, La Découverte, 2020.
- RUEFF, Martin, *Différence et identité : Michel Deguy, situation d'un poète lyrique à l'apogée du capitalisme culturel*, Paris, Hermann, 2009.
- SAMOYAUULT, Tiphaine, *Traduction et violence*, Paris, Seuil, 2020.

25 Cf. François Dubet, L'hospitalité : des principes aux politiques, *Diversité*, n° 196, 2019, p. 46.

Chapitre IX

Une transformation profonde des camps de Grèce à travers l'implantation des formes-écoles sur la période 2017-2019

Mickaël Idrac
Université de Paris

Introduction

La recherche que je présenterai dans ce chapitre, issue de ma thèse de doctorat en sociodémographie, s'intéresse à l'éducation en contexte de camp. Mon intérêt pour cette question remonte à plus de dix ans déjà, et j'ai, comme nombre de mes collègues, commencé par « l'action » avant « la recherche », puisque j'enseignais dans des *migrant schools* à la frontière birmano-thaïe avant de franchir la palissade du camp de Mae La, le plus grand d'Asie du Sud-Est avec ses 55 000 habitants. Par la suite, j'ai mené un programme de développement économique dans les camps de réfugiés palestiniens du Liban, j'ai enseigné en France, puis le camp de Calais a bouleversé tout ce que nous pensions savoir sur ce qu'était l'éducation en contexte de camp.

En effet, l'école laïque du chemin des Dunes y avait acquis une telle aura qu'elle a, plusieurs fois, présidé à la destinée du camp et notamment empêché une première fois son démantèlement. Dès lors, Zimako Mel Jones, que j'ai rencontré à plusieurs reprises, usager du camp, migrant nigérian, créateur de l'école et hôtelier de profession, était près de réussir son pari :

« Ce n'était pas du tout mon métier, je réfléchissais à ce que je pouvais créer comme structure qui pourrait devenir l'étendard politique du camp, à créer quelque chose que les pelles mécaniques ne pourraient pas détruire, et j'en suis arrivé à la conclusion que cette structure, c'était une école. »

Nous étions en 2015, et le camp sera définitivement démantelé en 2016. Nous étions surtout au cœur d'une Europe dont la tendance à parquer les « mauvais étrangers » dans un « nulle part » devenait une sorte de norme consacrée par la mise en œuvre effective de l'approche *hotspots*, que je présenterai dans ma première partie.

À la suite du démantèlement du camp de Calais, je me suis rendu lors de l'année 2016 en Grèce, en Italie, en Macédoine et en Serbie pour vérifier l'ampleur de ce phénomène voulant que des écoles se muent en étendards politiques des camps, jusqu'à ce qu'un entretien mené avec une cheffe de projet du ministère de l'Éducation grec confirme ce qui n'était jusqu'alors qu'une intuition : « La présence, la création d'une école dans un camp, elle a un effet boule de neige. Moi, je considère que l'école est contagieuse quand les enfants y sont bien, quand tout le monde est bien, même ceux qui n'y vont pas et même les adultes. »

Par mes raisonnements, je démontrerai que c'est l'action de l'école en tant qu'objet bien plus que l'action éducative auprès de ses destinataires qui bouleverse les représentations sur les migrants vivant dans les camps. Au cours de mes différents séjours en Grèce, je me suis lié d'amitié avec un adolescent guinéen vivant dans le camp de Skaramangas, en banlieue d'Athènes. Ce camp était sur la période 2016-2019 le plus grand de Grèce continentale, avec une population stable d'environ 3 500 personnes. Un soir, alors qu'il m'avait invité à un concert d'enfants organisé par une institution éducative du camp, entouré de journalistes, de représentants de la mairie et de ministères, sa réflexion m'a frappé : « Tu vois, ces événements, c'est important, ça permet de montrer que ce sont des gens bien qui habitent le camp. Ce ne sont pas que les enfants qui sont des gens bien, c'est tout le monde, mais il n'y a que les enfants qui peuvent faire venir les Grecs. »

Nous n'étions pas dans un contexte où l'action des enseignants modifiait les représentations, mais bien dans un cadre où l'école dans sa dimension politique mettait en œuvre sa contagiosité pour atteindre des Athéniens qui ne connaissaient alors du camp que ce que les médias pouvaient en dire. En dehors du fait que plusieurs chercheurs s'inquiétaient du peu de données sur l'éducation en contexte de camp, il devenait d'autant plus intéressant de se pencher sur l'influence des écoles dans les camps que d'autres chercheurs soulignaient le fait que lorsque les recherches sur l'éducation dans les camps existaient, celles-ci se concentraient sur des enjeux didactiques. Au-delà des possibilités de désenclavement et d'ouverture que permet la présence d'écoles dans un camp, je poserai à travers la question suivante que si l'image que l'extérieur peut avoir des migrants et du camp se transforme, c'est aussi et surtout parce que dans un premier temps la présence d'écoles a transformé le camp : comment la présence d'écoles dans un camp peut-elle en modifier durablement l'environnement ?

À la suite de mes différents terrains exploratoires, j'ai fait le choix de me focaliser sur la Grèce à partir de l'année 2017. J'y ai mené une enquête ethnographique sur trois années, jusqu'en 2019, à l'échelle de tout le territoire. Je me suis rendu dans 7 camps pour y collecter des données en suivant une méthodologie exclusivement qualitative : Skaramangas, Eleonas et Ritsona sur le continent ; Vial, Kara Tepe, Moria et Vathy sur les îles de la mer Égée. J'y ai réalisé 17 observations de classe et mené 56 entretiens semi-directifs avec toutes les parties prenantes de l'éducation, qu'elle soit formelle (dispensée par l'État) ou non formelle (dispensée par des tiers) : usagers des institutions éducatives, gestionnaires ou administrateurs, enseignants, personnalités politiques, fonctionnaires en poste dans différents ministères et représentants d'agences onusiennes.

Il est apparu que les complexes éducatifs que j'avais l'ambition d'étudier dépassaient le spectre de leurs prérogatives traditionnelles liées à la dispensation d'enseignements et celui de leurs destinataires naturels qui seraient les enfants. Par conséquent, après une contextualisation du sujet, ma deuxième partie sera consacrée à la modélisation du concept de forme-école que j'utilise pour décrire les institutions à même de bouleverser l'environnement des camps. Enfin, je présenterai plusieurs concrétisations, plusieurs réussites, de cette prise d'influence dans les camps de Grèce.

De la prolifération des camps à la multiplication des écoles en leur sein

Aux portes de l'Union européenne (UE), où les politiques migratoires restrictives contribuent au « processus d'encampement », la Grèce est particulièrement concernée par sa position géostratégique sur la route migratoire de Méditerranée orientale. En 2015, la Commission européenne a présenté un agenda en matière de migrations, comprenant le déploiement d'une approche *hotspots* dans des États de l'UE supposément confrontés à des « pressions migratoires démesurées ».

En Grèce, les *hotspots* sont localisés sur les îles de Lesbos, de Samos, de Chios, de Léros et de Kos. Ils sont consacrés à l'enregistrement, à l'identification, à la prise d'empreintes digitales et au recueil de témoignages des migrants ainsi qu'à la gestion des opérations de retour. L'objectif premier est de déterminer qui est éligible au statut de réfugié. Une fois identifiés, les candidats potentiels doivent déposer leur demande de protection en Grèce en raison du règlement de Dublin. La Grèce est en effet l'État membre qui a joué un rôle prépondérant dans l'entrée des migrants au sein de l'UE, et c'est sur son territoire qu'ils ont été identifiés. Officiellement, l'approche *hotspots* est présentée comme celle qui doit permettre aux migrants de déposer une demande d'asile en Grèce, de demander une relocalisation dans un pays tiers ou de faciliter un retour dans le pays d'origine. Officieusement, si elle a permis l'identification et l'enregistrement de la plupart des migrants, les procédures sont si lentes qu'elle est à l'origine des « goulets d'étranglement » engendrant la multiplication des lieux d'enfermement.

Maintenant que les raisons de la prolifération visible des camps sont établies en Grèce, il convient de se demander pourquoi la multiplication d'institutions éducatives en leur sein suit la même croissance exponentielle alors que l'instruction publique est gratuite et obligatoire dans ce pays pour tous les enfants, peu importe leur nationalité. À l'époque du camp de Calais, je commençais à théoriser une forme de « déni d'inclusion » dont seraient victimes les enfants des camps, et le phénomène s'est hélas vérifié en Grèce. Dans ce pays, contrairement à la France où c'est une responsabilité des mairies, ce sont les écoles primaires qui sont responsables de l'inscription des enfants dans le secteur de l'éducation formelle. Dès lors, lorsque le déni d'inclusion se joue à l'échelle de la ville, il est souvent le résultat de pressions qu'exerce la communauté sur les directeurs et rarement lié à des stratégies savantes. Des procédés d'éloignement sont mis en œuvre par les personnels de direction, qui achètent une forme de paix sociale à travers les modalités décrites par une travailleuse sociale de l'ONG Arsis rencontrée à Thessalonique :

Il existe une vraie désinformation sur la question des vaccins, dont l'absence de preuve est présentée comme rédhibitoire alors qu'il est facile de se faire vacciner gratuitement. L'informatique semble également utilisée avec des directeurs qui refusent d'inscrire des enfants arabophones en disant que leurs logiciels ne peuvent écrire l'alphabet arabe.

Au-delà du déni d'inclusion qui se joue à l'échelle locale, j'ai identifié qu'une dynamique de plus grande ampleur était orchestrée par l'État. Ce dernier empêche en effet tous les enfants vivant dans les camps des îles de la mer Égée d'accéder à l'école publique alors qu'un programme spécifique leur est consacré.

Le Reception Facilities for Refugee Education (DYEP si l'on utilise l'acronyme grec, qui est le plus usité) poursuit un objectif transitionnel entre la situation d'urgence et l'installation durable en permettant aux enfants des camps de fréquenter une école publique quelques heures par jour, lorsque les élèves grecs sont partis. Dans une logique de mixité, les élèves grecs et ceux issus des camps se croisent lors de certaines plages horaires, prenant une récréation ensemble et participant à des activités ponctuelles. Dans chaque Reception and Accomodation Center (RAC), qui est le statut juridique des camps situés en Grèce continentale, ce sont des Refugee Education Coordinators (REC) employés par le ministère de l'Éducation qui enregistrent les demandes des familles pour inscrire les enfants au DYEP. Sur le continent, pour valider mes hypothèses, j'ai questionné les REC de Skaramangas et d'Eleonas (région d'Athènes) en 2017, 2018 et 2019, ainsi que ceux de Ritsona en 2019. Dans les îles, j'ai rencontré la REC de Vial sur l'île de Chios en 2018, à Lesbos, personne n'a accepté de me recevoir, et j'ai rencontré en 2019 la REC de Vathy sur l'île de Samos.

Depuis septembre 2017, le DYEP cohabite avec un dispositif de Zones of Priority Education (ZEP) qui existait depuis de nombreuses années, mais dont le cadre a été adapté. Toutes les écoles en ZEP qui accueillent entre 9 et 20 enfants déplacés peuvent ouvrir une classe spécifique disposant de financements et d'outils consacrés à l'accueil des migrants. Les élèves sont en permanence inclus dans une classe ordinaire et bénéficient d'un soutien particulier en petits groupes de besoin en grec, en anglais, en mathématiques et en sciences. La coordinatrice de l'Unicef pour la Grèce justifie cette évolution de la façon suivante :

Le cadre des DYEP était devenu trop strict puisque exclusivement voué aux enfants des RAC et manquait de flexibilité dans un contexte politique où le gouvernement faisait son possible pour fermer les camps situés sur le continent et orienter les migrants vers des hôtels et des appartements.

Pourtant, les ZEP étant réservées aux enfants vivant en dehors des camps, et les migrants des îles ne vivant que dans des camps, aucune possibilité ne s'offre à eux pour inscrire leurs enfants dans un système d'éducation formel. Cette subtilité conjuguée au fait que les DYEP sont réservés aux enfants des RAC et que les camps situés sur les îles sont des Reception and Identification Centers (RIC), il est aisé de conclure à une volonté assumée de discrimination de la part du gouvernement quant à la question scolaire. Pour la représentante permanente du ministère de l'Éducation grec au sein de l'Education Sector Working Group (ESWG), qui est une instance coordonnant la réponse éducative à la crise migratoire traversée par la Grèce : « Les manipulations pour ne pas accepter les enfants

sont avant tout politiques. Les migrants sont maintenus volontairement dans les RIC, la surpopulation est entretenue, et la situation d'urgence est de plus en plus oppressante. On crée les conditions des problèmes.»

Les choix politiques restrictifs en matière de déclinaison des politiques migratoires offrent une première grille de lecture, mais le déni d'inclusion, qui va entraîner une multiplication exponentielle du nombre de complexes éducatifs dans les camps, se joue aussi sur fond de lacunes structurelles du système public éducatif. Dès ma première enquête de terrain, en 2017, alors que je développais mon réseau grâce à l'ESWG précitée, la responsable pédagogique de l'ONG Arsis, située dans le Nord de la Grèce, à Thessalonique, fut la première à évoquer des stratégies d'étiquetage désuètes :

Tenter de faire entrer les enfants issus des flux migratoires actuels dans des « cases » préexistantes ne peut mener qu'à l'échec. En Grèce, les techniques employées dans le cadre de la scolarisation de ces enfants empruntent à celles utilisées tantôt pour les élèves allophones, tantôt pour les enfants issus de familles de voyageurs. Or, ces stratégies d'accueil font l'impasse sur un invariant dont souffrent les enfants des camps : le trauma.

C'est dans les années 1990 que l'état de « stress post-traumatique » a été reconnu au niveau international, et le trauma, qui est devenu son synonyme, est défini de la manière suivante :

Un événement exceptionnel, violent et menaçant pour la vie ou bien l'intégrité physique ou psychique de l'individu, tel qu'agression, accident, catastrophes ou événement de guerre, mais aussi de l'avoir vécu sur le mode du trauma, dans l'effroi, l'horreur et le sentiment d'impuissance et d'absence de secours.

Le trauma cumulé par les enfants durant leur parcours migratoire met dès lors en danger les dynamiques de transmission culturelle permises par l'éducation et met à mal la reconstruction d'un *moi interculturel*.

Cette première partie m'a permis d'exposer les raisons de la multiplication des écoles dans les camps sur fond de déni d'inclusion et de lacunes du secteur public éducatif grec. Le fait de conclure par l'entretien mené avec la responsable pédagogique d'Arsis pose les jalons du raisonnement que je vais présenter dans ma deuxième partie consacrée à ce que peut devenir une école dans un camp : une institution au service du trauma.

Construction de la forme-école en écho à la forme-camp

Cette deuxième partie sera organisée en deux temps : je présenterai tout d'abord mes réflexions quant à la tentation de vouloir appeler toutes sortes d'institutions des « écoles » alors qu'elles n'en sont pas, avant de détailler l'objet éducatif à même de modifier l'environnement d'un camp et que j'appelle la « forme-école ».

Réflexions sur ce qu'une école n'est pas

À l'été 2018, j'ai eu l'occasion de me rendre sur l'île de Lesbos, d'où l'on peut voir les côtes turques lorsque le ciel est dégagé. Cette île compte deux camps : Moria, qui est un RIC, et Kara Tepe, qui a été construit avec le concours de la ville

de Mytilène pour sortir les familles de cet enfer et les mettre à l'abri dans un camp salubre. Je n'ai pu me rendre que dans les extensions informelles du RIC de Moria, mais je suis entré à Kara Tepe – j'y reviendrai plusieurs fois. Un point de bascule de ma réflexion fut la visite d'un centre d'accueil situé sur une colline juste en face du camp de Kara Tepe. Ce centre comprend une institution éducative appelée « School for Peace », et j'ai pu y passer une après-midi d'observation.

J'ai eu un *a priori* positif sur ce complexe singulièrement coloré, organisé, avec des gravillons et un petit portail en bois symbolisant l'entrée dans les lieux. Pourtant, alors que la cloche sonnait pour marquer l'heure du retour en classe, une scène m'a particulièrement interpellé. En effet, tandis que les enfants arrivaient et se rassemblaient dans l'espace matérialisé par les gravillons, des bénévoles entreprenaient de sortir des balais pour parquer les enfants et les empêcher de repartir. Puis ils commencèrent à crier plusieurs fois une sorte de cri de guerre : « *Are you ready?* » Les enfants répondaient en criant de plus en plus fort : « *Yeah!* » Enfin, les balais se levèrent, et les enfants se mirent à courir pour rejoindre leur salle de classe dans la bousculade et le tumulte. L'un d'eux est tombé juste devant moi, et il saignait du genou.

Je suis entré ensuite dans plusieurs salles de classe pour observer diverses séances d'enseignement. L'ambiance y était très bruyante, les enseignants (tous issus des deux camps de réfugiés de l'île) semblaient dépassés, les bénévoles étaient très nombreux et ne cessaient de prendre les enfants en photo, ceux-ci manifestant une véritable forme d'agacement. J'en suis arrivé à la conclusion que dans ce contexte, rien n'était mis en œuvre pour agir sur le trauma des enfants, bien au contraire.

Ces observations faisaient écho à plusieurs éléments dont j'avais pris conscience dans d'autres camps, comme dans celui précité de Skaramangas, proche d'Athènes, où une institution appelée « Drop in the Ocean » se revendiquait école mais ne proposait que des jeux. Le lobbying incessant qu'elle faisait auprès des familles en se prétendant école eut pour conséquence que nombre d'entre elles refusèrent de laisser participer les enfants au programme transitionnel DYEP, puisqu'elles considéraient qu'elles avaient déjà une école dans le camp. Toujours à Skaramangas, alors que j'échangeais avec les REC, dont j'ai précisé les missions dans ma première partie, ceux-ci se sont plaints de l'activité de l'ONG British Council menant un programme dans le camp :

Le British Council dispose d'un complexe dans le camp où ils enseignent toutes sortes de choses à travers les arts. C'est très bien, les gens sont formés, ce ne sont pas des bénévoles, mais leur activité est contre-productive pour nous. On doit orienter les enfants qui peuvent l'être vers le programme DYEP, qui est une étape transitoire avant que les enfants puissent rejoindre définitivement une école grecque à temps plein. Mais le problème, c'est que le British Council refuse de nous donner les listes d'enfants qu'ils accueillent, ils veulent les garder parce que sinon ils n'auront plus aucune raison de rester travailler dans le camp et n'auront plus d'argent.

Il s'agissait d'un deuxième élément que je m'apprêtais à considérer comme un invariant de l'objectif que devait servir une école en contexte de camp : la transition vers l'éducation formelle. En Grèce, cette transition se concrétise par le programme DYEP, qui permet de contourner les lacunes structurelles du

système public en préparant les enfants issus des camps à rejoindre une classe ordinaire qui n'est pas en mesure de les accueillir directement en sortie de camp. En 2018, l'Unicef, qui coordonnait la réponse éducative non formelle dans tous les camps de Grèce à travers l'ESWG, a rationalisé cette dimension en confiant les activités éducatives à trois partenaires, des ONG grecques : Elix, Metadras et Solidarity Now. Les autres ONG, qualifiées de « para-éducatives » par l'Unicef, proposant par exemple des programmes récréatifs aux enfants, ont dû demander des autorisations à l'Unicef pour continuer leurs programmes en dehors des horaires scolaires. Quant aux institutions éducatives comme le British Council dont l'activité devenait incompatible avec l'objectif de transition vers l'éducation formelle, leurs financements n'ont pas été renouvelés.

Modélisation du concept de forme-école

J'ai précédemment évoqué un premier pilier de l'éducation en contexte de camp, à savoir la prise en charge du trauma des enfants, ce pilier étant au service d'un objectif plus large, celui de la transition vers l'éducation formelle. Lors de mon dernier séjour en Grèce, en 2019, il n'y avait plus que des partenaires de l'Unicef en tant qu'institutions éducatives dans le camp. Le DYEP était lancé dans la majorité des camps et fonctionnait.

En dehors des horaires de ce programme, les ONG dispensaient dans les camps des enseignements articulés autour de la prise en charge du trauma des enfants, en lien avec les enseignements de l'éducation formelle, et notamment des capacités langagières. Les enseignants, tous professionnels et salariés par les ONG partenaires de l'Unicef, ont alors identifié une nouvelle dimension sur laquelle ils pourraient agir afin de contourner les lacunes de l'éducation formelle et de favoriser l'étape de transition. Il s'est agi pour eux d'adopter une démarche profondément transculturelle pour « mobiliser le collectif au-delà de l'individu », ce qui a eu pour effet un premier bouleversement des représentations des agents en interaction. En effet, les stratégies d'étiquetage désuètes évoquées précédemment avaient pour conséquence une focalisation des enseignants du secteur public sur l'apprentissage rapide de la langue grecque. Le résultat se concrétisait alors par une dynamique d'acculturation « visant la transformation des systèmes culturels en présence », bien plus que par une interculturelisation supposant une « double transformation réciproque des systèmes culturels en présence ». Paradoxalement, cette interdépendance semble mieux prise en compte par l'éducation non formelle, au sein de camps qui deviennent des « laboratoires transitoires innovants pour cultiver la transculturalité ».

J'étais alors sur le point de considérer qu'une école en contexte de camp, pour être qualifiée de la sorte, devait être au service de la transition vers l'éducation formelle tout en s'appuyant sur les deux principales lacunes structurelles du système public grec, qui sont la prise en charge du trauma des enfants et la construction de dynamiques transculturelles. Pour modéliser cet objet que j'estimais être un vecteur de transformation profonde des camps, et pour concrétiser la réflexion que je menais depuis l'identification de la dimension politique de l'école du camp de Calais, il m'a fallu déterminer les caractéristiques des camps susceptibles d'être influencées par la présence d'écoles.

De la même manière qu'il existait une tentation pour un nombre exponentiel d'institutions récréatives ou para-éducatives de s'autoproclamer « écoles », le mal m'a semblé si profond que plusieurs lieux d'enfermement que je pénétrais étaient considérés comme des camps en dépit des définitions formelles. Cela fut surtout vrai sur mes terrains exploratoires en Italie, en Macédoine du Nord et en Serbie, mais la Grèce ne fit pas exception. Par exemple, le centre d'accueil évoqué au début de cette deuxième partie, qui accueille la School for Peace, n'a rien d'un camp alors qu'il prétend en être un.

Dans son ouvrage *Un monde de camps* (2014), Michel Agier considère que la « forme-camp » est définie par trois caractéristiques spécifiques, dont une extra-territorialisation qui en fait un « hors-lieu » ou une « hétérotopie ». La dimension hétérotopique du camp doit alors se conjuguer à un régime d'exception en vigueur en son sein qui va exclure les encampés du jeu social alentour pour correspondre à la définition de la forme-camp.

En miroir à cette définition de la forme-camp, j'ai construit le concept de forme-école, qui, dans son objectif de transition vers l'éducation formelle autour de la prise en compte du trauma des enfants et de la construction de dynamiques transculturelles, va pouvoir modifier durablement les caractéristiques de la forme-camp.

Des concrétisations de l'influence des formes-écoles

Durant l'été 2018, alors que j'échangeais avec la coordinatrice de l'ONG Elix dans le cadre de l'une de mes nombreuses visites dans le camp de Skaramangas, son discours m'a permis d'établir de manière chronologique le processus de contagiosité qui m'avait été précédemment exposé par une cheffe de projet du ministère de l'Éducation :

Dans les premiers temps de l'implantation de l'école, le complexe était régulièrement vandalisé, on nous volait des choses, du matériel informatique notamment. L'administration du camp ne faisait pas vraiment attention à nous, nos containers étaient déplacés arbitrairement au gré des restructurations du camp. On partait le vendredi soir, l'école était à un endroit, on revenait le lundi, et elle était ailleurs. Ces problèmes se sont estompés à partir du moment où les enfants venaient nombreux : on ne déplaçait plus les containers, et il y avait moins de vols puisque les enfants nous aidaient à retrouver les voleurs. Ensuite, les parents se sont intéressés à nous car les enfants leur disaient qu'ils aimaient l'école ; ils venaient discuter avec nous et même entre eux devant les salles de classe. Ils se sont mis en quelque sorte à protéger l'école, à la décorer, et ils ont fait passer le message dans le camp qu'il était important de laisser l'école tranquille.

Or, ce n'est pas qu'une question de temps pour aboutir à la pacification de l'école et de son environnement proche. Ce n'est pas uniquement en décrétant que l'on va se lancer dans des dynamiques plurilingues ou que l'on va porter une attention particulière au trauma des enfants que le camp va se transformer. Il s'agit d'un processus qui, bien qu'il ait pour prémisses ces deux dimensions, nécessite d'approfondir la réflexion. C'est ce que je vais désormais aborder avant de présenter plusieurs inflexions des caractéristiques de formes-camps situées en Grèce à travers l'activité des formes-écoles.

L'attractivité de la forme-école au-delà des enfants

J'énonçais en introduction le fait que les formes-écoles dépassaient le cadre traditionnel des destinataires initiaux que sont les enfants pour atteindre les adultes. Le verbatim précédent prouve que si les acteurs éducatifs au sein des camps en ont conscience, ils n'ont pas conscience en revanche que ce n'est pas un phénomène naturel lié au fait qu'ils assument leur fonction avec efficacité, mais qu'il s'agit d'une conception particulière du curriculum décliné dans les camps.

L'Unicef, qui coordonne la dimension non formelle de l'éducation dans tous les camps de Grèce à travers ses partenaires Elix, Metadrasi et Solidarity Now, a décrété que le curriculum proposé devait être construit en miroir à celui du programme DYEP: grec, anglais, informatique, mathématiques (au sens large, incluant une initiation aux sciences), activités artistiques et sportives. Si les partenaires de l'Unicef se sont lancés dans des approches singulières de ce curriculum d'apparence formelle, face à des enfants de différentes nationalités, de diverses langues maternelles et bien souvent mutiques car surnageant en plein trauma, c'est parce que les élèves semblaient désintéressés des enseignements dispensés de manière frontale et traditionnelle. Dès lors, il leur a fallu s'intéresser aux besoins des enfants, qui étaient grandement différents de ceux des élèves grecs. Ce n'est pas de grammaire, de vocabulaire ou de techniques opératoires dont ils avaient besoin, mais bien d'une amélioration directe de leur condition dans le camp et en dehors. Le choix de tous les partenaires de l'Unicef, sans exception et sans concertation, fut de décliner le curriculum en capacités utilisables immédiatement: se servir des langues pour s'orienter en ville, apprendre les chiffres pour donner son numéro de téléphone, calculer pour faire les courses, manipuler l'informatique pour pouvoir communiquer avec la famille restée au pays... C'est ce que j'appelle un « curriculum de survie ». Si les enfants avaient besoin d'intérioriser ce curriculum de survie, c'est notamment parce que l'« inversion des générations » et la « parentification » des enfants sont des invariants en contexte de camp. Le phénomène va même plus loin, et il est possible de conclure à une inversion de parentalité:

La parentalité désigne l'ensemble des façons d'être et de vivre le fait d'être parent. C'est un processus qui conjugue les différentes dimensions de la fonction parentale, matérielle, psychologique, morale, culturelle, sociale. Elle qualifie le lien entre un adulte et un enfant, quelle que soit la structure familiale dans laquelle il s'inscrit, dans le but d'assurer le soin, le développement et l'éducation de l'enfant. Cette relation adulte-enfant suppose un ensemble de fonctions, de droits et d'obligations (morales, matérielles, juridiques, éducatives, culturelles) exercés dans l'intérêt supérieur de l'enfant en vertu d'un lien prévu par le droit (autorité parentale). Elle s'inscrit dans l'environnement social et éducatif où vivent la famille et l'enfant.

Bien souvent, les enfants prennent en charge une dimension matérielle de la vie en contexte de camp qui est celle de l'approvisionnement en denrées alimentaires et des tâches domestiques. La question psychologique se concentre autour du trauma des parents, lié à l'épreuve migratoire, qui fait que ces derniers sont souvent apathiques, démoralisés, dépressifs tandis que les enfants deviennent les plus actifs du ménage. D'un point de vue moral, les enfants les plus âgés prennent le pas sur leurs parents en s'occupant des enfants les plus jeunes et en

faisant l'interface avec la société d'accueil. Cet état est directement en lien avec les dimensions culturelles et sociales puisque les enfants disposent, grâce à la fréquentation d'une école, des capacités langagières leur permettant d'interagir plus facilement que leurs parents au sein de la société d'accueil : ils deviennent des médiateurs. Paradoxalement, il apparaît donc que la fréquentation d'une école accentue, dans un premier temps, l'inversion de parentalité.

En revanche, avec un curriculum de survie dont les enfants tirent un avantage, les parents se rendent rapidement compte qu'ils ont quelque chose à gagner lorsqu'ils envoient leurs enfants à l'école, mais aussi quand ils y restent eux-mêmes pour acquérir des compétences leur permettant d'améliorer leur condition dans le camp. Cette étape, qui a suscité la curiosité des parents, est le point de départ de la modification du visage des camps. Néanmoins, il faut leur donner les moyens de s'approprier les capacités nécessaires pour reprendre une place centrale au sein de la famille. Sans la nommer comme telle, les partenaires de l'Unicef que sont Elix, Metadrasi et Solidarity Now se sont lancés dans des stratégies de gestion de la parentalité.

Pour Elix, partenaire de l'Unicef dès le début de l'année 2018 avec une aire de responsabilité située autour des camps de Grèce continentale, la coordinatrice de l'ONG pour le camp d'Eleonas, situé dans Athènes *intra-muros*, définit la place des parents comme suit :

Ils sont « partenaires » parce que ce sont eux qui savent comment se comporte l'enfant en dehors de l'école. Ils sont également « cibles », car il n'y a pas que les enfants qui requièrent un soutien, et les parents ont besoin d'acquérir des compétences langagières, de passer du temps dans un lieu où ils se sentent bien et en sécurité.

Par ailleurs, toujours dans le cadre du même entretien, j'ai pu percevoir à quel point il existait une conscience du fait que dans un premier temps, la fréquentation d'une forme-école par les enfants renforce l'inversion de parentalité, à plus forte raison quand les parents se sentent ravalés au rang d'enfants lorsqu'ils viennent suivre des cours :

Le sentiment de dévalorisation est décuplé dans les camps d'autant plus qu'il se conjugue à la question du trauma et à une bureaucratisation du quotidien qui crée un sentiment de culpabilité. Dans les premiers temps de l'implantation des écoles, que ce soit à Skaramangas ou à Eleonas, on avait l'impression que les parents nous fuyaient.

Il a fallu près d'une année pour que des stratégies de gestion de la parentalité s'affinent. En effet, en 2019, Elix a étendu son activité pour mener un programme d'inclusion urbaine des enfants dans Athènes. Plusieurs écoles situées dans des quartiers périphériques d'Athènes accueillaient des enfants issus des camps, réinstallés dans des appartements avec leur famille. Le programme est administré par l'ancienne coordinatrice de l'ONG pour le camp de Skaramangas.

L'école dans laquelle elle me reçoit est ouverte jusqu'à 20 heures, et tous les enfants du quartier, pas uniquement les migrants, peuvent venir y jouer, la seule condition étant de venir avec ses parents. Un gardien est présent pour veiller au bon déroulement des activités, mais les parents sont censés surveiller leurs enfants. Inspirée par les manifestations festives tentées dans plusieurs camps où l'ONG Elix est présente, elle a également planifié plusieurs moments collectifs

entre habitants du quartier au sein de l'école. Ce programme est devenu un modèle pour ses collègues travaillant toujours en contexte de camp, et elle les accompagne désormais dans leurs rapports avec les parents : « La parentalité devrait être un axe majeur des programmes, car la proximité spatiale avec les parents est immédiate : il suffit d'aller frapper à la porte du container pour les atteindre. »

Je ressens dans son discours une envie de rattraper le temps perdu, elle qui regrette de ne pas avoir porté une attention plus fine aux parents lorsqu'elle travaillait dans les camps. Elle voit néanmoins dans le nouveau programme qu'elle administre une suite logique dans le parcours migratoire des enfants et de leur famille : « Ce projet fait suite au constat que les camps sont un lieu de marginalisation, tandis qu'en ville, les parents prennent conscience que la norme produite par l'école les aide dans le cadre de la vie quotidienne, mais encore faut-il parvenir à sortir les familles des camps. »

Désormais, la gestion de la parentalité est ancrée dans les priorités de l'ONG, mais elle a mis près d'un an à se dessiner. En revanche, pour l'ONG Metadrasi, qui est le pendant d'Elix sur les îles de la mer Égée, des stratégies se sont dessinées quasi immédiatement après le développement des programmes dans les camps. En effet, en considérant les questions de parentalité à travers le spectre langagier et l'appel à des interprètes, l'attraction des adultes semble se dessiner plus rapidement. Dès mon premier entretien avec la coordinatrice nationale de l'ONG, basée à Athènes, cette question a été évoquée : « Ils [les interprètes] sont considérés comme un support pour les interactions avec les parents ainsi qu'entre l'école et la vie du camp. C'est d'ailleurs un point fort de l'éducation non formelle face à l'éducation formelle. »

J'ai pu observer l'activité des interprètes dans le camp de Kara Tepe, sur l'île de Lesbos, et dans celui de Vial, sur l'île de Chios. À Kara Tepe, les interprètes interviennent dans l'espace réservé aux activités récréationnelles, où plusieurs habitants du camp accompagnent leurs enfants, dans la cour pour échanger avec les enfants ou dans les bâtiments administratifs lorsqu'il faut aider des parents. Les enfants les considèrent tantôt comme de grands frères quand ils sont grecs, tantôt comme des « oncles » quand ce sont des migrants. Les parents y voient une figure rassurante dans la mesure où ils parlent leur langue et sont proches d'eux puisque certains sont des migrants vivant dans les camps. Dans le camp de Vial, des interprètes sont présents dans le complexe éducatif, mais ils restent dans les espaces collectifs, interviennent lors des récréations et accueillent les enfants au portail de l'entrée, échangeant si besoin avec les parents. Dans ce camp, la coordinatrice du complexe éducatif définit l'intérêt des interprètes en ces termes : « Les parents ne veulent pas rester sur l'île et peuvent avoir tendance à se désintéresser de l'école. Les interprètes sont donc importants puisque les enseignants ne disposent pas des outils pour argumenter sur ces questions. »

Le complexe éducatif reste ouvert hors temps scolaire, et les enfants peuvent y faire de la musique, jouer à des jeux de société, discuter. Les parents ont commencé à rejoindre ce lieu, qui est devenu un espace de sociabilité. Les interprètes ont ensuite œuvré à maintenir cet état, tentant de mettre les adultes en situation de communication. L'espace récréatif pour enfants a ainsi été ouvert aux adultes, en proposant du thé et des cercles de parole régulés par des interprètes, à travers des tables rondes ou des débats. Le thème abordé dans les

camps de Kara Tepe et de Vial est souvent celui de la sécurité routière, parce qu'il y a eu des accidents devant les camps impliquant à la fois des adultes et des enfants. D'autres thèmes, comme le viol ou les agressions, peuvent également être traités, car ils sont en lien avec les problématiques de la vie de camp. Néanmoins, il n'est pas aisé d'attirer les parents. Dans cette perspective, les arguments sont listés et diffusés par les interprètes mais aussi par les enfants, qui sont un premier degré de prescripteurs auprès des parents. Entre les deux, davantage que les enseignants, c'est le curriculum qui fait office de passerelle selon le coordinateur de l'ESWG sur l'île de Lesbos : « Le curriculum proposé aux enfants doit devenir attractif pour les parents. Si les enfants expliquent à leurs parents qu'ils prennent plaisir à l'école et si les parents observent qu'ils peuvent en tirer un avantage, ils seront plus enclins à se déplacer. »

Pour les enseignants de Metadrasi rencontrés dans le camp de Kara Tepe, l'expression utilisée est celle de « faire asseoir les parents », car une fois qu'ils sont assis, la dynamique semble s'auto-entretenir : « La parentalité devient une priorité de l'ONG, car elle permet un retour immédiat sur la condition des enfants, et ces derniers sont heureux de voir leurs parents passer de bons moments avec ceux des camarades grecs dans le cadre de groupes de parole ou d'activités festives. »

Solidarity Now n'est devenu partenaire de l'Unicef qu'en 2019, et son activité se concentre en Grèce continentale. L'ONG a donc pu bénéficier des retours d'expérience des autres partenaires que sont Elix et Metadrasi sur la parentalité. Par conséquent, la construction des curricula a été menée directement en lien avec la parentalité, tandis que les autres acteurs ont intégré l'importance de cette dimension à mesure que leur compréhension du terrain s'affinait. Pour ce faire, les travailleurs de Solidarity Now et les REC des camps ont travaillé sur la cohésion, notamment à travers les sorties scolaires. Ils ont été les premiers à proposer que les adultes encadrants comprennent à la fois des Grecs et des migrants.

Selon la REC de Ritsona, en 2019, les parents étaient de plus en plus enclins à envoyer leurs enfants dans les écoles formelles, car ils avaient compris que la Grèce était probablement leur destination et que cela leur permettrait d'obtenir un certificat de scolarisation favorisant les démarches administratives. Il s'est agi, selon elle, d'un point d'appui pour développer de nouveaux arguments : « On a utilisé le fait que les adultes ont compris qu'ils allaient rester en Grèce pour aller plus loin, on leur a expliqué qu'en plus, quand les enfants sont à l'école, ils peuvent redevenir un couple et vivre une vie à deux. » La dynamique de bouche-à-oreille faisant l'apologie de l'école ne va cependant pas de soi, et c'est le curriculum qui fait office d'accroche :

Il doit susciter la curiosité des parents à travers son contenu, qui, orienté vers les impératifs de survie, les convaincra qu'ils ont quelque chose à gagner en envoyant leur enfant à l'école, puis en y venant eux-mêmes. Ensuite, de nombreuses réunions sont organisées à l'école avec les parents, avec les autres adultes, afin de présenter le complexe mais aussi d'évoquer d'autres sujets comme l'éducation à la santé, par exemple.

Dans un premier temps, les enseignants ont fait remonter à la coordinatrice de Solidarity Now, dans le camp de Ritsona, qu'ils avaient l'impression de perdre du temps avec cette dimension para-éducative de leur travail. Par la suite, ils se

sont rendu compte que c'était dans ce cadre qu'ils gagnaient la confiance et le respect des parents, ceux-ci étant reconnaissants que des adultes grecs prennent à ce point soin de leurs enfants. Dans la mesure où les enfants déclarent « aimer » leurs enseignants, les parents ont semble-t-il été amenés à faire de même et ont adopté un comportement protecteur envers le complexe éducatif, se proposant de faire le ménage ou d'aider les enseignants à ranger les classes. Dans ce contexte, les complexes éducatifs non formels situés dans les camps, au-delà de faire la passerelle entre éducation formelle et éducation non formelle, avaient de plus en plus pour but de mener des stratégies d'attraction des parents pour juguler l'inversion des rôles entre adultes et enfants.

Fortes de ces stratégies, les ONG que j'ai pu rencontrer n'avaient cependant pas conscience qu'avec des parents qui reprennent le contrôle de leur mode de vie et dont la fonction au sein de la famille se redéfinit, c'est toute une dimension excluante du camp qui commence à voler en éclats puisqu'ils sont désormais à même de jouer d'égal à égal avec l'administration du camp, les encampeurs, qui étaient parfois devenus leurs géôliers.

Cas pratiques en Grèce continentale et sur les îles de la mer Égée

La fin de cette troisième partie propose de repartir de la définition de la forme-camp et de ses caractéristiques hétérotopiques, du régime « spécial » en vigueur en son sein et de sa tendance à exclure le jeu social environnant. Dans la mesure où ce ne sont pas les mêmes ONG qui administrent les formes-écoles en Grèce continentale (Elix et Solidarity Now) et sur les îles de la mer Égée (Metadrasi), je déroulerai mon propos en deux temps.

En Grèce continentale

À Skaramangas, la forme-école a modifié la dimension hétérotopique du camp dès lors qu'elle a doté les migrants des compétences leur permettant de sortir du camp et de comprendre la ville. En effet, situé à une vingtaine de minutes d'Athènes et desservi par les transports en commun, Skaramangas n'est pas un camp isolé comme peut l'être par exemple celui de Ritsona, dont j'évoquerai ultérieurement la situation. Le camp appartient au gouvernement, qui est responsable des bâtiments et du matériel, tandis qu'il est administré par une tierce entité. Selon les périodes, j'ai connu l'administration du Danish Refugee Council avant que le Ministry of Migration Policy ne s'en charge, jusqu'à la réduction de ses prérogatives par le nouveau gouvernement et le retour du Danish Refugee Council. À l'inverse des camps informels, il y a donc des règles qui sont formalisées, mais celles-ci sont propres au camp et aux institutions qui l'administrent. Néanmoins, elles sont différentes de celles régissant l'extérieur du camp : il peut par exemple s'agir de fermetures de l'entrée du camp en réponse à un climat de tension ou d'une autorisation d'exploiter un commerce qui serait accordée de façon arbitraire. Le régime d'exception est moins prononcé que dans un camp informel, mais la forme-école n'a pas d'influence directe sur lui, si ce n'est en dotant les migrants de compétences langagières et d'un potentiel de négociation. À travers la fréquentation de la forme-école permise par la parentalisation des activités d'Elix, les adultes contrecarrent l'inversion de parentalité et disposent de compétences permettant

d'apprivoiser à la fois l'environnement interne au camp et son environnement externe. En lien avec la dimension hétérotopique qui s'estompe, l'exclusion du jeu social peut également prendre fin grâce à la forme-école.

À Eleonas, en proposant un terrain situé dans Athènes *intra-muros* et proche d'une station de métro, la municipalité a d'emblée voulu faire de ce camp un territoire qui ne soit pas marginalisé. Néanmoins, cela n'en a pas pour autant aboli la dimension hétérotopique, qui ne s'est estompée qu'à travers l'activité de la forme-école, laquelle a doté les migrants des compétences nécessaires pour sortir du camp. À Eleonas, la gestion n'est pas uniquement partagée par le gouvernement et une ONG qui l'administre puisque la ville d'Athènes y est impliquée. De fait, dès l'implantation, les règles en vigueur sont plus proches de celles de l'extérieur et ne se limitent pas à la coutume ou à la négociation, même si la ville use parfois de procédés arbitraires, comme lorsqu'elle interdit toute forme de commerce. En revanche, elle a attribué au camp plusieurs psychologues, enseignants et policiers de la municipalité pour qu'une vraie logique de droit y soit respectée. Ce n'est pas la forme-école qui l'a influencée directement, mais le régime d'exception en vigueur dans ce camp est à nuancer, tandis que l'importance de la forme-école est plutôt liée à la pacification du territoire. La transformation du camp à travers l'activité de la forme-école influe simultanément sur la dimension hétérotopique et sur l'exclusion du jeu social, les usagers du camp étant désormais en mesure d'interagir avec l'extérieur à la faveur des compétences langagières et relationnelles acquises par la fréquentation du complexe d'Elix.

La dimension hétérotopique du camp de Ritsona est initialement très forte, le camp étant relativement éloigné de la ville la plus proche et n'étant pas desservi par les transports publics. Néanmoins, des passages de bus ont été négociés, et, comme pour d'autres camps, l'Organisation internationale pour les migrations est responsable du transport des enfants vers le DYEP. C'est surtout sur cette dimension que l'activité de la forme-école a permis d'ouvrir le camp. Je n'ai pas noté d'abolition totale du fait que le camp est une hétérotopie, même si les interactions impulsées par la forme-école, notamment avec les institutions de l'extérieur, transforment le camp. L'aura de la forme-école, son influence dans le camp, a suscité l'intérêt des institutions de l'extérieur, si bien que la mairie y a envoyé ses propres agents pour contribuer à la bonne tenue du camp, notamment pour s'occuper du nettoyage et du balayage. La forme-école a aidé à pacifier le camp, ce qui en a transformé les représentations et a adouci l'arbitraire dont pouvait faire preuve l'administration, sans pour autant l'abolir. La forme-camp obéit toujours à un régime d'exception. Malgré l'éloignement relatif de la ville, la forme-école a permis aux migrants d'être en mesure d'y interagir et a donc réduit l'exclusion du jeu social environnant. Que le camp ait été rapidement pacifié et que la forme-école y jouisse d'une large aura en font par ailleurs un espace où les migrants se sentent en sécurité, et certains ne ressentent pas le besoin d'en sortir – il conviendra de réfléchir à cette question dans un futur proche.

En mer Égée

À Vial, sur l'île de Chios, le camp est à proximité d'un village de quelques centaines d'habitants, mais éloigné de Chio, la ville la plus proche, tandis que les transports sont rares. La dimension hétérotopique est avérée et semble difficile

à contrecarrer. Pourtant, en dotant les migrants de compétences relationnelles et langagières ou en travaillant sur leur trauma, la forme-école leur a permis d'interagir avec l'extérieur, ce qui a concouru à une ouverture relative du camp. La mairie de Chio a mis en œuvre une forme de communication politique positive à destination des habitants de l'île, contribuant à propager l'idée que l'accueil était possible et nécessaire. Les RIC comme Vial sont consacrés à la mise en œuvre de l'approche *hotspots* et donc liés par essence à un régime d'exception. La forme-école n'a disposé d'aucun levier pour contrecarrer son influence, si ce n'est en dotant les migrants de compétences leur permettant d'avoir une vision stratégique utile pour contourner l'arbitraire en vigueur dans le camp. Conséquence directe de l'éloignement de la ville et de ses difficultés d'accès, le régime d'exception symbolisé par les activités menées dans le grand hangar du camp coupe totalement les migrants du jeu social de l'île. Même si la politique de la ville de Chio n'a pas pu se concrétiser matériellement, l'Union européenne ayant par exemple refusé au conseil municipal d'installer le tout-à-l'égout dans le camp, les messages de solidarité sont parvenus jusqu'aux habitants et ont contribué à obtenir un climat pacifié à l'échelle de l'île. Les actes racistes sont peu nombreux, tandis que les migrants ont acquis grâce à la forme-école les codes leur permettant d'évoluer sereinement en ville.

Le camp de Kara Tepe, sur l'île de Lesbos, est situé juste à la sortie de la ville de Mytilène, et un bus public s'arrête pile devant, les passages étant nombreux. Dès lors, à partir du moment où les migrants ont des compétences langagières ou relationnelles leur permettant d'interagir avec les locaux, le camp s'ouvre sur l'extérieur. Comme à Eleonas, la municipalité de la ville la plus proche, Mytilène, dispose d'un droit de regard sur l'administration du camp et contribue à en faire un espace où règne un droit formalisé. Il s'est mis en place en dehors de l'influence de la forme-école, cette dernière y participant uniquement sur les questions de pacification de la vie quotidienne. Les activités de la forme-école et les représentations positives qui l'ont accompagnée ont rejailli jusqu'en ville et ont permis d'influer sur les questions de racisme. Dès lors que les migrants ont été dotés de compétences leur permettant d'évoluer hors du camp, qu'ils ont pu utiliser les transports disponibles à proximité immédiate du camp, ils ont pu participer au jeu social de Mytilène. Néanmoins, il convient de noter que ce sont surtout des familles qui vivaient dans ce camp, l'objectif de la municipalité et de ses partenaires étant de les sortir de « l'enfer » de Moria. De fait, le profil des migrants de ce camp n'est pas le même que celui du camp de Moria, leur présence est différemment connotée, et leur degré de trauma moindre leur permet une meilleure implication dans la vie de l'île.

Conclusion

Afin de conclure ce chapitre, je repartirai de l'inquiétude avancée précédemment signalant que la tentation était de plus en plus grande de considérer *tous* les lieux d'enfermement comme des camps. Pour enrichir la définition de la forme-camp de Michel Agier, je me suis donc intéressé à la sociologie des institutions totales et notamment aux travaux d'Erving Goffman. Ce dernier pose trois caractéristiques pour les définir: une mise en dépôt des pensionnaires, une logistique

vouée au gardiennage des hommes et un contrôle totalitaire du mode de vie. Ces caractéristiques semblent particulièrement adaptées à la catégorisation des camps que j'ai pu traverser en Grèce. Néanmoins, peu d'études utilisent ce cadre théorique pour des recherches sur l'environnement des camps de réfugiés.

Je n'ai relevé que deux études suivant un cheminement intellectuel relativement semblable au mien : une sur les camps du Nord-Est soudanais et une autre sur le centre d'accueil de Mineo en Italie. L'article du Houérou sur le Nord-Est soudanais est intéressant par sa théorisation de l'infériorité structurelle des encampés, qui sont dans une situation de « dépendance absolue » face aux administrateurs de l'institution totale qu'est le camp, ainsi que de la faiblesse des contre-pouvoirs. L'apport de Bassi, quant à lui, réside dans le fait qu'un centre d'accueil ouvert peut être caractérisé en tant qu'institution totale à travers des caractéristiques comme le statut institutionnel, la vie recluse ou encore des barrières aux échanges sociaux avec l'extérieur. Néanmoins, les deux chercheurs n'analysent pas les rapports sociaux entre les institutions comme ce chapitre se propose de le faire entre les formes-camps et les formes-écoles. En guise d'ouverture et en prolongement des concrétisations de l'influence des formes-écoles sur les caractéristiques de la forme-camp selon la définition de Michel Agier, il conviendrait de s'interroger quant à l'influence de la forme-école sur le caractère « total » du camp au sens d'Erving Goffman. En effet, la forme-école semble être à même d'infléchir à la fois la mise en dépôt des migrants, la logistique de gardiennage mise en œuvre dans les camps et le contrôle totalitaire du quotidien des habitants.

Bibliographie

- ABDALLAH-PRETCEILLE, Martine, *Vers une pédagogie interculturelle*, Paris, Anthropos, 1996.
- AGIER, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014.
- ARVISAIS, Olivier, CHARLAND, Patrick, Enjeux éducationnels, curriculum et langue d'enseignement dans les camps de réfugiés : état des connaissances et perspectives de recherche, *Revue canadienne des jeunes chercheuses et chercheurs en éducation*, vol. 6, n° 2, 2015, p. 87-93.
- BASSI, Marie, Politiques de contrôle et réalités locales : le cas du centre d'accueil (pour demandeurs d'asile) de Mineo en Sicile, *L'Espace politique*, vol. 25, n° 1, 2015.
- BOSZORMENYI-NAGY, Ivan, Une théorie des relations : expérience et transactions, *Les psychothérapies familiales*, Paris, Presses universitaires de France, 1965.
- CLANET, Claude, *L'interculturel : introduction aux approches interculturelles en éducation et en sciences humaines*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1990.
- CONSEIL NATIONAL DE LA PARENTALITÉ, Avis relatif à la définition de la parentalité et du soutien à la parentalité issu du comité national du 10 novembre 2011, Paris, 10 novembre 2011.
- COOPER, Elizabeth, What do we know about out-of-school youths? How participatory action research can work for young refugees in camps, *Compare: A Journal of Comparative and International Education*, vol. 35, n° 4, 2005, p. 463-477.
- CROCQ, Louis, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob, 1999.

- DERIVOIS, Daniel *et al.*, Vers un Moi interculturel : trajectoires du Moi en situation migratoire et interculturelle, *Archéologie du moi : actes de colloque*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2009, p. 153-161.
- DERIVOIS, Daniel *et al.*, La traversée traumatique d'un enfant migrant à l'école, *L'Encéphale*, vol. 39, n° 1, 2013, p. 51-58.
- DRYDEN-PETERSON, Sarah *et al.*, Conflict: education and youth, *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences*, Oxford, Elsevier, 2015, p. 632-638.
- FORESTAL, Chantal, Vers une approche transculturelle en didactique des langues-cultures, *ELA. Études de linguistique appliquée*, vol. 152, n° 4, 2008, p. 393-410.
- FOUCAULT, Michel, Des espaces autres (conférence de 1967), *Dits et écrits*, t. IV, 1980-1988, Paris, Gallimard, 1994.
- FRESIA, Marion, Les réfugiés comme objet d'étude pour l'anthropologie : enjeux et perspectives, *Refugee Survey Quarterly*, vol. 26, n° 3, 2007, p. 100-118.
- GOFFMAN, Erving, *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Minuit, 2013 [1968].
- IDRAC, Mickael, De l'éducation d'urgence à l'intervention scolaire en contexte de camp, *Cirhilla*, n° 44, 2018, p. 37-50.
- IDRAC, Mickael, RACHÉDI, Lilyane, Mobilités et intervention scolaire : cas des enfants déplacés de l'école laïque du chemin des Dunes, *Mobilités internationales et intervention interculturelle : théories, expériences et pratiques*, Montréal, Presses de l'université du Québec, 2017, p. 219-237.
- LANOUE, Éric, Éducation, violences et conflits armés en Afrique subsaharienne : sources, données d'enquête (Côte d'Ivoire, Burkina Faso) et hypothèses, *International Journal on Violence and Schools*, n° 3, 2007.
- LE HOUÉROU, Fabienne, Les territoires usurpés des ex-réfugiés érythréens dans le Nord-Est soudanais, *Bulletin de l'Association de géographes français*, vol. 83, n° 1, 2006, p. 62-75.
- MORO, Marie-Rose, Aspects psychiatriques transculturels chez l'enfant, *Encyclopédie médico-chirurgicale*, Paris, Elsevier, 1998.
- NOUSS, Alexis, *La condition de l'exilé*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2016.
- RODIER, Claire, Le faux-semblant des hotspots, *La Revue des droits de l'homme*, n° 13, 2017.
- WESSBERG, Hans Gustaf, SZABOLCS, Fazakas István, Réponse de l'UE à la crise des réfugiés : l'approche dite des « points d'accès », rapport spécial présenté en vertu de l'article 287, paragraphe 4, deuxième alinéa du TFUE, Luxembourg, Cour des comptes européenne (chambre III), 2017.

Témoignages et entretiens

Introduction

Afin de multiplier les points de vue et de donner la parole aux différentes personnes liées aux questions migratoires, nous avons souhaité créer un espace de témoignages et d'entretiens en guise de seconde partie. Le premier volet est un témoignage de Pierre-Alain Mannoni qui évoque son parcours judiciaire pour délit de solidarité, puis Sabine Gamba propose un entretien avec un jeune adolescent ghanéen, Fard Atongo, qui raconte son expérience de l'exil, son intégration et sa scolarisation à Marseille. Ensuite, Samet Ari choisit de mélanger les genres du témoignage et de la poésie pour mettre des mots sur son expérience du départ et de l'enfermement. Pour finir, deux jeunes artistes, Prune Phi et Samir Laghouati-Rashwan, développent une discussion autour de la construction de leurs identités respectives et la place de celles-ci dans leur travail.

Chapitre I

J'ai aidé des réfugiés, et c'est pas dangereux

Pierre-Alain Mannoni

UMR ESPACE 7300, CNRS / Université Côte d'Azur

J'ai 49 ans et deux enfants. Je suis fonctionnaire de l'Éducation nationale, ingénieur d'études dans un laboratoire de géographie (CNRS / Université Côte d'Azur) et enseignant à la faculté des sciences. Jusqu'au jour de mon arrestation pour aide aux migrants, je n'étais pas militant politique ou associatif.

S'arrêter sur le bord de la route

Dans ma famille, on est corse. J'ai passé toutes mes vacances au village de Pero-Casevecchie, dans la maison de mon grand-père, le médecin du canton qui faisait ses visites à cheval. Au village, presque cinquante ans après sa mort, les gens en parlent encore car, que ce soit en pleine nuit à l'autre bout du canton, que ce soit un bandit blessé ou un paysan qui n'avait pas de quoi payer, il soignait. Dans les récits que me racontait mon père et dans les expériences que j'ai vécues là-bas, j'ai appris et compris qu'on ne laisse pas quelqu'un en danger sur le bord de la route, d'abord parce que c'est la montagne, mais aussi parce que c'est une question de dignité. Ou d'honneur, comme on dit là-bas. J'ai la chance d'avoir des enfants, et en tant que père avec la garde partagée, j'ai pris cette tâche pas évidente très au sérieux. Pas évidente car aujourd'hui le monde va mal, que ce soit d'un point de vue social ou d'un point de vue environnemental. Alors, au-delà d'une « bonne situation », ce que je souhaite pour mes enfants, c'est qu'ils soient l'espoir d'un monde meilleur.

Des morts à côté de chez moi

Comme tout le monde, dès 2011, avec le printemps arabe, j'avais appris par la presse les histoires des migrants bloqués à la frontière de Menton-Vintimille, où les Français vont acheter tabac et alcool détaxés. C'est à trente minutes de chez moi. Mais c'est en 2014 que j'ai assisté à une conférence sur le sujet dans le bar

associatif Court-Circuit, en bas de ma maison. Après ça, je suis passé avec mes enfants apporter quelques dons, nourritures et vêtements. Ça a été assez dingue de découvrir ce camp de fortune qui fourmillait de bénévoles assistant hommes, femmes et enfants bloqués en plein soleil entre la route et les rochers du bord de mer. Il y avait des cours de français, de la nourriture distribuée, des soins médicaux, des animations pour les enfants...

Ce que je trouvais surtout insupportable à cette époque, c'était de lire dans *Nice-Matin* ceux qui mouraient sur la route, sur la voie ferrée, dans les montagnes, dans la rivière de la Roya, des « accidents » ou des chasses à l'homme qui avaient mal tourné. Comment pouvait-on laisser mourir des gens d'une manière aussi détachée alors que la Côte d'Azur affiche sa *dolce vita*, son luxe et la beauté de ses paysages? Comme beaucoup de Niçois, j'allais souvent dans l'arrière-pays pour me ressourcer, retrouver la nature, car elle est plutôt rare sur le bord de mer bétonné. Moi, c'était surtout la vallée de la Roya, frontalière de l'Italie. J'y avais rencontré de jeunes surdiplômés qui avaient fait le choix d'être bergers ou fromagers et qui m'intriguaient par leur choix de vie. Lors de mes courts séjours, j'entendais les histoires de migrants recueillis sur le bord de la route, la nuit dans le froid, puis confiés à des associations. J'entendais ça, un peu consterné, mais peu concerné car ça ne m'était pas arrivé.

Un soir, j'ai vu un jeune Africain dehors près du feu chez des amis dans la Roya. Il y avait du monde, et lui était seul. Il était jeune et avait l'air triste. J'ai parlé un peu avec lui, il venait de Guinée, je n'ai pas tout compris. Je lui ai raconté que j'habitais à Nice et lui ai passé mon numéro de téléphone sans vraiment réfléchir à ce qu'il en ferait. Quelques jours après, j'ai reçu un texto de sa part. Il était à Nice, hébergé par une gentille dame qui l'avait recueilli à la gare de Nice et qui prenait le risque de perdre son logement social, car elle le cachait dans son studio depuis deux jours alors qu'elle n'avait pas le droit d'accueillir qui que ce soit. J'ai donc passé des coups de fil pour trouver comment l'aider. Ça a été une grande surprise de découvrir que comme il était mineur, il n'y avait qu'à lui permettre d'accéder à ses droits. La Convention internationale des droits de l'enfant, ratifiée par la France, stipule qu'un État a le devoir de protéger les mineurs sur son sol. Un enfant illégal ou clandestin, ça n'existe pas. Point. Une association m'a expliqué qu'elle allait s'occuper de le mettre dans le train vers un département qui respectait la loi et que la préfecture le prendrait en charge. Je lui ai donné rendez-vous et je l'ai confié à cette association, à moitié soulagé de ne pas l'avoir sur les bras et à moitié satisfait de l'avoir aidé. Les tribunaux sont longuement revenus sur cet événement, cherchant à utiliser les textos de cet échange pour faire de moi un professionnel de l'aide aux migrants!

Une première rencontre...

Mais le dimanche 16 octobre 2016, en allant en voiture à la Fête de la brebis dans le village de La Brigue avec ma fille de 12 ans, j'ai doublé quatre jeunes Africains qui se dirigeaient à pied, certains en short, vers les montagnes enneigées. Quelques mètres après les avoir dépassés, il y avait la possibilité sur cette étroite route de montagne de s'arrêter en sécurité. Alors j'ai pilé.

« Qu'est-ce que tu fais, papa ? » m'a demandé ma fille. « Je m'arrête pour voir s'ils ont besoin de quelque chose », ai-je répondu. J'étais bien loin d'imaginer les ramener chez moi. Je voulais montrer à ma fille ce que j'avais reçu comme éducation : quand quelqu'un a besoin d'aide, c'est simple, on s'arrête et on voit. Au début, ils n'étaient pas rassurés, mais la présence de ma fille a aidé à la rencontre. Ils m'ont demandé s'ils étaient bien sur la route de Cannes. En fait, ils avaient marché toute la nuit mais dans la mauvaise direction, et s'ils continuaient, ils arriveraient en Italie, dans le Piémont. Le plus âgé avait un dépliant des horaires du TER où la France est représentée par un hexagone. Il m'a tendu ce plan pour que je lui montre comment rejoindre Cannes. Il m'a expliqué que depuis plusieurs mois, il cherchait à retrouver sa femme et son bébé à Marseille. Les autres étaient jeunes. Ils venaient tous du Darfour. Pour rejoindre la route de Cannes, il fallait qu'ils retournent à Vintimille. Dix ou quinze heures de marche en sens inverse pour revenir en Italie puis partir à l'ouest. Ils étaient perdus, et à la nuit tombée, ils seraient en danger.

Alors je leur ai proposé de nous attendre sur le bas-côté de la route. J'ai pensé à appeler à l'aide d'autres personnes, pour les confier à ceux qui ont plus l'habitude que moi de ces situations. Mais j'avais compris que tout le monde était déjà débordé, que c'était difficile et que la capacité d'accueil des villageois était saturée. Ma fille était avec moi, et c'était l'occasion de lui montrer que c'est aussi simple que ça, l'accueil, l'honneur, la dignité. C'est possible d'accueillir de parfaits étrangers, d'écouter son cœur, de transmettre ce que j'avais reçu comme éducation à ce sujet. Au retour de la fête, nous les avons ramenés à Nice dans mon petit appartement. Nous avons passé la soirée à discuter, et même s'ils ont évoqué la Libye et montré leurs blessures par balle, nous avons également parlé de foot, de l'école, des métiers qu'ils faisaient chez eux, de celui que je faisais ici. De leurs nombreux remerciements tout au long de la soirée, j'ai compris qu'ils n'avaient pas souvent été aidés sur leur parcours. C'était une joie de voir ma fille curieuse, s'intéresser, discuter, rencontrer ceux qui viennent de l'autre côté du monde.

Le lendemain, comme tous les jours d'école, nous nous sommes levés à 6 h 15. Ils sont venus avec moi déposer ma fille à l'école, puis je les ai conduits à une petite gare pour être sûr qu'ils rejoignent leur destination. Plus tard dans la journée, ils m'ont appelé depuis Marseille, et le jeune père m'a dit qu'il avait retrouvé sa femme et sa fille. Après l'école, ma fille a couru aux nouvelles pour savoir si la famille était à nouveau unifiée. Elle a fondu en larmes quand elle a appris le succès de notre entreprise. Je ne m'étais pas rendu compte de l'impact de cette rencontre sur ma fille, combien elle avait été touchée en profondeur. D'abord questionnant mon geste, elle s'est ensuite rapidement sentie en sécurité. Au-delà de l'appréhension, elle a bien vu que ces inconnus méritaient d'être rencontrés, accueillis, aidés. Elle a senti le lien qui peut exister d'humain à humain même si l'on ne se connaît pas. Au long des récits de ces gamins, elle s'est retrouvée confrontée à un vrai drame de la vraie vie. Un qui ne la concernait pas directement, mais qu'elle a reçu comme une situation aussi injuste que si ça lui arrivait à elle.

Plus tard, quand, au milieu des démêlés judiciaires et de l'affolement médiatique autour de mon affaire, ma fille m'a dit : « Papa, tu es le meilleur papa du monde ! », j'ai alors compris que j'avais réussi à lui transmettre des valeurs

importantes: être à l'écoute de son cœur, pouvoir être sensible à la détresse, à la souffrance des autres, ne pas tourner la tête, être juste... C'était pas gagné. Déjà parce que ce n'est pas tout à fait la devise de la Côte d'Azur, et puis parce qu'il ne suffit pas de le dire pour le faire. Il faut le vivre, il faut voir en vrai que c'est possible. Il faut, je crois, un exemple. C'était ma première action de secours envers une personne qui porte l'étiquette de « migrant » sur son front. Pourquoi je l'ai fait ce jour-là ? C'était la deuxième fois que je voyais un groupe sur le bord de la route. La première fois, j'avais hésité, je n'avais pas eu le temps, la place, le courage quoi, mais cette fois-ci, il y avait ma fille, alors je l'ai fait pour l'exemple.

L'arrestation

C'est vrai que c'est une drôle de coïncidence, mais ça s'est passé comme ça. Car c'est le lendemain, le lundi 17 octobre, que je suis remonté dans la vallée en fin de journée pour dîner et passer la soirée chez des amis. À l'issue du repas, alors qu'il se faisait tard, j'apprends qu'un bâtiment a été investi dans la journée par des habitants pour y héberger des migrants qui continuent d'arriver à pied, plus ou moins mal en point, et qui continuent d'être recueillis. Alors, sur le retour vers Nice, je décide de m'y arrêter pour jeter un œil. C'est à Saint-Dalmas-de-Tende, aux Lucioles. Un bâtiment désaffecté pour colonies de vacances de la SNCF a été occupé en urgence par un collectif d'associations, dont la Ligue des droits de l'homme, Amnesty International, Roya citoyenne, et un tas d'autres nationales et locales. L'occupation de ce lieu a été annoncée par un communiqué aux autorités et aux médias.

Il est minuit passé, dehors il fait froid, et dedans, ça ne dépasse pas les 10 °C. Après avoir fait quelques sourires aux bénévoles présents et passé la tête dans quelques couloirs sans bruit, je décide de rentrer chez moi. Mais c'était sans compter une question posée comme ça avec un certain détachement: « Tu vas à Nice ? Tu peux emmener trois femmes ? Elles ont besoin de rejoindre Marseille pour être soignées. – Euh... ben, euh... » Je ne réponds pas tout de suite. J'aurais pu dire que ce n'est pas ce que j'avais prévu, d'accueillir une deuxième fois en deux jours de parfaits étrangers. J'aurais pu dire ça à ces villageois qui hébergent déjà avec peu de moyens tout un tas de personnes dans leur foyer, dans leur famille, souvent depuis des semaines. J'aurais pu dire ça, mais ce n'est même pas une réponse. Quelle raison aurais-je de ne pas moi aussi filer un coup de main ? Je me pose véritablement cette question comme s'il pouvait exister une réponse valable, différente de l'évidence de la situation. Mais pendant que je flotte entre ces considérations, on est allé chercher les trois femmes à l'étage. Quand je les vois, mon cœur se déchire. Elles ont peur, elles ont froid, elles sont épuisées, elles ont des pansements aux mains, aux jambes ; l'une boite en faisant des grimaces de douleur, et l'autre ne peut pas porter son sac avec sa main blessée. Elles ne parlent ni français ni anglais.

Instantanément, je me rends compte combien mes considérations n'ont pas de sens, et je me retrouve aussitôt avec mon état d'esprit de skipper, mon autre métier. Cet état d'esprit, c'est d'être responsable de la sécurité des personnes, aussi critique que soit la situation. Alors, dans ma tête, ça ne flotte plus, ça s'organise: elles sont amochées, il faut les prendre en charge. « Il faudrait les

déposer à l'hôpital de Nice», dis-je. On me répond que c'est hors de question, qu'elles seront renvoyées en Italie sans être soignées. C'est déjà arrivé. « Et l'état de leurs blessures ? » Une infirmière les a soignées dans la journée, me dit-on. Effectivement, les pansements sont en bon état. J'ai chez moi de quoi refaire les pansements. Comme skipper, je suis formé pour, j'ai déjà mis les mains dans des blessures graves. Je sais rester froid dans les situations difficiles et garder le cap sur ce qui est important. Il n'y a plus de décision à prendre, il y a simplement à agir. Tous les bagages sont là ? OK, alors on y va, je vais les sortir de là, les ramener au chaud et prendre soin d'elles, vous pouvez compter sur moi. Ce n'est plus un coup de main que je donne, c'est une mission dont je me charge. Il faut marcher une centaine de mètres pour rejoindre ma voiture, et ça prend très longtemps car l'une marche très difficilement. J'en profite pour essayer de savoir de quel pays elles sont. Érythrée. Une fois dans la voiture, je constate qu'elles n'ont jamais utilisé de ceinture de sécurité. Je suis dans l'embarras de m'approcher d'elles qui ont peur pour leur mettre la ceinture. Elles n'ont pas peur de moi, mais dans leurs yeux, je lis qu'elles savent que rien n'est gagné. Il ne faut pas être un génie pour comprendre qu'au long des 6 000 km qu'elles ont faits pour arriver jusqu'ici, elles ont fréquenté la mort et un cortège d'horreurs qu'on n'ose imaginer. Je démarre avec à mon bord ces filles dont je dois prendre soin et que je dois amener à bon port. J'éteins la radio, la situation est suffisamment incroyable.

Nous n'arriverons pas à Nice. Au péage de La Turbie, les gendarmes nous arrêtent. Ils demandent les papiers aux jeunes femmes, qui n'en ont pas. J'explique qu'elles sont sous ma responsabilité, j'explique leur état de santé. Ils nous conduisent à la Police de l'air et des frontières. Sur place, on me met des menottes et on me sépare d'elles. Je ne les reverrai plus avant longtemps. J'ai failli, j'ai raté ma mission, je n'ai pas réussi à les protéger. J'insiste auprès des policiers sur l'importance de prendre soin d'elles, mais j'ai changé d'univers. Pour la police, je suis un passeur, un proxénète qui va séjourner quelques années en prison... Les prochains jours s'écouleront sans savoir ce qui leur est arrivé. À ma sortie, j'apprends qu'elles n'ont pas été soignées, qu'il y avait une mineure parmi elles, mais qu'elles ont toutes été renvoyées en Italie sans autre forme de procès. Après trente-six heures de garde à vue, j'ai été libéré sous contrôle judiciaire. Ma voiture a été saisie ainsi que mon téléphone, et je n'ai pas le droit de quitter Nice sauf pour emmener mes enfants à l'école, mais il n'y a pas de transports en commun à moins de les réveiller à 5 h 30 du matin. Mon procès sera renvoyé à une date ultérieure, comme pour Cédric Herrou, arrêté le lendemain de mon arrestation. Il avait participé à l'ouverture et à l'occupation des Lucioles. Je ne sais pas ce qui a justifié son arrestation, mais il est poursuivi lui aussi pour avoir aidé des étrangers.

Le lendemain de ma garde à vue, j'apprends par la presse qu'un « jeune migrant » est mort sur l'autoroute à Menton. La police a voulu l'arrêter alors qu'il marchait sur la bande d'arrêt d'urgence d'un viaduc. Il serait tombé du pont et a fait une chute de plus de 50 m, s'écrasant dans une zone résidentielle. Venu du bout du monde, perdu sur l'autoroute et mort à 20 km de chez moi... Il aurait pu arriver ça aux trois jeunes femmes.

Le procès à Nice

En garde à vue, je me suis rapidement rendu compte qu'il n'y avait rien à cacher dans cette affaire. Lors de la perquisition chez moi, la police avait découvert les restes du petit-déjeuner des jeunes du Darfour, alors j'ai tout raconté. Je n'ai aucune idée de la loi. Je sais que les trois femmes étaient déjà sur le territoire français, j'ai entendu parler du délit de non-assistance à personne en danger. Je me dis qu'il n'y a rien à me reprocher. L'avocat commis d'office me recommande une stratégie : m'excuser d'avoir enfreint la loi, faire profil bas et viser la relaxe. Je n'y connais rien, je ne suis pas en lien avec des associations, mais ça ne me convient pas. Alors j'écris un texte de deux pages qui relate ce qui m'est arrivé, « Pourquoi j'ai secouru des réfugiés », et je le poste sur Facebook. J'ai plein de likes, de reposts, des associations me contactent, me rencontrent, veulent voir qui je suis vraiment, si je suis sincère. *Mediapart* relaie le texte. Bref, une mayonnaise commence à prendre, les médias locaux puis nationaux me contactent. Entre-temps, je rencontre une autre avocate, ma sauveuse, M^e Maëva Binimelis. Elle n'est pas militante, mais cette histoire la touche personnellement, ça fait écho. Elle est jeune et déterminée. Elle me propose une autre stratégie : assumer haut et fort le devoir de tendre la main, quitte à ce que la procédure dure des années et qu'il faille aller à la Cour européenne des droits de l'homme. Je suis entouré, les associations les plus prestigieuses me soutiennent, ma mère a lancé une pétition qui fait un carton, mes enfants sont là, des élus se manifestent, des universitaires écrivent une lettre ouverte, l'affaire me dépasse, devient symbolique...

Bon... Alors, allons-y.

Traverser une foule de plusieurs centaines de personnes au bras de mon avocate, sous les applaudissements, les micros tendus, les caméras. Cette foule bienveillante de regards amis. Des pancartes qui en quelques mots en disent long sur la main tendue. Des femmes, des hommes, des jeunes et des vieux. Des collectifs, mais aussi une dame qui est venue toute seule du bout de la France pour être là ! Mégaphones, prises de parole, photos, journalistes...

Et puis, plein de rencontres : Cécile Duflot, ancienne ministre, dont la publication de la lettre de ma mère l'a touchée. Elle était là et s'est battue pour qu'on parle de ce procès. Avec elle, on a fait la tournée en 4L, la frontière, la maraude à Vintimille, la soirée chez Hubert. Et puis Georges Gumpel. Il est bien âgé mais il a la pêche d'un gamin ! Enfant juif sous l'Occupation, il a été sauvé avec sa sœur par un couple de Français qui les a cachés de la police française. Ses parents sont partis dans un camp d'extermination. Je pense qu'on devrait écouter lorsque quelqu'un comme lui se manifeste¹, quelqu'un qui connaît l'Histoire pour l'avoir vécue en vrai. Bref, magnifique, tout plein de gens prêts à sortir, à se mobiliser pour dire qu'il y a des gestes, des situations non négociables. Toutes ces marques de soutien, c'est fou comme ça m'a nourri. Et je voyais bien qu'en témoignant de mon histoire, ça nourrissait en bien, comme un cercle vertueux qui est bon pour tout le monde. C'est là aussi que j'ai découvert tellement de personnes qui

1 Note des directeurs d'ouvrage : à ce sujet, lire Georges Gumpel, À propos de l'arrestation des quatre jeunes mineurs à Albertville, *Mediapart*, 11 novembre 2020. En ligne : <https://blogs.mediapart.fr/georges-gumpel/blog/111120/propos-de-l-arrestation-des-quatre-jeunes-mineurs-albertville> (consulté le 9 mai 2022).

se donnent, qui sont engagées, à fond, au quotidien, pour aider, pour ne pas être indifférent. Merci. C'est marrant, la posture que ça donne quand on parle dans un micro devant un tas de gens qui écoutent. Je découvre une posture particulière, celle de personnalité publique, je crois. Être soutenu par des personnes que je ne connais pas, c'est particulier, ça porte, ça soutient, et à ce moment-là, c'est très utile, parce que lorsqu'on entre dans le palais de justice, déjà, ce n'est plus pareil. Heureusement, dans le hall d'attente où je patiente des heures, les journalistes sont là. Je pratique l'art de la rhétorique infatigablement devant des micros ou des caméras, jusqu'à ce que Cécile Duflot me tire par le bras et me dise : « Fais gaffe, ça bouffe ton énergie. » J'écoute son expérience.

Dans le tribunal, on annonce : « La cour ! » Tout le monde se lève. Je suis droit mais je me tiens à la barre, parce que c'est impressionnant, et c'est fait pour. Un tribunal, c'est une mise en scène de la justice. Je ne suis pas contre. Si elle doit exister, la justice publique, il faut bien qu'elle soit mise en scène. J'ai mon esprit scientifique, je me suis documenté, j'ai creusé les textes pour appréhender comment ça s'articule, comment ça se défend. Les faits sont clairs et assumés, alors je veux comprendre comment fonctionne la justice. Je suis poursuivi selon l'article L622-1 du Code de l'entrée et du séjour des étrangers et du droit d'asile (Ceseda). Un article écrit pour poursuivre les passeurs, les trafiquants d'êtres humains. C'est bien qu'il existe, cet article, mais il est avéré et reconnu par tous que je ne corresponds pas à ça. Alors, qu'est-ce qu'on me reproche ? Je regarde le président du tribunal dans les yeux. Je crois en l'humain, c'est ça qui compte. C'est une femme, je crois sentir dans son regard qu'elle comprend l'humain. On verra bien.

Le procureur commence sa réquisition en disant qu'il va faire une démonstration. Je me concentre, ça m'intéresse, les démonstrations mathématiques, logiques, philosophiques... Sauf qu'après m'avoir félicité d'avoir secouru les jeunes du Darfour sur le bord de la route, ce que la justice ne me reproche pas, il m'incrimine d'avoir voulu faire « passer » ces jeunes femmes d'Érythrée. Mais sa démonstration ne tient pas. Il voudrait distinguer le danger du danger immédiat. Il commet des erreurs grossières de raisonnement. C'est là que je commence à me rendre compte que le représentant du ministère public, c'est-à-dire l'État, n'est pas à la recherche de la vérité. Sa mauvaise foi est là. Cet homme cherche à me faire condamner, et pour ça, il transforme mon geste, il change ou invente des faits. Il produit en plein procès un document signifiant que la mineure a été prise en charge par les services de l'enfance. Ayant eu ensuite des nouvelles des trois femmes, j'aurai la confirmation que c'est un faux en écriture publique par un agent de l'État. C'est un crime passible de dix ans de prison, et c'est lui qui le produit... Ce document disparaîtra d'ailleurs de la procédure sans qu'il y ait de traces. La justice me relaxe, mais le parquet, c'est-à-dire l'État, fait appel. Commence alors une incroyable épopée judiciaire qui aujourd'hui encore n'est pas finie.

L'épopée judiciaire : Aix-en-Provence, Paris, Lyon, Paris...

Le procès en appel s'est tenu à Aix-en-Provence presque huit mois après. J'étais en milieu hostile, le président avait déjà choisi son camp, celui du procureur et ses propos abracadabrantesques pour faire de moi un militant *underground*, un militant qui ne veut pas dire qu'il est militant. Je ne me suis pas fait d'illusions.

J'ai été condamné à deux mois de prison avec sursis. J'aurais pu en rester là, mais le combat était engagé, alors je me suis pourvu en cassation. Au préalable, nous avons saisi le Conseil constitutionnel sur la question de la fraternité, en parallèle avec Cédric Herrou, qui a fait la même démarche. Nous avons gagné, la fraternité est désormais une valeur juridique, et l'article L622-4 du Ceseda a changé en ma faveur. Le transport à but humanitaire, qui n'était pas condamnable (tribunal correctionnel de Nice), ne l'est dorénavant plus du tout (Cour de cassation). Youpi, super !...

Mais puisque la loi a été changée, la Cour de cassation demande que l'affaire soit jugée au regard de la nouvelle loi. Elle renvoie donc devant la cour d'appel de Lyon. Je fais attention à ne pas me faire trop d'idées. La cour d'appel de Lyon est un haut lieu de la justice, doté de belles salles de tribunal avec du bois verni et des dorures. Le président a quelque chose de serein dans le regard. Et cette fois-ci, le procureur, c'est un jeune. Ça aurait pu être drôle tellement c'était nul, sa réquisition, un truc alambiqué et puis encore de mauvaise foi, soutenant que j'avais choisi de circuler la nuit pour éviter les contrôles aux péages ! Quelle andouille ! Il y a toujours des contrôles à ce péage, et beaucoup plus la nuit que le jour !

Le 28 octobre 2020, quatre ans après les faits, j'ai été à nouveau relaxé. Bien sûr, on a crié victoire, mais j'ai compris qu'il y a des forces tenaces dans l'appareil de l'État et que ça ne lui coûte rien de systématiquement faire des recours. L'État s'est donc pourvu à son tour en cassation. À ce jour, j'en suis là². La Cour de cassation pourra soit confirmer ma relaxe, soit casser le dernier jugement de relaxe et renvoyer vers une nouvelle cour d'appel. Après cette cour d'appel, il semble qu'il y ait encore un recours possible avant la Cour européenne des droits de l'homme... Alors je reste dans le bateau, prêt à ramer pour que cette histoire aboutisse juridiquement et qu'enfin elle fasse jurisprudence. C'est mon objectif, mais c'est long. En attendant la Cour de cassation, j'ai un procès qui traîne depuis 2016 lorsque j'ai attaqué en diffamation le maire de ma ville, M. Christian Estrosi, qui à l'époque m'a jeté en pâture sur Facebook, écrivant que j'étais un passeur et que je mettais en danger la sécurité des forces de l'ordre. Quelle drôle d'attitude pour un maire de monter ses administrés les uns contre les autres !

L'horreur aux frontières, la face sombre de l'Europe

Depuis mon arrestation, j'ai été invité à témoigner à la radio, à la télévision, à des conférences sur l'immigration, sur les lanceurs d'alerte, à participer à des rencontres d'associations d'aide aux migrants, à des groupes de travail pour le Parlement européen. J'ai rencontré ces femmes, ces hommes, ces juristes qui aident, qui se battent pour faire respecter le droit et qui tendent la main pour protéger la dignité. J'ai aussi participé à des représentations théâtrales et à des ateliers d'écriture sur les noyés en Méditerranée dans le cadre du projet « C'est la goutte d'eau³ », et nous sommes allés jouer en Italie et en Grèce.

2 Ce texte a été écrit au mois de janvier 2021. L'odyssée judiciaire de l'auteur a pris fin en octobre de la même année après sa relaxe totale et définitive par la Cour de cassation.

3 Une présentation complète du projet est disponible sur <https://cestlagouttedeau.wordpress.com>.

J'ai pu voir par moi-même ce qui se passe aux frontières de la France, à Vintimille, à Calais, à Briançon, mais également aux frontières de l'Europe en Sicile et à Lesbos. J'ai pu entendre les témoignages des citoyens solidaires et ceux des personnes migrantes. Ce que j'ai découvert est effroyable, incroyable : l'horreur existe en France et en Europe. Il existe des lieux sous l'autorité de l'État français et d'autres pays européens qui sont des zones de non-droit. Des lieux où les infractions à la loi sont systématiques, où des agents de l'État volent des biens et de l'argent, falsifient ou détruisent des documents, maltraitent ou torturent, séparent des familles, harcèlent des bénévoles, empêchent la présence des médias, des observateurs, des avocats ou même des élus. Les préfets sont régulièrement condamnés, certains policiers aussi. Des ministres, des procureurs, des préfets et des élus mentent sur la situation et sur les actions de terrain. C'est documenté, dénoncé, relayé, attaqué en justice, mais les pratiques changent peu.

Pourquoi ?

Pourquoi, après quatre ans de procédures, cinq audiences dont quatre en ma faveur, avec des faits qui sont clairs et assumés, le parquet continue-t-il ses poursuites ? Pourquoi les procureurs ont-ils cherché à fabriquer des vérités alternatives, quitte à commettre des crimes pour me faire condamner de quelques mois avec sursis ? Pourquoi malgré les quatre changements de gouvernement et de ministre de la Justice depuis mon arrestation en 2016, la posture du parquet reste-t-elle la même en faisant systématiquement appel des relaxes des citoyens solidaires ? Ces questions me taraudent, alors je me suis construit une analyse qui a pour seul mérite de m'apporter des réponses, de m'expliquer les motivations d'un adversaire nébuleux. La voici.

L'Europe a pris un tournant sécuritaire il y a déjà quelques années, notamment pour des raisons fondées sur la peur, la menace venue d'ailleurs, argument électoraliste, populiste des périodes de crise. On a peur pour sa sécurité et on voit dans l'autre le nuisible, le poison, la cause de tous les maux. Ce tout-sécuritaire a plus ou moins d'impact sur notre quotidien de citoyen, mais les conséquences les plus concrètes sont visibles aux frontières. Car, au nom de la sécurité, le choix a été fait de « fermer les frontières ». Mais une frontière n'a pas vocation à être fermée : ça peut être un lieu de contrôle, mais c'est surtout un lieu de passage. Alors, fermer une frontière, c'est violent, c'est le début de l'horreur. Une frontière fermée, ce sont des barbelés, des murs, des chiens, des miradors, des patrouilles. Et devant les portes fermées se retrouvent ces gens qui en quête d'espoir sont partis de chez eux. Ils ne sont pas forcément miséreux mais le deviennent lorsque leur chemin vers l'avenir est bloqué. C'est là qu'on sacrifie l'humanité, la fraternité. Empêcher des gens de circuler, d'atteindre une vie meilleure en sachant qu'ils n'ont pas la possibilité de faire demi-tour, c'est abominable. Réprimer ce droit à une vie meilleure, c'est autoriser les atrocités. Et c'est ce qui se passe : des camps atroces, des enfants dans la boue, des morts de froid, des maladies, du trafic d'êtres humains, de la terreur...

Et ça, ce n'est pas assumable pour les pays ayant ratifié la Convention européenne des droits de l'homme. Alors les gouvernements cachent, mentent, font taire, ils changent la réalité pour que ne soit pas caractérisé ce qui se passe

vraiment. Ils font de beaux discours sur l'humanité, la dignité, mais n'assument pas la réalité, car c'est impossible. Si l'opinion était informée de la réalité, elle serait en grande partie choquée et demanderait des comptes aux responsables, qui seraient poursuivis et condamnés. C'est pour ça je crois que l'État s'acharne contre moi et contre tous ceux qui mettent leur nez dans ce qui se passe loin des yeux, aux frontières. Il n'y a rien à voir, rien à dire. L'horreur, ce n'est pas Hitler ou d'autres dirigeants sanguinaires. Seuls, ils sont bien peu dangereux, et nous avons des lois pour les contrer. L'horreur arrive quand des peurs ont été nourries et que la loi n'est plus appliquée. C'est ce qui se passe à nos frontières. Alors l'ombre et la souffrance s'installent. Y aura-t-il un jour un procès des responsables de ces horreurs ? Je ne sais pas, mais je le souhaite et l'espère, car des juristes y travaillent.

Et l'espoir ?

Ce sont ces rencontres qui m'ont donné espoir. J'ai découvert que des grandes associations jusqu'aux citoyens solidaires isolés, il y a tout un tas de gens qui s'activent à tous les niveaux : politique, juridique, humanitaire, alimentaire... De vastes opérations ou de petites débrouilles, c'est tous les jours, partout, dans de grandes villes jusque dans de petits villages. Ce n'est pas un raz-de-marée, car la solidarité, ce n'est pas une bataille rangée, c'est un truc d'humain à humain. Ça ne se crie pas sur les toits, c'est désintéressé. Je sais qu'en chaque être humain, il y a cet appel pour tendre la main, pour diminuer la souffrance de l'autre. Nous sommes des animaux sociaux, et c'est dans nos gènes d'aller vers l'autre. Les discours, les conditionnements, les peurs étouffent quelquefois cette pulsion de vie, mais je sais qu'une rencontre peut changer ça. Ou du moins ouvrir la possibilité du changement de regard sur l'autre, et ça aussi ça donne de l'espoir. Le destin de notre humanité, c'est de vivre en paix, dans la compassion et la bienveillance. C'est la voie pour notre épanouissement. Je ne sais pas combien de temps ni par combien de crises il faudra passer, mais je sais que c'est notre avenir commun, et c'est surtout notre seule issue.

Quant aux trois jeunes femmes, j'ai eu le plaisir de les rencontrer par la suite. Elles ont vécu d'autres péripéties mais ont toutes obtenu au bout du compte le droit de vivre dignement. C'était acquis car elles venaient d'un pays en guerre. Leur vie a été compliquée pendant un moment, mais c'est une grande joie de savoir que leur horizon s'est finalement ouvert. Mon geste n'est ni politique ni militant, il est simplement humain, et n'importe quel citoyen lambda aurait pu le faire. Que ce soit pour l'honneur de notre patrie, pour notre dignité d'hommes libres, pour nos valeurs, nos croyances, par amour ou par compassion, nous ne devons pas laisser des victimes mourir devant nos portes. L'Histoire et l'actualité nous montrent suffisamment que la discrimination et la peur de l'étranger mènent aux plus grandes horreurs, et pour que l'Histoire ne se répète plus, ce que je crois, c'est que nous devons valoriser la solidarité et éduquer nos enfants par l'exemple. Ce sont eux, l'avenir.

Chapitre II

Entretien avec Fard Atongo

Sabine Gamba

Cielam, Aix-Marseille Université

Fard vient d'un village proche de Bolgatanga, ville située au nord du Ghana, à la frontière du Burkina Faso. S'il ne se souvient pas de la date à laquelle il est parti, il a posé le pied à Marseille en juin 2019. Il a 15 ans lorsqu'il accepte de se confier et de répondre à un entretien, en 2021.

Le départ

Quelles sont les raisons qui vous ont poussé à quitter votre terre natale ?

La peur, c'est la raison qui m'a motivé à partir. J'étais un enfant du village. J'avais l'habitude de marcher côte à côte avec mon père, quand ma mère malade nous a quittés. Je passais mes journées avec nos vaches dans la forêt, et le soir je rentrais. Nous vivions en famille, et la cohabitation a mal fini. Quand je commence à raconter cette histoire, je me sens très triste. *(Pause.)* Je ne souhaite pas aller trop loin dans cette histoire, je me sens très ému. *(Fard baisse la tête pour regrouper ses forces.)*

Voulez-vous continuer le reste de l'entretien ?

Oui, plus cette question, mais le reste, oui.

En combien d'étapes êtes-vous arrivé en France ? Quels sont les différents sentiments que vous avez pu éprouver lors de ce périple ?

J'ai eu différents sentiments durant le voyage parce que je ne savais pas grand-chose sur ce qui allait m'arriver, ce à quoi j'allais devoir faire face, les difficultés, les luttes de la vie, je ne savais rien à propos de ça. Quand je commençais une journée, c'était vraiment très difficile car je ne connaissais personne, j'étais seul. J'ai rencontré des gens qui ont vu la situation dans laquelle j'étais et ils m'ont aidé. J'ai pris l'habitude de dire que c'est grâce à Dieu, car quand tu fais de bonnes choses dans la vie, la vie te les renvoie, et inversement.

J'ai commencé mon périple vers le Burkina. Des hommes armés nous ont escortés la nuit dans un endroit près de la frontière nigérienne. J'avais peur mais je suis monté dans le véhicule. Je ne connaissais personne. J'ai dormi à la station de bus, je pense pendant plusieurs heures. D'autres hommes sont venus et ils nous ont amenés dans un autre endroit du Niger. C'était comme un village, mais il n'y avait personne, rien à faire, c'était la nuit. Ils nous ont cachés dans une grande maison et nous y sommes restés quelques jours. Ils sont revenus avec un pick-up et nous ont mis à l'arrière de la voiture. Un des gars a vu que nous étions effrayés, qu'on était jeunes, il a donc essayé de nous rassurer, que la journée allait bien se passer, qu'on aurait de la chance. Il nous a donné un bandeau à mettre sur le visage en nous expliquant qu'avec la vitesse de la voiture, le vent allait nous mettre toutes sortes de choses dans les yeux, du sable, etc. Nous étions nombreux, serrés et nous devions nous tenir accroupis. Il nous a aussi donné un bâton à tenir que nous devions fixer sur la voiture et caler entre nos jambes pour ne pas tomber car la voiture bougeait beaucoup. Le bâton nous servait également à taper sur la vitre du chauffeur pour le prévenir si quelqu'un tombait. Lui, il roulait les fenêtres fermées car il faisait froid. Le chauffeur ne s'arrêtait jamais, on ne pouvait pas faire pipi, il devait continuer sa route. Si l'un d'entre nous était malade, le chauffeur devait le tuer.

Sur le chemin, il y avait des endroits dans le désert où la voiture ne pouvait plus avancer, les pneus s'enlisaient, on était obligés de descendre et de pousser la voiture. Je ne sais pas exactement où nous étions, dans quel endroit précis du Niger, mais à un moment, nous nous sommes tous cachés car il y avait un groupe armé au loin, des terroristes, je pense Boko Haram.

Après une semaine de voiture à peu près, nous sommes arrivés en Libye, dans un endroit qui s'appelle Sabah, que les Arabes nommaient le «ghetto». C'est une prison clandestine, personne ne savait qu'on était dedans, on était peut-être plus de trente personnes. Les Libyens, des terroristes, disaient qu'on était des esclaves. Certaines femmes, ils les violaient, nous les voyions prendre les femmes, et quand elles revenaient, elles nous racontaient ce qui s'était passé. Là, si tu étais chanceux, quelqu'un pouvait te prendre pour te faire travailler, ou sinon ils te tapaient et pouvaient te tuer. On n'avait pas à manger.

De Sabah, ils m'ont transféré pour que je travaille chez quelqu'un à Tripoli. Il y avait une guerre civile, des tirs. Le peu d'argent que je gagnais était donné aux terroristes, j'étais comme un esclave. C'est comme ça en Libye, parfois tu peux travailler ainsi pendant longtemps. Mais la personne pour qui j'ai travaillé a voulu m'aider et m'a proposé de prendre un bateau pour l'Europe. J'ai décidé que oui et on m'a présenté à quelqu'un, un «pusher», c'est comme ça qu'on l'appelait. J'ai alors été placé dans une prison près de Zaria, puis on m'a mis dans un bateau pour l'Italie.

Votre sentiment était-il toujours la peur ?

Oui, car il y avait beaucoup de trous dans le bateau et il prenait l'eau. On était entassés, serrés, il faisait chaud, on n'avait pas de place pour s'asseoir et beaucoup de gens hurlaient. J'avais peur et les autres aussi.

Les Libyens nous ont finalement arrêtés et nous ont mis en prison. Il y avait déjà beaucoup de monde et on m'a mis dans le plus petit bâtiment, avec peu

de nourriture et d'eau. Certaines personnes étaient malades, d'autres se sont mises en colère car elles n'avaient ni à manger ni à boire, mais les gardiens s'en foutaient. Une nuit, ils sont venus comme dans un film, ils nous ont mis dehors pour voir si on avait un téléphone, si on les enregistrerait, si on avait de l'argent, puis ils nous ont fouillés et pris tout ce que nous avions dans nos vêtements.

Nous avons commencé à nous battre. J'avais peur car ils avaient des armes. Je suis allé en dehors de la pièce car ils ont commencé à tirer à l'intérieur. J'ai vu un homme blessé à l'œil. (*Silence de Fard pendant dix secondes, il est ému.*) Ils nous ont remis en prison, dans une autre, plus grande. Certains étaient là depuis des mois, d'autres depuis des années. Les Libyens sont entrés avec leurs armes, ils ont tiré une fois en l'air, nous avons reculé et ils ont posé à terre de la nourriture qui n'était pas bonne, un petit bol pour une dizaine de personnes. On s'est battus pour en avoir un bout et je n'ai pas eu le choix que de manger aussi.

Des Arabes sont venus et ont pris les Noirs. C'est comme ça que je suis sorti de prison, pour travailler, faire le ménage, la cuisine pour un Arabe. Il m'a demandé de lui raconter mon histoire et m'a posé des questions sur la prison. Je lui ai dit que des gens essayaient de fuir mais qu'ils étaient tués, qu'on leur tirait dessus alors qu'ils étaient en train de courir.

En Libye, les Noirs ne sont pas grand-chose. On ne peut pas être habillé normalement comme ici. On ne peut sortir qu'à certaines heures, car les gens pensent qu'on va faire quelque chose de mal. L'Arabe pour qui je travaillais a vu que je ne pouvais pas faire quelque chose de mal et il m'a aidé.

Avez-vous eu un sentiment d'espoir à ce moment-là ?

Oui, et il m'a dit des choses pour m'encourager, pour être fort, que tout irait bien. L'Arabe m'a donc aidé à prendre un bateau, mais on a ensuite été récupérés par un deuxième bateau, et je suis arrivé en Sicile, sur une place où il y avait une statue. Des gens nous ont donné de la nourriture et des vêtements.

L'arrivée

Aviez-vous compris à ce moment-là que vous étiez arrivé en Europe ? Vous sentiez-vous en sécurité ? Comment avez-vous été accueilli ?

Oui, depuis ce camp en Sicile, oui. Mais ils nous ont escortés en Italie, dans un autre camp. Je ne savais pas quoi faire car la situation n'était pas bonne. C'était dur, on était nombreux, la nourriture n'était pas bonne, on dormait dans des tentes de Bédouins qu'on appelait entre nous des « canopées ». Je ne me suis pas senti accueilli. J'ai passé pas mal de temps en Italie. J'ai entendu des personnes parler français, d'origine de la Côte d'Ivoire ou du Congo, je pense. Je ne les connaissais pas, mais comme je ne savais pas où aller, j'ai décidé de les suivre. Je ne savais rien sur l'Europe, sur Marseille, donc j'ai fait confiance à ce groupe qui parlait français. Je n'avais pas d'argent, quelqu'un m'a payé le bus et à manger. Je me suis caché à l'arrière du bus, derrière un siège, car j'avais peur des contrôles de papiers.

Je me suis retrouvé à Marseille, c'était le terminus. Quand je suis descendu, j'ai vu les escaliers de la gare Saint-Charles, j'y ai passé un moment. J'ai eu des

contrôles de police, j'ai dit en anglais que je ne parlais pas français, que je n'avais rien. Ils m'ont demandé mon âge et m'ont dirigé vers l'Addap 13¹ à côté de la gare. Je suis resté quelques jours dehors, puis des gens m'ont accompagné à Saint-Just, un endroit où il y avait de la place pour dormir. J'ai croisé des Ghanéens et je me suis senti en confiance. Il y avait trois étages, j'étais au deuxième.

Vous sentiez-vous arrivé à destination ? Aviez-vous envie de rester à Marseille ?

Pour moi, quand je suis arrivé à Marseille, je ne connaissais rien ni personne. À Saint-Just, c'était rempli, on était huit ou neuf dans la chambre de 10 m². Mais même si on était beaucoup, on pouvait s'organiser, pour dormir, pour cuisiner ou pour aller aux toilettes ou à la douche. Il fallait passer par une autre chambre pour aller aux toilettes, et il y avait des gens qui dormaient juste à côté.

J'ai rencontré des Ghanéens et l'un d'entre eux est devenu un ami. Je me suis senti bien à Marseille parce que j'étais avec des Ghanéens, parce que j'ai croisé des gens qui m'ont proposé à manger, des vêtements. Il y a eu à ce moment-là les manifestations à propos de Saint-Just². J'ai décidé de rester à Marseille parce que des gens et des associations m'ont aidé, je commençais à avoir des relations, et je m'y suis senti malgré tout en sécurité.

Au bout de combien de temps avez-vous pu être scolarisé ?

Je ne savais pas grand-chose de l'école ni comment y aller. Mais à Saint-Just, il y avait une fille qui travaillait la journée au bureau et qui nous a accompagnés partout pour trouver des cours de français et une école. Je suis au départ allé là-bas, à ces cours, pour apprendre le français, puis la fille m'a présenté à un examen de français près de Saint-Charles. À partir de là, ils m'ont trouvé une école, l'école de Monticelli. Ça n'a pas pris beaucoup de temps pour être pris en charge.

Vous êtes-vous dit que l'école serait le bon moyen d'avancer ?

Quand j'ai eu cette opportunité, alors que je n'étais pas allé à l'école au Ghana, je me suis dit que c'était une chance. L'école, c'est important, je peux vraiment savoir qui je suis en tant qu'Africain, je peux connaître mon histoire, je peux être éduqué. C'était difficile au début car je ne parlais pas le français, mais j'ai appris. Dans ma classe, il y avait juste des élèves comme moi, qui arrivaient de l'immigration, qui venaient d'ailleurs. Et la plupart vivaient à Saint-Just. On avait quand même des relations avec les autres élèves de l'école, et avec les professeurs aussi, je me rappelle une professeure.

Avez-vous eu des expériences en France qui vous ont fait vous sentir mal accueilli ?

À Saint-Just, la situation était dure. Nous devions faire face à des conditions difficiles, comme les conditions dans lesquelles on dormait, le manque de nourriture, il n'y avait pas d'eau chaude, et quand j'allais à l'école, je prenais la douche à l'eau froide. J'ai expliqué ça à ma professeure, qui voyait bien que nous avions faim et

1 Note de l'auteure : l'Association départementale pour le développement des actions de prévention est un service d'aide pour les mineurs isolés.

2 Note de l'auteure : il y a eu en effet à Marseille des manifestations, de septembre à octobre 2019, pour dénoncer les conditions de vie de ce squat et l'inertie des pouvoirs publics, notamment du conseil général.

froid. Elle nous a alors apporté de la nourriture le matin, nous a donné des pulls, des blousons. Elle m'a proposé de prendre une douche chaude à l'école après les cours, et je rentrais ensuite.

De là, elle m'a présenté à des familles d'accueil où je suis resté, j'ai quitté Saint-Just et j'ai par la suite trouvé un foyer. Quand je suis arrivé à Saint-Just le premier jour, la fille du bureau m'a dit que je devais avoir un avocat, elle m'a dirigé vers le bureau d'un avocat qui m'a expliqué mes droits dans le pays et a saisi le juge.

Avec la première famille d'accueil où je dormais, j'ai croisé M. R. Un jour, il est venu me chercher à l'école et nous avons mangé ensemble au Prado. Je n'avais rien et c'est lui qui m'a donné tout ce que j'ai aujourd'hui. Il m'a emmené jouer au foot dehors pour m'amuser. J'ai souvent mangé chez lui. Je le remercie toujours, car je vais maintenant chez lui tous les week-ends, où je suis toujours le bienvenu. Tout ce que je sais de ma vie, de Marseille, c'est grâce à lui. Quand j'ai des questions, je lui demande, il m'explique. Je le remercie, lui, sa famille et sa femme aussi, et toute sa famille que je connais.

Vous êtes-vous senti limité dans votre liberté de faire des choses ?

À Marseille, tu peux faire ce que tu veux. Par exemple, si tu veux prendre le bus et que tu n'as pas de ticket, on te donne un ticket gratuit. Ça dépend comment tu vis, mais il y a beaucoup de bonnes personnes qui t'aident. M. R., je me souviens, m'a dit un jour que si tu vis d'une bonne manière, la vie te le rendra.

Pour une autre vie

Avez-vous aujourd'hui un projet de vie ? Un projet professionnel ? Avez-vous le sentiment aujourd'hui que les structures ou les personnes que vous côtoyez peuvent vous aider à poursuivre une voie professionnelle ?

Je suis actuellement au lycée Jean-Perrin en seconde professionnelle, en chaudronnerie, et j'ai réussi le test pour entrer aux Compagnons du devoir. Je veux travailler.

Avez-vous demandé ou suivi une aide psychologique afin de parler des difficultés liées à votre exil ? Notamment quant à ma première question à laquelle vous avez eu des difficultés à répondre entièrement ?

Non, je ne sais pas, je ne veux pas.

Que pensez-vous de devoir communiquer dans une autre langue que la vôtre ? Utilisez-vous toujours votre langue maternelle ?

C'était difficile au début car les gens ne me comprenaient pas, alors j'utilisais mes mains. Aujourd'hui, je n'emploie plus ma langue maternelle, le frafra, car les autres Ghanéens que je connais à Marseille ne parlent pas cette langue. Au Ghana, nous avons différentes langues, le twi, par exemple, ou le haoussa. Avec les autres Ghanéens, on se parle en faisant un mix de tout ça, et on peut ajouter l'anglais. La seule Ghanéenne que j'ai rencontrée ici qui parle un tout petit peu le frafra et plein de langues du Ghana, c'est Mama Ghana, celle qui tient le restaurant au centre-ville.

Quels sont vos sentiments aujourd'hui sur votre vie ici ? Sur votre bout de vie passé en Afrique ? Quels regards avez-vous sur l'Afrique en étant à Marseille ?

Je voudrais pouvoir retourner un jour au Ghana pour expliquer aux gens de mon village ce qui se passe dans la vie, dans le monde. Les gens là-bas n'ont pas d'idées là-dessus, ils n'ont pas d'école. Moi, je n'ai pas pu y aller car elle était très loin de mon village, et mes parents n'avaient pas assez d'argent pour que je prenne le bus. Je pense qu'il faut construire des écoles, que les enfants puissent avoir un enseignement pour qu'ils soient éduqués. C'est très important pour qu'ils comprennent qu'il ne faut pas croire aux hommes politiques ou à certains dictateurs en Afrique qui les manipulent.

Chapitre III

Quatre murs

Samet Ari

Sufle, Aix-Marseille Université

Cette petite histoire se déroule en 2016 dans une prison de la steppe, au milieu de l'Anatolie, où des milliers de prisonniers innocents sont restés innocents. Les histoires sont complètement réelles et ont encore lieu en 2022, en Turquie.

Le matin. Il est 8 heures. Quand les gardes ouvrent la lourde porte de fer, vous courez dans la cour et faites la queue. Ils te comptent comme les animaux de l'étable. « 1, 2, 3, 4... 25 » dits « innocents » à la fin. Messieurs les gardes sont heureux d'avoir réussi à compter 25 personnes dans une zone de 15 m² ! Vous seriez heureux qu'ils n'aient pas amené un autre innocent dans la salle la nuit. Vous ne pouvez jamais voir le lever du soleil le matin. Les oiseaux vous informent que la journée a commencé. Lève la tête et regarde le ciel. Les fils de fer ne permettent pas de voir un ciel nu. Vous aimeriez aller dormir dans votre lit chaud cette fois. C'est ce que vous regardez : le mur.

La journée. Quand vous commencez la journée, cette journée est terminée. Vous voudriez dire qu'un jour de plus est passé. Messieurs les gardes ont déterminé ce que vous ferez pendant la journée. Vous ne pouvez pas tout faire selon votre esprit. Afin d'extraire les chapelets des graines d'olive, vous les façonnez en les frottant contre les murs. Votre objectif est de rassembler trois à cinq pièces de tissu et de fabriquer un jouet pour faire plaisir à votre enfant qui vous attend à la maison. Peut-être attendez-vous que l'eau des bouteilles en plastique se réchauffe au soleil pour laver vos vêtements dans un bol en plastique cassé pendant des jours. Prendre une douche après un match de volley-ball joué au milieu de la cour avec une corde à linge se fait avec les mêmes bouteilles en plastique. Après avoir marché pendant des heures au milieu de la cour, le temps passe. Encore une fois, vous le trouvez : le mur.

Le soir. Il est 8 heures. Les gardes vous compteront encore. Cette fois, les gardes verrouillent la porte en fer de cette étroite cour et quittent la salle. La plupart du temps, vous serez heureux lorsque vous mangerez un dîner que vous aimez. Vous mangez le chocolat que vous achetez à la cantine pour le dessert. Certains jours, vous avez hâte de regarder le match de football à la télévision.

C'est comme un stade de football. Certains racontent leur passé comme s'ils étaient sur une scène de théâtre. Certains essaient de faire quelque chose dans leur lit. Certains rivalisent pour remplir des seaux d'eau chaude à raison d'une heure par semaine. Certains n'ont même pas le temps de faire quoi que ce soit, de laver la vaisselle. Ce sont les quatre éléments de ce qui est expliqué : le mur.

La nuit. Vous ne pouvez pas voir les étoiles et la lune dans le ciel la nuit. Les lumières de la salle s'éteignent à midi la nuit, et un profond silence s'abat sur la salle. Vous serez heureux lorsque les chiens aboient à l'extérieur. La plupart du temps, vous avez du mal à vous endormir. Vous tombez dans des pensées et des rêves profonds. Une fois que vous êtes sorti d'ici, vous pensez à ce que vous allez faire, à ce que votre famille fait maintenant. Vous réfléchissez pendant des heures à une phrase d'un livre que vous lisez. Parfois, tu pleures doucement. Le lit est également l'endroit où vous faites toutes vos actions. Lorsque vous vous allongez sur votre lit, vous vous sentez comme quelqu'un jeté dans un puits profond, et personne n'entend votre voix. Vous ne pouvez même pas voir la foule autour de vous dans le noir. Tout ce que vous voyez est ce que vous voyez : le mur.

Quatre murs un bracelet

Tu étais d'abord une olive noire
J'ai attendu des semaines pour te trouver
Un jour, un gardien se tenait devant moi
Avec une boîte d'olives et a dit : « Prends-les ! »
Je me suis dit que j'avais trouvé une boîte d'or noir !

J'aime les olives
Certaines plus que d'autres
Je l'ai mangée avec empressement, cette boîte d'olives
Est-ce que je l'ai mangée parce que j'aime les olives ou à cause de leur noyau ?
Je ne me rappelle pas clairement !

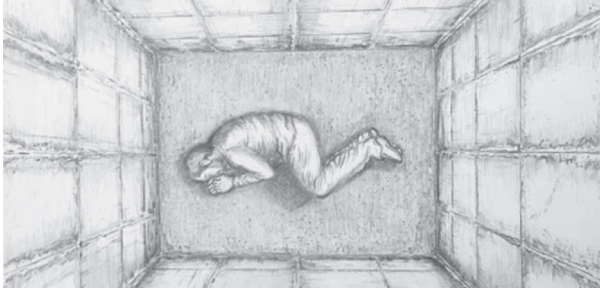
L'idée de faire un bracelet avec des noyaux d'olive
Je l'ai apprise à l'âge de trente ans
On ne me l'avait jamais dite auparavant
Cette idée subtile et lumineuse,
Que des noyaux puissent être portés sur un bras !

Je frotte les noyaux contre le mur pendant des jours
Avec l'intention de les poncer
Pour leur donner une forme
Je les ai juste frottés sur quatre murs
J'ai travaillé pendant des jours
J'ai appris en travaillant
Je suis content d'apprendre comme un petit garçon !

Que les noyaux se transforment en bracelets
J'en ai été témoin avec mes yeux
Mis côte à côte, c'étaient comme des chapelets
Qui bientôt seraient autour d'un bras !

Soudain, une idée m'est venue à l'esprit
L'idée de libérer mon bracelet
Je le sauverais de ces quatre murs
Je voulais qu'il soit libre avant moi
Celui que j'avais fait de mes propres mains
Je le libérerais de mes propres mains
Ça y est, il est parti
Je suis resté entre les quatre murs !

Je t'ai récemment retrouvé dans mon tiroir
Quelle chose merveilleuse de se souvenir de toi !
Alors que j'ai bien plus de trente ans
Maintenant je me retourne et te regarde
Ce n'est pas toi en fait
Mais mes souvenirs avec toi !



Chapitre IV

Le trajet des cactus

Prune Phi

Artiste plasticienne et photographe

Samir Laghouati-Rashwan

Artiste plasticien

Cela fait quelques années que nous nous sommes rencontrés sur Instagram. Nous suivions avec intérêt nos pratiques artistiques de loin, à travers nos écrans de téléphone. En 2020, nous nous sommes retrouvés par hasard en résidence à la Friche La Belle de mai, où nous avons partagé un espace le temps de quelques mois. Nous discutons surtout d'images empruntées, de l'organisation de nos sociétés ou encore du rôle de la nourriture dans la compréhension de nos origines. Dans ce texte sur nos exils et nos migrations, nous avons reproduit ce que nous savions faire : boire un thé et discuter. Mais cette fois-ci, nous avons enregistré.

Collection d'images

Comment chacun rassemble des images qui composeront nos recherches ? Quel est le rôle des images déjà là, des images trouvées dans la construction de nos imaginaires, et comment se réapproprient nos cultures ? À quel moment on va devoir produire des images manquantes ?

Samir Laghouati-Rashwan (SLR) : Dans mon espace intime, je collectionne beaucoup d'images. Des photos de famille, la mienne et celle d'autres que je trouve. Il y a aussi des images de colons, de soldats français au Maroc ou plus largement en Afrique.

Prune Phi (PP) : C'est comme si tu gardais un œil sur tes ennemis...

SLR : C'est ça, ne pas les oublier, vivre avec ces histoires, que ce soit à travers des images personnelles ou appartenant à d'autres. En étant aux Beaux-Arts, c'était important d'avoir tous ces éléments autour de moi, car ce sont des études très élitistes et bourgeoises où le rapport au monde, à l'histoire, est un peu superficiel. Tu arrives là-bas, tu n'as aucun point d'attache, tu ne connais ni les gens ni les espaces, encore moins les codes, ce qui rend difficile d'y rester longtemps sans comprendre cet univers, sans toutefois le brosser dans le sens du poil. Les seules

images de l'Égypte sont des images trouvées en déchetterie d'une famille française en vacances en Égypte. On ne voit pas trop qui ils sont, de quelle classe sociale ils sont, on voit juste une femme qui revient souvent, tantôt sur un chameau, tantôt contre un pilier, tantôt à côté d'une pyramide. J'ai également des photos de personnes en vacances en Grèce, des photos de bébés bandés trouvées aussi dans des déchetteries. Ça me permet de voir plein de choses en étant immobile. Je vois l'Égypte, mon pays, à travers une famille que je ne connais pas. Je ne sais pas ce que ça représente, mais c'est spécial d'être privé d'une partie de soi. Moi, je rassemble des images qui créent une grande image. Toi, tu crées tes images.

PP : Oui, je collectionne des images. Certaines que j'ai prises, et certaines non. Les premières images que j'ai du Vietnam sont celles présentes dans le restaurant de mon grand-père, à Carcassonne. À l'intérieur, il y a des laques avec des paysages, il y a des motifs sur les chaises et des bambous peints dans les assiettes. Il y a aussi quelques pochettes d'album de chanteurs et chanteuses vietnamiens sur une étagère au fond de la salle principale. Je crois que je n'ai pas eu accès à tant d'images du Vietnam que ça. Mon grand-père adorait raconter des histoires de fantôme dont il avait peur, petit. Il était persuadé que lorsqu'il allait à l'école à pied, il pouvait entendre les fantômes dans les bambous bordant la route, et ça le terrifiait. Ce sont alors des images mentales, des images que je m'invente qui constituent mes premières rencontres avec le Vietnam. Ça a sûrement influencé ma pratique plastique liée à l'image. Le fait de questionner les représentations qui manquent vient peut-être de là. J'ai été dans l'obligation de reconstruire un imaginaire en produisant mes propres visuels, en les empruntant sur Internet ou dans des magazines.

Trajet, retour et décentrement

Pourquoi retourner dans le pays de nos ancêtres et y chercher une place? Il nous semble nécessaire d'interroger les rapports de pouvoir qu'implique notre présence dans ces pays au passé colonial. Est-ce que cela a du sens d'y rester, d'y travailler, ou est-ce qu'il faut rentrer? Le pouvoir des pays occidentaux, encore perçus comme des modèles d'enseignement, et la question du retour dans leurs pays respectifs des étudiantes et étudiants étrangers font aussi partie de ces dynamiques liées aux descendants de ces diasporas.

PP : Tu es déjà allé en Égypte?

SLR : J'y suis allé trois fois, mais c'était bizarre. J'ai peu de rapports avec mon père. Habituellement, je reste à Beni Suef, là où mon père a sa maison. J'ai pris une seule fois un bus pour Le Caire. C'est une ville très peuplée, sans logique urbanistique du fait du besoin de logement pressant. En réalité, je connais très peu l'Égypte. Je me rappelle quand j'étais petit, j'avais acheté une compil de photos, je les ai dans ma chambre. Ce sont des photos d'explorateurs anglais découvrant des vestiges, on y voit des travailleurs égyptiens menés par des messieurs anglais aux chapeaux de colon. Je connais beaucoup plus le Maroc, ou plutôt j'ai l'impression. Il y a le chemin pour aller au Maroc, qui était la plus grosse partie du voyage quand on y allait en voiture. Une fois qu'on arrivait au Maroc, on restait dans la même ville, on ne voyageait pas. À part pour le mariage d'une tante à Casablanca.

PP : Tu as vu le Maroc à travers une voiture ?

SLR : Oui.

PP : Dans ce que tu dis des images récupérées, je ressens l’omniprésence de la personne blanche : la famille, les colons, les soldats. C’est intéressant que tu les mettes en évidence pour ne pas oublier.

SLR : Comme j’essaie encore de comprendre tout ça, j’aime bien les avoir autour, former avec une sorte d’organigramme qui tisse des liens entre des histoires. Ces histoires font office de mémoire, une mémoire composée de photographies de famille, de photos de soldats dans les différentes colonies françaises, d’images tirées de livres historiques, de magazines.

PP : C’est comme si tu analysais les acteurs, que l’image était un moyen de connaissance qui apporte des données sur l’Histoire, même si ce sont des images vernaculaires tirées d’albums de famille sans vocation informative ou artistique – je pense notamment aux images de vacances.

SLR : Oui, c’est ça, créer un itinéraire des activités des gens qui se rendent en Égypte et au Maroc dans mon cas.

PP : Oui, ça parle forcément du trajet, du déplacement, de qui va où. C’est à propos des migrations.

SLR : Ça me fait penser à une manière d’entretenir ma propre mémoire. J’ai toujours collecté les images, et selon les âges, elles n’ont pas le même statut et ne suscitent pas les mêmes préoccupations.

PP : Ça me fait aussi penser au retour dans un pays où nous ne sommes pas nés. Qu’est-ce qui nous pousse à y aller ? Je me pose toujours la question de la légitimité de ce « retour », de parler de ces sujets, car ça remonte à loin pour moi. Mon identité vietnamienne vient de mon grand-père paternel. Et en même temps, si on ne s’intéresse pas à nos propres histoires, même si elles sont anciennes, il y aura des pans de l’Histoire qui s’effaceront. Les Vietnamiens qui ont directement vécu le trauma sont très silencieux sur leurs histoires, ce qui est compréhensible. Il y a néanmoins un paradoxe, car les guerres d’Indochine puis du Vietnam ont été parmi celles les plus visuellement documentées de l’Histoire. Les représentations ne manquent pas. Et pourtant, les silences au sein des familles sont très courants. La majorité des jeunes descendants ne sont porteurs que de fragments de leur histoire familiale. S’ils cherchent à comprendre l’histoire de leurs ascendants, ça se fait par d’autres biais. Ils s’investissent, par exemple, dans des associations d’étudiants vietnamiens pour reconstruire à leur manière ce qui leur manque : représentation d’histoires théâtralisées lors du Têt (Nouvel An lunaire), réinterprétation de traditions telles que la danse des éventails, etc. J’ai rencontré de jeunes étudiants à différentes reprises pendant la réalisation de mes projets. Je pense à une rencontre en particulier au Vietnam, avec une femme qui a fait ses études à l’étranger et dont le père a soutenu la libération du Vietnam en 1975. Aujourd’hui, il dit à sa fille qu’il imagine une version alternative de l’Histoire, si les Américains étaient restés. Le pays serait autrement, peut-être mieux que ce qu’il est aujourd’hui. Peut-être qu’ils auraient plus de libertés. En fait, je pense qu’il y a beaucoup de personnes critiques vis-à-vis de ce qui se joue socialement et politiquement au Vietnam. C’est un pays qui calque son modèle économique et social sur la Chine. Il est en voie d’ultramodernisation et d’ouverture vers l’extérieur dans ses échanges économiques tout en étant politiquement complexe

quant à son héritage communiste. Cette femme qui est revenue au Vietnam après ses études en Australie se sent en quelque sorte redevable. Même si le pays est difficile, si cette génération part ailleurs, alors que reste-t-il ? Qui va faire le travail ? D'autres étudiants qui sont partis en Angleterre disent la même chose.

SLR : C'est ce qui se passe aussi avec nombre d'Africains qui ont fait leurs études en Europe, qui sont nés en Afrique et qui y retournent en se disant qu'il y a beaucoup à faire sur le continent africain. C'est un moyen de décentraliser l'Europe.

PP : Je trouve qu'il y a également une volonté de notre génération de ne pas se limiter à l'Europe pour créer, pour penser. L'Europe, ce n'est plus le centre du monde. Il y a des décentremets, des choses qui se créent et des propositions possibles ailleurs. Le retour, c'est un moyen de se réemparer de nos histoires, de se dire qu'on peut le faire ailleurs que dans les pays des diasporas. Et en même temps, pour ma part, je trouve ça difficile d'aller au Vietnam et de traiter de certains sujets. Je me dis : pourquoi moi ? D'autres pourraient très bien être plus légitimes. J'essaie de voir les choses de manière différente, je n'ai pas grandi là-bas mais j'ai quand même reçu une part de l'histoire. J'emporte avec et malgré moi, par mon corps et par mes souvenirs, un fragment du Vietnam.

SLR : Oui, tu n'as pas la même vie ni exactement la même culture, mais ton corps porte l'empreinte de celles et ceux qui ont grandi là-bas, ne serait-ce que le regard qu'on a pu porter sur toi, sur ta communauté en France et là-bas sur les Vietnamiens, parce qu'on dit que le regard colonial n'est pas mort avec les indépendances.

Dans les valises

Ce que les gens emportent avec eux quand ils partent vers l'Europe : les objets de l'exil. Ce que l'on ramène lors du retour au pays : matières premières.

PP : Le corps est forcément porteur des marques de celles et ceux qui ont été là avant toi. Tu emportes tout ça malgré toi : la couleur de la peau, les yeux bridés, la texture des cheveux, la dentition, la forme des oreilles... Une fois, je suis allée dans un centre de recherche dermatologique qui cherchait des participants pour une étude de nouveaux produits. La dermatologue a regardé mon bras et a déterminé que j'étais classée dans le panel « métissé » juste par la teinte de ma peau et ma pilosité. Je crois que c'est la première fois qu'on établissait scientifiquement que j'avais des ascendances asiatiques, car ça ne se voit pas forcément sur mon visage. Finalement, on est la somme de ces petits détails qu'on garde mais aussi qu'on perd au fil des métissages. Ça me fait également penser à une image de valise : ce qu'on laisse derrière soi, ce qu'on choisit de prendre avec nous.

SLR : Oui, pour la diaspora maghrébine, j'ai l'impression que le tapis est hyper-présent, avec ses motifs représentant des bassins, des jardins pour se rappeler les architectures du Maghreb.

PP : Avec le Vietnam, j'ai plutôt l'image de la boîte. Les gens mettent leurs affaires dans des cartons et les envoient en soute lors de leurs déplacements en avion entre l'Europe et l'Asie. Les œuvres sonores que j'ai produites avec Tal Yaron et qui font partie de mon projet « Otherworld Communication » font écho à ça. Elles sont fabriquées à partir de cartons collectés dans des supermarchés asiatiques en France de produits importés. C'est un moyen de considérer l'histoire des deuxième et troisième générations d'immigrés par le biais de la nourriture

préparée par leurs ancêtres. C'est aussi une façon d'interroger l'appropriation culturelle liée à ces denrées en transit et utilisées à travers l'Europe. Tu ne peux jamais retrouver le goût original, mais il est possible de s'en approcher avec ce qu'on peut trouver dans des boutiques spécialisées. Parfois, il faut remplacer un ingrédient ou deux pour finaliser la recette. Dans les restaurants asiatiques, ici, les recettes sont très souvent adaptées au goût occidental. Certaines recettes ne sont pas du tout proposées, car elles ne seraient pas appréciées par les palais européens. Je pense aux pattes de poulet bouillies, ou à d'autres plats préparés à partir des cartilages, qui sont très populaires au Vietnam. Pour en revenir à ces pièces sonores fabriquées avec les emballages en carton de ces produits alimentaires, ce qui m'intéresse, c'est d'en modifier la forme tout en conservant les mentions de transit. Les boîtes sont estampillées par les pays par lesquels elles ont voyagé, comme des valises en fait. Elles sont déconstruites par Tal et moi, puis assemblées entre elles pour devenir des métaformes ambiguës et hybrides. Ça évoque l'histoire des colonisations d'une certaine manière.

SLR : Au Maroc, il y a pareil avec les cartons, mais ils sont envoyés en camion. Tu paies au kilo, et le transporteur te ramène tout chez toi. C'est souvent quelqu'un du quartier à qui on fait confiance. Du coup, ils amènent tout et n'importe quoi : bouffe, tissus, sucre, électronique. Ce qui reste dans nos valises au retour en France, ce sont les tissus et des huiles (olive, argan).

PP : Le déplacement va dans les deux sens.

SLR : Oui. Je pense que c'est aussi une façon responsable de ta part de considérer cette histoire. Les Vietnamiens et Vietnamiennes qui sont nés là-bas et qui y vivent, c'est leur histoire propre, bien que tout le monde n'ait pas vécu la guerre, par exemple. C'est peut-être juste toi, parce que ça fait partie intégrante de ta personne de prendre ton histoire à deux mains et de l'affronter. Comme tu dis, il me manque des histoires, alors je vais collecter des images pour combler les vides, et toi, tu vas là-bas et à partir de petites histoires, tu vas former tes propres images. Tu prends beaucoup de photos ?

PP : Je collecte beaucoup, autant dans les images tirées d'archives ou de la culture populaire que dans la manière de faire des images. Je me sers de peu de choses au final, et je passe toujours par une étape de transformation de ces images. Je ne suis jamais satisfaite d'une photographie en tant que telle. Un fragment a pu attirer mon attention, l'image va alors être imprimée, déchirée, assemblée avec d'autres images. Je pense que tout ça fait partie de cette déconstruction-reconstruction de ces petits morceaux d'histoire qui me sont donnés avec parcimonie et qui, une fois mis bout à bout, vont reconstruire autre chose, ma propre version de l'histoire.

SLR : Ce ne sont que des bribes. C'est peut-être une façon humble de partager ce travail une fois en France : les images que tu as prises dans un autre pays. Tu donnes quelque chose de l'essence mais pas l'entièreté, car dans tous les cas, ce serait impossible. Quand tu te poses la question de la légitimité, c'est juste, et les bribes, c'est ta manière de donner à voir cette histoire en France sur tes origines sans proposer des images documentaires qui nous donneraient le sentiment de connaître la culture en question parce qu'on a vu une exposition de ton travail.

PP : Quand tu dis que j'ai grandi avec cette culture, c'est passé par le fait que mon grand-père avait un restaurant vietnamien dans lequel j'ai aussi grandi. Je me souviens de tellement de choses malgré le fait que j'étais vraiment petite

quand le restaurant a fermé : des couleurs, des odeurs, la musique, les gens qui travaillaient en cuisine... Je me vois courir dans le restaurant, mettre mes bras entiers dans le sac de riz, faire des nems avec mon grand-père. Je me souviens qu'il essayait de m'apprendre des mots en vietnamien en même temps, avec ma grand-mère aussi. Nos identités passent également par la nourriture.

Rôle des genres et transmission

Qui gère la cuisine selon les cultures ? Pour Samir, le rôle de sa grand-mère dans le partage de ses connaissances culinaires et la place des femmes dans son éducation. Pour Prune, le rôle de son grand-père et de son restaurant dans la construction de son identité vietnamienne. Les hiérarchies à table.

SLR : La mémoire par la bouffe. Je travaille actuellement sur « Decolonial Food », un projet culinaire où je partage mes recherches sur l'itinéraire des aliments et l'évolution de certaines recettes lors de dîners. C'est du côté des femmes que j'ai découvert la cuisine : très jeune, j'accompagnais ma grand-mère dans l'élaboration de plats marocains. J'ai beaucoup plus ressenti mes origines avec mes tantes, avec les femmes de ma famille qu'avec les hommes. Les femmes, elles dansent, elles ont une identité propre, alors qu'avec les hommes, il y a quelque chose de plus global, ils ont tous les mêmes hobbies : les bagnoles, le foot, la prochaine voiture qu'ils vont s'acheter...

PP : Alors que pour moi, la cuisine a toujours été une affaire d'hommes dans ma famille, aussi bien du côté maternel que du côté paternel.

SLR : Et au Vietnam, comment c'est dans les familles ?

PP : Je peux juste parler de ce que je connais par rapport à ma famille vietnamienne aux États-Unis, que j'ai rencontrée dans le cadre du projet « Long Distance Call » mené en 2017. Une partie de cette famille est très patriarcale, surtout chez les plus anciens. Par exemple, la dernière femme arrivée dans la famille est celle qui cuisine pour tout le monde et qui va tout nettoyer ensuite. Il a fallu que je contacte le frère le plus âgé de la famille pour préparer ma visite. À table, il fallait attendre que l'homme le plus âgé mange en premier. Je me suis rendu compte que je n'avais pas rencontré toutes mes tantes alors que je pouvais donner le prénom de tous les hommes et les identifier.

SLR : C'est pareil au Maroc, tu peux identifier tous les hommes d'une famille.

PP : J'ai beaucoup plus partagé avec les hommes de la famille, peut-être justement parce que les hommes ont une présence plus importante. Pour notre génération, ce n'est plus pareil par contre.

SLR : Chez moi, c'est ma grand-mère qui cuisinait tout et mangeait après tout le monde. Mais c'était la patronne. Il y a peut-être le fait qu'elle est la plus ancienne, qu'elle fait tout passer avant sa propre personne.

L'odeur de nos assiettes

Interroger la mémoire par la nourriture et ses odeurs, entretenir le souvenir. La cuisine comme un espace de mémoire et de transmission. Odeur et mémoire génétique. Odeur et adaptation culturelle.

SLR : Nous, ce qu'on nous donne à voir, ce n'est pas forcément l'histoire de manière directe, et justement, c'est pour ça que tu vas questionner la bouffe pour aborder des sujets plus importants. Au final, on connaît ces pays plus sous ce spectre. Moi, avec ma grand-mère qui faisait beaucoup de plats, j'ai connu le Maroc à travers les plats avant de connaître le Maroc, si je peux dire que je le connais. Et ce sont aussi des histoires d'odeurs. Je crois que je t'avais raconté, quand ma grand-mère est morte, j'avais fait un repas avec un pote cuisinier qui s'est mis à couper une herbe dont j'ai oublié le nom. Il m'invite un soir à manger chez lui, j'entre dans la cuisine, il coupe une herbe, et vraiment ça m'a fait pleurer, ça m'a rappelé ma grand-mère qui coupe cette herbe. Ça ne m'a pas rappelé un souvenir français, ça m'a vraiment rappelé un souvenir chez ma grand-mère dans son cœur, dans son exil à elle. C'est là que je me suis dit que la cuisine, c'est super-important. Et *a contrario*, j'ai fait un blocage où je ne mangeais plus du tout de plats marocains parce que personne n'était capable de faire celui que je connaissais. Je me suis donc mis à cuisiner moi-même pour arriver à ça.

PP : Tu y es arrivé ?

SLR : Non, ou plutôt pas sur tous les plats.

PP : Mon plat préféré préparé par mon grand-père était le porc au caramel, et bien sûr, quand il est parti, ce goût s'est perdu. Je commande souvent ce plat quand je vais au restaurant parce que je me dis qu'un jour, je vais goûter le même. Et puis un jour, un ami vient de voir sa mère, qui lui a montré la recette. Il veut m'en faire même si je ne suis pas convaincue, et figure-toi qu'il avait le même goût que celui de mon grand-père, c'était fou.

SLR : Ça réveille plein de souvenirs.

PP : Ça te fait revivre quelque chose. L'odorat et le goût te font revenir dans un lieu, dans un moment, même au-delà. Comme quand tu parles de revoir ta grand-mère et de manger ses plats, ça va encore plus loin, comme si on ingérait un peu de leur histoire. Ce porc au caramel, peut-être que mon grand-père l'a mis au menu du restaurant parce que quand il était petit, il en mangeait au Vietnam. Quand j'ai travaillé avec des neuroscientifiques pour le projet « Appel manqué », on parlait notamment d'odeurs qui pouvaient se transmettre au cours des générations. Par exemple, si tu n'aimes pas l'aubergine, c'est potentiellement qu'une personne de ta famille qui était là avant toi n'aimait pas ça ou a eu une mauvaise expérience avec son goût. Elle était tombée malade, par exemple, et ça l'a tellement affectée que ça s'est transmis par les gènes au cours des générations. L'odeur est d'autant plus essentielle dans nos recherches si elle renvoie à des expériences vécues par nos ancêtres et dont on fait l'expérience par des odeurs rencontrées, comme l'odeur de l'herbe qui te renvoie à ta grand-mère. L'émotion que tu as ressentie était l'émotion liée à ton expérience vécue avec ta grand-mère mais aussi à des choses non vécues par toi. Peut-être qu'à travers cette odeur, ce sont les expériences vécues par ta grand-mère que tu perçois, ce que ta grand-mère a ressenti quand elle a mangé cette herbe à un moment dans sa vie.

SLR : Oui, quand elle l'a retrouvée en France. C'est beau cette idée qu'il est possible de garder en mémoire un bon souvenir ou non à travers une odeur. Quand tu sens la fleur d'oranger, par exemple, qu'on asperge sur les invités pour leur souhaiter la bienvenue.

PP : Au Vietnam, il y a un fruit qui s'appelle le « durian » et qui pue. Il est souvent interdit dans les transports. Quand tu le manges, il n'a pas le goût de l'odeur. D'habitude, c'est un signe de danger qu'un aliment ait une mauvaise odeur. Ça détermine si tu vas le manger ou pas, et ce fruit renverse cet instinct. Après l'avoir goûté, il n'est pas si mal. Il y a aussi quelque chose de culturel dans l'odeur, si on prend l'exemple du fromage en France.

SLR : Oui, je me souviens de l'odeur du camembert à la cantine.

PP : Le camembert à la cantine est ultra-pasteurisé, il n'a presque plus de goût.

SLR : C'est vrai que le fromage pour moi, au départ, c'était difficile. Par exemple, le roquefort, encore aujourd'hui, je ne peux pas.

Musique, poésie et nostalgie

Le sentiment nostalgique : la tonalité et les thèmes dans la musique vietnamienne et égyptienne. Les relations amoureuses dans les chansons comme un symbole de moment perdu.

SLR : On peut aussi parler de musique. Un jour, au Mucem, un monsieur se tenait droit face à la mer, et dans sa main son téléphone passait un morceau d'Oum Kalsoum. J'ai grandi avec sa voix, elle réveille des choses, une sorte de nostalgie, je ne sais pas pourquoi, mais qui est toujours présent, et qu'on retrouve beaucoup dans la musique arabe. Ça me touche beaucoup.

PP : De quoi parlent-elles, ces chansons ? Est-ce qu'il y a des sujets qui reviennent ?

SLR : La musique arabe, c'est beaucoup l'amour.

PP : Est-ce que ce sont des chansons qui parlent d'amour perdu ? Parce qu'au Vietnam, les chansons d'amour sont souvent des histoires tristes qui peuvent être une métaphore du pays qu'on a perdu. On m'a dit que c'était dû aux contrôles et au gouvernement vietnamien qui applique la censure.

SLR : Oui, il y a toujours un sentiment de nostalgie, de manque qu'on a besoin de retrouver, mais on ne sait pas ce qu'on veut retrouver ou si on veut le retrouver. En tout cas, on est toujours en train d'y penser, toujours en train de créer à partir de ça. Dans la poésie de Mahmoud Darwich, qui était un poète palestinien, c'est souvent ce dont il parle : un monde perdu, des odeurs perdues, un arbre perdu. On sent qu'il a envie de retrouver cet arbre, cette odeur d'olivier, d'oranger, du vin avec son amoureuse.

PP : Une de mes œuvres, qui s'appelle *Karaoké*, est une vidéo sans image ni son. C'est un texte sur ce que le bouddhisme inculque, sur le déplacement, le détachement qu'il peut y avoir entre les êtres. Sur ce qui traverse les humains, ce qu'il faut laisser circuler, se détacher. La première version que j'avais faite de cette œuvre était une capture vidéo de la télévision de mon oncle et de ma tante aux États-Unis. Ils chantaient une chanson traduite en français approximatif avec des paroles incroyables qui parlaient d'amour perdu. Dans la musique vietnamienne, il y a aussi un côté nostalgique. La langue vietnamienne a des intonations de hauts et de bas, non pas comme des plaintes mais presque des pleurs. Il y a quelque chose de très triste dans ces chansons, même sans les comprendre.

SLR : C'est la même chose chez Oum Kalsoum. Tu as l'impression de pleurs, de pleurs de manque, mais pour les gens qui l'écoutent, ces pleurs deviennent réconfort. C'est intéressant parce que c'est propre à quelques pays, j'ai l'impression,

ce n'est pas partout. Est-ce que c'est l'amour d'une personne, d'un pays? Je pense que c'est l'amour du pays, parce que cette personne, elle te rappelle un pays, un espace propre.

PP : Quand tu évoques un espace qui renvoie à un pays, ça me fait penser à la pièce que cet oncle et cette tante réservent à la méditation au sein même de leur maison californienne. Elle est entièrement vouée à l'autel des ancêtres et à la méditation. Il y a plein d'objets agencés avec précision. Il y a un poste à musique, et juste deux coussins pour s'asseoir en tailleur et ne pas se faire mal aux jambes. Des portraits sont encadrés, des boîtes de biscuits tiennent en équilibre comme une pyramide, un pot en métal collecte des bâtons d'encens consumés.

SLR : Je connais un objet similaire mais en pierre. C'est typique, et toutes les familles passent ça le vendredi dans la maison pour purifier l'air parce que c'est le jour saint des musulmans. Aujourd'hui, avec la mondialisation, tu le trouves avec une prise. Le poste à musique diffuse quoi?

PP : Des chants, des mantras, mais pas tout le temps, seulement quand tu vas méditer. Sinon, au Vietnam, il y a des versions d'autels miniatures partout. Ce qui m'a marqué, ce sont surtout ceux dans les restaurants, dans tous les magasins. Ils sont en bois sculpté avec un ou plusieurs bouddhas, avec des décorations, des lumières fluo qui clignotent. Ce pot pour l'encens peut être n'importe quoi en métal. Ça peut être une canette de coca ouverte, par exemple, mais la particularité est que la cendre est toujours laissée comme ça, jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même par un autre encens. Il y a de petits verres en porcelaine avec des grains de riz cuits dans la céramique qui donnent une transparence. Dans ces verres, on met de l'alcool, il me semble qu'ils sont toujours par trois. J'ai d'ailleurs envie de mener un projet sur le riz en Camargue et le rôle des Indochinois dans la riziculture française.

Espace domestique, intimité

Agencement des espaces domestiques. La relation des membres d'une famille à ces espaces. La proximité comme lien.

PP : Si on creuse un peu plus la question des espaces familiaux, je repense à l'organisation de la maison de famille aux États-Unis. Dans la maison de mon grand-oncle, toutes les générations se rencontrent, les enfants peuvent dormir dans des pièces réaménagées considérées comme des placards. Les questions d'intimité y sont forcément particulières. Au Vietnam, l'architecture est vraiment différente de celle de Californie, et pourtant les modes de vie sont similaires. Les parents peuvent dormir dans une chambre sans porte, avec leurs enfants, avec une vue sur la chambre d'en face où dorment les grands-parents. Ça m'a fait me questionner sur nos habitudes ici, nos modes de vie, sur la relation à l'autre et à la famille. J'ai aussi remarqué qu'au Vietnam, la plupart du temps, le salon est au rez-de-chaussée, derrière la porte de garage qui fait office de porte. Pour la majorité, les maisons ont un accès sur la rue, et en tant que passant, on a vue sur le salon des gens. On y voit les meubles, s'il y a une grande télévision, si les meubles sont en bois, décorés ou non. C'est une autre manière de voir. Il n'y a rien à cacher, une simplicité évidente, et ça évoque aussi la relation fusionnelle entre les membres d'une famille où les grands-parents sont au cœur, et où les

plus jeunes vivent et travaillent pour la famille. Ça change aujourd'hui avec les immeubles qui poussent un peu partout. J'ai visité une ville du futur constituée de dizaines d'immeubles ultra-modernes construits sur des terres réquisitionnées par l'État proches de Hanoï. Il n'y a plus besoin de sortir de son immeuble, les commerces et écoles sont logés en sous-sol. C'est ultra-sécurisé et assez terrifiant.

SLR : Nous, au Maroc, ce sont des bâtiments fermés. Chacun a sa maison, qui est une maison de ville, plate, pas vraiment d'ornementations, juste du crépi sur le bas des murs extérieurs. Il y a aussi ce truc de tout ce qu'il y a à montrer, ça se passe dans le salon. Il y a très peu de choses dans les chambres, qui sont faites pour dormir. Du coup, les portes des maisons sont tout le temps ouvertes, tu peux arriver à n'importe quel moment, tu peux arriver, toquer, entrer, sans forcément attendre qu'on te dise d'entrer. Tout ce que tu as à voir est dans le salon. Après je sais qu'en France, dans ma famille, on habitait tous dans le même bâtiment. Ma mère et moi étions au quatrième, une tante au troisième, une autre au deuxième, et avant il y avait une tante au neuvième. On était à 50 m du bâtiment de ma grand-mère. Et il y en a qui ont essayé de vivre dans le même bâtiment que ma grand-mère, mais elle les a forcés à bouger un peu parce que ça faisait trop. Il y a ce truc d'être ensemble, et quand tu me dis qu'il n'y a rien à cacher, ça me fait penser à comment ma famille a géré sa psychologie et ses maux. C'est un truc que je n'ai pas du tout retrouvé chez les gens en arrivant aux Beaux-Arts, où vraiment tout le monde se dit tout, même dans le bâtiment ou dans le quartier. Les femmes sont psychologues les unes des autres, sans réellement débloquent les situations ou en tout cas pas de manière pérenne, mais sur de courts termes, ça débloquent des trucs. Tout le monde en fait se raconte les problèmes, il n'y a vraiment aucun filtre, il n'y a personne qui prend mal quoi que ce soit. C'est pour ça que mes relations sont ici parfois difficiles, je partage toute mon intimité, et les gens ne sont pas forcément prêts. Je voyais la voisine de ma grand-mère, elle descendait, elle racontait tous ses problèmes. Il y a ce rapport à l'écoute sans nécessairement avoir de rapports intéressés ou se sentir obligé de faire quelque chose de ce qu'on nous dit, parce que des fois, je crois que les gens avaient juste besoin d'une oreille, pas forcément de super-solutions, mais seulement de dire les choses, que ça sorte. On sentait vraiment que de chaque thé passé ensemble, de chaque goûter ou de chaque balade, les gens en ressortaient un peu mieux. Par exemple, les amies de ma grand-mère repartaient chez elles plus détendues. Ce truc de ne rien cacher de l'intimité, parce qu'en même temps il n'y a rien de fou à cacher, ça me choquait et m'excitait quand j'étais petit parce que je me disais : « Wow, c'est ça la vie ! » Ça fait une grosse rupture du coup, et c'est pour ça que je parle de mon déplacement d'Arles à Marseille comme d'un « micro-exil », dans le sens où j'arrive dans un autre espace, où il y a d'autres codes, surtout aux Beaux-Arts, où ce n'est pas du tout mon univers à la base. Assez rapidement, je me suis senti désorienté.

PP : C'est drôle, j'ai aussi tendance à trop partager mes histoires personnelles. J'ai l'impression que ça peut ouvrir la conversation à quelque chose de plus riche, de plus constructif, et en même temps ça signifie également se mettre en danger vis-à-vis de l'autre. Dans le projet « Appel manqué » que j'ai mené à Toulouse, je cherchais à rencontrer des gens comme moi, qui ont des grands-parents ou parents vietnamiens. Je voulais comprendre ce qu'ils et elles ressentent par

rapport à leur culture vietnamienne, qui peut parfois remonter à plusieurs générations. À chaque nouvelle rencontre, je commençais par raconter mon histoire, comme si les personnes en face de moi pouvaient ensuite se sentir plus libres de faire de même. Certaines personnes ont été surprises parce que c'était la première fois que quelqu'un s'intéressait à cette partie de leur identité. J'ai aussi rencontré pas mal d'artistes par l'intermédiaire d'Instagram, en France ou ailleurs, et qui ont les mêmes préoccupations que moi. C'est toujours intéressant de parler de nos histoires communes. En fait, on parle d'histoires qui n'intéresseraient pas forcément tout le monde, mais on s'en fout.

SLR : Ça témoigne également de ce que tu es prêt à donner. Si dès le départ quelqu'un s'ouvre et te laisse aller dans des strates qui ne sont pas en surface, ça te permet aussi d'envisager beaucoup plus de choses que juste du *small talk*, juste pour entretenir une discussion, mais c'est parce que c'est quelque chose de social et non quelque chose dont tu as besoin qui t'anime. Moi, je sais que c'est le don, l'écoute. J'aime beaucoup donner. Quand je raconte des histoires intimes, ce n'est pas juste pour qu'on m'écoute, c'est aussi pour donner. Je pense qu'on apprend de nos histoires respectives, ça permet de mieux comprendre le monde. Quand je suis avec mon pote Hugo, qui est d'origine vietnamienne, lui n'en parle pas du tout, de ses origines. À l'école, il n'y a pas la place pour ça. La « fragilité blanche » dirige souvent ces sujets dans un déni, un désintéressement, un sentiment de culpabilité qui se traduit par une impossibilité de construire autour de ce genre de discussion. J'essaie de discuter avec lui, il m'en parle, avec les autres, il n'y arrive pas. Moi, je lui ai dit que c'était très important. Pareil pour Jolan, un pote qui est en partie arménien. Il commençait à s'intéresser à l'histoire arménienne. Et je trouve ça essentiel de tisser des liens avec des personnes. Je crois que c'est ça, ce sont des gens qui ont tissé ces liens qui m'ont permis aussi de pouvoir partager ces histoires aujourd'hui et de me sentir légitime avec certaines personnes.

PP : Je crois que c'est également la façon dont les histoires sont racontées qui compte et comment l'autre peut se sentir inclus. Surtout lorsqu'il s'agit de personnes qui ne sont pas directement concernées. Mais de manière générale, je pense qu'on est une génération où il y a tellement d'individus qui ont envie de remonter à leurs histoires issues des diasporas et de se reconstruire qu'il est facile de trouver des personnes intéressées et intéressantes. Nos discussions, c'est un moyen contemporain de transmettre des histoires orales. On essaie de déconstruire des histoires, d'analyser ce qu'on peut avoir en commun, puis de reconstruire. Tellement d'histoires d'exil sont des schémas qui se répètent, on a obligatoirement des idées qui se croisent. Au lieu de rester séparés, on fait grandir nos histoires ensemble.

SLR : C'est une façon de disséminer les histoires. Je le fais dans un désir de partager. Même si tout le monde ne va pas m'écouter, certains vont garder une partie de mon histoire quelque part, et si un jour il faut témoigner d'une histoire, dans mon cas de l'histoire de la diaspora maghrébine, elles seront peut-être là pour raconter, faire revivre des paroles que j'aurai pu leur partager. Au final, il y a très peu de personnes qui se le permettent. Quand tu as fait le travail et qu'il y a quelque chose à partager, je pense qu'il faut le faire parce que dans tous les cas, ça impacte les gens d'une manière ou d'une autre. Je le vois avec des gens qui n'écoutent pas mais deux ans après viennent me voir, me disent qu'ils ont

vu un documentaire sur James Baldwin, sur le racisme dans les jeux vidéo, la fétichisation... Ça a du coup légitimé mes propos: en attendant, ils ont fait leurs recherches, ça leur a fait repenser à ce dont on avait discuté, et ça a rendu les choses plus réelles avec le temps, même si ce ne sont que des bribes.

PP : Peut-être qu'il y aura une prise de conscience, que des questions seront posées et transmises à un frère, un cousin, une sœur, un ami. Ce qui m'a fait vraiment plaisir avec l'exposition « Hang Up » pour Photo Hanoï, et malgré la censure culturelle, c'est que j'ai eu beaucoup de retours de jeunes via les réseaux sociaux. Les quelques images qui ont pu rester au mur ont été prises en photo et repartagées. Même si je n'avais pas dit le fond du sujet – la jeunesse, la liberté –, je crois que le message est passé.

SLR : Quand tu parlais de ta légitimité, c'est cool de voir que des gens arrivent à s'identifier à ton travail, et quelque part ça les représente quand même un peu. Que ce soit par l'esthétique ou par le sujet, ça les touche. Je pense que c'est facile d'aller faire des travaux sur nos origines un peu partout, mais arriver à toucher les personnes qui sont dans le pays même, les gens qui vivent ces questions, c'est le maximum qu'on puisse attendre.

PP : Est-ce que quand tu vas enregistrer les sons dans ton prochain projet, tu vas prendre les contacts pour poursuivre la discussion et inviter les participants à la restitution ?

SLR : Oui, je pense, je suis déjà en train d'y réfléchir car la résidence propose comme seul lieu de restitution la galerie Delacroix, à Tanger, qui appartient à l'Institut français. Je vais essayer de faire le truc en dehors de la galerie et dans la galerie, mais quand même une installation dans la médina, ou la nuit sur une place. L'idée reste de le partager avec des gens avec qui je l'ai fait, des gens de la ville, pas juste avec l'Institut français. Il s'agit aussi de questionner le fait que je suis un Français d'origine marocaine qui obtient une résidence à l'Institut français de Tanger, c'est déjà un micmac assez compliqué. Je ne suis pas considéré en tant que Français en France, mais en même temps, quand je suis au Maroc, je ne suis pas marocain. J'y suis pourtant accueilli par des Français. Je ne peux pas juste aller faire quelque chose de tout lisse, c'est pour ça que je pensais au son, à quelque chose de fictionnel qui nous permet un peu de nous évader, et en même temps ponctué de voix qui viennent ramener à la réalité, au contexte de la ville, à ce que les gens vivent réellement, et que ça reste dans l'idée du collage toujours.

Il y a aussi le projet de film que je fais sur les plantes qu'on aurait déplacées, et du coup considérer leurs histoires, leur donner une parole. On a tous des plantes tropicales qui viennent d'ailleurs. La bourrache, c'est une petite fleur bleue comestible, on la trouve dans les restos chics, dans les salades. En fait, c'est une fleur qui vient de Syrie à la base. Je ne suis pas encore allé en chercher l'histoire, mais il faudrait que je fasse un dîner décolonial avec des aliments qui viennent d'ailleurs sans le savoir. La bourrache, avec son nom français, tu oublies l'histoire, comme les figuiers de Barbarie qu'on retrouve sur les bords de mer à Marseille, qui viennent du Mexique et qu'on trouve aussi en Palestine. Dans chaque endroit, ils évoquent des choses différentes. En Palestine, c'est un endroit où il y a eu des Palestiniens qui vivaient, donc c'est une sorte de mémoire, de monument commémoratif. Il faut que j'aille en Palestine pour ma grand-mère, pour faire une prière pour elle, en pèlerinage. Et pour faire des photos des cactus,

toutes simples, ça peut être trop beau, et ne pas interroger les gens. Penser à l'exil des plantes et à comment tout ce qui nous entoure, que ce soit comestible ou pas, ce sont des choses qui viennent d'ailleurs, comme dans nos assiettes en fait.

PP : Il y a peu de sensibilisation sur le rôle des plantes et ce qu'elles symbolisent pour les communautés ici. Quand tu vas au marché aux plantes, plus de la moitié sont des plantes qui ne sont pas censées être là.

SLR : Oui, il y a très peu de plantes qui poussent en France. Il y a l'olivier. Je ne connais pas assez pour dire. Mais il y a beaucoup de plantes tropicales.

PP : Au sud, il y a beaucoup de plantes sèches de type maquis, peu luxuriantes.

SLR : Oui, les arbustes secs, les grands arbustes aromatiques, comme le thym ou le romarin. On a plein de fleurs, de plantes, mais les esthétiques ne nous intéressent pas ou moins. On a tellement été façonné par l'exotisme !

Chapitre V

Productions des demandeurs et demandeuses d'asile

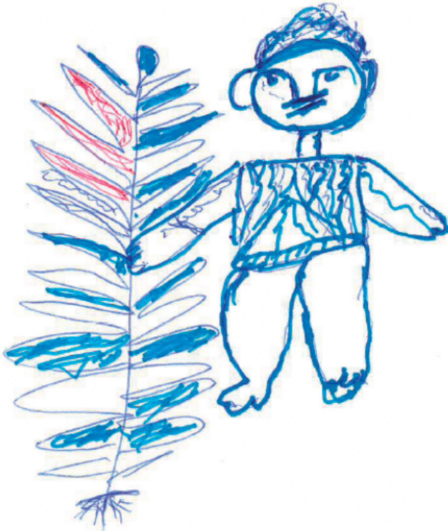
Ce chapitre contient les productions des demandeurs et demandeuses d'asile qui ont donné un accord favorable à leur inclusion dans le projet de publication. Les ateliers s'étant déroulés presque sur une année, il y a eu du mouvement parmi les DA accueillis par Agir : certains ont vu leur demande d'asile être déboutée, d'autres ont été dublinés¹, et comme il n'y a pas que des issues malheureuses dans l'expérience de la migration, d'autres aussi ont obtenu leur statut de réfugié et ont changé de région pour démarrer leur nouvelle vie. C'est donc pour toutes ces raisons que nous n'avons pas pu obtenir les autorisations de tous les participants. Toutefois, à travers les productions réunies ici, les lecteurs auront la possibilité d'apprécier la diversité des profils, des langues et des cultures des DA accueillis et accompagnés par le collectif Agir.

1 «Dubliné-e est entré dans le langage courant pour désigner les demandeurs d'asile qui font l'objet d'une procédure selon le règlement 604/2013/UE du 26 juin 2013 dit Dublin. [...] La procédure Dublin s'applique aux personnes qui demandent l'asile sur le territoire français – et marginalement à la frontière (zone d'attente) – mais pour lesquelles un autre pays européen se révèle responsable de leur demande. On oublie souvent qu'elle s'applique aussi aux personnes présentes en France qui souhaitent solliciter l'asile dans un autre pays européen où se trouvent des membres de leur famille (conjoint, concubin, parent pour les enfants). C'est notamment le cas pour les mineurs trouvant à Calais qui veulent rejoindre le Royaume-Uni où vit un membre de leur famille. Elle s'applique également aux personnes qui sont interpellées en situation irrégulière, ne demandent pas l'asile en France, mais qui l'ont déjà fait dans un autre pays européen, et pourront ainsi être expulsées vers ce pays. C'est notamment le cas des personnes qui sont arrêtées dans les ports de Calais ou de Cherbourg.» Gérard Sadik, Dubliné-e, vous avez dit dubliné-e ? Guide pratique et théorique du règlement Dublin. En ligne : <https://www.lacimade.org/dubline-vous-avez-dit-dubline/#:~:text=Guide%20pratique%20et%20th%C3%A9orique%20du%20r%C3%A8glement%20Dublin,7%20mars%202021&text=Dublin%C3%A9%C2%B7e%20est%20entr%C3%A9%20dans,26%20juin%202013%20dit%20Dublin> (consulté le 13 mai 2022).

11.10.2018

Aix-en-Provence

- 11.9. RUE mirabo., 11a. boké. léarabi.
- 11.9. boké. pa esoh. ap'ic. mahaj
- 11.9. boké mahaj. ap'ic.
- 11.9. dé arabi.
- 11.9. inpid. dolo.
- 11.9. an'izam, es' akoda. DEJO.
- 11.9. beko. ala maso.
- 11.9. beko. mahaj.
- 11.9. beko. dé arabi.
- 11.9. RUE. mirabo.
- 11.9. ap'ic.
- 11.9. sabnzoh.
- maria.



- 1 Je me souviens des platja
à l'atome. platanes.
- 3 Je me souviens de vins-je que j'ai écoutais
- la musique
- 5 Je me souviens que j'ai fait le tour de
- la Rotonde à Vialo
- 7 Je me souviens que j'ai rencontré
- mon ami
- 9 Je me souviens que j'ai regardais
- mon enfant
- 11 Je me souviens des chanteurs.

Le lac me fait penser à un autre où j'ai
eu à faire un pique-nique avec des amis
qui m'ont accueilli à mon arrivée en France.
Nous avons passé des moments merveilleux.
Ce lieu m'a donné envie d'y construire
un petit hôtel pour les visiteurs; histoire
de leur permettre de profiter un peu plus
du cadre. J'ai pensé mettre d'un côté du
lac, un hôtel et de l'autre un restaurant.
Les deux rives seraient accessibles grâce
à un petit yacht. Pour la visite des lieux
à toutours, je mettrai à disposition des visiteurs
un bateau et un hélicoptère.

Le nom de ce complexe hôtelier pourrait
être: "le complexe de l'amour."

ASK COMPLEXE S:

À la découverte d'une ville merveilleuse !

Il était tant de la voir enfin ! Merveilleuse ville phocéenne avec une architecture unique au monde, on la reconnaît toujours grâce à l'église qui trône au sommet de la colline et à son port.

Ville ensoleillée au climat bien agréable, garnie de monuments historiques, on comprend pourquoi elle attire de nombreux touristes. Par la même occasion, elle m'a séduit. Je suis aussi fasciné par sa diversité culturelle que par son charme.

Pour moi elle est l'une des plus belles villes au monde, je voudrais l'adopter, y vivre et connaître plus son histoire.

Je me promène seule sur le pont après une longue journée de travail fatigante. Je suis étonnée de voir que peu de gens sont là, peu de gens prennent le temps de marcher sans but, de s'arrêter, de profiter de la vue et du soleil. Alors moi je le fais, je m'arrête, et je prends le temps de regarder ce qu'il y a autour de moi. Ce qui m'intéresse, je le vois tous les jours quand je pens au travail mais je ne le regarde pas, je n'ai pas le temps, je ne prends pas le temps. Je me tiens sur ce pont entre la terre et la mer, entre la montagne et l'horizon et je suis surprise de remarquer que toute la terre est tournée vers la mer, toutes les fenêtres sont tournées vers l'horizon comme si la montagne nous poussait vers la mer. Les bateaux dessinent des ombres sur la terre et le soleil des tâches jaunes sur les maisons. Tout est très beau et je ne m'en étais jamais rendu compte. Alors je décide de monter sur un banc pour prendre une photo. Pour respecter l'harmonie de l'endroit, c'est important que la photo soit divisée en deux : moitié mer, moitié terre parce que c'est comme ça que je le ressens.


Je m'appelle Abraham

Je suis Erythrien, je suis marié, j'ai une fille. ²⁰¹⁶
j'ai 28 ans. je suis arrivé en France ~~2016~~

① Excuses
place de

- Ça c'est Aix en Provence) Aix en Provence the city
- il y a centre ville of water.
- il y a des fontaines ^{de rue} il y a tous décoration.
- il y a Boule des statues
- il y a l'arbre, statue un homme.
- statui loin, ~~un homme~~, statue un homme.
- ~~par~~ c'est la rotunde et bon ville.
- il y a beaucoup de qui arrive votes.
- il y a beaucoup fleurs.
- en face office de ~~la~~ Tourisme.

② Excuses

- Ça c'est Cours Mirabeau.
- All you need to know tout monde qui vien cour mirabeau.
- il y a ~~beaucoup~~ Beaucoup plus Person
- il y a Beaucoup l'arbre
- Person qui passé
- il y a petit fantté
- il y a ~~Beaucoup~~ Beaucoup drapeau. 
- Beaucoup ~~mand~~ monde ils marche à pied.
- ~~Restaurant.~~

merci beaucoup tout monde

Ab.

j'ai ~~te~~ est ~~amis~~ amis
moi tout preson.

1. Fotoğraf için:

Fotografa baktığımda kazakistanda liseden arkadaşlarım'ile pikniğe gittiğimiz bir yer altına geldi. Dağlara baktığımda onları ulaşamaz hissettiğim için Hemen onların üstüne gitmek veya dağların arkasına kızılmak isterim.

1.

Lorsque j'ai regardé la photo je suis allé à un pique-nique avec mes amis du lycée au Kazakhstan, quand je regarde les montagnes j'ai l'impression qu'elles sont inaccessibles et j'aimerais aller au sommet des montagnes au derrière les montagnes. 😊

2- Fotoğraf için:

İnsanları ve kalabalığı çok sevsem dahi gizli bir yerim olsun isterim su ve dağlık bir alan.

2. Même si j'aime les gens et la foule j'aimerais avoir un endroit secret dans la montagne et dans leau.

Abeydullah Pekdemir

Il était une fois, quand je suis rentrée en Italie, je me souviens de village où j'habitais (comune londa).

un très ~~le~~ beau village, souvent je rencontrais le maire ~~au~~ ^{au café} il est gentil et très populaire. chaque fois qu'il arrive au café, les gens lui parlent ils lui racontent leurs problèmes, le maire les écoute, il leur donne des conseils il leur serre la main, ~~il y a~~ ^{oh!} mon Dieu c'était vraiment formidable d'avoir les gens sympathique comme vous; je suis très content,

mais il y a un problème dans ~~le~~ notre village, les étrangers qui arrivent majorité d'entre eux n'ont pas de papiers, ~~mais~~ ils travaillent pas alors j'aimerais rencontrer tout les habitants du village cette semaine pour qu'on puisse trouver une solution pour eux, car nous sommes une jardin des êtres humains, dans ce jardin il y a des tomates, oignons, carotte, ~~salade~~ ^{salades} salades, etc. ~~alors qui sont~~ ^{les} tout les population sont content d'avoir un chef ~~de~~ ^{si} formidable comme M^r Gian Franco!

Il était une fois. Quand je suis rentré en Italie, je me souviens le village où j'habitais, (comune de Londa) : un très beau village très sympathique, soudain je rencontrais le maire de village au café, il est très gentil et populaire, chaque fois qu'il arrive au café, les gens lui parlent ils lui racontent leurs problèmes, le maire les écoute et ils leur donne des conseils il leur serre la main.

C'est vraiment formidable d'avoir les gens sympathique comme vous. Je suis très content, mais, il n'y a un problème dans notre village, il s'agit-il de quoi,

les étrangers qui arrivent dans notre village majorités d'entre eux n'ont pas de papiers ils travaillent pas, alors j'aimerais bien rencontrer tout les habitants du village cette semaine, pour qu'ils nous trouvent une solution pour eux. car tout les habitants doivent comprendre que nous sommes un jardin des êtres humains, dans ce jardin, il y a des tomates, oignons, salades, carottes etc...

Chacun doit prendre une responsabilité, merci beaucoup, je vous aime beaucoup,

tout les habitants sont content d'avoir un chef comme Monsieur Paolo Franco.

RÉCONVERSION A ARLES: Le Projet du gladiateur

Les gladiateurs arrivent à Arles de leur long voyage et cherchent un endroit où combattre.

Le but étant de donner du plaisir aux spectateurs qui assisteront.

La ville est très grande^{et} qu'il n'arrive pas
à trouver ça à l'arrière. Alors ils prennent la
décision de chercher un café où boire un peu et se
reposer. Ce laps de temps de détente leur fait oublier les
combats sanglants, violents et aux morts dont ils vivaient
quotidiennement il y a quelques jours au Nord du pays.

Dans leurs conversations il demandent d'arrêter
le combat par ce qu'il n'est pas trouvé par

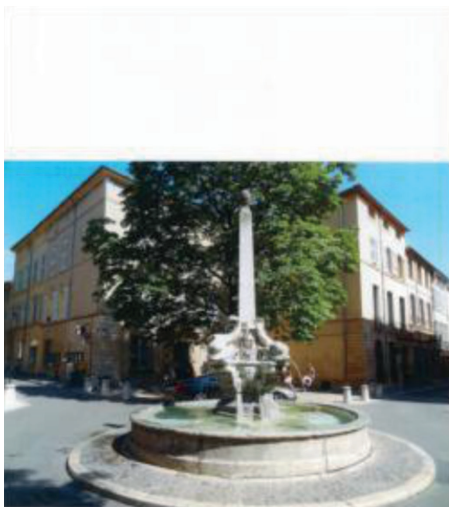
l'arrière. Tout d'un coup, l'un d'entre eux se souvient
que son père était marchand de tapis...

Ces autres camarades qui étaient plutôt inquiétés par
leur futur combat se mettent aussi à raconter leur
enfance et de leur famille.

À la fin de leurs conversations chacun
a trouvé un nouveau projet de vie pour
vivre mieux: commerçants, marchand de tapis,
danseur étoile...

Je me souviens, un jour j'étais à la rotonde avec des amis, on voyait les gens qui passait en groupe, après quelques moments, nous avons vus les policiers ~~en~~ en pleins contrôle.

il ya avait (3) trois jeunes voyous Marseillais qui ont aggrèsé une jeune fille de 17 ans, finalement ils ont été arrêté par les policiers, mais il ya eu plusieurs blessés car ils avait des armes.
après l'enquête

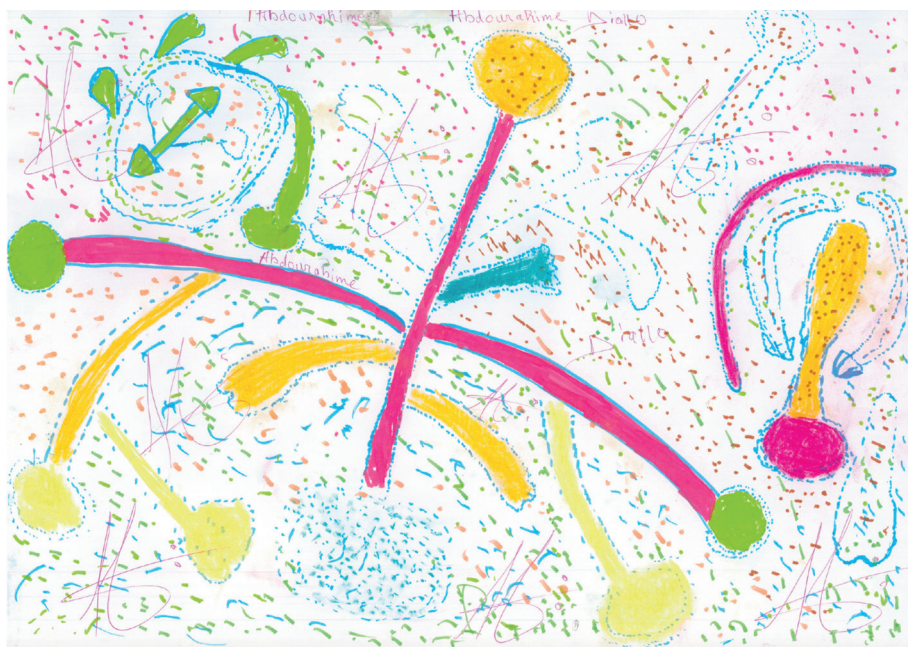


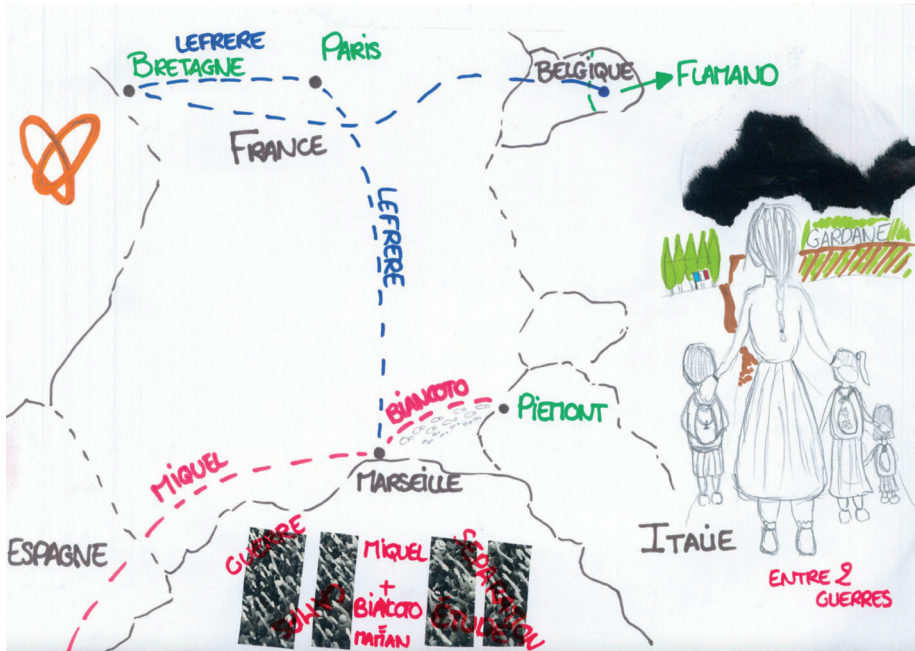


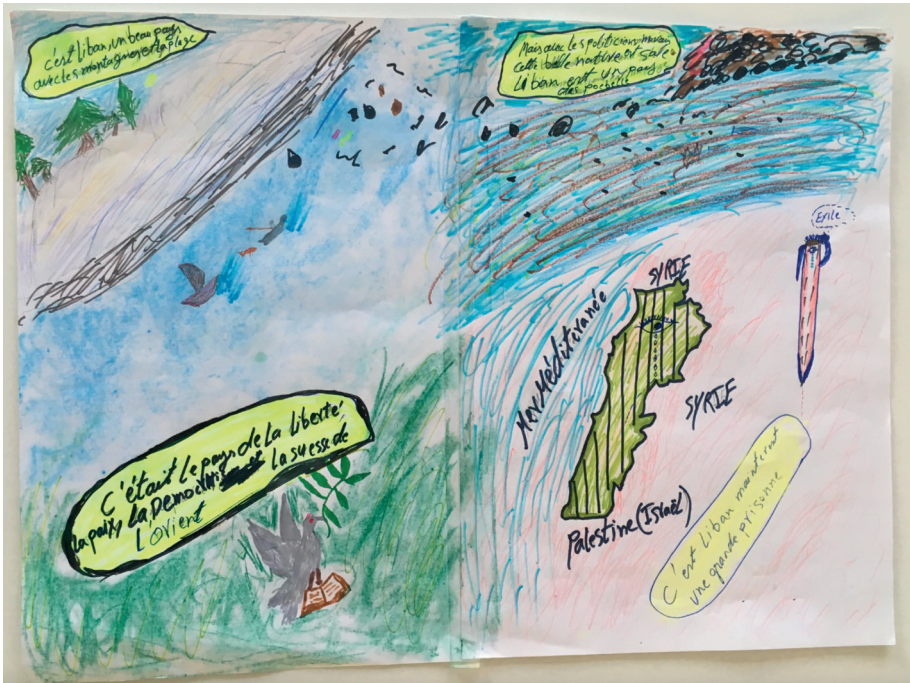


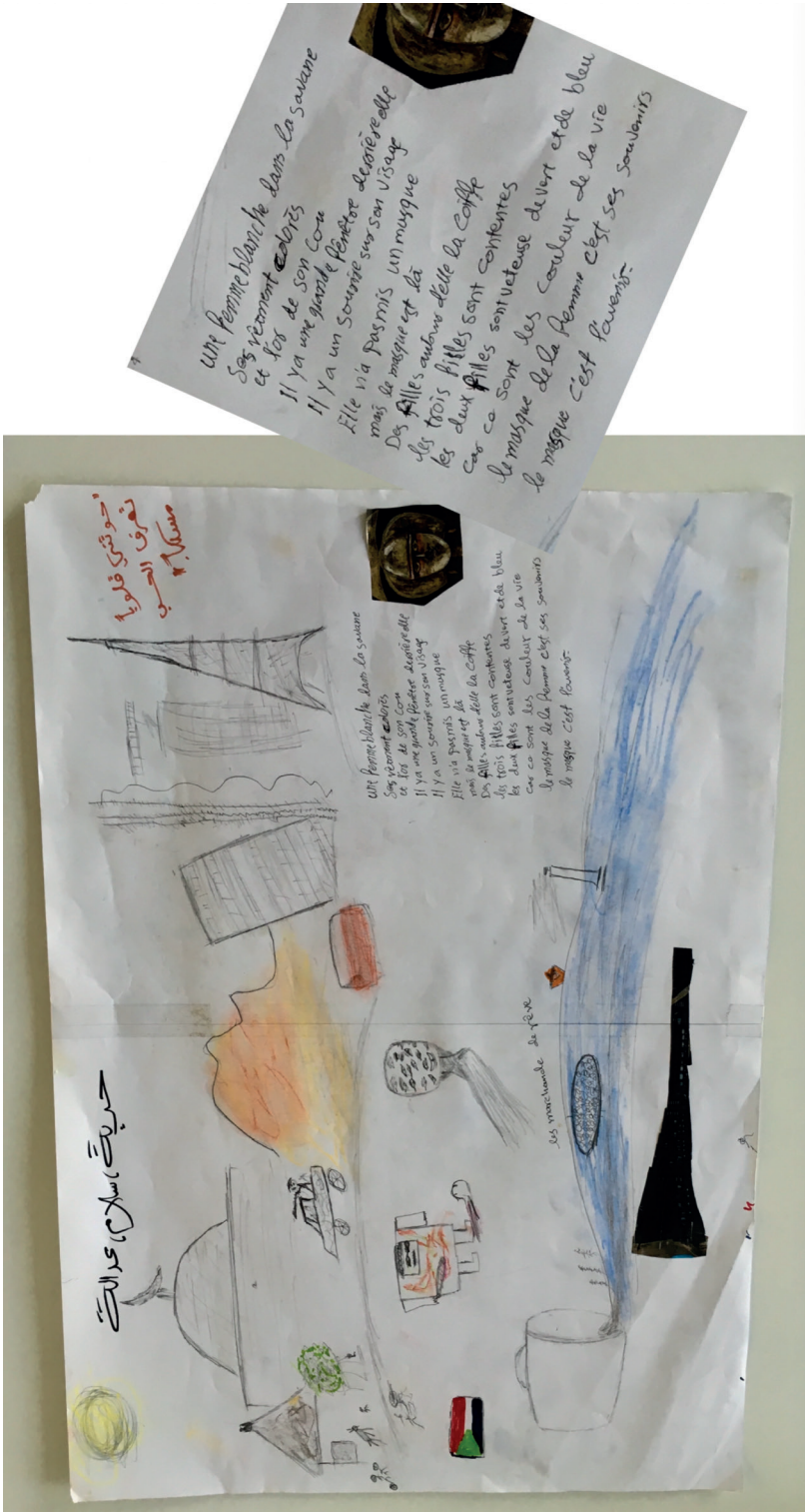




















OK

Parte 1

La pérdida (Negativa)

Los momentos compartidos en familia, donde disfrutábamos de placeres como las comidas habituales, la mascota, las conversaciones y las diferentes actividades que hacíamos juntos y que solo apreciábamos en la distancia cuando no los tenemos más.

La pérdida (Positiva)

El miedo al cambio y el miedo a entrar en una edad ~~no útil laboralmente~~. que no fuese útil laboralmente.

Parte 2

Recuerdo salir al atardecer a pasear a mi perro y ver el Anika y maravillarme ante la imagen de grandera, pureza y la combinación de colores que regala el cielo al atardecer junto a la montaña. Solo podía respirar y agradecer a Dios por poder caminar, respirar y ver eso.

Parte 3 la esperanza.

~~Espero~~ Tengo la esperanza ^{de ver} ~~de~~ ^{un} cambio de mentalidad en la humanidad, que nos permite dar el valor a las cosas que realmente son importantes y unifique la visión de un porvenir ~~común~~ ^{común}, porque mientras se crea que el poder.

Yo ^{espero} ~~quiero~~ seguir aprendiendo el francés y sobre la cultura francesa porque esto me hace ^{abrir} ~~completar~~ mi mente y crecer como ^{ser humano.} ~~individuo~~ y esto me ayudará a la incorporación ~~en~~ la sociedad francesa la cual me gusta mucho.

J'espère continuer à apprendre le français et ~~sur~~ la culture française parce que ça me fait ^{ouvrir} ~~étendre~~ mon ~~seul~~ esprit et ^{grandir} ~~être~~ comme être humain et ce ~~m'aidera~~ m'aidera ^à ~~dans~~ la l'incorporation dans la société française que j'aime beaucoup.

1) LA PERDIDA / LA PERTE

INCOMPLANT.

- Que'
- Por que'

⊖

Las ~~mayer perdida~~ ~~son~~ los momentos compartidos en familia, donde disputabamos de ^{la vivienda} lugares como la comida, el dialogo y hacer en conjunto diferentes actividades cotidianas; que solo se les otorga el valor al estar en la distancia y no poder disputarlas.

~~Se~~ ~~pense~~ ~~que~~ ~~el~~ ~~mas~~ ~~perde~~ ~~son~~ ~~los~~ ~~momentos~~ ~~partidos~~
 dans ^{ma} famille où on ^{profitais} ~~disputais~~ des plaisirs comme les
 repas ^{habituels} ~~(général)~~ et ~~les~~ ~~dialogues~~ et ~~ce~~ ~~qu'on~~ ~~fait~~ ~~ensemble~~ :

Des ^{conversations} ~~activités~~ ~~quotidiennes~~, ~~qu'on~~ ~~apprécie~~
~~que~~ ~~qu'on~~ ~~apprécie~~
 valeur ~~surtout~~ dans la distance quand on me ~~le~~
~~a~~ ~~plus~~
~~peut~~ ~~plus~~ ~~profiter~~

+

El miedo al cambio y a la edad

la peur du changement et de l'âge

② Que' evocan las imágenes, si es que evocan algo
 souvenirs. / Recuerdos.

Anla, ^{quasi}cola

2- AVRIL 2019

parte ①

MI NARRACIÓN, COMIENZA TODOS LOS DÍAS CUANDO
LE DESPIERTO... Y VEO QUE CADA DÍA ES UN RETO
PARA MI CUANDO AL ENFRENTAR UNA VIDA NUEVA
DESCONOCIDA PARA MI EN CULTURA, GASTRONOMÍA
LENQUA ECONOMÍA Y DEMÁS. POSIBLEMENTE
COMPARABLE AL NACIMIENTO DE UN NIÑO EN ESTE
MUNDO, QUE DESPUES DE ESTAR EN EL VIENTRE
DE SU MADRE DURANTE UN TIEMPO, COMIENZA
UNA NUEVA ADAPTACIÓN EN SU NUEVA VIDA CUANDO
LA CORTAN EL CORDÓN UMBILICAL Y LA SEPARAN
DE LO QUE PARA ESA CRIATURA ERA NORMAL...
MI VIAJE FUERA DE MI PAÍS MUY FORZADO
POR CIERTO LO COMPARO UN POCO A LA
NARRACIÓN QUE EXPUSE. PERO MAS AÚN,
AQUÍ DONDE ME ENCUENTRO FÍSICAMENTE
MI MENTE SIGUE O SE MANTIENE A VECES
LEJOS DE MI CUERPO, PENSANDO EN AQUELLOS
QUE FAMILIARES Y AMIGOS QUEDARON EN MI
PAÍS, TAMBIÉN COMPARACIÓN CUANDO UN
AVE ESTA CONSTRUYENDO SU NIDO Y LLEGA UNA
TORMENTA Y LA DESVARATA, DESPUES QUE
PASA DICHA TORMENTA, EL PALARO EMPIEZA
NUEVAMENTE A CONSTRUIRLO.

② EN ESTOS MOMENTOS VEO EN PARTE MI VIDA ALGO PARECIDO, PERO CON UNA DESVENTAJA? QUE MI EDAD NO ME PERMITIRA RECORRER IGUAL LO QUE HICE EN EL CAMINO DE LOS AÑOS DE MI VIDA. TODAS LAS COSAS QUE HICE CON MI TRABAJO, ESFUERZO Y PASIÓN LA VI DESAPARECER EN 20 AÑOS COMO POR ARTE DE MAGIA DE UN REGIMEN POLITICO QUE SOLO CREE EN UN PENSAMIENTO UNICO, Y TODO LO QUE SEA CONTRARIO LO DESTRUIRA. ESTE CAMINO QUE HE TOMADO EN MARCHARME Y EMPEZAR DE NUEVO ME RECUERDA AL PASAJITO QUE COMIENZA NUEVAMENTE SU VIDA LUEGO DE VER DESTRUIDO PERO POR LA NATURALEZA SU OBRA DE VIDA COMO HOGAR..... NO POR LOS POLITICOS.....

- ③ Aquí donde QUIERA QUE ME ENCUENTRE
MI VIDA CAMBIA totalmente.
DEBO APRENDER A HABLAR, TRABAJAR
DIFERENTE de lo que HACIA e
INVENTAR FORMULAS NUEVAS
de SUPER VIVENCIA, QUE de SER
EXITOSAS PODRIAN SUSTITUIR MI
CALIDAD de VIDA. y RECORDAR el
BUEN PASADO DEJADO en MI VENEZUELA
QUERIDA.

RECUERDOS 2. AVRIL 2019

(1A) RECUERDO CON EXACTITUD CUANDO
Ilegue A UN PEQUEÑO PUEBLO DE
PESCADORES en VENEZUELA - ESTADO FALCÓN
Y AL VER SUS PLAYAS ME ENAMORÉ
de ellas y RECORDÉ CUANDO FUI ESTUDIANTE
de turismo en ESPAÑA que yo VIAJABA
MUCHO A BENIDORM, Y FUE ENTONCES
que ME INSPIRE A CREAR MI PROPIA COMPANHIA
de SERVICIOS TURISTICOS Y FUNDÉ EL
Despertar del turismo en LA ZONA Y
DINO TALLERES PARA ENSEÑAR A LA
POBLACIÓN A RECIBIR A LOS TURISTAS
Y TAMBIEN VENDER SUS ANTESALIAS
eso FUE EN 1993 Y HOY EN DIA 2019
SERVICIOS TURÍSTICOS "LA PENINSULA" EXISTE
Y HA TRAJIDO MUY BUENOS INGRESOS A TODA
LA POBLACIÓN ADEMÁS de SER INCLUIDO
EN LOS MAPAS. DONDE ANTE NO EXISTÍA
NADA solo PESCA

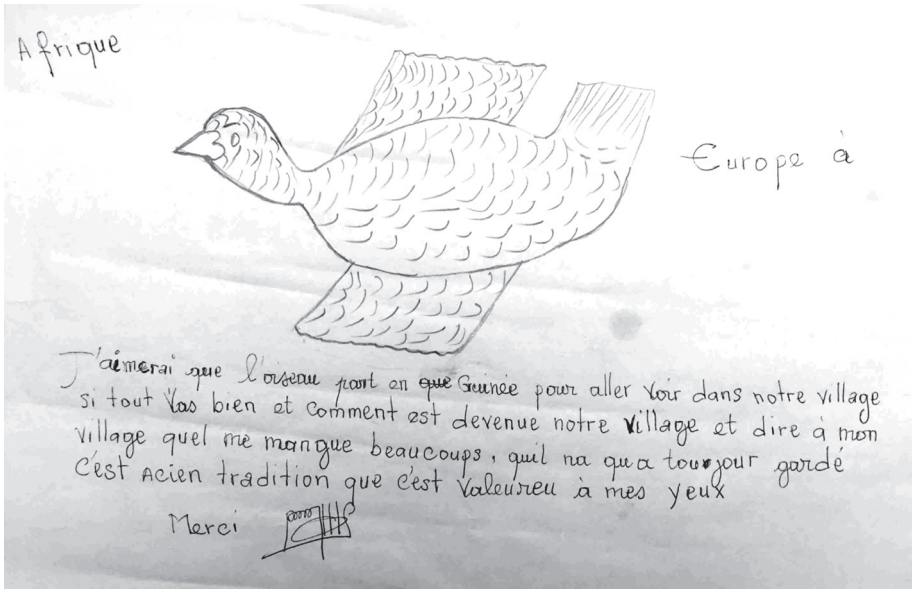
QUE ESPERO?

2. ABRIL. 2019

ESPERANZA


YO ESPERO, AHORA QUE ESTOY EN
ALGUN LUGAR DEL MUNDO, PODER
SUPERAR LAS ALCABALAS QUE
ME COLOCA LA VIDA Y SOLICITO QUIERO
QUE MIS PAISANOS PUEDAN SUPERAR
EL TRAUMA QUE INEXPLICABLEMENTE
ESTAN VIVIENDO, DE SER UN
PAIS SUPER RICO EN LA ZONA Y
POSIBLEMENTE EL MAS RICO, A SER
EL MAS POBRE AUN TENIENDO
ACTUALMENTE, RECURSOS NATURALES
QUE NO LO TIENE CUALQUIER
PAIS EN EL MUNDO.

ESPERO TODO MEJORE Y VUELVA
A LA NORMALIDAD.



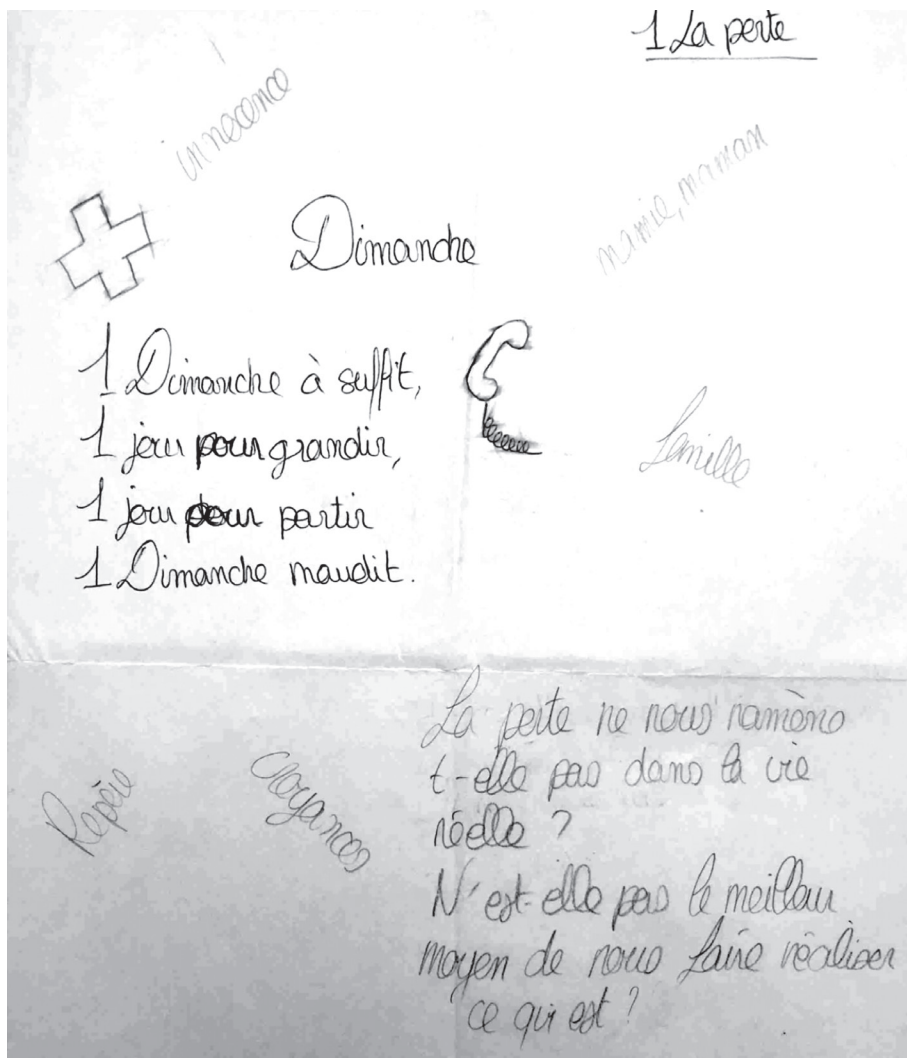
Les Souvenir d'enfance

Il était une fois quand j'étais petit ont faisais plein des jeux different avec mes amis.

ont jouais aux ~~et~~ cache-cache, la danse, la ~~chasse~~ chasses des écurielles en faux avec des bois comme fusil ces jeux était vraiment amusant que je peux jamais oublier. Merci 

L'Espoir: est une ^{chose} qui nous donne le courage toujours de poursuivre notre rêve donc tant que il ya la vie ya l'esperoir.

Moi j'esper ~~toutou~~ toujours trouve' une vie normale comme d'avoir des enfants fondé une famille heureuse et la ~~me~~ victoir dans tous mes projet.



2 Souvenirs

Mune et Muoc

~~Mon parfum est de la menthe~~

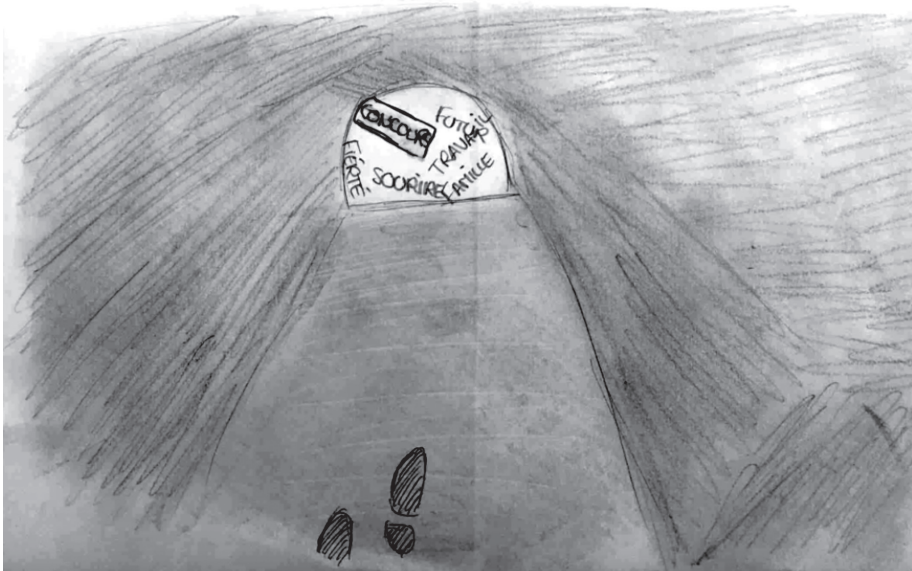
A chaque fois il me fait voyager, reculer dans les confins de ma mémoire.

Chaque geste, chaque moment bercé ~~de~~ par ses effluves.

Su sein, aux caresses tu seras pour toujours mon encre, mon fil rouge.

Ton parfum accompagne chaque étape de ma vie, chaque souvenir Mune et Muoc sur ta peau mamam sera à jamais gravé dans ma tête, dans mon corps.

3 L'esperin



Incomplet

Perte.

Souvenirs

• # MAM = MAM

~~de la chaleur de ma mère~~

de la chaleur de ma mère

de la voix apaisante de mon père

Les rires de mes frères

deux mains

de l'amour comme je ne le recevrai jamais la

d'insouciance

Ces moments où l'on était tous toute réunis à

inventer de jeux, à les rendre sérieux,

C une expression que j'ai appris ici, j'~~ai~~ oubli

ma langue. Je ~~n'ai plus~~ ne chante~~nt~~ plus, je ne suis plus moi.

A force d'oublier ~~tout ce qui me pèse et~~

~~de~~ de m'employer à oublier tout ce qui me pèse,

A force de faire ça depuis tant d'années,

j'ai oublié.

de pire comme le meilleur.

Au final j'ai peur que ma vie ne devienne réduite
qu'à cela, d'oubli.

Je me prépare je le sais, un jour j'oublierai tout.

Je ne saurai plus qui je suis,

Mais ce qui m'attriste c'est que j'ai peur un jour

de t'oublier aussi.



[à boire très frais]

Boisson ~~très~~ rafraîchissante.
répandue en Algérie, en Orient.

→ "Trane" → recette :

Yauk fait maison + eau + sel

(→ certains rajoute des morceaux de concombre et des herbes (aneth etc.))

- Souvenirs : les bords de routes, quand on partait en excursion visiter le pays à 10 dans la voiture (euphémisme) (bataole) #ld on prenait ça sur la route.
la recette de ma grand-mère.
la première chose que j'ai su "cuisiner" explait.

mathevali	}	Afghan sans	سازو کا واکول
pashto dari		CAPAPR	izam asnapazi saj

ده شمع گویي چې تپي ما د لاس ورتلې
 دغه په لاره شوايم زما لپاره د يو ډير مشکل ناروغي
 او نه خوړم چې په لاره چې شوايم گله هر صبره
 زما لپاره زما غم ندر هم زیتوي او فیه گویي چې
 زما ډونډ ډير مشکل او سره تیر پیري
 گله فاخيل پلار او ورور د لاس ورتلې
 او هم اسی ډير ندر شه!

زه چې لکه وگوي ووم نو ډير شوخ ووم
 تا بلې بلو چې ډير خوښ ده تعليم سره چې ډيره چې
 غله وو خو به بڼه وهی شتوي وگوي چې خپل تعليم
 ته اید به ورتلې ووم

Je ne peux pas dire ce qui il s'est passé chez moi.

Je ne peux pas parler de cette situation parce que c'est trop dur. Ça me fait mal au cœur. Cette information est trop difficile à expliquer à quelqu'un d'étranger, si quelqu'un me demande d'expliquer cette situation, cela me stresse.

Dans ma vie, il y a beaucoup de problèmes, car j'ai perdu mon père et mon grand frère, à cause du Taliban.

Id j'étais pas vilome/mouvemante.

Il y a plaque qui s'appelle _____ et, kane soian.

Je voulais continuer mes études mais ce n'était pas possible.

وقتی که من بچه بودم بسیار آرام بودم و به بازیهای بچه‌گانه خود مشغول بودم
 و در آن زمان مکتب نبود. و من به یاد دارم که در قریه ما همیشه جنگ بود
 مردم بسیار به بعضی زندگی میگرد مشکلات زیاد وجود داشت و وقتی که من بچه بودم
 خواب بسیار میخوابیدم و نمیدانستم که زنانه می بینیم یا نه و من دوست داشتم که
 بچه‌های دیگر بازی کنم اما بسیار مشکل بود. ما هیچ وقت نمی توانستیم
 آموزشی‌های خود را به آورده کنیم. خوب به هر حال مشکلات زیادی وجود داشت.

2) Memories

When I return to England now and see the ~~hilly~~ hilly South downs, the green pastures, ^{foot paths and cows,} farm buildings, cups of morning milky tea, scenes and cream, ~~and~~, I remember that I used to belong there. And in fact I still feel connected to this landscape that would have been home. Memories of England circle around farm life, and I feel nostalgic of a past that is no more, an entire reality that ~~used to~~ exist. ~~I~~ I miss the sense of belonging to a place. My home has ^{not} in the future; my roots grow forward.

3) Hope: A place to call home

People to share that home with.

[To feel rooted and know that I am exactly where I wish to be]

All I loose in being a refugee

1. In the first place, I loose the love of motherhood as I have use to, in what ever the circumstance to make sure I see my mother in the morning before going any where.
 2. My family being ~~scattered~~ scattered, which as a head of the family makes me worried.
 3. Friends I will not say much about them, because, they have been ~~deceitful~~ deceitful to me. They reward me good for evil.
- To end it all, the greatest thing I missed is love



I always remember when people used to come to my house, ~~with~~ with sweet talks, praising me of being a son like father like son, begging me for help in their favor works, which I did all heartedly only for them to stab me on my back. This is Africa. I moved from my own country to other African countries only a day makes me regret what brings me there. Africa is Africa.

① La perte

O tempo não para

A cada reencontro
Seus cabelos brancos me lembram
o tempo que perdi

Eu aqui

A cada história repertada,
os traços e sorrisos
que já não compreendi

Eu aqui

E se o tempo parasse?

E se eu voltasse?

Tudo se recuperasse...

Sei aqui!

HOPE

Of all I have gone through in the past, the feature is giving me hope.

The Love and care I have received and am still receiving from the people around me presently is making me feel that, the future is gonna be a brighter one, and seeing it and am feeling it.

looking at my daughter presently speaking two main international languages and being so happy to go to school and trying to integrate in the society, I strongly believe that, and I see the future bringing smiles on my face and happiness in my heart.

Postface

Terrains d'approches et de rencontres

Catherine Mazauric

Cielam, Aix-Marseille Université

Voilà un ouvrage inscrivant la trace persistante de la réalisation, aussi plurielle que diverse, de ce qui se présentait, écrivent les autrices de l'introduction, comme « un pari à la fois intellectuel et humain » : faire de la recherche sur les migrations et leurs représentations *et* donner à entendre ou mettre en pratique des solidarités actives avec celles et ceux que l'on appelle « migrants ». Créer, rencontrer, échanger, offrir à lire, faire écrire, donner à penser, à réfléchir, à voir et à rêver, encore, de nouveau, *malgré*... la perte, l'absence, l'exil et les multiples barrières ordinairement érigées entre tout cela, entre toutes et tous. Fruit d'un projet transversal interdisciplinaire déployé depuis 2016 en portant haut ces exigences, ce livre constitue le précieux témoignage *in progress* d'une aventure collective lestant de son poids de sens et de réalités le vocable parfois élimé de *recherche-action* : autrement dit *faire avec*, et *faire avec*, en intégrant, grâce à un mélange heureux de lucidité intellectuelle, de souci éthique et d'allant, différentes postures que le discours commun persiste trop souvent à juger incompatibles, voire à opposer.

Les jeunes chercheuses et chercheurs d'Aix-Marseille Université réunis dans ce qui s'est d'emblée fièrement doté du beau nom de « collectif » nous livrent aujourd'hui, accompagné des contributions d'autres chercheuses, chercheurs, actrices et acteurs de terrain croisés au fil des journées d'étude, ateliers et autres manifestations scientifiques ou artistiques, un ensemble d'analyses, de restitutions et de témoignages où puiser quelque force dans un monde brutal où il faudrait que chacun – ou plutôt : certaine part de l'humanité – reste à sa place assignée. La diversité des lieux et des terrains, sur les rives méditerranéennes, dans les parages de Calais, celle des approches et pratiques, loin de former un kaléidoscope dépareillé, fait mesurer la nécessité d'assumer cette pluralité d'angles et ce travail *au plus près* de ce et ceux dont on parle. C'est en effet la condition pour débarrasser mobilités, migrations et altérités de l'imagerie et des conventions dont les empêtrent discours politiques et médiatiques pour en revenir à la réalité des rencontres de terrain. Vérité humaine, réalités vécues,

créativité et réflexivité partagées composent alors le terreau d'expériences depuis lequel l'articulation des disciplines où exercent ces jeunes chercheuses et chercheurs – arts, langues, littératures, sciences humaines – avec les enjeux de nos sociétés se refait évidence.

Répondant sans les minorer ni les effacer à l'inquiétude et à l'angoisse qui accompagnent l'énoncé de l'absence, de la perte et de l'exil, des ateliers et pratiques de création dessinent des lignes de fuite. Des pratiques solidaires recomposent souvenirs et espoirs. Des événements de parole, au confluent d'expériences *a priori* inaccessibles les unes aux autres, surviennent. Les analyses, témoignages et entretiens contenus dans ce volume, en n'esquivant ni la théorie, ni les savoirs, ni le réel, les nouent avec la création pour nous rappeler ce qui doit continuer à animer nos métiers d'universitaires: non seulement croiser les regards, mais aussi recueillir dans toute leur force les expériences de décentrement que suscitent la rencontre et l'accueil. Que chaque participante et chaque participant en soit remercié.

Présentation des contributeurs

Denis Alcaniz (doctorant, Lesa, Aix-Marseille Université) rédige actuellement une thèse sur Quentin Dupieux. Il a également réalisé et participé à la réalisation de quelques courts métrages : il a coréalisé *Et... de revoir la couleur des coquelicots*, qui a été projeté en décembre 2020 au Mucem à l'occasion du festival Jeu de l'oie, et des vidéos d'animation pédagogiques pour Cinémas du Sud et Tilt (festival de cinéma en plein air). Par ailleurs, à partir d'un photogramme extrait du film *Au poste!* de Quentin Dupieux, il a publié un poème intitulé « Le Sang de la veine » dans l'ouvrage collectif *Le cent de Rouge profond*, aux éditions Rouge profond. Il a été assistant de production pour Tilt, puis assistant de direction aux Rencontres cinématographiques d'Aix-en-Provence (festival Tous courts). Il est chargé de cours d'analyse filmique et d'histoire du cinéma à Aix-Marseille Université et a créé une entreprise dans l'audiovisuel. Site : <http://denisalcaniz.com>.

Samet Ari (étudiant au Sufle à la faculté de lettres et sciences humaines Aix-Marseille Université) est un jeune réfugié turc qui a dû, comme tant d'autres, quitter son pays en 2019 à cause de ses opinions politiques. En dépit des difficultés qu'il rencontre encore avec le français, pour lui, « la littérature est toujours un argument important qui dépasse les frontières d'un autre monde ».

Johanna Carvajal González (doctorante au Caer, Aix-Marseille Université, en cotutelle avec l'université d'Antioquia de Medellín) est historienne de l'art et du théâtre à l'université de Bologne. Sa recherche « Les récits de guerre : comment l'art véhicule la mémoire du conflit armé en Colombie » touche à des sujets liés à la situation sociale et politique du pays. La réparation des victimes et les alternatives à la violence à travers l'art sont les vecteurs qui guident son travail. Les cas d'étude abordés sont la résistance pacifique du collectif Casa Kolacho dans la Comuna 13 à Medellín et le festival Selva Adentro dans le Chocó. Elle tient ainsi à partager ses réflexions afin de créer un espace de dialogue autour des stéréotypes et des lieux communs qui empêchent la Colombie de retrouver du sens socialement parlant, notamment sur son blog : <https://artetconflitencolombie.wordpress.com>. Ses travaux ont été accueillis au sein de différentes manifestations académiques en France, en Colombie, en Argentine, au Canada, au Portugal et en Irlande. Elle est aussi intervenante en italien et en espagnol pour l'école d'autodidaxie Sup de Sub à Marseille et à Paris.

Constance DeGourcy (maître de conférences HDR) est directrice adjointe du département de sociologie d'Aix-Marseille Université, chercheuse au Centre méditerranéen de sociologie, de science politique et d'histoire (Mesopolhis, Aix-Marseille Université / CNRS) et membre depuis 2018 de l'Institut Convergences migrations.

Elle s'intéresse aux questions migratoires dans l'espace euroméditerranéen. Après avoir longtemps travaillé sur les migrations qualifiées dans le champ migratoire France-Algérie, elle se penche désormais sur les situations d'absence produites en contexte migratoire. Ses enquêtes portent sur les différentes techniques d'attachement que mettent en œuvre des familles géographiquement séparées. Au-delà de la diffusion académique des résultats de ses recherches (livres et articles), elle développe des formes innovantes de restitution pour rendre visibles les questions morales, politiques et sociologiques que posent ces situations d'absence.

Sophie Djigo est philosophe et militante, fondatrice du collectif d'hébergement citoyen Migration59, qui accueille les exilés bloqués à la frontière à Calais. Après des travaux d'éthique dans le champ littéraire et cinématographique, elle pratique depuis 2014 une philosophie de terrain. De 2014 à 2019, ses recherches portent sur les conditions de vie des exilés dans les campements du Nord et les politiques mises en œuvre localement et à l'échelle étatique. Elle a écrit, entre autres ouvrages, *Aux frontières de la démocratie : de Calais à Londres sur les traces des migrants*, publié chez Le Bord de l'eau en 2019. Depuis 2017, un autre volet de ses travaux concerne les pratiques d'accueil, l'hospitalité et les engagements des citoyens solidaires, ainsi qu'une réflexion méthodologique sur la philosophie de terrain. Elle s'intéresse actuellement aux formes de solidarité et à l'organisation des quartiers dans la ville de Roubaix.

Sabine Gamba (doctorante, Cielam, Aix-Marseille Université) écrit une thèse sur le dramaturge et homme de théâtre Wajdi Mouawad. Elle a travaillé plus de deux ans à la programmation de théâtres parisiens, a ensuite enseigné dans le secondaire à Marseille pendant près de dix ans, et est chargée de cours depuis l'an dernier à Aix-Marseille Université et à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence. Elle organise au sein de l'école doctorale le séminaire «Frontières», est membre du collectif interdisciplinaire Migrations et Altérités et anime par ailleurs l'émission littéraire mensuelle *Le Livre ouvert* sur Radio Grenouille. Elle a publié en 2021 des articles dans les *Cahiers Roger Vailland* («Témoigner de l'actualité de son temps sur la scène théâtrale : l'expérience de Roger Vailland et Wajdi Mouawad»), dans *Le corps en lambeaux* édité aux PUR («Le corps, le verbe et la mémoire dans le théâtre de Wajdi Mouawad») et sur le site du laboratoire Litt&Arts de l'université Grenoble Alpes dans *L'hybridité, pratiques et perspectives* («Pour une littérature-hybride : polygraphie et intermédialité dans l'œuvre de Wajdi Mouawad»).

Mickaël Idrac (docteur en sociodémographie de l'université de Paris) est chercheur postdoctoral au sein de l'équipe de recherche interdisciplinaire sur les familles réfugiées et demandeuses d'asile (Érifarda) de l'université de Montréal. Il est également chercheur associé au Centre Population et développement (Ceped) de l'université de Paris et affilié à l'Institut Convergences migrations du Collège de France. Ses travaux portent sur les dynamiques éducatives en contexte de camp de réfugiés. Actuellement, il est responsable de l'évaluation du processus de réinstallation des réfugiés au Québec, dans le cadre d'un partenariat entre l'université de Montréal et le ministère de l'Immigration, de l'Intégration et de la Francisation (MIFI) du Québec.

Samir Laghouati-Rashwan est un artiste plasticien vivant et travaillant à Marseille. Il a étudié aux Beaux-Arts de Nîmes puis a intégré ceux de Marseille. Son travail a été montré à la Friche La Belle de mai (2020), au château de Servières (2020), aux Magasins généraux à Pantin (2021), à la fondation Kadist à Paris (2021) et au centre culturel Phakt à Rennes (2021).

Pierre-Alain Mannoni (CNRS / Université Côte d'Azur) est ingénieur et enseignant. « J'ai 49 ans et deux enfants. Je suis fonctionnaire de l'Éducation nationale, ingénieur d'études dans un laboratoire de géographie et enseignant à la faculté des sciences. Jusqu'au jour de mon arrestation pour aide aux migrants, je n'étais pas militant politique ou associatif. »

Anouchka Stevellia Moussavou Nyama (docteure en littérature comparée, chercheuse associée au Cielam, Aix-Marseille Université) est enseignante contractuelle de français – lettres modernes au secondaire et chargée de cours à Aix-Marseille Université. Sa thèse soutenue en juillet 2020 porte sur *La reconstruction de la mémoire au féminin : étude du rapport histoire / fiction dans les œuvres d'Assia Djebar et de Léonora Miano. Approche postcoloniale*, sous la direction de Catherine Mazauric. Sa recherche s'intéresse aux questions de genre, de migration, d'exil, de mémoire et d'identité. Elle a, entre autres articles, écrit « Le migrant ou la métaphore du conquistador... » dans le n° 102 de la revue *Éthiopiennes* en 2019, et « L'inénarrable de la migration... » dans le n° 36 des *Cahiers d'études romanes*, publiés aux PUP en 2018. Elle est également membre du collectif Migrations et Altérités et des Women in French Studies.

Alexis Nuselovici / Nouss (professeur en littérature générale et comparée, Aix-Marseille Université) est membre de plusieurs équipes de recherche internationales, dirige le groupe « Transpositions » au sein du Centre interdisciplinaire d'étude des littératures d'Aix-Marseille et est titulaire de la chaire « Exil et migrations » au Collège d'études mondiales (Fondation Maison des sciences de l'homme, Paris). Parmi ses ouvrages : *Plaidoyer pour un monde métis* (Textuel, 2005), *Paul Celan : les lieux d'un déplacement* (Le Bord de l'eau, 2010), *Pour une politique hors-sol* (dir. avec Augustin Giovannoni, Kimé, 2017), *La condition de l'exilé* (Éditions de la MSH, rééd. 2018), *Droit d'exil : pour une politisation de la question migratoire* (Mix, 2021), *Le déportement : petit traité du seuil et du traduire* (Hermann, 2021).

Prune Phi est une artiste plasticienne et photographe vivant et travaillant à Marseille. À la suite d'études en arts plastiques et d'un master en création artistique, théorie et médiation, elle réalise une résidence d'un an au Birmingham Institute of Art and Design au Royaume-Uni, puis intègre l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, dont elle est diplômée en 2018. Ses expositions ont lieu en France, en Europe et au-delà, notamment pendant les Rencontres internationales de la photographie d'Arles (2018), au festival Circulation(s) à Paris (2019), à la Grande Halle de La Villette à Paris (2021), au Vincom Center for Contemporary Art à Hanoï, Vietnam (2021), au Minnesota Museum of American Art, Saint-Paul, États-Unis (2021), au festival OFF Bratislava, Slovaquie (2021). Son projet « Appel manqué » est publié aux éditions Filigranes en 2018 à la suite de la Résidence 1+2.

Eva Raynal (docteure, chercheuse associée au Cielam, Aix-Marseille Université) a soutenu sa thèse en littérature comparée en novembre 2019, intitulée *Une réactualisation des figures mythiques de l'aller-retour chez Alfred Döblin, Jorge Semprún et Vercors*, sous la direction du professeur Alexis Nuselovici. Elle est à présent enseignante en lettres à l'Institut national universitaire Champollion d'Albi, chargée de cours à l'université Toulouse Jean-Jaurès et membre du collectif Migrations et Altérités. Elle s'intéresse à la littérature européenne au sortir de la Seconde Guerre mondiale marquée par des expériences traumatiques de déplacement (déportation, exil, clandestinité). Son premier ouvrage, *Aller-retour*, est paru en octobre 2021 aux Éditions Tirésias.

Pinar Selek (enseignante-chercheuse au département de sociologie, UCA Urmis) est militante, conteuse, chercheuse et écrivaine. Cooordinatrice de l'Observatoire des migrations dans les Alpes-Maritimes, elle a dirigé, avec Daniela Trucco, l'ouvrage *Le manège des frontières: criminalisation des migrations et solidarités dans les Alpes-Maritimes*, publié chez Les Passagers clandestins en 2020. Elle a entre autres publié l'article « Écrire la déchirure » dans le n° 7 de la revue *Entre-Deux* en mai-juin 2020.

David Sierra Gutiérrez (docteur, Litt&Arts, Université Grenoble Alpes) est professeur associé à l'École supérieure d'administration publique (ESAP), en Colombie, membre de la Norbert Elias Foundation, aux Pays-Bas, et membre du comité et du secrétariat de rédaction de la revue internationale *Sociologie de l'art* de L'Harmattan. Il a codirigé le livre *Imaginarios Tecnocientíficos* récemment publié par l'université de São Paulo, au Brésil, et compte aussi des traductions de textes académiques publiés au Chili et en Argentine. Sociologue de formation, ses intérêts de recherche recouvrent la question des inégalités, l'histoire de la philosophie et des sciences, la théorie de la connaissance et la sociologie de l'art.

Sofia Stimmatini (LAMC, Université libre de Bruxelles) a pour projet de thèse « Des absences irrésolues : une ethnographie des disparitions par migration au Maroc », qui porte sur l'absence provoquée par la disparition par migration, proposant d'ethnographier le vide laissé par les disparus à l'échelle familiale, sociétale et étatique. Elle collabore depuis plus d'un an avec Constance De Gourcy, avec laquelle elle a écrit le chapitre présent dans ce livre, et un autre publié en 2021 concernant les événements de disparition et la pandémie de Covid-19. Elle a également écrit un article à partir du mémoire de master intitulé « En quête de reconnaissance : une ethnographie auprès des proches des jeunes Tunisiens disparus en migration », article qui a été soumis à la *Revue européenne des migrations internationales*. Elle a par ailleurs publié une note de lecture de la *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* : « Mobilités et migrations en Méditerranée : vers une anthropologie de l'absence ? » Enfin, *Genre, sexualité et société* publie la note de lecture des *Damnées de la mer* de Camille Schmoll en 2021.

Adriana Tarazona Patarroyo (docteure, LPCPP, Aix-Marseille Université) est psychologue clinicienne à l'AP-HM au sein d'une unité psychiatrique qui accueille des personnes détenues nécessitant une hospitalisation complète. En tant que membre de l'association Des pys dans la cité, elle a assuré des suivis

psychothérapeutiques auprès de demandeurs d'asile hébergés dans des CADA. Ses intérêts de recherche portent sur la clinique de l'exil et sur les effets de l'utilisation d'une seconde langue dans la prise en charge psychologique et les psychoses, ainsi que sur les liens entre la psychanalyse et le cinéma.

Anysia Troin-Guis (docteure en littérature générale et comparée et critique d'art) est professeure certifiée de lettres modernes. Sa thèse, soutenue en 2017, est intitulée *Pratiques et poésies expérimentales de 1960 à 1980 : enjeux esthétiques, éthiques et politiques*. Lauréate d'une bourse de recherche postdoctorale financée par la Fondation pour la mémoire de la Shoah pour ses travaux sur les relations entre art contemporain et violences historiques, elle poursuit une activité de critique d'art et contribue régulièrement à des revues spécialisées (*Art Press*, *Revue 02*, *Switch [on Paper]*...). Elle a participé à différents ouvrages collectifs scientifiques et est membre du collectif Migrations et Altérités. Elle a organisé différents événements scientifiques (Aix-Marseille Université et Université Paris III – Sorbonne Nouvelle) et a réalisé l'édition de plusieurs numéros de la revue *Les Chantiers de la création*. Ses recherches portent sur la création contemporaine, poétique et artistique, principalement dans ses enjeux historiques, politiques et éthiques.

Sarah Voke (docteure, Cielam, Aix-Marseille Université) vient de terminer une thèse en littérature comparée sous la direction du professeur Alexis Nuselovici. Son travail de recherche s'articule autour de l'expérience et de l'écriture de l'exil dans la poésie contemporaine anglophone, germanophone et francophone de Meena Alexander, de Seher Çakır et d'Amina Saïd. Elle est membre du collectif interdisciplinaire de jeunes chercheurs Migrations et Altérités de l'université d'Aix-Marseille. Elle occupe actuellement un poste d'ATER en anglais à l'université Grenoble Alpes.

Liste des sigles et acronymes

Addap 13: Association départementale pour le développement des actions de prévention des Bouches-du-Rhône.

AMU: Aix-Marseille Université.

ASE: Aide sociale à l'enfance.

Cada: centre d'accueil de demandeurs d'asile.

Caer: Centre aixois d'études romanes.

Cielam: Centre interdisciplinaire d'étude des littératures d'Aix-Marseille.

Crisis: Corpus, représentation, identités, santé et interactions sociales.

DA: demandeurs d'asile.

DYEP: Reception Facilities for Refugee Education (siglé RFRE en anglais, mais l'acronyme grec DYEP est le plus usité).

ESWG: Education Sector Working Group.

FLE: français langue étrangère.

LesA: Laboratoire d'études en sciences des arts.

LPED: Laboratoire Population Environnement Développement.

LPPR: loi de programmation pluriannuelle de recherche.

MNA: mineurs non accompagnés.

Mucem: Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.

Ofpra: Office français pour les réfugiés et les apatrides.

ONG: organisation non gouvernementale.

Paca: Provence-Alpes-Côte d'Azur.

RAC: Reception and Accomodation Center.

Ramina: Réseau d'accueil des minots non accompagnés.

REC: Refugee Education Coordinator.

RIC: Reception and Identification Center.

Spada: Structure de premier accueil des demandeurs d'asile.

UE: Union européenne.

UPE2A: unité pédagogique pour élèves allophones arrivants.

ZEP: Zones d'éducation prioritaire («Zones of Priority Education» en anglais).

Table des matières

Dédicace	5
Remerciements	7
Alexis Nuselovici	
Préface. Regards croisés sur les mobilités et l'altérité: recherche et action	9
Eva Raynal et Anysia Troin-Guis	
Introduction	11
Expériences et analyses	
Anouchka Stevellia Moussavou Nyama et Sarah Voke	
Chapitre I. Les mots pour se dire et nommer la perte : écriture et partage	21
David Sierra Gutiérrez et Adriana Tarazona Patarroyo	
Chapitre II. Réflexions croisées autour de l'écriture créative plurilingue et sur la portée de la recherche-action	35
Denis Alcaniz et Johanna Carvajal González	
Chapitre III. Les voix du corps	45
Sofia Stimmatini et Constance De Gourcy	
Chapitre IV. Que s'est-il passé? Disparitions <i>par</i> migration en Méditerranée et engagements par épreuve des mères en Tunisie	57
Pinar Selek	
Chapitre V. Créatrices d'asile: violences et résistances dans les Alpes-Maritimes	71
Sophie Djigo	
Chapitre VI. Calais: la disparition des migrants	81
Sabine Gamba	
Chapitre VII. Traverser des frontières, pour quels espaces identitaires?	95

Anysia Troin-Guis

Chapitre VIII. Art contemporain et migration méditerranéenne :
de la création *sur* le migrant à la création *de* et *avec* les migrants 109

Mickaël Idrac

Chapitre IX. Une transformation profonde des camps de Grèce
à travers l'implantation des formes-écoles sur la période 2017-2019 121

Témoignages et entretiens

Introduction 141

Pierre-Alain Mannoni

Chapitre I. J'ai aidé des réfugiés, et c'est pas dangereux 143

Sabine Gamba

Chapitre II. Entretien avec Fard Atongo 153

Samet Ari

Chapitre III. Quatre murs 159

Prune Phi et Samir Laghouati-Rashwan

Chapitre IV. Le trajet des cactus 163

Chapitre V. Productions des demandeurs et demandeuses d'asile 177

Catherine Mazaauric

Postface. Terrains d'approches et de rencontres 219

Présentation des contributeurs 221

Liste des sigles et acronymes 227

(Suite de la page 2)

Isabelle WIDMER, Dolorès POURETTE, *Les Violences envers les femmes à l'île de la Réunion*, 176 p., 2009

Carmela LETTIERI, dir., *Comprendre l'Italie des années 2000. Du social au politique*, 212 p., 2009

Virginie BABY-COLLIN, Delphine MERCIER, dir., *Sud à sud. Dynamiques sociales et spatiales, Amérique latine/Méditerranée*, 316 p., 2008

Pierre CHABERT, *Les Cercles, une sociabilité en Provence*, 284 p., 2006

Laurent Sébastien FOURNIER, *La Fête en héritage. Enjeux patrimoniaux de la sociabilité provençale*, 188 p., 2005

Béatrice MÉSINI, Jean-Noël PELEN, Jacques GUILHAUMOU, *Résistances à l'exclusion, récits de soi et du monde*, 386 p., 2004

Création graphique de la couverture Hokus Pokus – Rennes
Réalisation de la couverture Valérie Julia – PUP – Aix-en-Provence
Mise en page Jordy Niess – Grasse

Imprimé en France
Service imprimerie de l'université d'Aix-Marseille – PSI – Aix-en-Provence

Dépôt légal 3^e trimestre 2022
ISBN 979-10-320-0404-3
ISSN 2259-213X